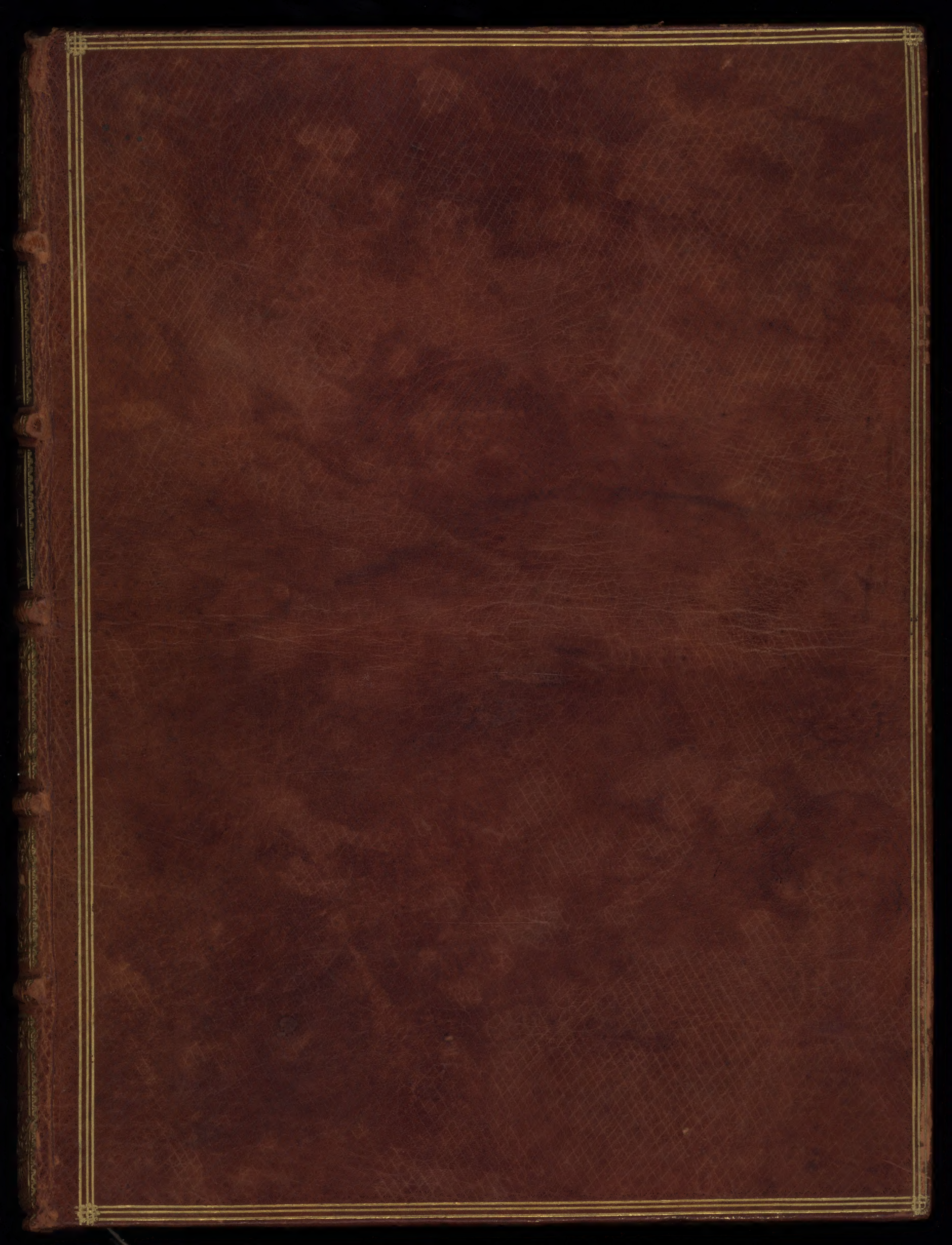
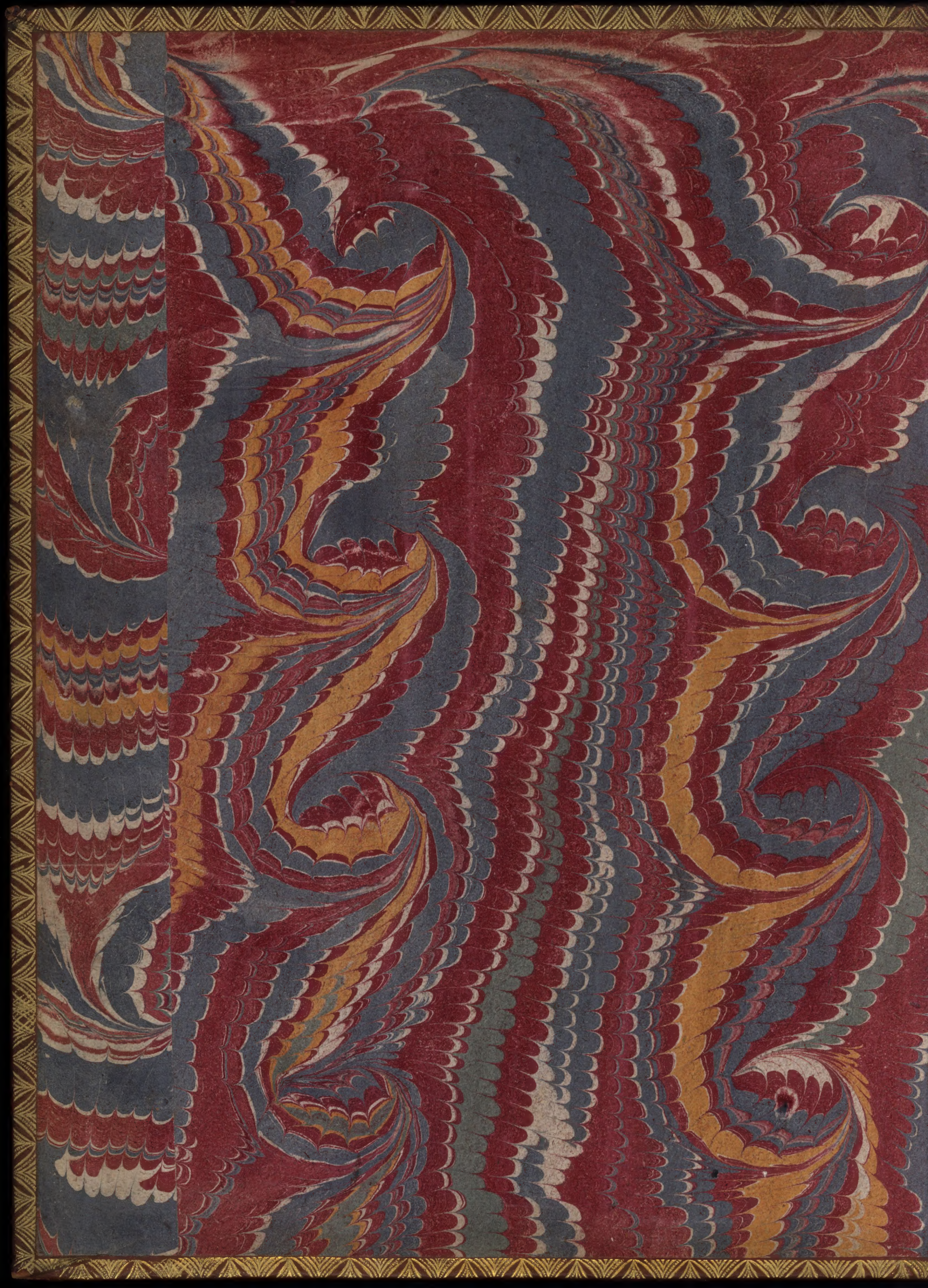






ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA FONTAINE,

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIÉME.



A ANVERS,

Chez les Freres JACOB & HENRY SAUVAGE, Libraires, à l'Enſeigne d'Apollon.

M. DCC. XXVI.



A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

ADAME,

C'est avec quelque sorte de confiance que je vous dédie cet Ouvrage ; non qu'il n'ait assurément des défauts, & que le présent que je vous

fais, ſoit d'un tel merite qu'il ne donne ſujet de craindre; mais comme VOSTRE ALTESSE *eſt équitable, elle agréera du moins mon intention. Ce qui doit toucher les Grands, ce n'eſt pas le prix des dons qu'on leur fait; c'eſt le zele qui accompagne ces meſmes dons, & qui, pour en mieux parler, fait leur veritable prix auprès d'une ame comme la Voſtre. Mais,* MADAME, *j'ay tort d'appeller preſent ce qui n'eſt qu'une ſimple reconnoiſſance. Il y a long-temps que Monſeigneur le Duc de Bouillon me comble de graces, d'autant plus grandes que je les merite moins. Je ne ſuis pas né pour le ſuivre dans les dangers : cet honneur eſt reſervé à des deſtinées plus illuſtres que la mienne. Ce que je puis eſt de faire des vœux pour ſa gloire, & d'y prendre part en mon cabinet, pendant qu'il remplit les Provinces les plus éloignées des témoignages de ſa valeur, & qu'il ſuit les traces de ſon Oncle & de ſes Anceſtres ſur ce théatre où ils ont paru avec tant d'éclat, & qui retentira*

long-temps de leur Nom & de leurs exploits. Je me figure l'heritier de tous ces Heros cherchant les perils dans le mesme temps que je jouïs d'une oisiveté que les seules Muses interrompent. Certes, c'est un bonheur extraordinaire pour moy, qu'un Prince qui a tant de passion pour la guerre, tellement ennemi du repos & de la mollesse, me voye d'un œil aussi favorable, & me donne autant de marques de bienveillance, que si j'avois exposé ma vie pour son service. J'avouë, MADAME, *que je suis sensible à ces choses, heureux que* SA MAJESTÉ *m'ait donné un Maistre qu'on ne sçauroit trop aimer, malheureux de luy estre si inutile. J'ay crû que* VOSTRE ALTESSE *seroit bien aise que je la fisse entrer en societé de louanges avec un Epoux qui luy est si cher. L'union vous rend vos avantages communs, & en multiplie la gloire, pour ainsi dire. Pendant que Vous écoutez avec transport le recit de ses belles actions, il n'a pas moins de ravissement d'en-*

tendre ce que toute la France publie de la beauté de vostre ame, de la vivacité de vostre esprit, de vostre humeur bienfaisante, de l'amitié que vous avez contractée avec les Graces; Elle est telle qu'on ne croit pas que vous puissiez jamais vous separer. Ce n'est là qu'une partie des louanges que l'on Vous donne. Je voudrois avoir un amas de paroles assez précieuses pour achever cet Eloge, & pour vous témoigner plus parfaitement que je n'ay fait jusqu'icy, avec combien de passion & de zele je suis,

MADAME,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

PREFACE.

J'AY trouvé de plus grandes difficultez dans cet ouvrage qu'en aucun autre qui ſoit ſorti de ma plume. Cela ſurprendra ſans doute ceux qui le liront. On ne s'imaginera jamais qu'une Fable contée en Proſe m'ait tant emporté de loiſir. Car pour le principal point qui eſt la conduite, j'avois mon guide; il m'eſtoit impoſſible de m'égarer. Apulée me fourniſſoit la matiere; il ne reſtoit que la forme, c'eſt-à-dire les paroles : & d'amener de la Proſe à quelque point de perfection, il ne ſemble pas que ce ſoit une choſe fort mal-aiſée : c'eſt la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela je confeſſe qu'elle me couſte autant que les Vers. Que ſi jamais elle m'a couſté, c'eſt dans cet Ouvrage. Je ne ſçavois quel caractere choiſir : celuy de l'Hiſtoire eſt trop ſimple; celuy du Roman n'eſt pas encore

assez orné ; & celuy du Poëme l'est plus qu'il ne faut. Mes Personnages me demandoient quelque chose de galant ; leurs avantures estant pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandoient quelque chose d'heroïque & de relevé. D'employer l'un en un endroit, & l'autre en un autre, il n'est pas permis ; l'uniformité de stile est la regle la plus étroite que nous ayons. J'avois donc besoin d'un caractere nouveau, & qui fust mesme de tous ceux-là : il me le faloit réduire dans un juste tempérament : j'ay cherché ce tempérament avec un grand soin : que je l'aye ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra.

Mon principal but est toûjours de plaire : pour en venir là je considére le goust du siécle : or aprés plusieurs expériences il m'a semblé que ce goust se porte au galant & à la plaisanterie : non que l'on méprise les passions ; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un Roman, dans un Poëme, dans une piéce de théatre, on se plaint

de leur abſence ; mais dans un conte comme celuy-cy, qui eſt plein de merveilleux à la verité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, & propre à amuſer des enfans, il a falu badiner depuis le commencement juſqu'à la fin ; il a falu chercher du galant & de la plaiſanterie : quand il ne l'auroit pas falu, mon inclination m'y portoit, & peut-eſtre y ſuis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raiſon & la bien-ſéance.

Voilà aſſez raiſonné ſur le genre d'écrire que j'ay choiſi : venons aux inventions. Preſque toutes ſont d'Apulée ; j'entends les principales & les meilleures. Il y a quelques Epiſodes de moy, comme l'avanture de la Grotte, le Vieillard & les deux Bergeres, le temple de Venus & ſon origine, la deſcription des enfers, & tout ce qui arrive à Pſyché pendant le voyage qu'elle y fait, & à ſon retour juſqu'à la concluſion de l'Ouvrage. La maniere de conter eſt auſſi de moy, & les circonſtances, & ce que diſent les Perſonnages. Enfin ce que j'ay pris de mon Auteur, eſt la con-

duite & la Fable ; & c'eſt en effet le principal, le plus ingénieux, & le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ay changé quantité d'endroits, ſelon la liberté ordinaire que je me donne. Apulée fait ſervir Pſyché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ſes plaiſirs, c'eſt à dire qu'il luy fait gouſter ces plaiſirs ſans que perſonne paroiſſe. Premierement cette ſolitude eſt ennuyeuſe, outre cela elle eſt effroyable. Où eſt l'Avanturier & le Brave qui toucheroit à des viandes leſquelles viendroient d'elles-meſmes ſe préſenter ? Si un Lut joüoit tout ſeul, il me feroit fuir, moy qui aime extrémement la muſique. Je fais donc ſervir Pſyché par des Nymphes qui ont ſoin de l'habiller, qui l'entretiennent de choſes agréables, qui luy donnent des Comédies & des divertiſſemens de toutes les ſortes.

Il ſeroit long, & meſme inutile, d'examiner les endroits où j'ay quitté mon original, & pourquoy je l'ay quitté. Ce n'eſt pas à force de raiſonnement qu'on fait entrer le plaiſir dans l'ame de

de ceux qui liſent : leur ſentiment me juſtifiera, quelque témeraire que j'aye eſté ; ou me rendra condamnable, quelque raiſon qui me juſtifie. Pour bien faire il faut conſidérer mon Ouvrage, ſans relation à ce qu'a fait Apulée, & ce qu'a fait Apulée, ſans relation à mon livre, & là-deſſus s'abandonner à ſon gouſt. Au reſte j'avouë qu'au lieu de rectifier l'Oracle dont il ſe ſert au commencement des aventures de Pſyché, & qui fait en partie le nœud de la Fable, j'en ay augmenté l'inconvénient, faute d'avoir rendu cet Oracle ambigu & court, qui ſont les deux qualitez que les réponſes des Dieux doivent avoir, & qu'il m'a eſté impoſſible de bien obſerver. Je me ſuis aſſez mal tiré de la derniere en diſant que cet Oracle contenoit auſſi la gloſe des Preſtres ; car les Preſtres n'entendent pas ce que le Dieu leur fait dire ; toutefois il peut leur avoir inſpiré la paraphraſe auſſi-bien qu'il leur a inſpiré le texte, & je me ſauveray encore par là. Mais ſans que je cherche ces petites ſubtilitez, qui-

conque fera reflexion ſur la choſe, trouvera que ny Apulée ny moy nous n'avons failli. Je conviens qu'il faut tenir l'eſprit en ſuſpens dans ces ſortes de narrations, comme dans les Piéces de Théatre. On ne doit jamais découvrir la fin des évenemens; on doit bien les préparer, mais on ne doit pas les prévenir. Je conviens encore qu'il faut que Pſyché appréhende que ſon Mary ne ſoit un Monſtre. Tout cela eſt apparemment contraire à l'Oracle dont il s'agit, & ne l'eſt pas en effet: car premierement la ſuſpenſion des eſprits & l'artifice de cette Fable ne conſiſtent pas à empeſcher que le Lecteur ne s'apperçoive de la véritable qualité du Mary qu'on donne à Pſyché: il ſuffit que Pſyché ignore qui eſt celuy qu'elle a épouſé, & que l'on ſoit en attente de ſçavoir ſi elle verra cet Epoux, par quels moyens elle le verra, & quelles ſeront les agitations de ſon ame après qu'elle l'aura veu. En un mot le plaiſir que doit donner cette Fable à ceux qui la liſent, ce n'eſt pas leur incertitude à l'égard de ce Mary,

voir ainſi démeſler les diverſes routes d'une contrée où vous vous eſtes arreſté ſi peu. Que ſi voſtre gouſt peut donner le prix aux beautez de la Poëſie, il le peut bien mieux donner à celles de l'éloquence. Je vous ay entendu juger de nos Orateurs avec un diſcernement qu'on ne peut aſſez admirer; tout cela ſans autre ſecours que celuy d'une bien-heureuſe naiſſance, & par des talens que vous ne tenez ny des Précepteurs ny des Livres. C'eſt aux lumieres nées avec vous, que vous eſtes redevable de ces progrès dont tout le monde s'eſt étonné. Ce qui conſume la vie de pluſieurs Vieillards enchaiſnez aux Livres dès leur enfance; la jeuneſſe d'un Prince l'a fait: & nous l'avons vû, & la Renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de voſtre ſçavoir celuy de ces mœurs ſi pures, & d'une ſageſſe qui eſt la fille du temps chez les autres, & qui le devance chez vous. Un mérite ſi ſingulier a eſté univerſellement reconnu. Celuy qui diſpenſe les tréſors du Ciel, & le

Monarque qui par ſes armes victorieuſes s'eſt rendu l'Arbitre de l'Europe, ont concouru de faveurs & d'eſtime pour vous élever. Après des témoignages d'un ſi grand poids, mes louanges ſeroient inutiles à voſtre gloire. Je ne dois ajouſter icy qu'une proteſtation reſpectueuſe d'eſtre toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE EMINENTISSIME,

Le très-humble & très-obéïſſant
Serviteur, DE LA FONTAINE.

POEME



A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BOUILLON,

GRAND AUMOSNIER DE FRANCE.



ONSEIGNEUR,

Vostre Altesse Eminentissime ne refusera pas sa protection au Poëme que je luy dédie ; tout

ce qui porte le caractere de pieté est auprès de Vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moy un juste sujet d'esperer dans l'occasion qui s'offre aujourd'huy : mais si j'ose dire la verité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage. Je voudrois que cet Idylle outre la sainteté du sujet ne vous parust pas entierement dénué des beautez de la Poësie. Vous ne les dédaignez pas ces beautez divines, & les graces de cette Langue que parloit le Peuple Prophete. La lecture des Livres Saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élevation, plus de majesté & plus de force que n'en ont les Virgiles & les Homeres. Je ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus ; ignorez-vous rien de ce qui merite d'estre sceu par une personne de vostre rang. Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, MONSEIGNEUR, il est glorieux pour vous de pou-

c'eſt l'incertitude de Pſyché ſeule : il ne faut pas que l'on croye un ſeul moment, qu'une ſi aimable perſonne ait eſté livrée à la paſſion d'un Monſtre, ny meſme qu'elle s'en tienne aſſurée ; ce ſeroit un trop grand ſujet d'indignation au Lecteur : cette Belle doit trouver de la douceur dans la converſation & dans les careſſes de ſon Mary, & de fois à autres appréhender que ce ne ſoit un démon ou un enchanteur : mais le moins de temps que cette penſée luy peut durer, juſqu'à ce qu'il ſoit beſoin de préparer la cataſtrophe, c'eſt aſſurément le plus à propos. Qu'on ne diſe point que l'Oracle l'empeſche bien de l'avoir. Je confeſſe que cet Oracle eſt très-clair pour nous ; mais il pouvoit ne l'eſtre pas pour Pſyché : elle vivoit dans un ſiécle ſi innocent, que les gens d'alors pouvoient ne pas connoiſtre l'amour, ſous toutes les formes que l'on luy donne. C'eſt à quoy on doit prendre garde, & par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce poinct-là.

Aſſez d'autres fautes me ſeront reprochées

ſans doute ; j'en demeureray d'accord, & ne prétends pas que mon Ouvrage ſoit accompli : j'ay taſché ſeulement de faire en ſorte qu'il pluſt, & que meſme on y trouvaſt du ſolide auſſi-bien que de l'agréable. C'eſt pour cela que j'y ay enchaſſé des Vers en beaucoup d'endroits, & quelques autres enrichiſſemens, comme le voyage des quatre amis, leur dialogue touchant la Compaſſion & le Rire, la deſcription des Enfers, celle d'une partie de Verſailles. Cette derniere n'eſt pas tout à fait conforme à l'eſtat préſent des lieux ; je les ay décrits en celuy où dans deux ans on les pourra voir. Il ſe peut faire que mon Ouvrage ne vivra pas ſi long-temps ; mais quelque peu d'aſſurance qu'ait un Auteur qu'il entretiendra un jour la poſterité ; il doit toûjours ſe le propoſer autant qu'il luy eſt poſſible, & eſſayer de faire les choſes pour ſon uſage.



AVERTISSEMENT.

On a choisi parmi les Oeuvres diverses de M. de la Fontaine celles qui ont le plus d'étendue pour en composer ce troisiéme Volume n'ayant point d'égard à leurs sujets. Ainsi l'on ne sera point surpris d'y trouver le Poëme de la Captivité de S. Malc, qui, sans cette raison, auroit dû être placé avec les autres Ouvrages de Pieté de l'Auteur. On tâchera de remédier à cette espece de transposition par les Tables qui seront ajoûtées au quatriéme Volume, qu'on espere d'être en état de donner dans peu de tems, & qui contiendra toutes les autres Piéces tant imprimées que manuscrites qu'on aura pû recouvrer de M. de la Fontaine avec sa Vie.



TABLE

Des Piéces contenuës dans ce Volume.

Fin de la Table.

PSYCHE'.



PSYCHÉ.

LIVRE PREMIER.

QUATRE amis, dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse, lierent une espece de societé que j'appellerois Académie, si leur nombre eust esté plus grand, & qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La premiere chose qu'ils firent ce fut de bannir d'entre eux les conversations reglées, & tout ce qui sent sa conference Académique. Quand ils se trouvoient ensemble, & qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissemens, si le hazard les faisoit tomber sur quelque

point de ſcience ou de belles lettres, ils profitoient de l'occaſion. C'eſtoit toutefois ſans s'arreſter trop long-temps à une même matiere, voltigeant de propos en autre comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverſes ſortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale n'avoient de voix parmy eux. Ils adoroient les ouvrages des Anciens, ne refuſoient point à ceux des Modernes les loüanges qui leur ſont dûës, parloient des leur avec modeſtie, & ſe donnoient des avis ſinceres lorſque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du ſiecle, & faiſoit un livre, ce qui arrivoit rarement. Poliphile y eſtoit le plus ſujet (c'eſt le nom que je donneray à l'un de ces quatre amis) les avantures de Pſyché luy avoient ſemblé fort propres pour eſtre contées agréablement. Il y travailla long-temps ſans en parler à perſonne. Enfin il communiqua ſon deſſein à ſes trois amis; non pas pour leur demander s'il continuëroit, mais comment ils trouvoient à propos qu'il continuaſt. L'un luy donna un avis, l'autre un autre: de tout cela il ne prit que ce qu'il luy plût. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour & rendez-vous pour le lire. Acante ne manqua pas, ſelon ſa cou-

tume, de propoſer une promenade en quelque lieu hors de la ville qui fut éloigné, & où peu de gens entraſſent. On ne les viendroit point interrompre; ils écouteroient cette lecture avec moins de bruit & plus de plaiſir. Il aimoit extreſmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Poliphile luy reſſembloit en cela: mais on peut dire que celuy-cy aimoit toutes choſes. Ces paſſions qui leur rempliſſoient le cœur d'une certaine tendreſſe, ſe répandoient juſques dans leurs écrits, & en formoient le principal caractere. Ils panchoient tous deux vers le Lyrique; avec cette difference qu'Acante avoit quelque choſe de plus touchant, Poliphile de plus fleury. Des deux autres amis que j'appelleray Ariſte & Gelaſte, le premier eſtoit ſerieux ſans eſtre incommode; l'autre eſtoit fort gay. La propoſition d'Acante fut approuvée. Ariſte dit qu'il y avoit de nouveaux embelliſſemens à Verſailles: qu'il faloit les aller voir, & partir matin, afin d'avoir le loiſir de ſe promener, aprés qu'ils auroient entendu les avantures de Pſyché. La partie fut incontinent concluë: dés le lendemain ils l'executerent. Les jours eſtoient encore aſſez longs, & la ſaiſon belle; C'eſtoit pendant le dernier Au-

tomne. Nos quatre amis eſtant arrivez à Verſailles de fort bonne heure, voulurent voir avant le diſner la ménagerie : c'eſt un lieu remply de pluſieurs ſortes de volatilles, & de quadrupedes, la pluſpart très-rares, & de païs éloignez. Ils admirerent en combien d'eſpeces une ſeule eſpece d'oiſeaux ſe multiplioit, & loüerent l'artifice & les diverſes imaginations de la nature qui ſe joüe dans les animaux, comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plût davantage ce furent les Demoiſelles de Numidie, & certains oiſeaux peſcheurs qui ont un bec extrémement long, avec une peau au deſſous qui leur ſert de poche. Leur plumage eſt blanc, mais d'un blanc plus clair que celuy des cignes : meſme de près il paroiſt carné, & tire ſur la couleur de roſe vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. Ce ſont une eſpece de Cormorans. Comme nos gens avoient encore du loiſir, ils firent un tour à l'Orangerie. La beauté & le nombre des orangers & des autres plantes qu'on y conſerve, ne ſe ſçauroient exprimer. Il y a tel de ces arbres, qui a reſiſté aux attaques de cent hyvers. Acante ne voyant perſonne autour de luy que ſes trois amis (celuy qui les con-

duiſoit eſtoit éloigné) Acante, dis-je, ne ſe pût tenir de reciter certains couplets de Poëſie que les autres ſe ſouvinrent d'avoir vûs dans un ouvrage de ſa façon.

Sommes-nous, *dit-il*, en Provence ?
Quel amas d'arbres toûjours verds
Triomphe icy de l'inclemence
Des Aquilons & des hyvers ?

Jaſmins, dont un air doux s'exhale,
Fleurs, que les vents n'ont pû ternir,
Aminte en blancheur vous égale ;
Et vous m'en faites ſouvenir.

Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me ſemblent doux
Eſt-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous?

Vos fruits aux eſcorces ſolides
Sont un veritable tréſor ;
Et le jardin des Heſperides
N'avoit point d'autres pommes d'or.

Lorſque voſtre Automne s'avance
On voit encor voſtre Printemps:
L'eſpoir avec la joüyſſance
Logent chez vous en meſme temps.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je reſpire.
Toûjours un aymable Zephire
Autour de vous ſe va joüant.
Vous eſtes nains ; mais tel arbre géant,
Qui déclare au ſoleil la guerre,
Ne vous vaut pas ;
Bien qu'il couvre un arpent de terre
Avec ſes bras.

La néceſſité de manger fit ſortir nos gens de ce lieu ſi délicieux. Tout leur diſner ſe paſſa à s'entretenir des choſes qu'ils avoient vûës, & à parler du Monarque pour qui on a aſſemblé tant de beaux objets. Après avoir loüé ſes principales vertus, les lumieres de ſon eſprit, ſes qualitez heroïques, la ſcience de commander ; après, dis-je, l'avoir loüé fort long-temps ils revinrent à leur premier entretien, & dirent que Jupiter ſeul peut continuelle-

ment s'appliquer à la conduite de l'Univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Alexandre faisoit la débauche ; Auguste joüoit ; Scipion & Lælius s'amusoient souvent à jetter des pierres plates sur l'eau ; nostre Monarque se divertit à faire bastir des Palais ; cela est digne d'un Roy. Il y a mesme une utilité générale ; car par ce moyen les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du Prince, & voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins & de somptueux édifices sont la gloire de leur païs. Et que ne disent point les Estrangers ? Que ne dira point la posterité quand elle verra ces chef-d'œuvres de tous les arts ? Les réflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournerent au Chasteau, virent les dedans que je ne décriray point ; ce seroit une œuvre infinie. Entre autres beautez ils s'arresterent long-temps à considerer le lit, la tapisserie, & les siéges, dont on a meublé la chambre & le cabinet du Roi. C'est un tissu de la Chine plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de Brachmane nos quatre amis n'y comprirent rien. Du Chasteau ils passerent dans les jardins ; & prierent celuy qui

les conduiſoit de les laiſſer dans la Grote, juſqu'à ce que la chaleur fut adoucie (ils avoient fait apporter des ſiéges) Leur billet venoit de ſi bonne part qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient. Meſme afin de rendre le lieu plus frais, on en fit joüer les eaux. La face de cette Grote eſt compoſée en dehors, de trois arcades qui font autant de portes grillées. Au milieu d'une des arcades eſt un Soleil, de qui les rayons ſervent de barreaux aux portes. Il ne s'eſt jamais rien inventé de ſi à propos, ni de ſi plein d'art. Au deſſus ſont trois bas reliefs.

Dans l'un le Dieu du jour acheve ſa carriere.
Le ſculpteur a marqué ces longs traits de lumiere,
Ces rayons dont l'eſclat dans les airs s'eſpanchant
Peint d'un ſi riche eſmail les portes du Couchant.
On void aux deux coſtez le peuple d'Amathonte
Préparer le chemin ſur les Dauphins qu'il monte.
Chaque Amour à l'envi ſemble ſe réjoüir,
De l'approche du Dieu dont Thétis va joüir.
Des troupes de Zephirs dans les airs ſe promenent;
Les Tritons empreſſez ſur les flots vont & viennent.
Le dedans de la Grote eſt tel que les regards

Incertains

Incertains de leur choix courent de toutes parts.
Tant d'ornemens divers, tous capables de plaire,
Font accorder le prix tantoſt au Statuaire,
Et tantoſt à celuy dont l'art induſtrieux
Des tréſors d'Amphitrite a reveſtu ces lieux.
La voute & le pavé ſont d'un rare aſſemblage.
Ces cailloux que la mer pouſſe ſur ſon rivage,
Ou qu'enferme en ſon ſein le terreſtre élément
Differens en couleur font maint compartiment.
Au haut de ſix pilliers d'une égale ſtructure,
Six maſques de rocaille, à groteſque figure,
Songes de l'art, Démons bizarrement forgez
Au deſſus d'une niche en face ſont rangez.
De mille raretez la niche eſt toute pleine.
Un Triton d'un coſté, de l'autre une Sirene,
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher.
Leur ſoufle pouſſe un jet qui va loin s'eſpancher.
Au haut de chaque niche un baſſin reſpand l'onde;
Le Maſque la vomit de ſa gorge profonde.
Elle retombe en nappe, & compoſe un tiſſu
Qu'un autre baſſin rend ſi-toſt qu'il l'a reçu.
Le bruit, l'eſclat de l'eau, ſa blancheur tranſparente,
D'un voile de criſtal alors peu differente,

Font gouſter un plaiſir de cent plaiſirs meſlé.
Quand l'eau ceſſe, & qu'on void ſon criſtal eſcoulé,
Le nacre & le corail en réparent l'abſence :
Morceaux petrefiez, coquillage, croiſſance,
Caprices infinis du hazard & des eaux,
Reparoiſſent aux yeux plus brillans & plus beaux.
Dans le fond de la Grote une arcade eſt remplie
De marbres, à qui l'art a donné de la vie.
Le Dieu de ces rochers ſur une urne panché
Gouſte un morne repos en ſon antre couché.
L'urne verſe un torrent ; tout l'antre s'en abreuve.
L'eau retombe en glacis, & fait un large fleuve.
J'ay pû juſqu'à preſent exprimer quelques traits
De ceux que l'on admire en ce moite Palais.
Le reſte eſt au deſſus de mon foible génie :
Toy, qui luy peux donner une force infinie,
Dieu des vers & du jour, Phœbus, inſpire moy :
Auſſi-bien déſormais faut-il parler de toy.
Quand le Soleil eſt las, & qu'il a fait ſa taſche,
Il deſcend chez Téthys, & prend quelque relaſche.
C'eſt ainſi que Loüis s'en va ſe délaſſer
D'un ſoin que tous les jours il faut recommencer.
Si j'eſtois plus ſçavant en l'art de bien eſcrire,

Je peindrois ce Monarque estendant son Empire.
Il lanceroit la foudre; on verroit à ses piez
Des peuples abatus, d'autres humiliez.
Je laisse ces sujets aux maistres du Parnasse:
Et pendant que Loüis, peint en Dieu de la Thrace,
Fera bruire en leurs vers tout le sacré valon,
Je le célébreray sous le nom d'Apollon.
Ce Dieu se reposant sous ces voutes humides
Est assis au milieu d'un chœur de Nereïdes.
Toutes sont des Venus de qui l'air gracieux
N'entre point dans son cœur, & s'arreste à ses yeux.
Il n'aime que Téthys, & Téthys les surpasse.
Chacune en le servant fait office de Grace.
Doris verse de l'eau sur la main qu'il luy tend.
Chloé dans un bassin reçoit l'eau qu'il respand.
A luy laver les pieds Melicerte s'applique.
Delphire entre ses bras tient un vase à l'antique.
Clymene auprès du Dieu pousse en vain des soûpirs:
Helas, c'est un tribut qu'elle envoye aux Zephirs.
Elle rougit parfois, parfois baisse la veuë,
(Rougit, autant que peut rougir une statuë,
Ce sont des mouvemens, qu'au défaut du sculpteur,
Je veux faire passer dans l'esprit du Lecteur.)

Parmy tant de beautez Apollon eſt ſans flâme.
Celle qu'il s'en va voir ſeule occupe ſon ame.
Il ſonge au doux moment où libre & ſans témoins
Il reverra l'objet qui diſſipe ſes ſoins.
O qui pourroit décrire en langue du Parnaſſe
La Majeſté du Dieu, ſon port ſi plein de grace,
Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels,
Et pour qui l'âge d'or inventa les Autels!
Les courſiers de Phœbus, aux flambantes narines,
Reſpirent l'Ambroſie en des Grotes voiſines.
Les Tritons en ont ſoin: l'ouvrage eſt ſi parfait
Qu'ils ſemblent chanceler du chemin qu'ils ont fait.
Aux deux bouts de la Grote & dans deux enfonçures
Le Sculpteur a placé deux charmantes figures.
L'une eſt le jeune Atys auſſi beau que le jour.
Les accords de ſa flute inſpirent de l'amour.
Debout contre le roc, une jambe croiſée,
Il ſemble par ſes ſons attirer Galatée:
Par ſes ſons; & peut-eſtre auſſi par ſa beauté.
Le long de ces lambris un doux charme eſt porté.
Les oyſeaux envieux d'une telle harmonie
Epuiſent ce qu'ils ont & d'art & de génie.
Philomele à ſon tour veut s'entendre loüer:

Et chante par resſorts que l'onde fait joüer.
Echo meſme reſpond ; Echo toûjours hoſteſſe
D'une voute ou d'un roc témoin de ſa triſteſſe.
L'onde tient ſa partie : il ſe forme un concert
Oú Philomele, l'eau, la flute, enfin tout ſert.
Deux luſtres de rocher de ces voutes deſcendent.
En liquide criſtal leurs branches ſe reſpandent.
L'onde ſert de flambeaux ; uſage tout nouveau.
L'art en mille façons a ſçu prodiguer l'eau.
D'une table de Jaſpe un jet part en fuſée ;
Puis en perles retombe, en vapeur, en roſée.
L'effort impetueux dont il va s'eſlançant
Fait frapper le lambris au criſtal jaliſſant.
Telle & moins violente eſt la bale enflâmée.
L'onde malgré ſon poids dans le plomb renfermée
Sort avec un fracas qui marque ſon dépit,
Et plaiſt aux eſcoutans plus il les eſtourdit.
Mille jets, dont la pluye à l'entour ſe partage,
Moüillent également l'imprudent & le ſage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun eſt égal :
Chacun ſe trouve en bute au liquide criſtal.
Plus les jets ſont confus, plus leur beauté ſe montre.
L'eau ſe croiſe, ſe joint, s'écarte, ſe rencontre,

Se rompt, ſe précipite à travers les rochers,
Et fait comme alambiqs diſtiller leurs planchers.
Niches, enfoncemens, rien ne ſert de refuge.
Ma Muſe eſt impuiſſante à peindre ce déluge.
Quand d'une voix de fer je fraperois les Cieux
Je ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux.

Les quatre amis ne voulurent point eſtre moüillez. Ils prierent celuy qui leur faiſoit voir la Grote de reſerver ce plaiſir pour le Bourgeois ou pour l'Allemand; & de les placer en quelque coin où ils fuſſent à couvert de l'eau. Ils furent traitez comme ils ſouhaitoient. Quand leur Conducteur les eut quittez, ils s'aſſirent à l'entour de Poliphile qui prit ſon cahier; & ayant touſſé pour ſe nettoyer la voix, il commença par ces Vers.

Le Dieu qu'on nomme Amour n'eſt pas exempt d'aimer.
A ſon flambeau quelquefois il ſe bruſle;
Et ſi ſes traits ont eu la force d'entamer
Les cœurs de Pluton & d'Hercule,
Il n'eſt pas inconvenient
Qu'eſtant aveugle, eſtourdi, téméraire,

Il ſe bleſſe en le maniant ;
Je n'y vois rien qui ne ſe puiſſe faire :
Témoin Pſyché dont je vous veux conter
La gloire & les malheurs chantez par Apulée.
Cela vaut bien la peine d'eſcouter ,
L'avanture en eſt ſignalée.

Poliphile touſſa encore une fois après cet Exorde : puis chacun s'eſtant preparé de nouveau pour luy donner plus d'attention , il commença ainſi ſon hiſtoire.

Lors que les Villes de la Grece eſtoient encore ſoûmiſes à des Roys , il y en eut un qui regnant avec beaucoup de bonheur ſe vit non ſeulement aimé de ſon peuple , mais auſſi recherché de tous ſes voiſins. C'étoit à qui gagneroit ſon amitié ; c'étoit à qui vivroit avec luy dans une parfaite correſpondance ; & cela , parce qu'il avoit trois filles à marier. Toutes trois eſtoient plus conſiderables par leurs attraits que par les Eſtats de leur Pere. Les deux aînées euſſent pû paſſer pour les plus belles filles du monde , ſi elles n'euſſent point eu de cadette : mais veritablement cette cadette leur

nuiſoit fort. Elles n'avoient que ce défaut-là, défaut qui étoit grand à n'en point mentir; car Pſyché (c'eſt ainſi que leur jeune ſœur s'appelloit) Pſyché, dis-je, poſſedoit tous les appas que l'imagination meſme ne peut atteindre. Je ne m'amuſeray point à chercher des comparaiſons juſque dans les Aſtres pour vous la repréſenter aſſez dignement: C'étoit quelque choſe au deſſus de tout cela, & qui ne ſe ſçauroit exprimer par les lys, les roſes, l'yvoire, ny le corail. Elle étoit telle enfin que le meilleur Poëte auroit de la peine à en faire une pareille. En cet eſtat il ne ſe faut pas eſtonner ſi la Reine de Cythere en devint jalouſe. Cette Déeſſe apprehendoit, & non ſans raiſon, qu'il ne luy faluſt renoncer à l'Empire de la beauté, & que Pſyché ne la déthronaſt. Car comme on eſt toûjours amoureux des choſes nouvelles, chacun à cette nouvelle Venus. Cytherée ſe voyoit reduite aux ſeules Iſles de ſon domaine: encore une bonne partie des Amours, anciens habitans de ces Iſles bien-heureuſes, la quittoient-ils, pour ſe mettre au ſervice de ſa Rivale. L'herbe croiſſoit dans ſes Temples qu'elle avoit veus n'aguere ſi frequentez: plus d'offrandes, plus

plus de devots, plus de pelerinages pour l'honorer. Enfin la chose passa si avant qu'elle en fit ses plaintes à son fils, & luy représenta que le desordre iroit jusqu'à luy.

Mon fils, *dit-elle*, en luy baisant les yeux,
La fille d'un mortel en veut à ma puissance.
Elle a juré de me chasser des lieux
Où l'on me rend obéyssance:
Et qui sçait si son insolence
N'ira pas jusqu'au point de me vouloir oster
Le rang que dans les Cieux je pense meriter?

Paphos n'est plus pour moy qu'un séjour importun;
Des Graces & des Ris la troupe m'abandonne:
Tous les Amours, sans en excepter un,
S'en vont servir cette personne.
Si Psyché veut nostre couronne,
Il faut la luy donner; elle seule aussi bien
Fait en Grece à present vostre office & le mien.

L'un de ces jours je luy vois pour espoux
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage;

Sans le tenir de vos traits ny de vous;
Sans vous en rendre aucun hommage.
Il naiſtra de leur mariage
Un autre Cupidon qui d'un de ſes regards
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.

Prenez-y garde; il vous y faut ſonger,
Rendez-la malheureuſe; & que cette cadette
Malgré les ſiens eſpouſe un eſtranger
Qui ne ſçache où trouver retraite;
Qui ſoit laid, & qui la maltraite:
La faſſe conſumer en regrets ſuperflus,
Tant que ny vous ny moy nous ne la craignions plus.

Ces extremitez où s'emporta la Déeſſe marquent merveilleuſement bien le naturel & l'eſprit des femmes: rarement le pardonnent-elles l'avantage de la beauté: & je diray en paſſant que l'offenſe la plus irremiſſible parmy ce ſexe, c'eſt quand l'une d'elles en defait une autre en pleine aſſemblée; cela ſe vange ordinairement comme les aſſaſſinats & les trahiſons. Pour revenir à Venus, ſon fils luy promit qu'il la vangeroit. Sur cette aſſeurance elle

s'en alla à Cythere en équipage de triomphante. Au lieu de paſſer par les airs, & de ſe ſervir de ſon char & de ſes pigeons, elle entre dans une conque de Nacre attelée de deux Dauphins. La Cour de Neptune l'accompagna. Cecy eſt proprement matiere de Poëſie : il ne ſieroit guere bien à la Proſe de décrire une calvalcate de Dieux marins : d'ailleurs je ne penſe pas qu'on puſt exprimer avec le langage ordinaire ce que la Déeſſe parut alors.

C'eſt pourquoy nous dirons en langage rimé,
Que l'Empire flotant en demeura charmé.
Cent Tritons la ſuivant juſqu'au port de Cythere
Par leurs divers emplois s'efforcent de luy plaire.
L'un nage à l'entour d'elle ; & l'autre au fond des eaux
Luy cherche du corail, & des tréſors nouveaux :
L'un luy tient un miroir fait de criſtal de roche ;
Au rayons du Soleil l'autre en défend l'approche.
Palemon qui la guide, évite les rochers :
Glauque de ſon cornet fait retentir les Mers :
Téthys luy fait oüir un concert de Sirenes :
Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines :
Le ſeul Zephire eſt libre, & d'un ſoufle amoureux

Il carresse Venus, se joüe à ses cheveux;
Contre ses vestemens par fois il se courrouce.
L'onde pour la toucher à longs flots s'entrepousse;
Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baiser les pieds de la Mere d'Amour.

Cela devoit estre beau, dit Gelaste; mais j'aimerois mieux avoir veu vôtre Déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle estoit, quand elle plaida sa cause devant un berger. Chacun soûrit de ce qu'avoit dit Gelaste; puis Poliphile continua en ces termes. A peine Venus eut fait un mois de sejour à Cythere, qu'elle sceut que les sœurs de son ennemie étoient mariées; que leurs maris qui estoient deux Roys leurs voisins les traitoient avec beaucoup de douceur & de témoignages d'affection; enfin qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadette, il ne luy estoit resté pas un seul Amant, elle qui en avoit eu une telle foule que l'on en sçavoit à peine le nombre. Ils s'estoient retirez comme par miracle; soit que ce fust le vouloir des Dieux, soit par une vengeance particuliere de Cupidon. On avoit encore de la vénération, du respect, de l'admiration pour

elle ſi vous voulez; mais on n'avoit plus de ce qu'on appelle Amour : Cependant c'eſt la veritable pierre de touche à quoy l'on juge ordinairement des charmes de ce beau ſexe. Cette ſolitude de ſoupirans prés d'une perſonne du merite de Pſyché fut regardée comme un prodige, & fit craindre aux peuples de la Grece, qu'il ne leur arrivaſt quelque choſe de fort ſiniſtre. En effet il y avoit dequoy s'eſtonner. De tout temps l'Empire de Cupidon auſſi bien que celuy des Flots a eſté ſujet à des changemens; mais jamais il n'en eſtoit arrivé de ſemblable; au moins n'y en avoit-il point d'exemples dans ces païs. Si Pſyché n'euſt eſté que belle, on ne l'euſt pas trouvé ſi étrange;mais comme j'ay dit,outre la beauté qu'elle poſſedoit en un ſouverain degré de perfection, il ne luy manquoit aucune des graces néceſſaires pour ſe faire aymer : on luy voyoit un million d'Amours & pas un Amant. Après que chacun eut bien raiſonné ſur ce miracle, Venus déclara qu'elle en eſtoit cauſe; qu'elle s'eſtoit ainſi vangée par le moyen de ſon fils; que les Parens de Pſyché n'avoient qu'à ſe préparer à d'autres malheurs, parce que ſon indignation dureroit autant que la

vie ou du moins autant que la beauté de leur fille ; qu'ils auroient beau s'humilier devant ſes Autels, & que les ſacrifices qu'ils luy feroient, ſeroient inutiles, à moins que de luy ſacrifier Pſyché même. C'eſt ce qu'on n'eſtoit pas reſolu de faire : loin de cela quelques perſonnes dirent à la Belle que la jalouſie de Venus luy eſtoit un témoignage bien glorieux, & que ce n'eſtoit pas eſtre malheureuſe que de donner de l'envie à une Déeſſe, & à une Déeſſe telle que celle-là. Pſyché euſt voulu que ces fleurettes luy euſſent eſté dites par un Amant. Bien que ſa fierté l'empêchaſt de témoigner aucun déplaiſir, elle ne laiſſoit pas de verſer des pleurs en ſecret. Qu'ay-je fait au fils de Venus ? diſoit-elle ſouvent en ſoy-même ; & que luy ont fait mes ſœurs qui ſont ſi contentes ? Elles ont eu des Amans de reſte ; moy qui croyois eſtre la plus aymable, je n'en ay plus. Dequoy me ſert ma beauté ? Les Dieux en me la donnant ne m'ont pas fait un ſi grand préſent que l'on s'imagine : je leur en rends la meilleure part : qu'ils me laiſſent au moins un Amant : il n'y a fille ſi miſérable qui n'en ait un : la ſeule Pſyché ne ſçauroit rendre perſonne heureux ;

les cœurs que le hazard luy a donnez, ſon peu de merite les luy fait perdre : comment me puis-je montrer aprés cet affront ? Va Pſyché, va te cacher au fond de quelque deſert ; les Dieux ne t'ont pas faite pour eſtre veuë, puiſqu'ils ne t'ont pas faite pour eſtre aymée. Tandis qu'elle ſe plaignoit ainſi, ſes parens ne s'affligeoient pas moins de leur part, & ne pouvant ſe reſoudre à la laiſſer ſans mary, ils furent contraints de recourir à l'Oracle. Voicy la reſponſe qui leur fut faite, avec la gloſe que les Preſtres y ajoûterent.

L'eſpoux que les Deſtins gardent à voſtre fille,
Eſt un monſtre cruel qui déchire les cœurs,
Qui trouble maint Eſtat, détruit mainte famille,
Se nourrit de ſouſpirs, ſe baigne dans les pleurs.

A l'Univers entier il déclare la guerre,
Courant de bout en bout un flambeau dans la main:
On le craint dans les Cieux, on le craint ſur la Terre,
Le Styx n'a pû borner ſon pouvoir ſouverain.

C'eſt un empoiſonneur, c'eſt un incendiaire ;

Un Tyran qui de fers charge jeunes & vieux.
Qu'on luy livre Psyché : qu'elle tasche à luy plaire :
Tel est l'arrest du Sort, de l'Amour, & des Dieux,

Menez-la sur un Roc, au haut d'une montagne,
En des lieux où l'attend le Monstre son espoux.
Qu'une pompe funebre en ces lieux l'accompagne,
Car elle doit mourir pour ses sœurs & pour vous.

Je laisse à juger l'estonnement & l'affliction que cette response causa. Livrer Psyché aux désir d'un monstre ! Y avoit-il de la justice à cela ? Aussy les parents de la Belle douterent long-temps s'ils obéïroient. D'ailleurs le lieu où il la faloit conduire n'avoit point esté specifié par l'Oracle. De quel mont les Dieux vouloient-ils parler ? Estoit-il voisin de la Grece ou de la Scythie ? Estoit-il situé sous l'Ourse ou dans les climats bruslans de l'Afrique ? (Car on dit que dans cette terre il y a de toutes sortes de monstres.) Le moyen de se résoudre à laisser une Beauté délicate sur un rocher, entre des montagnes & de précipices, à la mercy de tout ce qu'il y a de plus espouventable dans la nature ? Enfin

Enfin comment rencontrer cet endroit fatal ? C'est ainsi que les bonnes gens cherchoient des raisons pour garder leur fille : mais elle-mesme leur représenta la nécessité de suivre l'Oracle. Je dois mourir, dit-elle à son pere, & il n'est pas juste qu'une simple mortelle comme je suis, entre en parallele avec la mere de Cupidon. Que gagneriez-vous à luy resister ? Vostre desobeïssance nous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puisse estre mon avanture, j'auray lieu de me consoler, quand je ne vous seray plus un sujet de larmes. Défaites-vous de cette Psyché sans qui vostre vieillesse seroit heureuse : souffrez que le Ciel punisse une ingrate pour qui vous n'avez eu que trop de tendresse, & qui vous recompense si mal des inquiétudes & des soins que son enfance vous a donnez. Tandis que Psyché parloit à son pere de cette sorte, le vieillard la regardoit en pleurant & ne luy respondoit que par des soupirs. Mais ce n'estoit rien en comparaison du désespoir où estoit la mere. Quelquefois elle couroit par les Temples toute eschevelée : d'autres fois elle s'emportoit en blasphesmes contre Venus ; puis tenant sa fille embrassée protestoit de mourir plutost que

de ſouffrir qu'on la luy oſtaſt pour l'abandonner à un Monſtre. Il falut pourtant obeïr: en ce temps-là les Oracles eſtoient maiſtres de toutes choſes: on couroit au devant de ſon malheur propre, de crainte qu'ils ne fuſſent trouvez menteurs, tant la ſuperſtition avoit de pouvoir ſur les prémiers hommes. La difficulté n'eſtoit donc plus que de ſçavoir ſur quelle montagne il faloit conduire Pſyché. L'infortunée fille eſclaircit encore ce doute. Qu'on me mette, dit-elle, ſur un chariot, ſans cocher ni guide; & qu'on laiſſe aller les chevaux à leur fantaiſie; le Sort les guidera infailliblement au lieu ordonné. Je ne veux pas dire que cette Belle trouvant à tout des expediens fuſt de l'humeur de beaucoup de filles qui aiment mieux avoir un meſchant mary que de n'en point avoir du tout. Il y a de l'apparence que le déſeſpoir pluſtoſt qu'autre choſe lui faiſoit chercher ces facilitez. Quoy que ce ſoit, on ſe reſout à partir. On fait dreſſer un appareil de pompe funebre pour ſatisfaire à chaque point de l'Oracle. On part enfin; & Pſyché ſe met en chemin ſous la conduite de ſes parents. La voilà ſur un char d'ébene, une urne auprès d'elle, la teſte panchée ſur ſa mere,

ſon pere marchant à coſté du char, & faiſant autant de ſouſpirs qu'il faiſoit de pas: force gens à la ſuite veſtus de deüil; force miniſtres de funérailles; force ſacrificateurs portants de longs vaſes & de longs cornets dont ils entonnoient des ſons fort lugubres. Les peuples voiſins eſtonnez de la nouveauté d'un tel appareil, ne ſçavoient que conjecturer. Ceux chez qui le convoy paſſoit l'accompagnoient par honneur juſqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la loüange de Pſyché leur jeune Déeſſe, & jonchant de roſes tout le chemin, bien que les Maiſtres des ceremonies leurs criaſſent que c'eſtoit offenſer Venus: mais quoy, les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zele. Après une traite de pluſieurs jours, lorſque l'on commençoit à douter de la verité de l'Oracle, on fut eſtonné, qu'en coſtoyant une montagne fort élevée, les chevaux, bien qu'ils fuſſent frais & nouveau repus, s'arrêterent court, & quoy qu'on puſt faire, ils ne voulurent point paſſer outre. Ce fut là que ſe renouvellerent les cris; car on jugea bien que c'eſtoit le mont qu'entendoit l'Oracle. Pſyché deſcendit du char, & s'eſtant miſe entre l'un & l'autre de ſes parents, ſuivie de la trou-

pe, elle paſſa par dedans un bois aſſez agréable, mais qui n'eſtoit pas de longue eſtenduë. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toûjours en montant, qu'ils ſe trouverent entre des rochers habitez par des dragons de toutes eſpeces. A ces hoſtes près, le lieu ſe pouvoit bien dire une ſolitude, & la plus effroyable qu'on puſt trouver. Pas un ſeul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques-uns avoient des pointes qui avançoient en forme de voute, & qui ne tenant preſque à rien faiſoient apprehender à nos voyageurs, qu'elles ne tombaſſent ſur eux: d'autres ſe trouvoient creuſez en beaucoup d'endroits par la chûte des torrents; ceux-cy ſervoient de retraite aux Hydres, animal fort familier en cette contrée. Chacun demeura ſi ſurpris d'horreur, que ſans la neceſſité d'obeïr au Sort, on s'en fuſt retourné tout court. Il falut donc gagner le ſommet malgré qu'on en euſt. Plus on alloit en avant, plus le chemin eſtoit eſcarpé. Enfin après beaucoup de détours on ſe trouva au pied d'un rocher d'énorme grandeur, lequel eſtoit au faiſte de la montagne, & où l'on jugea qu'il faloit laiſſer l'infortunée fille. De repréſenter à quel point

l'affliction ſe trouva montée, c'eſt ce qui ſurpaſſe mes forces.

L'Eloquence elle-meſme impuiſſante à le dire,
Confeſſe que cecy n'eſt point de ſon Empire.
C'eſt au ſilence ſeul d'exprimer les adieux
Des parents de la Belle au partir de ces lieux.
Je ne deſcriray point, ny leur douleur amere,
Ny les pleurs de Pſyché, ny les cris de ſa mere,
Qui du fond des rochers renvoyez dans les airs,
Firent de bout en bout retentir les déſerts.
Elle plaint de ſon ſang la cruelle avanture;
Implore le Soleil, les Aſtres, la Nature;
Croit fleſchir par ſes cris les Auteurs du deſtin:
Il luy faut arracher ſa fille de ſon ſein.
Après mille ſanglots enfin l'on les ſépare.
Le Soleil las de voir ce ſpectacle barbare
Précipite ſa courſe, & paſſant ſous les eaux
Va porter la clarté chez des peuples nouveaux.
L'horreur de ces déſerts s'accroiſt par ſon abſence:
La nuit vient ſur un char conduit par le ſilence:
Il ameine avec luy la crainte en l'Univers.

La part qu'en eut Psyché ne fut pas des moindres. Représentez-vous une fille qu'on a laissée seule en des déserts effroyables, & pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions & d'esprits qui ne luy revienne dans la memoire. A peine ose-t'elle ouvrir la bouche afin de se plaindre. En cet estat, & mourant presque d'appréhension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perduë, & crût qu'un Demon l'alloit emporter en des lieux d'où jamais on ne la verroit revenir. Cependant c'estoit le Zéphire, qui incontinent la tira depeine, & luy dit l'ordre qu'il avoit de l'enlever de la sorte, & de la mener à cet espoux dont parloit l'oracle, & au service duquel il estoit. Psyché se laissa flater à ce que luy dit le Zéphire; car c'est un Dieu des plus agréables. Ce ministre aussi fidelle que diligent des volontez de son maistre, la porta au haut du rocher. Après qu'il luy eut fait traverser les airs avec un plaisir qu'elle auroit mieux gousté dans un autre temps, elle se trouva dans la cour d'un Palais superbe. Nostre Heroïne qui commençoit à s'accoustumer aux avantures extraordinaires, eut bien l'assurance de contempler ce

Palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient toutes les feneſtres en eſtoient bordées : le Firmament qui eſt la demeure des Dieux ne parut jamais ſi bien eſclairé. Tandis que Pſyché conſidéroit ces merveilles, une troupe de Nymphes la vint recevoir juſque par-delà le perron ; & après une inclination très-profonde, la plus apparente luy fit une eſpece de compliment, à quoy la Belle ne s'eſtoit nullement attenduë. Elle s'en tira pourtant aſſez bien. La premiere choſe fut de s'enquerir du nom de celuy à qui appartenoient des lieux ſi charmans, & il eſt à croire qu'elle demanda de le voir ; on ne luy reſpondit là-deſſus que confuſément : puis ces Nymphes la conduiſirent en un veſtibule, d'où l'on pouvoit découvrir, d'un coſté les courts, & de l'autre coſté les jardins. Pſyché le trouva proportionné à la richeſſe de l'édifice. De ce veſtibule on la fit paſſer en des ſalles que la magnificence, elle-meſme, avoit pris la peine d'orner, & dont la derniere enchériſſoit toûjours ſur la précédente. Enfin cette Belle entra dans un cabinet où on luy avoit préparé un bain. Auſſi-toſt ces Nymphes ſe mirent en devoir de la deshabiller & de le ſervir. Elle fit d'abord quelque

résistance, & puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain on la revestit d'habits nuptiaux : je laisse à penser quels ils pouvoient estre, & si l'on y avoit épargné les diamans & les pierreries: il est vray que c'estoit ouvrage de Fée, lequel d'ordinaire ne couste rien. Ce ne fut pas une petite joye pour Psyché de se voir si brave, & de se regarder dans les miroirs dont le cabinet estoit plein. Cependant on avoit mis le couvert dans la salle la plus prochaine. Il y fut servi de l'Ambrosie en toutes les sortes. Quant au Nectar les Amours en furent les eschansons. Psyché mangea peu. Aprés le repas une musique de luths & de voix se fit entendre à l'un des coins du platfond, sans qu'on y vist ny chantres ny instrumens; musique aussi douce & aussi charmante que si Orphée & Amphion en eussent esté les conducteurs. Parmy les Airs qui furent chantez, il y en eut un qui plût particulierement à Psyché. Je vais vous en dire les paroles, que j'ay mises en nostre langue au mieux que j'ay pû.

Tout l'Univers obéït à l'Amour ;
Belle Psyché soumettez-luy vostre ame.

Les

Les autres Dieux à ce Dieu ſont la cour,
Et leur pouvoir eſt moins doux que ſa flâme.
Des jeunes cœurs c'eſt le ſupreſme bien :
Aimez, aimez, tout le reſte n'eſt rien.

Sans cet amour tant d'objets raviſſants,
Lambris dorez, bois, jardins, & fontaines,
N'ont point d'appas qui ne ſoient languiſſants,
Et leurs plaiſirs ſont moins doux que ſes peines.
Des jeunes cœurs c'eſt le ſupreſme bien :
Aimez, aimez, tout le reſte n'eſt rien,

Dès que la muſique eut ceſſé, on dit à Pſyché qu'il eſtoit temps de ſe repoſer. Il luy prit alors une petite inquiétude accompagnée de crainte, & telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs nopces ſans ſçavoir pourquoy. La Belle fit toutefois ce que l'on voulut. On la met au lit, & on ſe retire. Un moment après, celuy qui en devoit eſtre le poſſeſſeur arriva, & s'approcha d'elle. On n'a jamais ſçû ce qu'ils ſe dirent, ny meſme d'autres circonſtances bien plus importantes que celle-là : ſeulement a-t'on remarqué que le lendemain les Nimphes rioient

entre-elles, & que Pſyché rougiſſoit en les voyant rire. La Belle ne s'en mit pas fort en peine, & n'en parut pas plus triſte qu'à l'ordinaire. Pour revenir à la premiere nuit de ſes nopces, la ſeule choſe qui l'embaraſſoit, eſtoit que ſon mary l'avoit quittée devant qu'il fuſt jour, & luy avoit dit que pour beaucoup de raiſons il ne vouloit pas eſtre connu d'elle, & qu'il la prioit de renoncer à la curioſité de le voir. Ce fut ce qui luy en donna davantage. Quelles peuvent eſtre ces raiſons? diſoit en ſoy-meſme la jeune eſpouſe, & pourquoy ſe cache-t'il avec tant de ſoin? Aſſeurément l'Oracle nous a dit vray, quand il nous l'a peint comme quelque choſe de fort terrible: ſi eſt-ce qu'au toucher & au ſon de voix il ne m'a ſemblé nullement que ce fuſt un monſtre. Toutefois les Dieux ne ſont pas menteurs, il faut que mon mary ait quelque défaut remarquable: ſi cela eſtoit je ſerois bien malheureuſe. Ces reflexions tempererent pour quelques moments la joye de Pſyché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penſer, & de ne point corrompre elle-meſme les douceurs de ſon mariage. Dès que ſon eſpoux l'eut quittée, elle tira les rideaux. A peine le jour commençoit à poindre.

En l'attendant noſtre Heroïne ſe mit à reſver à ſes avantures, particulierement à celles de cette nuit. Ce n'eſtoient pas véritablement les plus eſtranges qu'elle euſt couruës ; mais elle en revenoit toûjours à ce mary qui ne vouloit point eſtre vû. Pſyché s'enfonça ſi avant en ces reſveries qu'elle en oublia ſes ennuis paſſez, les frayeurs du jour précédent, les adieux de ſes parents, & ſes parents meſmes, & là-deſſus elle s'endormit. Auſſi-toſt le ſonge luy repréſente ſon mary ſous la forme d'un jouvenceau de quinze à ſeize ans, beau comme l'amour, & qui avoit toute l'apparence d'un Dieu. Tranſportée de joye, la Belle l'embraſſe ; il veut s'eſchaper, elle crie ; mais perſonne n'accourt au bruit. Qui que vous ſoyez, dit-elle, & vous ne ſçauriez eſtre qu'un Dieu, je vous tiens, ô charmant eſpoux, & je vous verray tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant éveillée, il ne luy demeura que le ſouvenir d'une illuſion agréable, & au lieu d'un jeune mary la pauvre Pſyché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'eſtoit pas ce qu'elle cherchoit, ſes inquiétudes recommencerent. Le ſommeil eut encore une fois pitié d'elle ; il la replongea dans les charmes de ſes pa-

vots : & la Belle acheva ainſi la premiere nuit de ſes nopces. Comme il eſtoit déja tard, les Nymphes entrerent, & la trouverent encore toute endormie. Pas une ne lui en demanda la raiſon, ny comment elle avoit paſſé la nuit, mais bien, ſi elle vouloit ſe lever, & de quelle façon il luy plaiſoit que l'on l'habillaſt. En diſant cela on luy montre cent ſortes d'habits, la pluſpart très-riches. Elle choiſit le plus ſimple, ſe leve, ſe fait habiller avec précipitation, & témoigne aux Nymphes une impatience de voir les raretez de ce beau ſéjour. On la meine donc en toutes chambres : il n'y a point de cabinet ny d'arriere-cabinet qu'elle ne viſite, & où elle ne trouve un nouveau ſujet d'admiration. Delà elle paſſe ſur des balcons, & de ces balcons les Nymphes luy font remarquer l'architecture de l'édifice, autant qu'une fille eſt capable de la concevoir. Elle ſe ſouvient qu'elle n'a pas aſſez regardé de certaines tapiſſeries. Elle rentre donc comme une jeune perſonne qui voudroit tout voir à la fois, & qui ne ſçait à quoy s'attacher. Les Nymphes avoient aſſez de peine à la ſuivre, l'avidité de ſes yeux la faiſant courir ſans ceſſe de chambre en chambre, & conſidérer à la haſte les

merveilles de ce Palais, ou par un enchantement Prophetique, ce qui n'eſtoit pas encore & ce qui ne devoit jamais eſtre ſe rencontroit.

On fit ſes murs d'un marbre auſſi blanc que l'albaſtre,
Les dedans ſont ornez d'un porphyre luiſant.
Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un préſent,
Le Dorique ſans fard, l'élégant Ionique,
Et le Corinthien ſuperbe & magnifique,
L'un ſur l'autre placez élevent juſqu'aux Cieux
Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.
Pour ſervir d'ornement à ſes divers étages,
L'Architecte y poſa les vivantes images
De ces objets divins, Cléopatres, Phrinez,
Par qui ſont les Heros en triomphes menez.
Ces fameuſes Beautez dont la Grece ſe vante,
Celles que le Parnaſſe en ſes fables nous chante,
Ou de qui nos Romans font de ſi beaux portraits,
A l'envi ſur le marbre eſtaloient leurs attraits.
L'enchantereſſe Armide, Héroïne du Taſſe,
A coſté d'Angelique avoit trouvé ſa place.
On y voyoit ſur tout Helene au cœur leger
Qui cauſa tant de maux pour un Prince berger.

Pſyché dans le milieu void auſſi ſa ſtatuë,
De ces Reines des cœurs pour Reine reconnuë.
La Belle à cet aſpect s'applaudit en ſecret;
Et n'en peut détacher ſes beaux yeux qu'à regret.
Mais on luy montre encor d'autres marques de gloire:
Là ſes traits ſont de marbre, ailleurs ils ſont d'yvoire:
Les diſciples d'Arachne à l'envi des pinceaux
Et ont auſſi formé de differens tableaux.
Dans l'un on void les Ris divertir cette Belle:
Dans l'autre les Amours danſent à l'entour d'elle:
Et ſur cette autre toile Euphroſyne & ſes ſœurs
Ornent ſes blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
Enfin, ſoit aux couleurs, ou bien dans la ſculpture,
Pſyché dans mille endroits rencontre ſa figure;
Sans parler des miroirs & du criſtal des eaux,
Que ſes traits imprimez ſont paroître plus beaux.

Les endroits où la Belle s'arreſta le plus ce furent les galeries. Là les raretez, les tableaux, les buſtes, non de la main des Apelles & des Phidias, mais de la main meſme des Fées, qui ont eſté les maiſtreſſes de ces grands hommes, compoſoient un amas d'objets qui ébloüiſſoit la veuë, & qui ne laiſſoit pas de luy

plaire, de la charmer, de luy caufer des raviffements, des extafes ; enforte que Pfyché paffant d'une extrémité en une autre, demeura long-temps immobile, & parut la plus belle ftatuë de ces lieux. Des galeries elle repaffe encore dans les chambres, afin d'en confidérer les richeffes, les précieux meubles, les tapifferies de toutes les fortes, & d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter : fur tout, on voyoit une grande varieté dans ces chofes, & dans l'ordonnance de chaque chambre; colomnes de Porphyre aux alcoves (ne vous eftonnez pas de ce mot d'alcove, c'eft une invention moderne, je vous l'avoüe, mais ne pouvoit-elle pas eftre dès-lors en l'efprit des Fées ? Et ne feroit-ce point de quelque defcription de ce Palais que les Efpagnols, les Arabes, fi vous voulez, l'auroient prife ?) les chapiteaux de ces colomnes eftoient d'airain de Corinthe pour la plufpart. Ajouftez à cela les baluftres d'or. Quant aux lits, ou c'eftoit broderie de perles, ou c'eftoit un travail fi beau que l'eftoffe n'en devoit pas eftre confiderée. Je n'oublieray pas, comme on peut penfer, les cabinets, & les tables de pierreries ; vafes finguliers, & par leur matiere, & par l'artifice de

leur graveure ; enfin dequoy ſurpaſſer en prix l'Univers entier. Si j'entreprenois de deſcrire ſeulement la quatriéme partie de ces merveilles ; je me rendrois ſans doute importun ; car à la fin on s'ennuye de tout, & des belles choſes comme du reſte. Je me contenteray donc de parler d'une tapiſſerie relevée d'or, laquelle on fit remarquer principalement à Pſyché, non tant pour l'ouvrage, quoyqu'il fut rare, que pour le ſujet. La tenture eſtoit compoſée de ſix piéces.

Dans la prémiere on voyoit un Chaos,
Maſſe confuſe, & de qui l'aſſemblage
Faiſoit luter contre l'orgueüil des flots
Des Tourbillons d'une flâme volage.

Non loin de là, dans un même monceau,
L'air gémiſſoit ſous le poids de la terre;
Ainſi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
Entretenoient une cruelle guerre.

Que fait l'Amour? Volant de bout en bout
Ce jeune enfant ſans beaucoup de myſtére

En badinant vous débroüille le tout,
Mille fois mieux qu'un Sage n'eût ſçeu faire.

Dans la ſeconde un Cyclope amoureux,
Pour plaire aux yeux d'une Nymphe jolie,
Se démeſloit la barbe & les cheveux;
Ce qu'il n'avoit encor fait de ſa vie.

En ſe moquant la Nymphe s'enfuyoit.
Amour l'attaint; & l'on voyoit la Belle,
Qui dans un bois le Cyclope prioit
Qu'il l'excuſas d'avoir eſté rebelle.

Dans la troiſiéme, Cupidon paroiſſoit aſſis ſur un char tiré par des Tigres. Derriere ce char un petit Amour menoit en leſſe quatre grands Dieux, Jupiter, Hercule, Mars & Pluton; tandis que d'autres enfants les chaſſoient, & les faiſoient marcher à leur fantaiſie. La quatriéme & la cinquiéme repréſentoient en d'autres manieres la puiſſance de Cupidon: Et dans la ſixiéme ce Dieu, quoyqu'il euſt ſujet d'eſtre fier des dépoüilles de l'Univers, s'inclinoit devant une perſonne de taille parfaitement belle,

& qui témoignoit à ſon air une très-grande jeuneſſe. C'eſt tout ce qu'on en pouvoit juger ; car on ne luy voyoit point le viſage ; & elle avoit alors la teſte tournée, comme ſi elle euſt voulu ſe débaraſſer d'un nombre infini d'Amours qui l'environnoient. L'ouvrier avoit peint le Dieu dans un grand reſpect ; tandis que les Jeux & les Ris qu'il avoit amenez à ſa ſuite ſe moquoient de luy en cachette, & ſe faiſoient ſigne du doigt que leur maiſtre eſtoit attrapé. Les bordures de cette tapiſſerie eſtoient toutes pleines d'enfants qui ſe joüoient avec des maſſuës, des foudres, & des Tridents ; & l'on voyoit en beaucoup d'endroits prendre pour trophées force braſſelets & autres ornements de femmes. Parmy cette diverſité d'objets rien ne plût tant à la Belle que de rencontrer par tout ſon portrait, ou bien ſa ſtatuë, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il ſembloit que ce Palais fuſt un temple, & Pſyché la Déeſſe à qui il eſtoit conſacré. Mais de peur que le meſme objet ſe préſentant ſi ſouvent à elle ne luy devint ennuyeux, les Fées l'avoient diverſifié, comme vous ſçavez que leur imagination eſt féconde. Dans une chambre elle eſtoit repréſentée en Ama-

zone, dans une autre en Nymphe, en bergere, en chasseresse, en Grecque, en Persane, en mille façons differentes & si agréables que cette Belle eut la curiosité de les esprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre; plus par divertissement & par jeu que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soustenant assez d'elle-mesme. Cela se passoit toûjours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force loüanges de la part des Nymphes, un plaisir extresme de la part du monstre, c'est-à-dire de son espoux, qui avoit mille moyens de la contempler sans qu'il se monstrast. Psyché se fit donc Imperatrice, simple bergere, ce qu'il luy plût. Ce ne fut pas sans que les Nymphes luy dissent qu'elle estoit belle en toutes sortes d'habits, & sans qu'elle-mesme se le dist aussi. Ah, si mon mary me voyoit parée de la sorte! s'escrioit-elle souvent estant seule. En ce moment-là son mary la voyoit peut-estre de quelque endroit d'où il ne pouvoit estre veu; & outre le plaisir de la voir il avoit celuy d'apprendre ses plus secrettes pensées, & de luy entendre faire un souhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de soy-mesme. Enfin il ne se passa presque point de

jour que Pſyché ne changeaſt d'ajuſtement. Changer d'ajuſtement tous les jours ! s'eſcria Accante, je ne voudrois point d'autre Paradis pour nos Dames. On avoüa qu'il avoit raiſon, & il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne ſouhaitaſt un pareil bonheur à quelque femme de ſa connoiſſance. Cette réflexion eſtant faite, Poliphile reprit ainſi. Noſtre Heroïne paſſa preſque tout ce premier jour à voir le logis : ſur le ſoir elle s'alla promener dans les courts & dans les jardins, d'où elle conſidéra quelque temps les diverſes faces de l'édifice ; ſa majeſté, ſes enrichiſſemens & ſes graces ; la proportion, le bel ordre, & la correſpondance de ſes parties. Je vous en ferois la deſcription, ſi j'eſtois plus ſçavant dans l'Architecture que je ne ſuis. A ce défaut vous aurez recours au Palais d'Apollidon, ou bien à celuy d'Armide ; ce m'eſt tout un. Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine ; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ay à deſcrire.

Aſſemblez ſans aller ſi loin
Vaux, Liencourt, & leur Nayades ;
Y joignant en cas de beſoin

Ruël avecque ses cascades.
Cela fait, de tous les costez
Placez en ces lieux enchantez
Force jets affrontants la nuë,
Des canaux à perte de vûë.
Bordez-les d'Orangers, de Myrtes, de Jasmins,
Qui soient aussi géants que les nostres sont nains.
Entassez-en des pépiniéres:
Plantez-en des forests entiéres;
Des forests où chante en tout temps
Philomele honneur des bocages,
De qui le régne en nos ombrages
Naist & meurt avec le Printemps.
Meslez-y les sons éclatans
De tout ce que les bois ont d'agréables Chantres.
Chassez de ces forests les sinistres oyseaux;
Que les fleurs bordent leurs ruisseaux:
Que l'Amour habite leurs antres.
N'y laissez entrer toutefois
Aucune hostesse de ces bois
Qu'avec un paisible Zephire,
Et jamais avec un Satire.
Point de tels Amants dans ces lieux;

Pſyché s'en tiendroit offenſée:
Ne les offrez point à ſes yeux,
Et moins encore à ſa penſée.
Qu'en ce canton délicieux
Flore & Pomone, à qui mieux mieux,
Faſſent montre de leurs richeſſes;
Et que ce couple de Déeſſes
Y renouvelle ſes préſens
Quatre fois au moins tous les ans.
Que tout y naiſſe ſans culture.
Toûjours fraîcheur, toûjours verdure,
Toûjours l'haleine & les ſouſpirs
D'une brigade de Zephirs.

Pſyché ne ſe promenoit au commencement que dans les jardins, n'oſant ſe fier aux bois; bien qu'on l'aſſuraſt qu'elle n'y rencontreroit que les Dryades, & pas un ſeul Faune. Avec le temps elle devint plus hardie. Un jour que la beauté d'un ruiſſeau l'avoit attirée, elle ſe laiſſa conduire inſenſiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours elle parvint à ſa ſource. C'eſtoit une Grotte aſſez ſpacieuſe; où dans un baſſin taillé par les ſeules mains de la nature cou-

loit le long d'un rocher une eau argentée, & qui par son bruit invitoit à un doux sommeil. Psyché ne se pût tenir d'entrer dans la Grotte. Comme elle en visitoit les recoins, la clarté qui alloit toûjours en diminuant luy faillit enfin tout à coup. Il y avoit certainement dequoy avoir peur ; mais elle n'en eut pas le loisir. Une voix qui luy estoit familiere, l'assura d'abord : c'estoit celle de son espoux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siege couvert de mousse, se mit à ses pieds, & aprés luy avoir baisé la main, il luy dit en souspirant : Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agréable rencontre? Pourquoy n'est-ce pas à l'Amour ? Ah, Psyché, Psyché, je vois bien que cette passion & vos jeunes ans n'ont encore guere de commerce ensemble. Si vous aimiez vous chercheriez le silence & la solitude avec plus de soin que vous ne les évitez maintenant. Vous chercheriez les antres sauvages, & auriez bien-tost appris que de tous les lieux où on sacrifie au Dieu des Amants, ceux qui luy plaisent le plus ce sont ceux où on peut luy sacrifier en secret : mais vous n'aimez point. Que voulez-vous que j'aime ? répondit Psyché. Un mary, dit-il, que vous vous figu-

rerez à voſtre mode, & à qui vous donnerez telle ſorte de beauté qu'il vous plaira. Oüy, mais, repartit la Belle, je ne me rencontreray peut-eſtre pas avec la nature : car il y a bien de la fantaiſie en cela. J'ay oüy dire que non ſeulement chaque Nation avoit ſon gouſt, mais chaque perſonne auſſi. Une Amazone ſe propoſeroit un mary dont les graces feroient trembler ; un mary reſſemblant à Mars : moy je m'en propoſeray un ſemblable à l'Amour. Une perſonne mélancolique ne manqueroit pas de donner à ce mary un air ſerieux : moy qui ſuis guaye, je luy en donneray un enjoüé. Enfin je croiray vous faire plaiſir en vous attribuant une beauté délicate, & peut-eſtre vous feray-je tort. Quoyque c'en ſoit, dit le mary, vous n'avez pas attendu juſqu'à préſent à vous forger une image de voſtre eſpoux : je vous prie de me dire quelle elle eſt. Vous avez dans mon eſprit, pourſuivit la Belle, une mine auſſi douce que trompeuſe ; tous les traits fins ; l'œil riant & fort éveillé ; de l'embonpoint & de la jeuneſſe, on ne ſçauroit ſe tromper à ces deux points-là : mais je ne ſçais ſi vous eſtes Ethiopien ou Grec ; & quand je me ſuis fait une idée de vous la plus belle

belle qu'il m'eſt poſſible, voſtre qualité de monſtre vient tout gaſter. C'eſt pourquoy le plus court & le meilleur, ſelon mon avis, c'eſt de permettre que je vous voye. Son mary luy ſerra la main, & luy dit avec beaucoup de douceur : C'eſt une choſe qui ne ſe peut, pour des raiſons que je ne ſçaurois meſme vous dire. Je ne ſçaurois donc vous aimer, reprit-elle aſſez bruſquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre ſa penſée. Mais quoy la faute eſtoit faite. En vain elle voulut la réparer par quelques careſſes. Son mary avoit le cœur ſi ſerré qu'il fut un temps aſſez long ſans pouvoir parler. Il rompit à la fin ſon ſilence par un ſouſpir, que Pſyché n'eut pas pluſtoſt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque ſorte de défiance. Les paroles de l'Oracle luy revenoient en l'eſprit. Le moyen de les accorder avec cette douceur paſſionnée que ſon eſpoux luy faiſoit paroiſtre ? Celuy qui empoiſonnoit, qui bruſloit, qui faiſoit ſes jeux des tortures, ſouſpirer pour un ſimple mot ! cela ſembloit tout-à-fait eſtrange à noſtre Heroïne : & à dire vray tant de tendreſſe en un monſtre eſtoit une choſe aſſez nouvelle. Des ſouſpirs il en vint aux pleurs, &

des pleurs aux plaintes. Tout cela plût extresmement à la Belle : mais comme il disoit des choses trop pitoyables, elle ne pût souffrir qu'il continuast, & luy mit premierement la main sur la bouche, puis la bouche mesme ; & par un baiser bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du monde, elle l'assura que tout invisible & tout monstre qu'il vouloit estre, elle ne laissoit pas de l'aimer. Ainsi se passa l'avanture de la Grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles. Nostre Heroïne ne perdit pas la mémoire de ce que luy avoit dit son espoux. Ses resveries la menoient souvent jusqu'aux lieux les plus escartez de ce beau sejour ; & faisoient si bien que la nuit la surprenoit devant qu'elle pust gagner le logis. Aussi-tost son mary la venoit trouver sur un char environné de tenebres, & plaçant à costé de luy nostre jeune espouse, ils se promenoient au bruit des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les sermens, les entretiens pleins de passion se renouvelloient ; & de fois à autres aussi les baisers ; non point de mary à femme, il n'y a rien de plus insipide, mais de maistresse à amant, & pour ainsi dire de gens qui n'en seroient encore qu'à l'es-

perance. Quelque chose manquoit pourtant à la satisfaction de Psyché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaisie de son mary, c'est-à-dire de cette opiniastreté à demeurer invisible. Toute la posterité s'en est estonnée. Pourquoy une résolution si extravagante ? Il se peut trouver des personnes laides qui affectent de se montrer; la rencontre n'en est pas rare : mais que ceux qui sont beaux se cachent, c'est un prodige dans la nature; & peut-estre n'y avoit-il que cela de monstrueux en la personne de nostre espoux. Après en avoir cherché la raison, voicy ce que j'ay trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connoissance. Nos Amans s'entretenoient à leur ordinaire; & la jeune espouse qui ne songeoit qu'aux moyens de voir son mary, ne perdoit pas une seule occasion de luy en parler. De discours en autre ils vinrent aux merveilles de ce séjour. Après que la Belle eut fait une longue énumeration des plaisirs qu'elle y rencontroit, disoit-elle, de tous costez, il se trouva qu'à son compte le principal point y manquoit. Son mary ne voyoit que trop où elle avoit dessein d'en venir; mais comme entre Amans les contestations sont quelquefois bon-

nes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquast, & luy demanda ce que ce pouvoit estre que ce point d'une si grande importance, veu qu'il avoit donné ordre aux Fées que rien ne manquast. Je n'ay que faire des Fées pour cela, repartit la Belle: voulez-vous me rendre tout-à-fait heureuse? Je vous en enseigneray un moyen bien court. Il ne faut.... Mais je vous l'ay dit tant de fois inutilement que je n'oserois plus vous le dire. Non, non, reprit le mary, n'appréhendez point de m'estre importune: je veux bien que vous me traitiez comme on fait les Dieux; ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une mesme chose: qui vous a dit que je ne suis pas de leur naturel? Nostre Heroïne encouragée par ces paroles, luy repartit: Puisque vous me le permettez, je vous diray franchement que tous vos Palais, tous vos meubles, tous vos jardins ne sçauroient me récompenser d'un moment de vostre présence, & vous voulez que j'en sois tout-à-fait privée: car je ne puis appeller présence un bien où les yeux n'ont aucune part. Quoy je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous? reprit le mary, & vous ne me touchez pas? Je vous touche, repartit-elle, &

ſens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un viſage; tout cela proportionné comme il faut, &, ſelon que je m'imagine, aſſorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde; mais juſqu'à ce que j'en ſois aſſurée, cette préſence de corps dont vous me parlez eſt préſence d'eſprit pour moy. Préſence d'eſprit! repartit l'eſpoux. Pſyché l'empeſcha de continuer, & luy dit en l'interrompant: Apprenez moy du moins les raiſons qui vous rendent ſi opiniaſtre. Je ne vous les diray pas toutes, reprit l'eſpoux; mais afin de vous contenter en quelque façon, examinez la choſe en vous-meſme, vous ſerez contrainte de m'avoüer qu'il eſt à propos pour l'un & pour l'autre de demeurer en l'eſtat où nous nous trouvons. Premierement tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à ſouhaiter vous vous ennuyerez; eh, comment ne vous ennuyeriez-vous pas? Les Dieux s'ennuyent bien: ils ſont contraints de ſe faire de temps en temps des ſujets de deſir & d'inquiétude, tant il eſt vray que l'entiere ſatisfaction & le dégouſt ſe tiennent la main. Pour ce qui me touche, je prends un plaiſir extreſme à vous voir en peine; d'autant plus que

voſtre imagination ne ſe forge guéres de monſtres (j'entends d'images de ma perſonne) qui ne ſoient très-agréables. Et pour vous dire une raiſon plus particuliere, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque choſe en moy de ſurnaturel. Néceſſairement je ſuis Dieu, ou je ſuis Démon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je ſois Démon vous me haïrez : & ſi je ſuis Dieu vous ceſſerez de m'aimer, ou du moins vous ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur, car il s'en faut bien qu'on aime les Dieux auſſi violemment que les hommes. Quant au troiſiéme, il y a des enchanteurs agréables, je puis eſtre de ceux-là ; & poſſible ſuis-je tous les trois enſemble. Ainſi le meilleur pour vous eſt l'incertitude, & qu'après la poſſeſſion vous ayez toûjours dequoy deſirer : c'eſt un ſecret dont on ne s'eſtoit pas encore aviſé, demeurons-en là, ſi vous m'en croyez : je ſçais ce que c'eſt d'amour, & le dois ſçavoir. Pſyché ſe paya de ces raiſons ; ou ſi elle ne s'en paya, elle fit ſemblant de s'en payer. Cependant elle invitoit mille jeux pour ſe divertir. Les parteres eſtoient dépoüillez, l'herbe des prairies foulée. Ce n'eſtoient que danſes & combats de Nymphes qui ſe ſéparoient ſouvent en deux

troupes, & diſtinguées par des écharpes de fleurs, comme par des ordres de Chevalerie, ſe jettoient enſuite tout ce que Flore leur préſentoit; puis le parti victorieux dreſſoit un trophée, & danſoit autour, couronné d'œillets & de roſes. D'autres fois Pſyché ſe divertiſſoit à entendre un défi de roſſignols, ou à voir un combat naval de cignes, des tournois & des jouſtes de poiſſons. Son plus grand plaiſir eſtoit de préſenter un appaſt à ces animaux, & après les avoir pris de les rendre à leur élement. Les Nymphes ſuivoient en cela ſon exemple. Il y avoit tous les ſoirs gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuſe en ſa peſche obtenoit quelque faveur de noſtre Heroïne: la plus malheureuſe eſtoit condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune de ſes compagnes. Ces ſpectacles ſe terminoient par le coucher du Soleil.

Il eſtoit témoin de la feſte,
Paré d'un magnifique atour,
Et caché le reſte du jour;
Sur le ſoir il montroit ſa teſte.

Mais comment la montroit-il ? Environnée d'un diadème d'or & de pourpre, & avec toute la magnificence & la pompe qu'un Roy des Aſtres peut étaler. Le logis fourniſſoit pareillement ſes plaiſirs, qui n'eſtoient tantoſt que de ſimples jeux, & tantoſt des divertiſſemens plus ſolides. Pſyché commençoit à ne plus agir en enfant. On luy racontoit les Amours des Dieux, & les changemens de forme qu'a cauſé cette paſſion ſource de bien & de mal. Le ſçavoir des Fées avoit mis en tapiſſeries les malheurs de Troye, bien qu'ils ne fuſſent pas encore arrivez. Pſyché ſe les faiſoit expliquer. Mais voicy un merveilleux effet de l'enchantement. Les hommes, comme vous ſçavez, ignoroient alors ce bel art que nous appellons Comédie : il n'eſtoit pas meſme encore dans ſon enfance : cependant on le fit voir à la Belle dans ſa plus grande perfection, & tel que Menandre & Sophocle nous l'ont laiſſé. Jugez ſi on y épargnoit les machines, les muſiques, les beaux habits, les Balets des anciens & les noſtres. Pſyché ne ſe contenta pas de la Fable ; il falut y joindre l'Hiſtoire, & l'entretenir des diverſes façons d'aimer qui ſont en uſage chez chaque peuple ; quelles ſont les

les beautez des Scythes, quelles celles des Indiens, & tout ce qui eſt contenu ſur ce point dans les archives de l'Univers, ſoit pour le paſſé, ſoit pour l'avenir, à l'exception de ſon avanture qu'on luy cacha, quelque priere qu'elle fiſt au Nymphes de la luy apprendre. Enfin ſans qu'elle bougeaſt de ſon Palais toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde luy paſſerent devant les yeux. Que vous diray-je davantage? On luy enſeigna juſqu'aux ſecrets de la Poëſie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gaſter celuy de noſtre Heroïne, & la fit tomber dans un mal que les Médecins appellent *Glucomorie*, qui luy pervertit tous les ſens, & la ravit comme à elle meſme. Elle parloit eſtant ſeule,

Ainſi qu'en uſent les Amans
Dans les vers & dans les Romans;

Alloit reſver au bord des fontaines, ſe plaindre aux rochers, conſulter les antres ſauvages: c'eſtoit où ſon mary l'attendoit. Il n'y eut choſe dans la nature qu'elle n'entretint de ſa paſſion. Helas, diſoit-elle aux arbres, je ne ſçaurois graver ſur voſtre écor-

ce que mon nom ſeul, car je ne ſçais pas celuy de la perſonne que j'aime. Après les arbres elle s'adreſſoit aux ruiſſeaux : ceux-cy eſtoient ſes principaux confidens, à cauſe de l'avanture que je vous ay dite. S'imaginant que leur rencontre luy eſtoit heureuſe, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arreſtaſt, juſqu'à eſperer qu'elle attraperoit ſur les bords ſon mary dormant ; & qu'après il ſeroit inutile au monſtre de ſe cacher. Dans cette penſée elle leur diſoit à peu près les choſes que je vais vous dire, & les diſoit en vers auſſi bien que moy.

Ruiſſeaux, enſeignez-moi l'objet de mon amour ;
Guidez vers luy mes pas, vous dont l'onde eſt ſi pure.
Ne dormiroit-il point en ce ſombre ſéjour,
Payant un doux tribut à voſtre doux murmure ?

En vain pour le ſçavoir Pſyché vous fait la cour :
En vain elle vous vient conter ſon avanture.
Vous n'oſez déceler cet ennemi du jour,
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.

Il s'envole avec l'ombre, & me laiſſe appeller.

Helas j'uſe au hazard de ce mot d'envoler ;
Car je ne ſçais pas meſme encore s'il a des aîles.
J'ay beau ſuivre vos bords, & chercher en tous lieux :
Les antres ſeulement m'en diſent des nouvelles ;
Et ce que je cheris n'eſt pas fait pour mes yeux.

Ne doutez point que ces peines dont parloit Pſyché n'euſſent leurs plaiſirs. Elle les paſſoit ſouvent ſans s'appercevoir de la durée, je ne diray pas des heures, mais des Soleils : de ſorte que l'on peut dire que ce qui manquoit à ſa joye faiſoit une partie des douceurs qu'elle gouſtoit en aimant ; mille fois heureuſe ſi elle euſt ſuivi les conſeils de ſon eſpoux, & qu'elle euſt compris l'avantage & le bien que c'eſt de ne pas atteindre à la ſuprême felicité ; car ſi-toſt que l'on en eſt là, il eſt force que l'on deſcende, la fortune n'eſtant pas d'humeur à laiſſer repoſer ſa rouë. Elle eſt femme, & Pſyché l'eſtoit auſſi, c'eſt-à-dire incapable de demeurer dans un meſme eſtat. Noſtre Heroïne le fit bien voir par la ſuite. Son mary qui ſentoit approcher ce moment fatal ne la venoit plus viſiter avec ſa gayeté ordinaire. Cela fit craindre à la jeune eſpouſe quelque refroidiſſement.

Pour s'en esclaircir (comme nous voulons tout sçavoir jusqu'aux choses qui nous déplaisent) elle dit à son espoux : D'où vient la tristesse que je remarque depuis quelque temps dans tous vos discours ? Rien ne vous manque, & vous soûpirez. Que feriez-vous donc si vous estiez à ma place ? N'est-ce point que vous commencez à vous dégouster ? En verité je le crains ; non pas que je sois devenuë moins belle ; mais, comme vous dites vous-mesme, je suis plus vostre que je n'estois. Seroit-il possible après tant de cajolleries & de sermens que j'eusse perdu vostre amour ? Si ce malheur-là m'est arrivé je ne veux plus vivre. A peine eut-elle achevé ces paroles que le monstre fit un soûpir, soit qu'il fust touché des choses qu'elle avoit dites, soit qu'il eust un pressentiment de ce qui devoit arriver. Il se mit ensuite à pleurer, mais fort tendrement ; puis cedant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de la jeune espouse qui de son costé, pour mesler ses larmes avec celles de son mary, pancha doucement la teste, de sorte que leurs bouches se rencontrerent, & nos Amans n'ayant pas le courage de les séparer demeurerent long-temps sans rien dire. Tou-

tes ces circonſtances ſont déduites au long dans le manuſcrit dont je vous ay parlé tantoſt. Il faut que je vous l'avouë ; je ne lis jamais cet endroit que je ne me ſente émeu. En effet, dit alors Gelaſte, qui n'auroit pitié de ces pauvres gens ? Perdre la parole ! il faut croire que leurs bouches s'eſtoient bien malheureuſement rencontrées : Cela me ſemble tout-à-fait digne de compaſſion. Vous en rirez tant qu'il vous plaira, reprit Poliphile ; mais pour moy je plains deux Amans de qui les careſſes ſont meſlées de crainte & d'inquiétude. Si dans une ville aſſiegée ou dans un vaiſſeau menacé de la tempeſte deux perſonnes s'embraſſoient ainſi, les tiendriez-vous heureuſes ? Oüy vrayment, repartit Gelaſte, car en tout ce que vous dites-là le péril eſt encore bien éloigné. Mais veu l'intereſt que vous prenez à la ſatisfaction de ces deux eſpoux, & la pitié que vous avez d'eux, vous ne vous haſtez guere de les tirer de ce miſerable eſtat où vous les avez laiſſez. Ils mourront ſi vous ne leur rendez la parole. Rendons-la leur donc, continua Poliphile. Au ſortir de cette extaſe la premiere choſe que fit Pſyché, ce fut de paſſer ſa main ſur les yeux de ſon eſpoux,

afin de ſentir s'ils eſtoient humides, car elle craignoit que ce ne fuſt feinte. Les ayant trouvez en bon eſtat, & comme elle les demandoit, c'eſt-à-dire moüillez de larmes, elle condamna ſes ſoupçons, & fit ſcrupule de démentir un témoignage de paſſion beaucoup plus certain que toutes les aſſûrances de bouche, ſermens & autres. Cela luy fit attribuer le chagrin de ſon mary à quelque défaut de temperament, ou bien à des choſes qui ne la regardoient point. Quant à elle, après tant de preuves, la puiſſance de ſes appas luy ſembla trop bien établie, & le monſtre trop amoureux, pour faire qu'elle craigniſt aucun changement. Luy au contraire auroit ſouhaité qu'elle appréhendaſt ; car c'eſtoit l'unique moyen de la rendre ſage, & de mettre un frein à ſa curioſité. Il luy dit beaucoup de choſes ſur ce ſujet, moitié ſerieuſement & moitié avec raillerie ; à quoy Pſyché repartoit fort bien : & le mary déclamoit toûjours contre les femmes trop curieuſes. Que vous eſtes étrange avec voſtre curioſité ! luy dit ſon eſpouſe. Eſt-ce vous déſobliger que de ſouhaiter de vous voir, puiſque vous dites vous-meſme que vous eſtes ſi agréable ? Hé bien, quand j'auray taſché de

me ſatisfaire qu'en ſera-t'il ? Je vous quitteray, dit le mary : Et moy je vous retiendray, repartit la Belle. Mais ſi j'ay juré par le Styx ? continua ſon eſpoux. Qui eſt-il ce Styx ? dit noſtre Heroïne. Je vous demanderois volontiers s'il eſt plus puiſſant que ce qu'on appelle Beauté. Quand il le ſeroit, pourriez-vous ſouffrir que j'erraſſe par l'Univers ? & que Pſyché ſe plaigniſt d'eſtre abandonnée de ſon mary ſur un prétexte de curioſité, & pour ne pas manquer de parole au Styx ? Je ne vous puis croire ſi déraiſonnable ; eh, le ſcandale & la honte ? Il paroiſt bien que vous ne me connoiſſez pas, repartit l'eſpoux, de m'alleguer le ſcandale & la honte : ce ſont choſes dont je ne me mets gueres en peine. Quant à vos plaintes, qui vous écoutera ? & que direz-vous ? Je voudrois bien que quelqu'un des Dieux fuſt ſi téméraire de vous accorder ſa protection. Voyez-vous, Pſyché, cecy n'eſt point une raillerie : je vous aime autant que l'on peut aimer : mais ne me comptez plus pour amy dès le moment que vous m'aurez veu. Je ſçais bien que vous n'en parlez que par raillerie, & non pas par un véritable deſſein de me cauſer un tel déplaiſir : cependant j'ay ſujet de craindre qu'on

ne vous conſeille de l'entreprendre. Ce ne ſeront pas les Nymphes : elle n'ont garde de me trahir, ny de vous rendre ce mauvais office, leur qualité de demy-Déeſſes les empeſche d'eſtre envieuſes : puis je les tiens toutes par des engagemens trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déjà deux perſonnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre viſite. Vous & moy nous nous paſſerions fort bien de ce témoignage de bienveillance. Je les chaſſerois, car elles me choquent, ſi le deſtin qui eſt maiſtre de toutes choſes me le permettoit. Je ne vous nommeray point ces perſonnes. Elles vous appellent de tous coſtez. S'il arrive que le deſtin porte leur voix juſqu'à vous, ce que je ne ſçaurois empeſcher, ne deſcendez pas, laiſſez-les crier, & qu'elles viennent comme elles pourront. Là-deſſus il la quitta ſans vouloir luy dire quelles perſonnes c'eſtoient ; quoyque la Belle avec grands ſermens de ne pas les aller trouver, & encore moins de les croire. Voilà Pſyché fort embaraſſée comme vous voyez. Deux curioſité à la fois ! y a-t'il femme qui y réſiſtaſt ? Elle épuiſa ſur ce dernier poinct tout ce qu'elle avoit de lumieres & de conjectures. Cette viſite

viſite m'étonne, diſoit-elle en ſe promenant un peu loin des Nymphes. Ne ſeroit-ce point mes parens? Helas, mon mary eſt bien cruel d'envier à deux perſonnes qui n'en peuvent plus la ſatisfaction de me voir. Si les bonnes gens vivent encore, ils ne ſçauroient eſtre fort éloignez du dernier moment de leur courſe. Quelle conſolation pour eux que d'apprendre combien je ſuis pourveuë richement, & ſi avant que d'entrer dans la tombe ils voyoient au moins un échantillon des douceurs & des avantages dont je joüis, afin d'en emporter quelque ſouvenir chez les Morts! mais ſi ce ſont eux, pourquoy mon mary ſe met-il en peine? Ils ne m'ont jamais inſpiré que l'obéïſſance. Vous verrez que ce ſont mes ſœurs. Il ne doit pas non plus les appréhender. Les pauvres femmes n'ont autre ſoin que de contenter leurs maris. O Dieux! je ſerois ravie de les mener en tous les endroits de ce beau ſéjour, & ſur tout de leur faire voir la Comédie & ma garde-robe. Elles doivent avoir des enfans, ſi la mort ne les a privées depuis mon départ de ces doux fruits de leur mariage: qu'elles ſeroient aiſes de leur reporter mille menus affiquets & joyaux de prix dont je ne tiens compte, & que

les Nymphes & moy nous foulons aux pieds, tant ce logis en eſt plein ! Ainſi raiſonnoit Pſyché, ſans qu'il luy fuſt poſſible d'aſſeoir aucun jugement certain ſur ces deux perſonnes : il y avoit meſme des intervalles où elle croyoit que ce pouvoient eſtre quelques-uns de ſes Amans. Dans cette penſée elle diſoit quelque peu plus bas : Ne vas point en prendre l'alarme, charmant eſpoux ; laiſſe-les venir ; je te les ſacrifieray de la plus cruelle maniere dont jamais femme ſe ſoit aviſée ; & tu en auras le plaiſir ; fuſſent-ils enfans de Roy. Ces reflexions furent interrompuës par le Zephire qu'elle vid venir à grands pas & fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le reſpect ordinaire ; luy dit que ſes ſœurs eſtoient au pied de cette montagne ; qu'elles avoient pluſieurs fois traverſé le petit bois ſans qu'il leur eût été poſſible de paſſer outre, les dragons les arreſtant avec grande frayeur ; qu'au reſte c'eſtoit pitié que de les oüir appeller ; qu'elles n'avoient tantoſt plus de voix, & que les Echos n'eſtoient occupez qu'à répéter le nom de Pſyché. Le pauvre Zephire penſoit bien faire. Son maiſtre qui avoit défendu aux Nymphes de donner ce funeſte avis, ne s'eſtoit pas ſouvenu de

luy en parler. Psyché le remercia agréablement, comme de toutes choses ; & luy dit qu'on auroit peut-estre besoin de son ministere. Il ne fut pas si-tost retiré que la Belle mettant à part les menaces de son espoux ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir de luy que ses sœurs seroient enlevées comme elle à la cime de ce rocher. Elle médita une harangue pour ce sujet, ne manqua pas de s'en servir, de bien prendre son temps, & d'entremesler le tout de caresses ; faites vostre compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à sa perte. Je voudrois m'estre souvenu des termes de cette harangue ; vous y trouveriez une éloquence, non pas véritablement d'Orateur, ny aussi d'une personne qui n'auroit fait toute sa vie qu'écouter. La Belle représenta entre autres choses que son bonheur seroit imparfait tant qu'il demeureroit inconnu. A quoy bon tant d'habits superbes ? Il sçavoit très-bien qu'elle avoit dequoy s'en passer : s'il avoit cru à propos de luy en faire un présent, ce devoit estre plustost pour la montre que pour le besoin. Pourquoy les raretez de ce séjour si on ne luy permettoit de s'en faire honneur ? Car à son égard ce n'estoit plus raretez :

l'émail des parteres, celuy des prez, & celuy des pierreries commençoient à luy eſtre égaux; leur difference ne dépendoit plus que des yeux d'autruy. Il ne faloit pas blâmer une ambition dont elle avoit pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les Rois ſe plaiſent à étaler leurs richeſſes, & à ſe montrer quelquefois avec l'éclat & la gloire dont ils joüiſſent. Il n'eſt pas juſqu'à Jupiter qui n'en faſſe autant. Quant à elle, cela luy eſtoit interdit, bien qu'elle en euſt plus de beſoin qu'aucun autre: car après les paroles de l'Oracle, quelle croyance pouvoit-on avoir de l'eſtat de ſa fortune? Point d'autre ſinon qu'elle vivoit enfermée dans quelque repaire, où elle ſe nourriſſoit de la proye que luy apportoit ſon mary, devenuë compagne des ours: pourveu qu'encore ce même mary euſt attendu juſques-là à la dévorer. Qu'il avoit intereſt pour ſon propre honneur de détruire cette croyance, & qu'elle luy en parloit beaucoup plus pour luy que pour elle: quoy qu'à dire la verité il luy fuſt fâcheux de paſſer pour un objet de pitié après avoir eſté un objet d'envie. Eh que ſçavoit-elle ſi ſes parens n'en eſtoient point morts, ou n'en mourroient point de

douleurs? Si ses sœurs l'aimoient, pourquoy leur laisser ce déplaisir? Et si elles avoient d'autres sentimens, y avoit-il un meilleur moyen de les punir que les rendre témoins de sa gloire? C'est en substance ce que dit Psyché. Son espoux luy repartit: voilà les meilleures raisons du monde; mais elles ne me persuaderoient pas s'il m'estoit libre d'y résister. Vous estes tombée justement dans les trois défauts qui ont le plus accoustumé de nuire aux personnes de vostre sexe; la curiosité, la vanité, & le trop d'esprit. Je ne réponds pas à vos argumens, ils sont trop subtils: & puisque vous voulez vostre perte, & que le destin la veut aussi, je vas y mettre ordre, & commander au Zephire de vous apporter vos sœurs. Plût au Sort qu'il les laissast tomber en chemin! Non, non, reprit Psyché quelque peu piquée, puisque leur visite vous déplaist tant, ne vous en mettez plus en peine: je vous aime trop pour vous vouloir obliger à ces complaisances. Vous m'aimez trop? Repartit l'espoux, vous Psyché, vous m'aimez trop? Et comment voulez-vous que je le croye? Sçachez que les vrais Amans ne se soucient que de leur amour. Que le monde parle, raisonne, croye

ce qu'il voudra ; qu'on les plaigne, qu'on les envie ; tout leur eſt égal, c'eſt-à-dire indifferent. Pſyché l'aſſura qu'elle eſtoit dans ces ſentimens, mais il faloit pardonner quelque choſe à ſa jeuneſſe, outre l'amitié qu'elle avoit toûjours euë pour ſes ſœurs : non qu'elle inſiſtaſt davantage ſur la liberté de les voir. En diſant qu'elle ne la demandoit pas, ſes careſſes la demandoient, & l'obtinrent enfin. Son eſpoux luy dit qu'elle poſſedaſt à ſon aiſe ces ſœurs ſi cheries : qu'afin de luy en donner le loiſir il demeureroit quelques jours ſans la venir voir. Et ſur ce que noſtre Heroïne luy demanda s'il trouveroit bon qu'elle les régalaſt de quelques préſens ; non-ſeulement elles, luy dit l'eſpoux, mais leur famille, leur parenté. Divertiſſez-les comme il vous plaira ; donnez-leur diamans & perles ; donnez-leur tout, puiſque tout vous appartient. C'eſt aſſez pour moy que vous vous gardiez de les croire. Pſyché le promit & ne le tint pas. Le monſtre partit, & quitta ſa femme plus matin que de couſtume, ſi bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire juſqu'à l'Aurore, noſtre Heroïne en acheva une partie en reſvant à la viſite qu'elle eſtoit preſte de recevoir,

une autre partie en dormant ; & à ſon lever elle fut toute étonnée que les Nymphes luy amenerent ſes ſœurs. La joye de Pſyché ne fut pas moindre que ſa ſurpriſe : elle en donna mille marques, mille baiſers que ſes ſœurs receurent au moins mal qu'il leur fut poſſible, & avec toute la diſſimulation dont elles ſe trouverent capables. Déjà l'envie s'eſtoit emparée du cœur de ces deux perſonnes. Comment ! on les avoit fait attendre que leur ſœur fuſt éveillée ! Eſtoit-elle d'un autre ſang, avoit-elle plus de merite que ſes aînées ? Leur cadette eſtre une Déeſſe, & elles de chétives Reines ! la moindre chambre de ce Palais valoit dix Royaumes comme ceux de leurs maris ! paſſe encore pour des richeſſes ; mais de la divinité, c'eſtoit trop. Eh, quoy les mortelles n'eſtoient pas dignes de la ſervir ! on voyoit une douzaine de Nymphes à l'entour d'une toilette, à l'entour d'un brodequin, mais quel brodequin ! qui valoit autant que tout ce qu'elles avoient couſté en habits depuis qu'elles eſtoient au monde. C'eſt ce qui rouloit au cœur de ces femmes, ou pour mieux dire de ces furies ; je ne devrois plus les appeller autrement. Cette premiere entreveuë ſe paſſa pourtant comme il faut,

graces à la franchiſe de Pſyché & à la diſſimulation de ſes ſœurs. Leur cadette ne s'habilla qu'à demy, tant il tarda à la Belle de leur montrer ſa beatitude. Elle commença par le poinct le plus important, c'eſt-à-dire par les habits, & par l'attirail que le ſexe traîne aprés luy. Il eſtoit rangé dans des magazins dont à peine on voyoit le bout; vous ſçavez que cet attirail eſt une choſe infinie. Là ſe rencontroit avec abondance ce qui contribuë non-ſeulement à la propreté, mais à la délicateſſe; équipage de jour & de nuit, vaſes & baignoires d'or cizelé, inſtrumens du luxe, laboratoires; non pour les fards; dequoy euſſent-ils ſervi à Pſyché? puiſque l'uſage en eſtoit alors inconnu. L'artifice & le menſonge ne regnoient pas comme ils font en ce ſiecle-cy. On n'avoit point encore veu de ces femmes qui ont trouvé le ſecret de devenir vieilles à vingt ans, & de paroiſtre jeunes à ſoixante; & qui moyennant trois ou quatre boîtes, l'une d'embonpoint, l'autre de fraîcheur, & la troiſiéme de vermillon, font ſubſiſter leurs charmes comme elles peuvent. Certainement l'amour leur eſt obligé de la peine qu'elles ſe donnent, Les laboratoires dont il s'agit n'eſtoient donc

donc que pour les parfums. Il y en avoit en eaux, en essences, en poudres, en pastilles, & en mille especes dont je ne sçais pas les noms, & qui n'en eurent possible jamais. Quand tout l'Empire de Flore, avec les deux Arabies, & les lieux où n'aist le baume seroient distilez, on n'en feroit pas un assortiment de senteurs comme celuy-là. Dans un autre endroit estoient des piles de joyaux, ornemens & chaînes de pierreries, brasselets, colliers, & autres machines qui se fabriquent à Cythere. On étala les filets de perles : on déploya les habits chamarrez de diamans : il y avoit dequoy armer un million de Belles de toutes piéces. Non que Psyché ne se pust passer de ces choses, comme je l'ay déjà dit : elle n'estoit pas de ces Conquerantes à qui il faut un peu d'aide : mais pour la grandeur & pour la forme son mary le vouloit ainsi. Ses sœurs soûpiroient à la veuë de ces objets ; c'estoient autant de serpens qui leur rongeoient l'ame. Au sortir de cet arcenal, elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins, & par tout elles avaloient un nouveau poison. Une des choses qui leur causa le plus de dépit, fut qu'en leur présence nostre Heroïne ordonna aux Zephirs

de redoubler la fraîcheur ordinaire de ce ſéjour, de pénétrer juſqu'au fond des bois, d'avertir les roſſignols qu'ils ſe tinſſent preſts, & que ſes ſœurs ſe promeneroient ſur le ſoir en un tel endroit. Il ne luy reſte, ſe dirent les ſœurs à l'oreille, que de commander aux ſaiſons & aux élemens. Cependant les Nymphes n'eſtoient pas inutiles. Elles préparoient les autres plaiſirs, chacune ſelon ſon office; celles-là les collations, celles-cy la ſymphonie, d'autres les divertiſſemens de théatre. Pſyché trouva bon que ces dernieres miſſent ſon avanture en Comédie. On y joüa les plus conſiderables de ſes Amans, à l'exception du mary qui ne parut point ſur la Scéne. Les Nymphes eſtoient trop bien averties pour le donner à connoître. Mais comme il faloit une concluſion à la Piéce, & que cette concluſion ne pouvoit eſtre autre qu'un mariage, on fit eſpouſer la Belle par Ambaſſadeurs, & ces Ambaſſadeurs furent les Jeux & les Ris: mais on ne nomma point le mary. Ce fut le premier ſujet qu'eurent les deux ſœurs de douter des charmes de cet eſpoux. Elles s'eſtoient malicieuſement informées de ſes qualitez, s'imaginant que ce ſeroit un vieux Roy qui ne pouvant mieux,

amuſoit ſa femme avec des bijoux. Mais Pſyché leur en avoit dit des merveilles : Qu'il n'eſtoit guere plus âgé que la plus jeune d'entre-elles deux ; qu'il avoit la mine d'un Mars, & pourtant beaucoup de douceur en ſon procédé ; les traits de viſage agréables ; galant ſur tout. Elles en ſeroient juges elles-meſmes : non de ce voyage : il eſtoit abſent : les affaires de ſon Eſtat le retenoient en une Province dont elle avoit oublié le nom. Au reſte qu'elles ſe gardaſſent bien d'interpréter l'Oracle à la lettre. Ces qualitez d'incendiaire & d'empoiſonneur n'eſtoient autre choſe qu'une énigme qu'elle leur expliqueroit quelque jour, quand les affaires de ſon eſpoux le luy permettroient. Les deux ſœurs écoutoient ces choſes avec un chagrin qui alloit juſqu'au déſeſpoir. Il falut pourtant ſe contraindre pour leur honneur, & auſſi pour ſe conſerver quelque créance en l'eſprit de leur cadette. Cela leur eſtoit néceſſaire dans le deſſein qu'elles avoient. Les maudites femmes s'eſtoient propoſées de tenter toutes ſortes de moyens pour engager leur ſœur à ſe perdre, ſoit en luy donnant de mauvaiſes impreſſions de ſon mary, ſoit en renouvellant dans ſon ame le ſouve-

nir d'un de ſes Amans. Huit jours ſe paſſerent en divertiſſemens continuels à toûjours changer : nos envieuſes ſe gardoient bien de demander deux fois une meſme choſe : C'euſt eſté faire plaiſir à leur ſœur, qui de ſon coſté les accabloit de careſſes. Moins elles avoient lieu de s'ennuyer, & plus elles s'ennuyoient. Elles auroient pris congé dès le ſecond jour, ſans la curioſité de voir ce mary qu'elles ne croyoient ny ſi beau ny ſi aimable que diſoit Pſyché. Beaucoup de raiſons le leur faiſoient juger de la ſorte. Premierement les paroles de l'Oracle, cette prétenduë abſence qui ſe rencontroit juſtement dans le temps de leur viſite, cette Province dont Pſyché avoit oublié le nom, l'embarras où elle eſtoit en parlant de ſon mary; elle n'en parloit qu'en héſitant, eſtant trop bien née & trop jeune pour pouvoir mentir avec aſſurance. Ses ſœurs faiſoient leur profit de tout. L'envie leur ouvroit les yeux : c'eſt un démon qui ne laiſſe rien échaper, & qui tire conſéquence de toutes choſes auſſi bien que la jalouſie. Au bout des huit jours Pſyché congédia ſes aiſnées avec force dons & prieres de revenir : Qu'on ne les feroit plus attendre comme on avoit fait; qu'elle

tascheroit d'obtenir de son mary que les dragons fussent enchaînez ; qu'aussi-tost qu'elles seroient arrivées au pied du rocher on les enleveroit au sommet, soit le Zephire en personne, soit son haleine; elles n'auroient qu'à s'abandonner dans les airs. Les présens que leur fit Psyché furent des essences & des pierreries ; force raretez à leurs marys ; toutes sortes de joüets à leurs enfans ; quant aux personnes dont la Belle tenoit le jour, deux fioles d'un élixir capable de rajeunir la vieillesse mesme. Les deux sœurs parties, & le mary revenu, Psyché luy conta tout ce qui s'estoit passé, & le receut avec les caresses que l'absence a coustume de produire entre nouveaux mariez ; si bien que le monstre ne trouvant point l'amour de sa femme diminuée ny sa curiosité accruë, se mit en l'esprit qu'en vain il craignoit ces sœurs, & se laissa tellement persuader qu'il agréa leurs visites, & donna les mains à tout ce que voulut sa femme sur ce sujet. Les sœurs ne trouverent pas à propos de révéler ces merveilles ; c'eust esté contribuer elles-mesmes à la gloire de leur cadette. Elles dirent que leur voyage avoit esté inutile;qu'elles n'avoient point veu Psyché, mais qu'elles esperoient

la voir par le moyen d'un jeune homme appellé Zephire, qui tournoit ſans ceſſe à l'entour du roc, & qu'elles gagneroient infailliblement, pourveu qu'elles s'en vouluſſent donner la peine. Quand elles eſtoient ſeules, & qu'on ne pouvoit les entendre, elles ſe plaignoient l'une à l'autre de la félicité de leur ſœur. Si ſon mary, diſoit l'une, eſt auſſi bien fait qu'il eſt riche, noſtre cadette ſe peut vanter que l'eſpouſe de Jupiter n'eſt pas ſi heureuſe qu'elle. Pourquoy le ſort luy a-t'il donné tant d'avantage ſur nous ? Meritions-nous moins que cette jeune étourdie ? Et n'avions-nous pas autant de beauté & plus d'eſprit qu'elle ? Je voudrois que vous ſceuſſiez, diſoit l'autre, quelle ſorte de mary j'ay épouſé ; il a toûjours une douzaine de Médecins à l'entour de ſa perſonne. Je ne ſçais comme il ne les fait point coucher avec luy : car pour me faire cette honneur, cela ne luy arrive que rarement, & par des conſiderations d'Eſtat : encore faut-il qu'Eſculape le luy conſeille. Ma condition, continuoit la premiere, eſt pire que tout cela : car non-ſeulement mon mary me prive des careſſes qui me ſont deues ; mais il en fait part à d'autres perſonnes. Si voſtre eſpoux a une

douzaine de Médecins à l'entour de luy, je puis dire que le mien a deux fois autant de maistresses, qui toutes, graces à Lucine, ont le don de fécondité. La famille royale est tantost si ample qu'il y auroit dequoy faire une colonie très-considerable. C'est ainsi que nos envieuses se confirmoient dans leur mécontentement & dans leur dessein. Un mois estoit à peine écoulé qu'elles proposerent un second voyage. Les parens l'approuverent fort, les maris ne le désapprouverent pas : c'estoit autant de temps passé sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher sans obstacle & sans dragons. Le Zephire ne parut point, & ne laissa pas de les enlever.

Ce méchant couple amenoit avec luy
La curieuse & miserable envie,
Pâle Démon, que le bonheur d'autruy
Nourrit de fiel & de mélancolie.

Cela ne les rendit pas plus pesantes : au contraire la maigreur estant inseparable de l'envie, la charge n'en fut que moindre, & elles se trouverent en peu

d'heures dans le Palais de leur ſœur. On les y receut ſi bien, que leur déplaiſir en augmenta de moitié. Pſyché s'entretenant avec elles ne ſe ſouvint pas de la maniere dont elle leur avoit peint ſon mary la premiere fois; & par un défaut de mémoire où tombent ordinairement ceux qui ne diſent pas la verité, elle le fit de moitié plus jeune, d'une beauté délicate, & non plus un Mars, mais un Adonis qui ne feroit que ſortir de page. Les ſœurs étonnées de ces contradictions ne ſceurent d'abord qu'en juger. Tantoſt elles ſoupçonnoient leur ſœur de ſe railler d'elles, tantoſt de leur déguiſer les défauts de ſon mary. A la fin elles la tournerent de tant de coſtez que la pauvre eſpouſe avoüa la choſe comme elle eſtoit. Ce fut auſſi-toſt de luy gliſſer leur venin; mais d'une maniere que Pſyché ne s'en pût appercevoir. Toute honneſte femme, luy dirent-elles, ſe doit contenter du mary que les Dieux luy ont donné, quel qu'il puiſſe eſtre, & ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaiſt à ce mary. Si c'eſtoit toutefois un monſtre que vous euſſiez épouſé, nous vous plaindrions; d'autant plus que vous pouvez en devenir groſſe; & quel déplaiſir de mettre au jour des enfans

que

que le jour n'éclaire qu'avec horreur, & qui vous font rougir vous & la nature! Helas, dit la Belle avec un ſoûpir, je n'avois pas encore fait de reflexion là-deſſus. Ses ſœurs luy ayant allegué de méchantes raiſons pour ne s'en pas ſoucier, ſe ſéparerent un peu d'elle afin de laiſſer agir leur venin. Quand elle fut ſeule, toutes ſes craintes, tous ſes ſoupçons luy revinrent dans la penſée. Ah, mes ſœurs, s'écria-t'elle, en quelle peine vous m'avez miſe! Les perſonnes riches ſouhaitent d'avoir des enfans: moy qui ne ſuis entourée que de pierreries, il faut que je faſſe des vœux au contraire. C'eſt eſtre bien malheureuſe que de poſſeder tant de tréſors & appréhender la fécondité. Elle demeura quelque temps comme enſevelie dans cette penſée, puis recommença avec plus de véhémence qu'auparavant. Quoy Pſyché peuplera de monſtres tout l'Univers! Pſyché à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peupleroit d'amours & de graces! non, non, je mourray pluſtoſt que de m'expoſer davantage à un tel hazard. En arrive ce qui pourra, je veux m'éclaircir, & ſi je trouve que mon mary ſoit tel que je l'appréhende, il peut bien ſe pourvoir de femme;

je ne voudrois pas l'eſtre un ſeul moment du plus riche monſtre de la nature. Nos deux furies qui ne s'eſtoient pas tant éloignées qu'elles ne puſſent voir l'effet du poiſon, entendirent plus d'à demy ces paroles, & ſe rapprocherent. Pſyché leur déclara naïvement la réſolution qu'elle avoit priſe. Pour fortifier ce ſentiment les deux ſœurs le combattirent, & non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curioſité & l'inquiétude. Elles ſe parloient à l'oreille, hauſſoient les épaules, jettoient des regards de pitié ſur leur ſœur. La pauvre eſpouſe ne pût réſiſter à tout cela. Elle les preſſa à la fin d'une telle ſorte, qu'après un nombre infini de précautions, elles luy dirent tout bas. Nous voulons bien vous avertir que nous avons veu ſur le poinct du jour un dragon dans l'air. Il voloit avec aſſez de peine, appuyé ſur le Zephire qui voloit auſſi à coſté de luy. Le Zephire l'a ſoûtenu juſqu'à l'entrée d'une caverne effroyable. Là le dragon l'a congedié & s'eſt étendu ſur le ſable. Comme nous n'eſtions pas loin, nous l'avons veu ſe repaiſtre de toutes ſortes d'inſectes (vous ſçavez que les avenuës de ce Palais en fourmillent) après

ce repas & un ſiflement, il s'eſt traîné ſur le ventre dans la caverne. Nous qui eſtions étonnées & toutes tremblantes nous nous ſommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous avons pû, & avons fait le tour du rocher, de peur que le dragon ne nous entendiſt lorſque nous vous appellerions. Nous vous avons meſme appellée moins haut que nous n'avions fait à la précédente viſite. Aux premiers accens de noſtre voix une douce haleine eſt venuë nous enlever, ſans que le Zephire ait paru. C'eſtoit menſonge que tout cela; cependant Pſyché y ajouſta foy: les perſonnes qui ſont en peine croyent volontiers ce qu'elles appréhendent. De ce moment-là noſtre Heroïne ceſſa de gouſter ſa béatitude, & n'eut en l'eſprit qu'un dragon imaginaire dont la penſée ne la quitta point. C'eſtoit à ſon compte ce digne eſpoux que les Dieux luy avoient donné, avec qui elle avoit eu des converſations ſi touchantes, paſſé des heures ſi agréables, gouſté de ſi doux plaiſirs. Elle ne trouvoit plus étrange qu'il appréhendaſt d'eſtre veu, c'eſtoit judicieuſement fait à luy. Il y avoit pourtant des momens où noſtre Heroïne doutoit. Les paroles de l'Oracle ne luy

ſembloient nullement convenir à la peinture de ce dragon. Mais voicy comme elle accordoit l'un & l'autre. Mon mary eſt un Démon ou bien un Magicien qui ſe fait tantoſt dragon, tantoſt loup, tantoſt empoiſonneur & incendiaire; mais toûjours monſtre. Il me faſcine les yeux, & me fait accroire que je ſuis dans un Palais, ſervie par des Nymphes, environnée de magnificence, que j'entends des muſiques, que je vois des Comédies; & tout cela ſonge: il n'y a rien de réel ſinon que je couche aux coſtez d'un monſtre ou de quelque Magicien; l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Le déſeſpoir de Pſyché paſſa ſi avant que ſes ſœurs eurent tout ſujet d'en eſtre contentes; ce que ces miſérables femmes ſe garderent bien de témoigner. Au contraire elles firent les affligées: elles prirent meſme à tâche de conſoler leur cadette; c'eſt-à-dire de l'attriſter encore davantage, & luy faire voir que puiſqu'elle avoit beſoin qu'on la conſolaſt, elle eſtoit veritablement malheureuſe. Noſtre Heroïne ingénieuſe à ſe tourmenter fit ce qu'elle puſt pour les ſatisfaire. Mille penſées luy vinrent en l'eſprit, & autant de réſolutions differentes, dont la moins funeſte eſtoit

d'avancer ſes jours ſans eſſayer de voir ſon mary. Je m'en iray, diſoit-elle, parmy les Morts, avec cette ſatisfaction que de m'eſtre fait violence pour luy complaire. La curioſité fut toutefois la plus forte, outre le dépit d'avoir ſervi aux plaiſirs d'un monſtre. Comment ſe montrer après cela ! Il faloit ſortir du monde : mais il en faloit ſortir par une voye honorable : c'eſtoit de tuer celuy qui ſe trouveroit avoir abuſé de ſa beauté, & ſe tuer elle-meſme après. Pſyché ne ſe puſt rien imaginer de plus à propos ny de plus expédient. Elle en demeura donc là : il ne reſtoit plus que de trouver les moyens de l'éxecuter : c'eſt où la difficulté conſiſtoit. Car premierement, de voir ſon mary, il ne ſe pouvoit : on emportoit les flambeaux dès qu'elle eſtoit dans le lit. De le tuer, encore moins : il n'y avoit en ce ſéjour bienheureux, ny poiſon, ny poignard, ny autre inſtrument de vengeance & de déſeſpoir. Nos envieuſes y pourveurent ; & promirent à la pauvre eſpouſe de luy apporter au pluſtoſt une lampe & un poignard : elle cacheroit l'un & l'autre juſqu'à l'heure que le ſommeil ſe rendoit maiſtre de ce Palais, & tenoit charmez le monſtre & les Nymphes ;

car c'eſtoit un des plaiſirs de ce beau ſejour que de bien dormir. Dans ce deſſein les deux ſœurs partirent. Pendant leur abſence Pſyché eut grand ſoin de s'affliger, & encore plus grand ſoin de diſſimuler ſon affliction. Tous les artifices dont les femmes ont couſtume de ſe ſervir quand elles veulent tromper leurs maris, furent employez par la Belle : ce n'eſtoient qu'embraſſemens & careſſes, complaiſances perpetuelles, proteſtations & ſermens de ne point aller contre le vouloir de ſon cher eſpoux : on n'y omit rien ; non-ſeulement envers le mary, mais envers les Nymphes : les plus clair-voyantes y furent trompées. Que ſi elle ſe trouvoit ſeule, l'inquiétude la reprenoit. Tantoſt elle avoit peine à s'imaginer qu'un mary qu'à toutes ſortes de marques elle avoit ſujet de croire jeune & bien fait, qui avoit la peau & l'humeur ſi douces, le ton de voix ſi agréable, la converſation ſi charmante ; qu'un mary qui aimoit ſa femme & qui la traitoit comme une maiſtreſſe ; qu'un mary, dis-je, qui eſtoit ſervy par des Nymphes, & qui traînoit à ſa ſuite tous les plaiſirs, fuſt quelque Magicien ou quelque dragon. Ce que la Belle avoit trouvé ſi délicieux au toucher, & ſi

digne de ſes baiſers, eſtoit donc la peau d'un ſerpent ! jamais femme s'eſtoit-elle trompée de la ſorte ? D'autres fois elle ſe remettoit en mémoire la pompe funebre qui avoit ſervy de cérémonie à ſon mariage, les horribles hoſtes de ce rocher, ſur tout le dragon qu'avoient veu ſes ſœurs, & qui eſtant ſoûtenu par le Zephire, ne pouvoit eſtre autre que ſon mary. Cette derniere penſée l'emportoit toûjours ſur les autes; ſoit par une fatalité particuliere, ſoit à cauſe que c'eſtoit la pire, & que noſtre eſprit va naturellement là. Au bout de cinq ou ſix jours les deux ſœurs revinrent. Elles s'eſtoient abandonnées dans les airs comme ſi elles euſſent voulu ſe laiſſer tomber. Un ſoufle agréable les avoit incontinent enlevées, & portées au ſommet du roc. Pſyché leur demanda dès l'abord où eſtoient la lampe & le poignard.

Les voicy, dit ce couple, & nous vous aſſeurons
De la clarté que fait la lampe.
Pour le poignard, il eſt des bons,
Bien afilé, de bonne trempe.
Comme nous vous aimons, & ne négligeons rien

Quand il s'agit de voſtre bien,
Nous avons eu le ſoin d'empoiſonner la lame :
Tenez-vous ſeure de ſes coups :
C'eſt fait du Monſtre voſtre époux,
Pour peu que ce poignard l'entame.
A ces mots un trait de pitié
Toucha le cœur de noſtre Belle.
Je vous rends grace, leur dit-elle,
De tant de marques d'amitié.

Pſyché leur dit ces paroles aſſez froidement, ce qui leur fit craindre qu'elle n'euſt changé d'avis : mais elles reconnurent bien-toſt que l'eſprit de leur cadette eſtoit toûjours dans la meſme aſſiéte, & que ce ſentiment de pitié dont elle n'avoit pas eſté la maiſtreſſe eſtoit ordinaire à ceux qui ſont ſur le point de faire du mal à quelqu'un. Quand nos deux furies eurent mis leur ſœur en train de ſe perdre, elles la quitterent, & ne firent pas long ſéjour aux environs de cette montagne. Le mary vint ſur le ſoir, avec une mélancolie extraordinaire, & qui luy devoit eſtre un preſſentiment de ce qui ſe préparoit contre luy : mais les careſſes de ſa femme le

le raſſurerent. Il ſe coucha donc ; & s'abandonna au ſommeil auſſi-toſt qu'il fut couché. Voilà Pſyché bien embaraſſée : comme on ne connoît l'importance d'une action que quand on eſt preſt de l'exécuter, elle enviſagea la ſienne dans ce moment-là avec ſes ſuites les plus fâcheuſes, & ſe trouva combattuë de je ne ſçay combien de paſſions auſſi contraires que violentes. L'appréhenſion, le dépit, la pitié, la colere, & le déſeſpoir, la curioſité principalement ; tout ce qui porte à commettre quelque forfait, & tout ce qui en détourne, s'empara du cœur de noſtre Heroïne, & en fit la ſcéne de cent agitations differentes. Chaque paſſion la tiroit à ſoy. Il falut pourtant ſe déterminer. Ce fut en faveur de la curioſité que la Belle ſe déclara : car pour la colere, il luy fut impoſſible de l'écouter, quand elle ſongea qu'elle alloit tuer ſon mary. On n'en vient jamais à une telle extrémité ſans de grands ſcrupules, & ſans avoir beaucoup à combattre. Qu'on faſſe telle mine que l'on voudra, qu'on ſe querelle, qu'on ſe ſépare, qu'on proteſte de ſe haïr, il reſte toûjours un levain d'amour entre deux perſonnes qui ont eſté unies ſi étroitement. Ces difficultez ar-

reſterent la pauvre eſpouſe quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, ſe leva ſans bruit, prit le poignard & la lampe qu'elle avoit cachez, s'en alla le plus doucement qu'il luy fut poſſible vers l'endroit du lit où le monſtre s'eſtoit couché, avançant un pied, puis un autre, & prenant bien garde à les poſer par meſure, comme ſi elle euſt marché ſur des pointes de diamans. Elle retenoit juſqu'à ſon haleine, & craignoit preſque que ſes penſées ne la décélaſſent. Il s'en falut peu qu'elle ne priaſt ſon ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

A pas tremblans & ſuſpendus
Elle arrive enfin où repoſe
Son epoux aux bras étendus,
Epoux plus beau qu'aucune choſe:
C'eſtoit auſſi l'Amour: ſon teint par ſa fraîcheur,
Par ſon éclat, par ſa blancheur,
Rendoit le lys jaloux, faiſoit honte à la roſe.
Avant que de parler du teint,
Je devois vous avoir dépeint,
Pour aller par ordre en l'affaire,
La poſture du Dieu. Son col eſtoit panché.

C'eſt ainſi que le Somme en ſa grotte eſt couché ;
Ce qu'il ne faloit pas vous taire.
Ses bras à demi-nuds étaloient des appas,
Non d'un Hercule, ou d'un Atlas,
D'un Pan, d'un Sylvain, ou d'un Faune,
Ny meſme ceux d'une Amazone ;
Mais ceux d'une Venus à l'âge de vingt ans.
Ses cheveux épars & flotans,
Et que les mains de la Nature
Avoient friſez à l'avanture,
Celles de Flore parfumez,
Cachoient quelques attraits dignes d'eſtre eſtimez :
Mais Pſyché n'en eſtoit qu'à prendre plus facile,
Car pour un qu'ils cachoient elle en ſoupçonnoit mille.
Leurs anneaux, leurs boucles, leurs nœuds,
Tour à tour de Pſyché receurent tous des vœux :
Chacun eut à part ſon hommage.
Une choſe nuiſit pourtant à ces cheveux ;
Ce fut la beauté du viſage.
Que vous en diray-je ? & comment
En parler aſſez dignement ?
Suppléez à mon impuiſſance ;
Je ne vous aurois d'aujourd'hui

Dépeint les beautez de celui
Qui des beautez a l'intendance.
Que dirois-je des traits où les Ris sont logez ?
De ceux que les Amours ont entre eux partagez ;
Des yeux aux brillantes merveilles,
Qui sont les portes du désir ?
Et sur tout des lévres vermeilles,
Qui sont les sources du plaisir.

Psyché demeura comme transportée à l'aspect de son espoux. Dès l'abord elle jugea bien que c'estoit l'Amour ; car quel autre Dieu luy auroit paru si agréable ? Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique à ces choses le don de plaire ; ce qu'une personne faite à plaisir peut causer aux yeux de volupté, & de ravissement à l'esprit, Cupidon en ce moment-là le fit sentir à nostre Heroïne. Il dormoit à la maniere d'un Dieu, c'est-à-dire profondément, panché nonchalamment sur un oreiller, un bras sur sa teste, l'autre bras tombant sur les bords du lit, couvert à demy d'un voile de gaze, ainsi que sa mere en use, & les Nymphes aussi, & quelquefois les Bergeres. La joye de Psyché fut

grande ; ſi l'on doit appeller joye ce qui eſt proprement extaſe ; encore ce mot eſt-il foible, & n'exprime pas la moindre partie du plaiſir que receut la Belle. Elle benit mille fois le défaut du ſexe, ſe ſceut très-bon gré d'eſtre curieuſe, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenſes qu'on luy avoit faites & à ſes ſermens. Il n'y avoit pas d'apparence ſelon ſon ſens qu'il en deuſt arriver du mal ; au contraire cela eſtoit bien, & juſtifioit les careſſes que juſques-là elle avoit crû faire à un monſtre. La pauvre femme ſe repentoit de ne luy en avoir pas fait davantage : elle eſtoit honteuſe de ſon peu d'amour, toute preſte de réparer cette faute ſi ſon mary le ſouhaitoit, quand meſme il ne le ſouhaiteroit pas. Ce ne fut pas à elle peu de retenuë de ne point jetter & lampe & poignard pour s'abandonner à ſon tranſport. Veritablement le poignard luy tomba des mains, mais la lampe non, elle en avoit trop affaire, & n'avoit pas encore veu tout ce qu'il y avoit à voir. Une telle commodité ne ſe rencontroit pas tous les jours : il s'en faloit donc ſervir. C'eſt ce qu'elle fit ſollicitée de faire ceſſer ſon plaiſir par ſon plaiſir meſme :

tantoſt la bouche de ſon mary luy demandoit un baiſer, & tantoſt ſes yeux; mais la crainte de l'éveiller l'arreſtoit tout court. Elle avoit de la peine à croire ce qu'elle voyoit, ſe paſſoit la main ſur les yeux, craignant que ce ne fuſt ſonge & illuſion; puis recommençoit à conſiderer ſon mary. Dieux immortels, dit-elle en ſoy-meſme, eſt-ce ainſi que ſont faits les monſtres? Comment donc eſt fait ce que l'on appelle Amour? Que tu es heureuſe Pſyché! Ah, divin eſpoux, pourquoy m'as-tu refuſé ſi long-temps la connoiſſance de ce bonheur? Craignois-tu que je n'en mouruſſe de joye? Eſtoit-ce pour plaire à ta mere, ou à quelqu'une de tes maiſtreſſes? Car tu es trop beau pour ne faire le perſonnage que de mary. Quoy, je t'ay voulu tuer! quoy, cette penſée m'eſt venuë! O Dieux! je frémis d'horreur à ce ſouvenir. Suffiſoit-il pas, cruelle Pſyché, d'exercer ta rage contre toy ſeule? L'Univers n'y euſt rien perdu: & ſans ton eſpoux que deviendroit-il? Folle que je ſuis, mon mary eſt immortel: il n'a pas tenu à moy qu'il ne le fuſt point. Aprés ces réflexions il luy prit envie de regarder de plus prés celuy qu'elle n'avoit déjà que trop veu.

Elle pancha quelque peu l'inſtrument fatal qui l'avoit juſques-là ſervie ſi utilement. Il en tomba ſur la cuiſſe de ſon eſpoux une goute d'huile enflammée. La douleur éveilla le Dieu. Il vid la pauvre Pſyché qui toute confuſe tenoit ſa lampe ; & ce qui fut de plus malheureux il vid auſſi le poignard tombé près de luy. Diſpenſez-moy de vous raconter le reſte : vous ſeriez touchez de trop de pitié au recit que je vous ferois.

Là finit de Pſyché le bonheur & la gloire :
Et là voſtre plaiſir pourroit ceſſer auſſi.
Ce n'eſt pas mon talent d'achever une hiſtoire
Qui ſe termine ainſi.

Ne laiſſez pas de continuer, dit Acante, puiſque vous nous l'avez promis : peut-eſtre aurez-vous mieux rëüſſi que vous ne croyez. Quand cela ſeroit, reprit Poliphile, quelle ſatisfaction aurez-vous ? Vous verrez ſouffrir une Belle, & en pleurerez, pour peu que j'y contribuë. Hé bien, repartit Acante, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous : les Heros de l'antiquité pleuroient bien. Que cela ne vous empè-

che pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes qui ne sont pas moindres que ceux du rire. Je tiens mesme qu'ils sont plus grands : & crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si tendre & si émouvant que vous voudrez, nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers. Et moy, dit Gelaste, que deviendray-je ? Dieu m'a fait la grace de me donner des oreilles aussi bien qu'à vous. Quand Poliphile les consulteroit, & qu'il ne feroit pas tant le pathetique, la chose n'en iroit que mieux, veu la maniere d'écrire qu'il a choisie. Le sentiment de Gelaste fut approuvé. Et Ariste qui s'estoit teu jusques-là, dit en se tournant vers Poliphile : Je voudrois que vous me pussiez attendrir le cœur par le récit des avantures de vostre Belle ; je luy donnerois des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié est celuy des mouvemens du discours qui me plaist le plus : je le préfére de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela : il est bon de s'accommoder à son sujet ; mais il est encore meilleur de s'accommoder à son génie. C'est pourquoy suivez le conseil que vous a donné Gelaste. Il faut bien que je le suive, continua Poliphile : comment

ferois-je autrement ? J'ay déjà meſlé malgré moy de la gayeté parmy les endroits les plus ſérieux de cette hiſtoire ; je ne vous aſſeure pas que tantoſt je n'en meſle auſſi parmy les plus triſtes. C'eſt un défaut dont je ne me ſçaurois corriger, quelque peine que j'y apporte. Défaut pour défaut, dit Gelaſte, j'aime beaucoup mieux qu'on me faſſe rire quand je dois pleurer, que ſi l'on me faiſoit pleurer lorſque je dois rire. C'eſt pourquoy encore une fois continuez comme vous avez commencé. Laiſſons-luy reprendre haleine auparavant, dit Acante, le grand chaud eſtant paſſé, rien ne nous empêche de ſortir d'icy, & de voir en nous promenant les endroits les plus agréables de ce jardin. Bien que nous les ayons veus pluſieurs fois je ne laiſſe pas d'en eſtre touché ; & crois qu'Ariſte & Poliphile le ſont auſſi. Quant à Gelaſte, il aimeroit mieux employer ſon temps autour de quelque Pſyché, que de converſer avec des arbres & des fontaines. On pourra tantoſt le ſatisfaire : nous nous aſſeoirons ſur l'herbe menue pour écouter Poliphile, & plaindrons les peines & les infortunes de ſon Heroïne avec une tendreſſe d'autant plus grande que la préſence de ces objets nous

remplira l'ame d'une douce mélancolie. Quand le Soleil nous verra pleurer, ce ne ſera pas un grand mal : il en void bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autruy, mais pour le leur propre. Acante fut creu, & on ſe leva. Au ſortir de cet endroit ils firent cinq ou ſix pas ſans rien dire. Gelaſte ennuyé de ce long ſilence l'interrompit, & fronçant un peu ſon ſourcil ; Je vous ay, dit-il, tantoſt laiſſé mettre le plaiſir de rire après celuy de pleurer ; trouverez-vous bon que je vous guériſſe de cette erreur ? Vous ſçavez que le rire eſt amy de l'homme, & le mien particulier ; m'avez-vous creu capable d'abandonner ſa défenſe ſans vous contredire le moins du monde ? Helas, non, repartit Acante, car quand il n'y auroit que le plaiſir de contredire, vous le trouvez aſſez grand, pour nous engager en une très-longue & très-opiniaſtre diſpute. Ces paroles à quoy Gelaſte ne s'attendoit point, & qui firent faire un petit éclat de riſée, l'interdirent un peu. Il en revint auſſi-toſt. Vous croyez, dit-il, vous ſauver par-là ; c'eſt l'ordinaire de ceux qui ont tort, & qui connoiſſent leur foible ; de chercher des fuites ; mais évitez tant que vous vou-

drez le combat, ſi faut-il que vous m'avoüiez que voſtre propoſition eſt abſurde, & qu'il vaut mieux rire que pleurer. A le prendre en général comme vous faites, pourſuivit Ariſte, cela eſt vray; mais vous falſifiez noſtre texte. Nous vous diſons ſeulement que la pitié eſt celuy des mouvemens du diſcours que nous tenons le plus noble; le plus excellent ſi vous voulez; je paſſe encore outre, & le maintiens le plus agréable: voyez la hardieſſe de ce paradoxe! O Dieux immortels, s'écria Gelaſte, y a-t'il des gens aſſez fous au monde pour ſoûtenir une opinion ſi extravagante? Je ne dis pas que Sophocle & Euripide ne me divertiſſent davantage que quantité de faiſeurs de Comédies: mais mettez les choſes en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaiſir de voir attraper deux vieillards par un droſle comme Phromion, pour aller pleurer avec la famille du Roy Priam? Oüy, encore un coup, je le quitteray, dit Ariſte. Et vous aimerez mieux, ajouſta Gelaſte, écouter Sylvandre faiſant des plaintes, que d'entendre Hilas entretenant agréablement ſes maiſtreſſes? C'eſt un autre point, pourſuivit Ariſte; mettez les choſes, comme vous dites, en pareil degré d'excel-

lence, je vous répondray là-dessus. Sylvandre après tout pourroit faire de telles plaintes, que vous les prefereriez vous-mesme aux bons mots d'Hilas. Aux bons mots d'Hilas? repartit Gelaste; pensez-vous bien à ce que vous dites? Sçavez-vous quel homme c'est que l'Hilas de qui nous parlons? C'est le véritable Heros d'Astrée : c'est un homme plus nécessaire dans le Roman qu'une douzaine de Céladons. Avec cela, dit Ariste, s'il y en avoit deux ils vous ennuyeroient, & les autres en quelque nombre qu'ils soient ne vous ennuyent point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un & l'autre pour nostre avis, sans en apporter d'autre fondement que nostre avis mesme. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ny de découvrir qui a tort ou qui a raison. Cela me fait souvenir, dit Acante, de certaines gens dont les disputes se passent entieres à nier & à soûtenir & point d'autre preuve. Vous en allez avoir une pareille si vous ne vous y prenez d'autre sorte. C'est à quoy il faut remédier, dit Ariste : cette matiere en vaut bien la peine, & nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'estre examinées. Mais comme elles meriteroient plus de temps que nous n'en avons,

je ſuis d'avis de ne toucher que le principal, & qu'aprés nous réduiſions la diſpute au jugement qu'on doit faire de l'Ouvrage de Poliphile, afin de ne pas ſortir entierement du ſujet pour lequel nous nous rencontrons icy. Voyons ſeulement qui établira le premier ſon opinion. Comme Gelaſte eſt l'agreſſeur, il ſeroit juſte que ce fuſt luy. Néanmoins je commenceray s'il le veut. Non, non, dit Gelaſte, je ne veux point qu'on m'accorde de privilege. Vous n'eſtes pas aſſez fort pour donner de l'avantage à voſtre ennemy. Je vous ſoûtiens donc que les choſes eſtant égales, la plus ſaine partie du monde préferera toûjours la Comédie à la Tragédie. Que dis-je, la plus ſaine partie du monde ? Mais tout le monde. Je vous demande où le gouſt univerſel d'aujourd'huy ſe porte. La Cour, les Dames, les Cavaliers, les Sçavans, le Peuple, tout demande la Comédie, point de plaiſir que la Comédie. Auſſi voyons-nous qu'on ſe ſert indifferemment de ce mot de Comédie pour qualifier tous les divertiſſemens du Théatre : on n'a jamais dit les Tragédiens, ny, allons à la Tragédie. Vous en ſçavez mieux que moy la véritable raiſon, dit Ariſte, & que cela vient du mot

de bourgage en grec. Comme cette érudition seroit longue, & qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part, & m'arresteray seulement à ce que vous dites. Parce que le mot de Comédie est pris abusivement pour toutes les especes du Dramatique, la Comédie est préferable à la Tragédie: n'est-ce pas là bien conclure? Cela fait voir seulement que la Comédie est plus commune; & parce qu'elle est plus commune, je pourrois dire qu'elle touche moins les esprits. Voilà bien conclure à vostre tour, repliqua Gelaste: le diamant est plus commun que certaines pierres; donc le diamant touche moins les yeux. Hé, mon amy, ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire? On se peut lasser du jeu, de la bonne chere, des Dames; mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit; Il y a huit jours entiers que nous rions, je vous prie pleurons aujourd'huy? Vous sortez toûjours, dit Ariste, de nostre these; & apportez des raisons si triviales que j'en ay honte pour vous. Voyez un peu l'homme difficile, reprit Gelaste: & vrayment puisque vous voulez que je discoure de la Comédie & du rire en Philosophe Platonicien, j'y consens; faites-moy seu-

lement la grace de m'écouter. Le plaiſir dont nous devons faire le plus de cas, eſt toûjours celuy qui convient le mieux à noſtre nature ; car c'eſt s'unir à ſoy-meſme que de le gouſter. Or y a-t'il rien qui nous convienne mieux que le rire ? Il n'eſt pas moins naturel à l'homme que la raiſon. Il luy eſt meſme particulier : vous ne trouverez aucun animal qui rie, & en rencontrerez quelques-uns qui pleurent. Je vous défie, tout ſenſible que vous eſtes, de jetter des larmes auſſi groſſes que celles d'un Cerf qui eſt aux abois, ou du cheval de ce pauvre Prince dont on void la pompe funebre dans l'onziéme de l'Eneïde. Tombez d'accord de ces veritez, je vous laiſſeray après pleurer tant qu'il vous plaira. Vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas, & moy je riray avec tous les hommes. La concluſion de Gelaſte fit rire ſes trois amis, Ariſte comme les autres ; après quoy celuy-cy dit : Je vous nie vos deux propoſitions, auſſi bien la ſeconde que la premiere. Quelque opinion qu'ait eu l'école juſqu'à preſent, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement au reſte des animaux. Il faudroit entendre la langue de ces derniers pour

connoiſtre qu'ils ne rient point. Je les tiens ſujets à toutes nos paſſions : il n'y a pour ce point-là de difference entre nous & eux que du plus au moins, & en la maniere de s'exprimer. Quant à voſtre premiere propoſition, tant s'en faut que nous devions toûjours courir après les plaiſirs qui nous ſont les plus naturels, & que nous avons le plus à commandement, que ce n'eſt pas meſme un plaiſir de poſſeder une choſe très-commune. Delà vient que dans Platon l'Amour eſt fils de la pauvreté, voulant dire que nous n'avons de paſſion que pour les choſes qui nous manquent, & dont nous ſommes néceſſiteux. Ainſi le rire qui nous eſt à ce que vous dites ſi familier, ſera dans la ſcéne le plaiſir des laquais & du menu peuple, le pleurer celuy des honneſtes gens. Vous pouſſez la choſe un peu trop loin, dit Acante, je ne tiens pas que le rire ſoit interdit aux honneſtes gens. Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariſte. Ce que je dis n'eſt que pour payer Gelaſte de ſa monnoye. Vous ſçavez combien nous avons ri en liſant Terence, & combien je ris en voyant les Italiens : je laiſſe à la porte ma raiſon & mon argent, & je ris après tout mon ſaoul. Mais que les belles

Tragédies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique ; Gelaste ne le niera pas luy-mesme s'il y veut faire réflexion. Il faudroit, repartit froidement Gelaste, condamner à une très-grosse amende ceux qui font ces Tragédies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjoüir, & vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, & cet autre auprès d'un autre, & tous ensemble avec la Comédienne qui représente Andromaque, & la Comédienne avec le Poëte : c'est une chaîne de gens qui pleurent, comme dit vostre Platon. Est-ce ainsi qu'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjoüir ? Ne dites point qu'ils y vont pour se réjoüir, reprit Ariste ; dites qu'ils y vont pour se divertir. Or je vous soûtiens avec le mesme Platon qu'il n'y a divertissement égal à la Tragédie, ny qui meine plus les esprits où il plaist au Poëte. Le mot dont se sert Platon, fait que je me figure le mesme Poëte se rendant maistre de tout un peuple, & faisant aller les ames comme des troupeaux, & comme s'il avoit en ses mains la baguette du Dieu Mercure. Je vous soûtiens, dis-je, que les maux d'autruy nous divertissent ; c'est-à-dire qu'ils

nous attachent l'eſprit. Ils peuvent attacher le voſtre fort agréablement, pourſuivit Gelaſte, mais non pas le mien. En verité je vous trouve de mauvais gouſt. Il vous ſuffit que l'on vous attache l'eſprit ; que ce ſoit avec des charmes agréables ou non, avec les ſerpens de Tiſiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez paſſer l'effet de la Tragédie pour une eſpece d'enchantement, cela feroit-il que l'effet de la Comédie n'en fuſt un auſſi ? Ces deux choſes eſtant égales, ſerez-vous ſi fou que de préferer la premiere à l'autre ? Mais vous-meſme, reprit Ariſte, oſez-vous mettre en comparaiſon le plaiſir du Rire avec la Pitié ? La pitié qui eſt un raviſſement, une extaſe ? Et comment ne le feroit-elle pas, ſi les larmes que nous verſons pour nos propres maux ſont au ſentiment d'Homere (non pas tout à fait au mien) ſi les larmes, dis-je, ſont au ſentiment de ce divin Poëte, une eſpece de volupté ? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille & Priam, l'un du ſouvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ſes enfans, il dit qu'ils ſe ſaoulent de ce plaiſir, il les fait joüir du pleurer comme ſi c'eſtoit quelque choſe de délicieux. Le Ciel vous veüille envoyer beaucoup

de joüiſſances pareilles, reprit Gelaſte, je n'en ſeray nullement jaloux. Ces extaſes de la pitié n'accommodent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moy quelque choſe de plus vif & de plus ſenſible: Enfin le rire me rit davantage. Toute la nature eſt en cela de mon avis. Allez-vous-en à la Cour de Cytherée, vous y trouverez des Ris, & jamais de Pleurs. Nous voicy déjà retombez, dit Ariſte, dans ces raiſons qui n'ont aucune ſolidité: vous eſtes le plus frivole défenſeur de la Comédie que j'aye veu depuis long-temps. Et nous voicy retombez dans le Platoniſme, repliqua Gelaſte: demeurons-y donc, puiſque cela vous plaiſt tant. Je m'en vais vous dire quelque choſe d'eſſentiel contre le pleurer, & veux vous convaincre par ce meſme endroit d'Homere dont vous avez fait voſtre capital. Quand Achille a pleuré ſon ſaoul (par parentheſe je crois qu'Achille ne rioit pas de moins bon courage; tout ce que font les Heros ils le font dans le ſuprême degré de perfection. Lorſqu'Achille, dis-je, s'eſt raſſaſié de ce beau plaiſir de verſer des larmes, il dit à Priam; Vieillard, tu es miſerable: telle eſt la condition des mortels; ils paſſent leur vie dans les pleurs. Les Dieux ſeuls

ſont exempts de mal, & vivent là haut à leur aiſe, ſans rien ſouffrir. Que répondrez-vous à cela ? Je répondray, dit Ariſte, que les mortels ſont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs, mais quand ils pleurent des douleurs d'autruy ce ſont proprement des Dieux. Les Dieux ne pleurent ny d'une façon ny d'une autre, reprit Gelaſte : pour le rire, c'eſt leur partage. Qu'il ne ſoit ainſi, Homere dit en un autre endroit, que quand les Bienheureux immortels virent Vulcain qui boitoit dans leur maiſon, il leur prit un Rire inextinguible. Par ce mot d'inextinguible, vous voyez qu'on ne peut trop rire ny trop long-temps ; par celuy de Bienheureux, que la béatitude conſiſte au Rire. Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariſte, je vois qu'Homere a failli, & ne vois rien autre choſe. Platon l'en reprend dans ſon troiſiéme de la Republique. Il le blâme de donner aux Dieux un Rire démeſuré & qui ſeroit meſme indigne de perſonnes tant ſoit peu conſiderables. Pourquoy voulez-vous qu'Homere ait pluſtoſt failli que Platon ? repliqua Gelaſte. Mais laiſſons les autoritez & n'écoutons que la raiſon ſeule. Nous n'avons qu'à examiner ſans prévention la Comédie

& la Tragédie. Il arrive assez souvent que cette derniere ne nous touche point : car le bien ou le mal d'autruy ne nous touche que par rapport à nous-mesmes, & en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver ; l'amour propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soy. Or comme la Tragédie ne nous représente que des avantures extraordinaires, & qui vray-semblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, & nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le Poëte ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, & ne nous mettions en la place de quelque Roy. Alors, j'avouë que la Tragédie nous touche ; mais de crainte, mais de colere, mais de mouvemens funestes qui nous renvoyent au logis, pleins des choses que nous avons veuës, & incapables de tout plaisir. La Comédie n'employant que des avantures ordinaires, & qui peuvent nous arriver, nous touche toûjours, plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La Tragédie nous attache si vous voulez ; mais la Comédie nous amuse agréablement, & meine

les ames aux Champs Elisées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infaillible de ce que j'avance, prenez garde que pour effacer les impressions que la Tragédie avoit faites en nous, on luy fait souvent succéder un divertissement comique; mais de celuy-cy à l'autre il n'y a point de retour: ce qui vous fait voir que le suprème degré du plaisir, après quoy il n'y a plus rien, c'est la Comédie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content & de belle humeur: quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin & rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes & les Oedipes, tristes fantômes qu'a évoqué le Poëte Magicien dont vous nous avez parlé tantost. Encore serions-nous heuheureux, s'ils excitoient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paroistre. Cela vaut mieux que de s'ennuyer: mais où sont les habiles Poëtes qui nous dépeignent ces choses au vif? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle; Je dis seulement qu'il n'y en a guere. La difficulté n'est pas si grande dans le Comique; il est plus asseuré de nous toucher en ce que ses incidens

ſont d'une telle nature, que nous nous les appliquons à nous-meſmes plus aiſément. Cette fois-là, dit Ariſte, voilà des raiſons ſolides & qui meritent qu'on y réponde; il faut y tâcher. Le meſme ennuy qui nous fait languir pendant une Tragédie, où nous ne trouvons que de médiocres beautez, eſt commun à la Comédie, & à tous les ouvrages de l'eſprit, particulierement aux Vers: Je vous le prouverois aiſément ſi c'eſtoit la queſtion; mais ne s'agiſſant que de comparer deux choſes également bonnes, chacune ſelon ſon genre, & la Tragédie, à ce que vous dites vous-meſme, devant l'eſtre ſouverainement, nous ne devons conſidérer la Comédie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut paſſer de la Tragédie à la Comédie; & de celle-cy à l'autre, jamais. Je vous le confeſſe, mais je ne tombe pas d'accord de vos conſéquences, ny de la raiſon que vous apportez. Celle qui me ſemble la meilleure, eſt que dans la Tragédie nous faiſons une grande contention d'ame; ainſi on nous repréſente enſuite quelque choſe qui délaſſe noſtre cœur, & nous remet en l'eſtat où nous eſtions avant le ſpectacle, afin que nous en puiſſions ſortir ainſi que d'un

ſonge. Par voſtre propre raiſonnement vous voyez déjà que la Comédie touche beaucoup moins que la Tragédie ; il reſte à prouver que cette derniere eſt beaucoup plus agréable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la mémoire ne m'en échape, je vous diray qu'il s'en faut bien que la Tragédie nous renvoye chagrins & mal ſatisfaits, la Comédie tout-à-fait contens & de belle humeur : car ſi nous apportons à la Tragédie quelque ſujet de triſteſſe qui nous ſoit propre, la compaſſion en détourne l'effet ailleurs, & nous ſommes heureux de répandre pour les maux d'autruy les larmes que nous gardions pour les noſtres. La Comédie au contraire nous faiſant laiſſer noſtre mélancolie à la porte, nous la rend lorſque nous ſortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au ſpectacle, & que nous ne ſçaurions mieux employer qu'à la Pitié. Premierement niez-vous qu'elle ſoit plus noble que le Rire ? Il y a ſi long-temps que nous diſputons, repartit Gelaſte, que je ne vous veux plus rien nier. Et moy je vous veux prouver quelque choſe, reprit Ariſte : je vous veux prouver que la Pitié eſt le mouvement le plus agréable de tous. Voſtre erreur provient

vient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-cy encore plus que vous ne faites : quant à l'autre, c'est un plaisir, & très-grand plaisir. En voicy quelques raisons nécessaires & qui vous prouveront par conséquent que la chose est telle que je vous dis. La Pitié est un mouvement charitable & généreux, une tendresse de cœur, dont tout le monde se sçait bon gré. Y a-t'il quelqu'un qui veüille passer pour un homme dur & impénétrable à ses traits : Or qu'on ne fasse les choses loüables avec un très-grand plaisir, je m'en rapporte à la satisfaction intérieure des gens de bien ; je m'en rapporte à vous-mesme, & vous demande si c'est une chose loüable que de rire. Asseurément ce n'en est pas une, non plus que de boire & de manger, ou de prendre qnelque plaisir qui ne regarde que nostre interest. Voilà donc déjà un plaisir qui se rencontre en la Tragédie, & qui ne se rencontre pas en la Comédie. Je vous en puis alléguer beaucoup d'autres. Le principal à mon sens, c'est que nous nous mettons au-dessus des Rois par la pitié que nous avons d'eux, & devenons Dieux à leur égard, contemplans d'un lieu tranquille leur embarras,

leurs afflictions, leurs malheurs ; ny plus ny moins que les Dieux considerent de l'Olympe les miserables mortels. La Tragédie a encore cela au-dessus de la Comédie, que le Stile dont elle se sert, est sublime ; & les beautez du sublime, si nous en croyons Longin & la verité, sont bien plus grandes & ont tout un autre effet que celles du médiocre. Elles enlevent l'ame, & se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques tout beaux qu'ils sont, n'ont ny la douceur de ce charme ny sa puissance. Il est de cecy comme d'une Beauté excellente & d'une autre qui a des graces : celle-cy plaist, mais l'autre ravit. Voilà proprement la différence que l'on doit mettre entre la Pitié & le Rire. Je vous apporterois plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'estoit temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Poliphile; c'est luy cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence & d'attention, comme vous voyez. Je veux bien ne pas répliquer, dit Gelaste, & avoir cette complaisance pour luy : mais ce sera à condition que vous ne prétendrez pas m'avoir convaincu ; sinon, continuons la dispute. Vous ne me ferez point en

cela de tort, reprit Poliphile, mais vous en ferez peut-eſtre à Acante, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin. Acante ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutefois à l'honneſteté de Poliphile ; mais en meſme temps il ne laiſſa pas de s'écarter. Ses trois amis le ſuivirent. Ils s'arreſterent long-temps à l'endroit qu'on appelle le fer à cheval, ne ſe pouvant laſſer d'admirer cette longue ſuite de beautez toutes differentes qu'on découvre du haut des rampes.

Là dans des chars dorez le Prince avec ſa Cour
Va goûter la fraîcheur ſur le déclin du jour.
L'un & l'autre Soleil unique en ſon eſpece
Etale aux regardans ſa pompe & ſa richeſſe.
Phœbus brille à l'envy du Monarque François.
On ne ſçait bien ſouvent à qui donner ſa voix.
Tous deux ſont pleins d'éclat & rayonnans de gloire.
Ah, ſi j'eſtois aidé des filles de Memoire !
De quels traits j'ornerois cette comparaiſon !
Verſailles ce ſeroit le Palais d'Apollon :
Les Belles de la Cour paſſeroient pour les Heures.
Mais peignons ſeulement ces charmantes demeures.

En face d'un parterre au Palais opposé
Est un Amphitheatre en rampes divisé.
La descente en est douce, & presque imperceptible.
Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.
D'arbrisseaux toûjours verds les bords en sont ornez.
Le Myrte par qui sont les Amans couronnez,
Y range son feüillage en Globe, en Pyramide ;
Tel jadis le tailloient les Ministres d'Armide.
Au haut de chaque rampe un Sphinx aux larges flancs
Se laisse entortiller de fleurs par des enfans.
Il se joüe avec eux, leur rit à sa maniere,
Et ne se souvient plus de son humeur si fiere.
Au bas de ce degré Latone & ses gemeaux
De gens durs & grossiers font de vils animaux,
Les changent avec l'eaux que sur eux ils répandent.
Déjà les doigts de l'un en nageoires s'étendent.
L'autre en le regardant est metamorphosé.
De l'insecte & de l'homme un autre est composé.
Son épouse le plaint d'une voix de grenoüille ;
Le corps est femme encor. Tel luy-mesme se moüille,
Se lave, & plus il croit effacer tous ces traits,
Plus l'onde contribuë à les rendre parfaits.
La Scene est un bassin d'une vaste étenduë.

Sur les bords cette engeance insecte devenuë
Tâche de lancer l'eau contre les Deïtez.
A l'entour de ce lieu pour comble de beautez
Une troupe immobile & sans pieds se repose,
Nymphes, Heros, & Dieux de la metamorphose,
Termes de qui le sort sembleroit ennuyeux
S'ils n'étoient enchantez par l'aspect de ces lieux.
Deux parterres ensuite entretiennent la veuë.
Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre & menuë.
Tous deux ont un bassin qui lance ses trésors,
Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.
L'onde sort du gozier de differens reptiles.
Là siflent les lezards germains des crocodilles:
Et là mainte tortuë apportant sa maison
Allonge en vain le col pour sortir de prison.
Enfin par une allée aussi large que belle
On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.
L'une est un rond à pans, l'autre est un long canal,
Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal.
Au milieu du premier Phœbus sortant de l'onde
A quitté de Téthys la demeure profonde.
En rayons infinis l'eau sort de son flambeau.
On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.

Telle la chaux exhale une blanche fumée.
D'atomes de criſtal une nuë eſt formée:
Et lorſque le Soleil ſe trouve vis-à-vis,
Son éclat l'enrichit des couleurs de l'Iris.
Les courſiers de ce Dieu commençant leur carriere
A peine ont hors de l'eau la croupe toute entiere:
Cependant on les void impatiens du frein.
Ils forment la roſée en ſecoüant leur crin.
Phœbus quitte à regret ces humides demeures:
Il ſe plaint à Téthys de la hâte des heures.
Elles pouſſent ſon char par leurs mains préparé,
Et diſent que le Somne en ſa grotte eſt rentré.
Cette figure à pans d'une place eſt ſuivie.
Mainte allée en étoile à ſon centre aboutie
Meine aux extrêmitez de ce vaſte pourpris.
De tant d'objets divers les regards ſont ſurpris.
Par ſentiers alignez l'œil va de part & d'autre:
Tout chemin eſt allée aux Royaumes du NOSTRE.
Muſes, n'oublions pas à parler du canal.
Cherchons des mots choiſis pour peindre ſon criſtal.
Qu'il ſoit pur, tranſparent, que cette onde argentée
Loge en ſon moite ſein la blanche Galatée.
Jamais on n'a trouvé ſes rives ſans Zephirs :

Flore s'y rafraîchit au vent de leurs ſoûpirs.
Les Nymphes d'alentour ſouvent dans les nuits ſombres
S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.
Les lieux que j'ay dépeints, le Canal, le Rondeau,
Parterres d'un deſſein agréable & nouveau,
Amphithéatres, jets, tous au Palais répondent;
Sans que de tant d'objets les beautez ſe confondent.
Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventez!
On ne connoiſſoit point autrefois ces beautez.
Tous parcs étoient vergers du temps de nos Ancêtres;
Tous vergers ſont faits parcs: le ſçavoir de ces maiſtres
Change en jardins royaux ceux des ſimples Bourgeois,
Comme en jardins des Dieux il change ceux des Rois.
Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore.
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on cherira Flore,
Les Nymphes des jardins loueront inceſſamment
Cet art qui les ſçavoit loger ſi richement.

Poliphile & enſuite ſes trois amis prirent là-deſſus occaſion de parler de l'intelligence qui eſt l'ame de ces merveilles, & qui fait agir tant de mains ſçavantes pour la ſatisfaction du Monarque. Je ne rapporteray point les loüanges qu'on luy donna; elles

furent grandes, & par conſéquent ne luy plairoient pas. Les qualitez ſur leſquelles nos quatre amis s'étendirent furent ſa fidelité & ſon zéle. On remarqua que c'eſt un génie qui s'applique à tout, & ne ſe relâche jamais. Ses principaux ſoins ſont de travailler pour la grandeur de ſon maiſtre; mais il ne croit pas que le reſte ſoit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'eſt au-deſſous des miniſtres de ſa puiſſance. Nos quatre amis eſtant convenus de toutes ces choſes allerent enſuite voir le Salon & la Galerie qui ſont demeurez debout aprés la Feſte qui a eſté tant vantée. On a jugé à propos de les conſerver afin d'en baſtir de plus durables ſur le modele. Tout le monde a oüy parler des merveilles de cette Feſte, des Palais devenus jardins & des jardins devenus Palais, de la ſoudaineté avec laquelle on a créé, s'il faut ainſi dire, ces choſes, & qui rendra les enchantemens croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en l'Europe que la Renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce Spectacle. Quelques perſonnes en ont fait la deſcription avec beaucoup d'élégance & d'éxactitude; c'eſt pourquoy je ne m'arreſteray point en cet endroit; je diray ſeulement

lement que nos quatre amis s'aſſirent ſur le gazon qui borde un ruiſſeau, ou pluſtoſt une goulette, dont cette Galerie eſt ornée. Les feüillages qui la couvroient eſtant déjà ſecs & rompus en beaucoup d'endroits, laiſſoient entrer aſſez de lumiere pour faire que Poliphile luſt aiſément. Il commença donc de cette ſorte le récit des malheurs de ſon Heroïne.



PSYCHÉ.

LIVRE SECOND.

LA criminelle Pſyché n'eut pas l'aſſûrance de dire un mot. Elle ſe pouvoit jetter à genoux devant ſon mary : elle luy pouvoit conter comme la choſe s'eſtoit paſſée : & ſi elle n'euſt juſtifié entiérement ſon deſſein, elle en auroit du moins rejetté la faute ſur ſes deux ſœurs. En tout cas elle pouvoit demander pardon, proſternée aux pieds de l'Amour, les luy embraſſant avec des marques de repentir, & les luy moüillant de ſes larmes. Il y avoit outre cela un parti à prendre ; c'eſtoit de relever le poignard par la pointe, & le préſenter à ſon mary en luy découvrant ſon ſein, & en l'invitant de percer un cœur qui s'eſtoit révolté contre luy. L'étonnement & ſa conſcience luy oſterent l'uſage de la parole & celuy des ſens. Elle demeura immobile, & baiſſant les yeux elle attendit avec des

transſes mortelles ſa deſtinée. Cupidon outré de colere ne ſentit pas la moitié du mal que la goute d'huile luy auroit fait dans un autre temps. Il jetta quelques regards foudroyans ſur la malheureuſe Pſyché : puis ſans luy faire ſeulement la grace de luy reprocher ſon crime, ce Dieu s'envola & le Palais diſparut. Plus de Nymphes, plus de Zéphirs : la pauvre épouſe ſe trouva ſeule ſur le rocher, demi-morte, paſle, tremblante, & tellement poſſedée de ſon exceſſive douleur, qu'elle demeura long-temps les yeux attachez à terre ſans ſe connoiſtre, & ſans prendre garde qu'elle eſtoit nuë. Ses habits de fille eſtoient à ſes pieds ; elle avoit les yeux deſſus, & ne les appercevoit pas. Cependant l'Amour eſtoit demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extrémitez ſon épouſe ſeroit réduite ; ne voulant pas qu'elle ſe portaſt à aucune violence contre ſa vie : ſoit que le couroux du Dieu n'euſt pas éteint tout-à-fait en luy la compaſſion ; ſoit qu'il réſervaſt Pſyché à de longues peines, & à quelque choſe de plus cruel que de ſe tuer ſoy-meſme. Il la vid tomber évanoüie ſur la roche dure, cela le toucha ; mais non juſqu'au poinct de l'obliger à ne ſe plus ſouvenir de la faute

de ſon épouſe. Pſyché ne revint à ſoy de long-temps aprés. La premiere penſée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là conſiderant les abyſmes, leur profondeur, les pointes des rocs toutes preſtes à la mettre en piéces; & levant quelquefois les yeux vers la lune qui l'éclairoit: Sœur du Soleil, luy dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empeſche pas de me regarder. Sois témoin du déſeſpoir d'une malheureuſe; & fais moy la grace de raconter à celuy que j'ay offenſé, les circonſtances de mon trépas; mais ne les raconte point aux perſonnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta courſes des miſérables; dis moy, y en a-t'il un de qui l'infortune ne ſoit légere au prix de la mienne? Rochers élevez qui ſerviez naguere de fondemens à un Palais dont j'eſtois maiſtreſſe, qui auroit dit que la nature vous euſt formez pour me ſervir maintenant à un uſage ſi différent? A ces mots elle regarda encore le précipice; & en meſme temps la mort ſe montra à elle ſous ſa forme la plus affreuſe. Pluſieurs fois elle voulut s'élancer, pluſieurs fois auſſi un ſentiment naturel l'en empeſcha. Quelles ſont, dit-elle, mes deſtinées! j'ay quelque beauté, je ſuis jeune; il n'y

a qu'un moment que je possedois le plus agréable de tous les Dieux, & je vas mourir! je me vas moy-mesme donner la mort! Faut-il que l'Aurore ne se léve plus pour Psyché? Quoy! voilà les derniers instans qui me sont donnez par les Parques. Encore si ma nourrice me fermoit les yeux: si je n'estois point privée de la sepulture. Ces irrésolutions, & ces retours vers la vie qui sont la peine de ceux qui meurent, & dont les plus désesperez ne sont pas exempts, entretinrent un cruel combat dans le cœur de nostre Heroïne. Douce lumiere, s'écria-t'elle, qu'il est difficile de te quitter! Helas! en quels lieux iray-je, quand je me seray bannie moy-mesme de ta présence? Charitables filles d'enfer, aidez-moy à rompre les nœuds qui m'attachent, venez, venez me représenter ce que j'ay perdu. Alors elle se recüeillit en elle-mesme; & l'image de son malheur étouffant enfin ce reste d'amour pour la vie, l'obligea de s'élancer avec tant de promptitude & de violence, que le Zéphire qui l'observoit & qui avoit ordre de l'enlever quand le comble du déses-poir l'auroit amenée à ce poinct, n'eut presque pas le loisir d'y apporter le reméde. Psyché n'estoit

plus, s'il euſt attendu encore un moment. Il la retira du goufre ; & luy faiſant prendre un autre chemin dans les airs que celuy qu'elle avoit choiſi, il l'éloigna de ces lieux funeſtes, & l'alla poſer avec ſes habits ſur le bord d'un fleuve, dont la rive extraordinairement haute & fort eſcarpée pouvoit paſſer pour un précipice encore plus horrible que le premier. C'eſt l'ordinaire des malheureux d'interpréter toutes choſes ſiniſtrement. Pſyché ſe mit en l'eſprit que ſon époux, outré de reſſentiment, ne l'avoit fait tranſporter ſur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle ſe noyaſt, ce genre de mort eſtant plus capable de le ſatisfaire que l'autre, parce qu'il eſtoit plus lent, & par conſéquent plus cruel. Peut-eſtre meſme ne falloit-il pas qu'elle ſoüillaſt de ſang ces rochers. Sçavoit-elle ſi ſon mary ne les avoit point deſtinez à un uſage tout oppoſé ? Ce pouvoit eſtre une retraite amoureuſe où l'Infant de Cypre craignant ſa mere logeoit ſecrettement ſes maiſtreſſes comme il y avoit logé ſon épouſe : car le lieu eſtoit écarté & inacceſſible : ainſi elle auroit commis un ſacrilége ſi elle avoit fait ſervir à ſon déſeſpoir ce qui ne ſervoit qu'aux plaiſirs. Voilà comme raiſonnoit la pauvre

Psyché, ingénieuse à se procurer du mal ; mais bien éloignée de l'intention qu'avoit eu l'Amour, à qui cet endroit où la Belle se trouvoit alors, estoit venu fortuitement dans l'esprit ; ou qui peut-estre l'avoit laissé à la discrétion du Zéphire. Il vouloit la faire souffrir ; tant s'en faut qu'il exigeast d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée il défendit au Zéphire de la quitter, (pour quelque occasion que ce fust, quand mesme Flore luy auroit donné un rendez-vous) tant que cette premiere violence eust jetté son feu. Je me suis étonné cent fois comme le Zéphire n'en devint pas amoureux. Il est vray que Flore a bien du mérite, puis de courir sur les pas d'un maistre, & d'un maistre comme l'Amour, c'eust esté à luy une perfidie trop grande, & mesme inutile. Ayant donc l'œil incessamment sur Psyché, & luy voyant regarder le fleuve d'une maniere toute pitoyable, il se douta de quelque nouvelle pensée de désespoir ; & pour n'estre pas surpris encore une fois, il en avertit aussi-tost le Dieu de ce fleuve, qui de bonne fortune tenoit sa cour à deux pas de là, & qui avoit alors auprès de luy la meilleure partie de ses Nymphes. Ce Dieu estoit d'un tempérament

froid, & ne ſe ſoucioit pas beaucoup d'obliger la Belle ny ſon mary. Néanmoins la crainte qu'il eut que les Poëtes ne le diffamaſſent, ſi la premiere beauté du monde, fille de Roy, & femme d'un Dieu, ſe noyoit chez luy, & ne l'appellaſſent Frere du Stix, cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ſes Nymphes qu'elles recüeilliſſent Pſyché, & qu'elles la portaſſent vers l'autre rive, qui eſtoit moins haute & plus agréable que celle-là, près de quelque habitation. Les Nymphes luy obéïrent avec beaucoup de plaiſir. Elles ſe rendirent toutes à l'endroit où eſtoit la Belle, & ſe cacherent ſous le rivage. Pſyché faiſoit alors des réflexions ſur ſon avanture, ne ſçachant que conjecturer du deſſein de ſon mary, ny à quelle mort ſe réſoudre. A la fin tirant de ſon cœur un profond ſoûpir: Hé bien, dit-elle, je finiray ma vie dans les eaux: veüillent ſeulement les deſtins que ce ſupplice te ſoit agréable. Auſſitoſt elle ſe précipita dans le fleuve, bien étonnée de ſe voir incontinent entre les bras de Cimodocé & de la gentille Naïs. Ce fut la plus heureuſe rencontre du monde. Ces deux Nymphes ne faiſoient preſque que de la quitter: Car l'Amour en avoit choiſi

choiſi de toutes les ſortes & dans tous les chœurs pour ſervir de filles d'honneur à noſtre Heroïne, pendant le temps bienheureux où elle avoit part aux affections & à la fortune d'un Dieu. Cette rencontre qui devoit du moins luy apporter quelque conſolation, ne luy apporta au contraire que du déplaiſir. Comment ſe réſoudre ſans mourir à paroiſtre ainſi malheureuſe & abandonnée devant celles qui la ſervoient, il n'y avoit pas plus d'une heure? Telle eſt la folie de l'eſprit humain; les perſonnes nouvellement décheuës de quelque eſtat floriſſant, fuyent les gens qui les connoiſſent, avec plus de ſoin qu'elles n'évitent les étrangers, & préferent ſouvent la mort au ſervice qu'on leur peut rendre. Nous ſupportons le malheur, & ne ſçaurions ſupporter la honte. Je ne vous aſſûreray pas ſi ce fleuve avoit des Tritons, & ne ſçais pas bien, ſi c'eſt la coûtume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis aſſeurer, c'eſt qu'aucun Triton n'approcha de noſtre Heroïne. Les ſeules Nayades eurent cet honneur. Elles ſe preſſoient ſi fort autour de la Belle que malaiſément un Triton y euſt trouvé place. Naïs & Cimodocé la tenoient entre

leurs bras, tandis que d'abattement & de laſſitude elle ſe laiſſoit aller la teſte languiſſamment, tantoſt ſur l'une tantoſt ſur l'autre, arroſant leur ſein tour à tour avec ſes larmes. Auſſi-toſt qu'elle fut à bord, ces deux Nymphes qui avoient eſté du nombre de ſes favorites (comme prudentes & diſcrettes entre toutes les Nymphes du monde) firent ſigne à leurs compagnes de ſe retirer; & ne diminuant rien du reſpect avec lequel elles la ſervoient pendant ſa fortune, elles prirent ſes habits des mains du Zéphire qui ſe retira auſſi; & demanderent à Pſyché, ſi elle ne vouloit pas bien qu'elles euſſent l'honneur de l'habiller encore une fois. Pſyché ſe jetta à leurs pieds pour toute réponſe, & les leur baiſa. Cet abaiſſément exceſſif leur cauſa beaucoup de confuſion & de pitié. L'Amour meſme en fut touché plus que de pas une choſe qui fuſt arrivée à noſtre Heroïne depuis ſa diſgrace. Il ne l'avoit point quittée de veüe, recevant quelque ſatisfaction à l'aſpect du mal qu'elle ſe faiſoit; car cela ne pouvoit partir que d'un bon principe. Cupidon gouſtoit dans les airs ce cruel plaiſir. Le battement de ſes aiſles obligea Naïs & Cimodocé de tourner la teſte. Elles apperceurent le Dieu; & par conſidération, tout

au moins autant que par reſpect, mais principalement pour faire plaiſir à la Belle, elles ſe retirerent à leur tour. Hé bien Pſyché, dit l'Amour, que te ſemble de ta fortune ? Eſt-ce impunément que l'on veut tuer le maiſtre des Dieux ? Il te tardoit que tu te fuſſes détruite : te voilà contente ; tu ſçais comme je ſuis fait, tu m'as veu : mais dequoy cela te peut-il ſervir ? Je t'avertis que tu n'es plus mon épouſe. Juſques-là, la pauvre Pſyché l'avoit écouté ſans lever les yeux : à ce mot d'épouſe elle dit : Helas ! je ſuis bien éloignée de prendre cette qualité ; je n'oſe ſeulement eſperer que vous me recevrez pour eſclave. Ny mon eſclave non plus, repartit l'Amour ; c'eſt de ma mere que tu l'es ; je te donne à elle. Et garde-toy bien d'attenter contre ta vie ; je veux que tu ſouffres, mais je ne veux pas que tu meures ; tu en ſerois trop toſt quitte. Que ſi tu as deſſein de m'obliger, vange moy de tes deux Démons de ſœurs ; n'écoute ny conſidération du ſang ny pitié ; ſacrifie les moy. Adieu Pſyché ; la bruſlure que cette lampe m'a faite ne me permet pas de t'entretenir plus long-temps. Ce fut bien là que l'affliction de noſtre Heroïne reprit des forces. Exécrable

lampe ! maudite lampe ! avoir bruslé un Dieu si sensible & si délicat ! qui ne sçauroit rien endurer ! l'Amour ! Pleure, pleure Psyché : ne te repose ny jour ny nuit : cherche sur les monts & dans les vallées quelque herbe pour le guérir, & porte-la luy. S'il ne s'estoit point tant pressé de me dire adieu, il verroit l'extrême douleur que son mal me fait, & ce luy seroit un soulagement : mais il est parti ! il est parti sans me laisser aucune esperance de le revoir. Cependant l'Aurore vint éclairer l'infortune de nostre Belle, & amena ce jour-là force nouveautez. Venus, entre autres, fut avertie de ce qui estoit arrivé à Psyché : & voyez comme les choses se rencontrent. Les Médecins avoient ordonné à cette Déesse de se baigner, pour des chaleurs qui l'incommodoient. Elle prenoit son bain dès le poinct du jour, puis se recouchoit. C'estoit dans ce fleuve qu'elle se baignoit d'ordinaire, à cause de la qualité de ses eaux refroidissantes. Je pense mesme vous avoir dit que le Dieu du fleuve en tenoit un peu. Une oye babillarde qui sçavoit ces choses & qui se trouvant cachée entre des glayeuls avoit veu Psyché arriver à bord, & avoit entendu ensuite les repro-

ches de ſon mary, ne manqua pas d'aller redire à Venus toute l'avanture de poinct en poinct. Venus ne perd point de temps ; elle envoye gens de tous les coſtez, avec ordre de luy amener morte ou vive Pſyché ſon eſclave. Il s'en falut peu que ces gens ne la rencontraſſent. Dès que ſon époux l'eut quittée, elle s'habilla, ou pour mieux parler elle jetta ſur ſoy ſes habits : c'eſtoient ceux qu'elle avoit quittez en ſe mariant, habits lugubres & commandez par l'Oracle, comme vous pouvez vous en ſouvenir. En cet eſtat elle réſolut d'aller par le monde, cherchant quelque herbe pour la bruſlure de ſon mary, puis de le chercher luy-meſme. Elle n'eut pas marché une demi-heure qu'elle crût appercevoir un peu de fumée qui ſortoit d'entre des arbres & des rochers. C'eſtoit l'habitation d'un peſcheur ſituée au penchant d'un mont, où les chevres meſme, avoient de la peine à monter. Ce mont reveſtu de cheſnes auſſi vieux que luy, & tout plein de rocs, préſentoit aux yeux quelque choſe d'effroyable mais de charmant. Le caprice de la Nature ayant creuſé deux ou trois de ces rochers qui eſtoient voiſins l'un de l'autre, & leur ayant fait des paſſages de commu-

nication & d'iſſuë, l'induſtrie humaine avoit achevé cet ouvrage, & en avoit fait la demeure d'un bon vieillard & de deux jeunes bergeres. Encore que Pſyché dans ces commencemens fuſt timide, & appréhendaſt la moindre rencontre, ſi eſt-ce qu'elle avoit beſoin de s'enquerir en quelle contrée elle eſtoit, & ſi on ne ſçavoit point une compoſition, une racine ou une herbe pour la bruſlure de ſon mary. Elle dreſſa donc ſes pas vers le lieu où elle avoit veu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là de quelque coſté que ſa veuë ſe puſt étendre. Il n'y avoit point d'autre chemin pour y aller qu'un petit ſentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner, elle n'en avoit aucun : de façon qu'à chaque pas les épines luy déchiroient ſon habit, quelquefois la peau, ſans que d'abord elle le ſentiſt. L'affliction ſuſpendoit en elle les autres douleurs. A la fin ſon linge qui eſtoit moüillé, le froid du matin, les épines & la roſée commencerent à l'incommoder. Elle ſe tira d'entre ces halliers le mieux qu'elle pût ; puis un petit pré dont l'herbe eſtoit encore auſſi vierge que le jour qu'elle naquit, la mena juſques ſur le bord d'un

torrent. C'eſtoit un torrent & un abyme. Un nombre infini de ſources s'y précipitoient par caſcades du haut du mont, puis roulant leurs eaux entre des rochers, formoient un gazoüillement à peu près ſemblable à celuy des catadupes du Nil. Pſyché arreſtée tout court par cette barriere, & d'ailleurs extrémement abattuë, tant de la douleur que du travail, & pour avoir paſſé ſans dormir une nuit entiere, ſe coucha ſous des arbriſſeaux que l'humidité du lieu rendoit fort touffus. Ce fut ce qui la ſauva. Deux ſatellites de ſon ennemie arriverent un moment après en ce meſme endroit. La ravine les empeſcha de paſſer outre: ils s'arreſterent quelque temps à la regarder, avec un ſi grand péril pour Pſyché, que l'un d'eux marcha ſur ſa robe, & croyant la Belle auſſi loin de luy qu'elle en eſtoit près, il dit à ſon camarade: Nous cherchons icy inutilement: ce ne ſçauroient eſtre que des oiſeaux qui ſe refugient dans ces lieux; nos compagnons ſeront plus heureux que nous: & je plains cette perſonne, s'ils la rencontrent: car noſtre Maiſtreſſe n'eſt pas telle qu'on s'imagine. Il ſemble à la voir que ce ſoit la douceur meſme; mais je vous la donne pour une femme vindicative,

& auſſi cruelle qu'il y en ait. On dit que Pſyché luy diſpute la prééminence des charmes : c'eſt juſtement le moyen de la rendre furieuſe, & d'en faire une Lionne à qui on a enlevé ſes petits : ſa concurrente fera fort bien de ne pas tomber entre ſes mains. Pſyché entendit ces mots fort diſtinctement, & rendit graces au hazard, qui en luy donnant des frayeurs mortelles, luy donnoit auſſi un avis qui n'eſtoit nullement à negliger. De bonheur pour elle ces gens partirent preſque auſſi-toſt. A peine elle en eſtoit revenuë, que ſur l'autre bord de la ravine un nouveau ſpectacle luy cauſa de l'étonnement. La vieilleſſe en propre perſonne luy apparut chargée de filets, & en habit de peſcheur. Les cheveux luy pendoient ſur les épaules, & la barbe ſur la ceinture. Un très-beau vieillard, & blanc comme un lys, mais non pas ſi frais, ſe diſpoſoit à paſſer. Son front eſtoit plein de rides, dont la plus jeune eſtoit preſque auſſi ancienne que le déluge. Auſſi Pſyché le prit pour Deucalion, & ſe mettant à genoux ; Pere des humains, luy cria-t'elle, protegez-moy contre des ennemis qui me cherchent. Le vieillard ne répondit rien: la force de l'enchantement le rendit muet.
Il

Il laiſſa tomber ſes filets, s'oubliant ſoy-meſme auſſi-bien que s'il euſt eſté dans ſon plus bel âge ; oubliant auſſi le danger où il ſe mettoit d'eſtre rencontré par les ennemis de la Belle, s'il alloit la prendre ſur l'autre bord. Il me ſemble que je vois les Vieillards de Troye qui ſe préparent à la guerre en voyant Héléne. Celuy-cy ne ſe ſoucioit pas de périr, pourvû qu'il contribuaſt à la ſeureté d'une malheureuſe comme la noſtre. Le beſoin preſſant qu'on avoit de ſon aſſiſtance luy fit remettre au premier loiſir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il paſſa du coſté où eſtoit Pſyché ; & l'abordant de fort bonne grace, & avec reſpect, comme un homme qui ſçavoit faire autre choſe que de tromper les poiſſons ; Belle Princeſſe, dit-il, (car à vos habits c'eſt le moins que vous puiſſiez eſtre) réſervez vos adorations pour les Dieux. Je ſuis un mortel qui ne poſſéde que ces filets, & quelques petites commoditez dont j'ay meublé deux ou trois rochers ſur le penchant de ce mont. Cette retraite eſt à vous auſſi-bien qu'à moy : je ne l'ay point acheteé : c'eſt la Nature qui l'a baſtie. Et ne craignez pas que vos ennemis vous y cherchent : s'il y a ſur terre un lieu d'aſ-

ſûrance contre les pourſuites des hommes, c'eſt celuy-là: je l'éprouve depuis long-temps. Pſyché accepta l'azile. Le Vieillard la fit deſcendre dans la ravine, marchant devant elle, & luy enſeignant à poſer le pied, tantoſt ſur cet endroit-là, tantoſt ſur cet autre; non ſans péril: mais la crainte donne du courage. Si Pſyché n'eût point fui Venus, elle n'auroit jamais oſé faire ce qu'elle fit. La difficulté fut de traverſer le torrent qui couloit au fond. Il eſtoit large, creux, & rapide. Où es-tu Zéphire? s'écria Pſyché, mais plus de Zéphire. L'Amour luy avoit donné congé, ſur l'aſſûrance que noſtre Heroïne n'oſeroit attenter contre elle, puiſqu'il le luy avoit défendu, ny faire choſe qui luy dépluſt. En effet, elle n'avoit garde. Un pont portatif que le Vieillard tiroit après ſoy ſi-toſt qu'il eſtoit paſſé ſuppléa à ce défaut. C'eſtoit un tronc à demi pourri avec deux baſtons de ſaule pour garde-fous. Ce tronc ſe poſoit ſur deux gros cailloux qui ſervoient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Pſyché paſſa donc; & n'eut pas plus de peine à remonter qu'elle en avoit eu à deſcendre. De nouveaux obſtacles ſe préſenterent. Il faloit encore grimper, & grimper

par dedans un bois ſi touffu que l'ombre éternelle n'eſt pas plus noire. Pſyché ſuivoit le Vieillard, & le tenoit par l'habit. Aprés bien des peines ils arriverent à une petite eſplanade aſſez découverte, & employée à divers offices: c'eſtoit les jardins, la court principale, les avant-courts, & les avenuës de cette demeure. Elle fourniſſoit des fleurs à ſon maiſtre, & un peu de fruit, & d'autres richeſſes du jardinage. De là ils monterent à l'habitation du Vieillard par des degrez & par des perrons qui n'avoient point eu d'autre architecte que la Nature. Auſſi tenoient-ils un peu du Toſcan, pour en dire la verité. Ce Palais n'avoit pour toict que cinq ou ſix arbres d'une prodigieuſe hauteur dont les racines cherchoient paſſage entre les voutes de ces rochers. Là deux jeunes Bergeres aſſiſes voyoient paiſtre à dix pas d'elles cinq ou ſix chévres, & filoient de ſi bonne grace, que Pſyché ne ſe pût tenir de les admirer. Elles avoient aſſez de beauté pour ne ſe pas voir mépriſées par la concurrente de Venus. La plus jeune approchoit de quatorze ans, l'autre en avoit ſeize. Elles ſalüerent noſtre Heroïne d'un air naïf, & pourtant fort ſpirituel, quoy qu'un peu de honte l'accompagnaſt.

Mais ce qui fit principalement que Psyché crut trouver de l'esprit en elles, ce fut l'admiration qu'elles témoignerent en la regardant. Psyché les baisa, & leur fit un petit compliment champestre, dans lequel elle les louoit de beauté & gentillesse : à quoy elles répondirent par l'incarnat qui leur monta aussi-tost aux jouës. Vous voyez mes petites filles, dit le Vieillard à Psyché : leur mere est morte depuis six mois. Je les éleve avec un aussi grand soin que si ce n'estoient pas des bergeres. Le regret que j'ay, c'est que n'ayant jamais bougé de cette montagne, elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutesfois qu'elles vous conduisent dans leur demeure. Vous devez avoir besoin de repos. Psyché ne se fit pas presser davantage : elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la deshabillerent avec cent signes d'admiration à leur mode, quand elle avoit la teste tournée; se faisant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautez qu'elles découvroient; beautez capables de leur donner de l'amour, & d'en donner, s'il faut ainsi dire, à toutes les choses du monde. Psyché avoit pris leur lit, couchée proprement sous du linge jonché de roses. L'odeur de ces

fleurs, ou la lassitude, ou d'autres secrets dont Morphée se sert, l'assoupirent incontinent. J'ay toûjours crû, & le crois encore, que le sommeil est une chose invincible. Il n'y a procès, ni affliction, ni amour qui tienne. Pendant que Psyché dormoit, les Bergeres coururent aux fruits. On lui en fit prendre à son reveil, & un peu de lait. Il n'entroit guere d'autre nourriture en ce lieu. On y vivoit à peu près comme chez les prémiers humains ; plus proprement à la verité, mais de viandes que la seule Nature assaisonnoit. Le Vieillard couchoit en une enfonçure du rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étenduë, & sur cette mousse l'équipage du Dieu Morphée. Un autre rocher plus spacieux, & plus richement meublé, étoit l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc & d'écorce tendre y tenoient lieu de tapisserie, des plumes d'oiseaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servoit aussi de fenestre, comme celles de nos balcons ; & par le moyen de l'esplanade elle découvroit un païs fort grand diversifié, agréable : le Vieillard avoit abatu les arbres qui pouvoient nuire à la veuë. Une chose m'em-

baraſſe, c'eſt de vous dépeindre cette porte ſervant auſſi de feneſtre, & ſemblable à celles de nos balcons, enſorte que le champeſtre ſoit conſervé. Je n'ay jamais pû ſçavoir comment cela s'eſtoit fait. Il ſuffit de dire qu'il n'y avoit rien de ſauvage en cette habitation, & que tout l'eſtoit à l'entour. Pſyché ayant regardé ces choſes témoigna à noſtre Vieillard qu'elle ſouhaitoit de l'entretenir, & le pria de s'aſſeoir près d'elle. Il s'en excuſa ſur ſa qualité de ſimple mortel, puis il obéït. Les deux filles ſe retirerent. C'eſt en vain, dit noſtre Heroïne, que vous me cachez voſtre véritable condition. Vous n'avez pas employé toute voſtre vie à peſcher, & parlez trop bien pour n'avoir jamais converſé qu'avec des poiſſons. Il eſt impoſſible que vous n'ayez veu le beau monde, & hanté les grands; ſi vous n'eſtes vous-meſme d'une naiſſance au-deſſus de ce qui paroiſt à mes yeux. Voſtre procédé, vos diſcours, l'éducation de vos filles, meſme la propreté de cette demeure me le font juger. Je vous prie, donnez-moy conſeil. Il n'y a qu'un jour que j'eſtois la plus heureuſe femme du monde. Mon mary eſtoit amoureux de moy. Il me trouvoit belle; & ce mary c'eſt

l'Amour. Il ne veut plus que je ſois ſa femme: je n'ay pû ſeulement obtenir de luy d'eſtre ſon eſclave. Vous me voyez vagabonde ; tout me fait peur; je tremble à la moindre haleine du vent: hier je commandois au Zéphire. J'eus à mon coucher une centaine de Nymphes des plus jolies, & des plus qualifiées, qui ſe tinrent heureuſes d'une parole que je leur dis, & qui baiſerent en me quittant le bas de ma robe. Les adorations, les délices, la Comédie, rien ne me manquoit. Si j'euſſe voulu qu'un plaiſir fuſt venu des extrémitez de la terre pour me trouver, j'euſſe eſté incontinent ſatisfaite. Ma felicité eſtoit telle que le changement des habits & celuy des ameublemens ne me touchoit plus. J'ay perdu tous ces avantages ; & les ay perdus par ma faute; & ſans eſperance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas ſi je ceſſeray de vivre, ce remède m'eſt interdit. Garde-toy, m'a dit mon mary, d'attenter contre ta vie. Voilà les termes où je ſuis réduite : il m'eſt défendu de me ſouſtraire à la peine. C'eſt bien le comble du déſeſpoir que de n'oſer ſe deſeſperer. Quand je le feray néanmoins, quelle punition y a-t'il par de-là la mort ? Me con-

ſeillez-vous de traîner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Venus, m'imaginant voir à tous les momens les miniſtres de ſa fureur? Si je tombe entre ſes mains (& je ne puis m'empeſcher d'y tomber) elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aille en un monde où elle n'a point de pouvoir? Mon deſſein n'eſt pas de m'enfoncer un fer dans le ſein: les Dieux me gardent de déſobéïr à l'Amour juſqu'à ce poinct-là: mais ſi je refuſe la nourriture; ſi je permets à un aſpic de décharger ſur moy ſa colere; ſi par hazard je rencontre de l'aconit, & que j'en mette un peu ſur ma langue, eſt-ce un ſi grand crime? Tout au moins me doit-il eſtre permis de me laiſſer mourir de triſteſſe. Au nom de l'Amour le Vieillard s'eſtoit levé. Quand la Belle eut achevé de parler il ſe proſterna, & la traitant de Déeſſe il s'alloit jetter en des excuſes qui n'euſſent fini de long-temps, ſi Pſyché ne les euſt d'abord prévenuës, & ne luy euſt commandé par tous les titres qu'il voudroit luy donner, ſoit de Belle, ſoit de Princeſſe, ſoit de Déeſſe, de ſe remettre en ſa place, & de dire ſon ſentiment avec liberté; mais que pour le mieux il laiſſaſt ces qualitez qui ne

ne faiſoient rien pour la conſoler, & dont il eſtoit liberal juſques à l'excès. Le vieillard ſçavoit trop bien vivre pour conteſter de cérémonies avec l'Epouſe de Cupidon. S'eſtant donc aſſis; Madame, dit-il, ou voſtre mary vous a communiqué l'immortalité, & cela eſtant que vous ſervira de vouloir mourir? Ou vous eſtes encore ſujette à la loy commune. Or cette loy veut deux choſes; l'une véritablement que nous mourions; l'autre que nous taſchions de conſerver noſtre vie le plus long-temps qu'il nous eſt poſſible. Nous naiſſons également pour l'un & pour l'autre: & l'on peut dire que l'homme a en meſme temps deux mouvemens oppoſez: il court inceſſamment vers la mort, il la fuit auſſi inceſſamment. De violer cet inſtinct, c'eſt ce qui n'eſt pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t'il rien de plus malheureux qu'un oiſeau, qui ayant eu pour demeure une foreſt agréable & toute la campagne des airs, ſe void renfermé dans une cage d'un pied d'eſpace? Cependant il ne ſe donne pas la mort. Il chante au contraire, & taſche à ſe divertir. Les hommes ne ſont pas ſi ſages: ils ſe déſeſperent. Regardez combien de crimes un ſeul crime leur fait

commettre. Premierement vous détruiſez l'ouvrage du Ciel, & plus cet ouvrage eſt beau, plus le crime doit eſtre grand. Jugez donc quelle ſeroit voſtre faute. En ſecond lieu vous vous défiez de la providence, ce qui eſt un autre crime. Pouvez-vous répondre de ce qui vous arrivera ? Peut-eſtre le Ciel vous réſerve-t'il un bonheur plus grand que celuy que vous regrettez : peut-eſtre vous réjoüirez-vous bien-toſt du retour de voſtre mary, ou pour mieux dire de voſtre amant, car à ſon dépit je le juge tel. J'ay tant veu de ces amans échapez revenir incontinent, & faire ſatisfaction aux perſonnes qui leur avoient donné ſujet de ſe plaindre ; j'ay tant veu de malheureux d'un autre coſté changer de condition & de ſentiment, que ce ſeroit imprudence à vous de ne pas donner à la fortune le loiſir de tourner ſa roüe. Outre ces raiſons générales voſtre mary vous a défendu d'attenter contre voſtre vie. Ne me propoſez point pour expédient de vous laiſſer mourir de triſteſſe. C'eſt un détour que voſtre propre conſcience doit condamner. J'approuverois bien pluſtoſt que vous vous perçaſſiez le ſein d'un poignard. Celuy-cy eſt un crime d'un moment, qui a

le premier tranſport pour excuſe ; l'autre eſt une continuation de crimes, que rien ne peut excuſer. Qu'il n'y ait point de punition par de là la mort, je ne penſe pas qu'on vous ait enſeigné cette doctrine. Croyez, Madame, qu'il y en a, & de particulierement ordonnées contre ceux qui jettent leur ame au vent, & qui ne la laiſſent pas envoler. Mon pere, reprit Pſyché, cette derniere conſidération fait que je me rends: car d'eſperer le retour de mon mary, il n'y a pas d'apparence: je ſeray réduite à ne faire de ma vie autre choſe que le chercher. Je ne le crois pas, dit le vieillard. J'oſe vous répondre au contraire qu'il vous cherchera : quelle joye alors aurez-vous ? Attendez du moins quelques jours en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connoiſſance de vous-meſme, & à l'étude de la sageſſe : vous y menerez la vie que j'y meine depuis long-temps, & que j'y meine avec tant de tranquillité, que ſi Jupiter vouloit changer de condition contre moy, je le renvoyerois ſans déliberer. Mais comment vous eſtes-vous aviſé de cette retraite ? repartit Pſyché. Ne vous ſeray-je point importune, ſi je vous prie de m'apprendre voſtre avanture ? Je

vous la diray en peu de mots, reprit le vieillard : J'eſtois à la cour d'un Roy qui ſe plaiſoit à m'entendre, & qui m'avoit donné la charge de premier Philoſophe de ſa maiſon. Outre la faveur je ne manquois pas de biens. Ma famille ne conſiſtoit qu'en une perſonne qui m'eſtoit fort chere ; j'avois perdu mon épouſe depuis long-temps. Il me reſtoit une fille de beauté exquiſe ; quoy qu'infiniment au-deſſous des charmes que vous poſſedez. Je l'élevay dans des ſentimens de vertu convenables à l'eſtat de noſtre fortune, & à la profeſſion que je faiſois. Point de coquetterie ny d'ambition : point d'humeur auſtere non plus. Je voulois en faire une compagne commode pour un mary, pluſtoſt qu'une maiſtreſſe agréable pour des amans. Ses qualitez la firent bientoſt rechercher par tout ce qu'il y avoit d'illuſtre à la Cour. Celuy qui commandoit les armées du Roy l'emporta. Le lendemain qu'il l'eut épouſée, il en fut jaloux. Il luy donna des eſpions & des gardes ; pauvre eſprit qui ne voyoit pas que ſi la vertu ne garde une femme, en vain l'on poſe des ſentinelles à l'entour. Ma fille auroit eſté long-temps malheureuſe ſans les hazards de la guerre. Son mary fut tué

dans un combat. Il la laiſſa mere d'une des filles que vous voyez, & groſſe de l'autre. L'affliction fut plus forte que le ſouvenir des mauvais traitemens du défunct, & le temps fut plus fort que l'affliction. Ma fille reprit à la fin ſa gayeté, ſa douce converſation, & ſes charmes; réſoluë pourtant de demeurer veuve, voire de mourir, pluſtoſt que de tenter un ſecond hazard. Les amans reprirent auſſi leur train ordinaire: mon logis ne déſempliſſoit point d'importuns: le plus incommode de tous fut le fils du Roy. Ma fille à qui ces choſes ne plaiſoient pas, me pria de demander pour récompenſe de mes ſervices qu'il me fuſt permis de me retirer. Cela me fut accordé. Nous nous en allaſmes à une maiſon des champs que j'avois. A peine eſtions-nous partis que les amans nous ſuivirent: ils y arriverent auſſi-toſt que nous. Le peu d'eſpérance de s'en ſauver nous obligea d'abandonner des Provinces où il n'y avoit point d'azile contre l'amour, & d'en chercher un chez des peuples du voiſinage. Cela fit des guerres, & ne nous delivra point des amans: ceux de la contrée eſtoient plus perſécutans que les autres. Enfin nous nous retirâmes au deſert avec peu de ſuite, ſans équipage,

n'emportant que quelques livres, afin que noſtre fuite fuſt plus ſecrette. La retraite que nous choiſimes eſtoit fort cachée; mais ce n'eſtoit rien en comparaiſon de celle-cy. Nous y paſſâmes deux jours avec beaucoup de repos. Le troiſiéme jour on ſceut où nous nous eſtions réfugiez. Un amant vint nous demander le chemin; un autre amant ſe mit à couvert de la pluye dans noſtre cabane. Nous voilà déſeſperez; & n'attendant de tranquillité qu'aux Champs Eliſées. Je propoſay à ma fille de ſe marier. Elle me pria d'attendre que l'on l'y euſt condamnée ſous peine du dernier ſupplice: encore prefereroit-elle la mort à l'hymen. Elle avoüoit bien que l'importunité des amans eſtoit quelque choſe de très-fâcheux; mais la tyrannie des méchans maris alloit au-delà de tous les maux qu'on eſtoit capable de ſe figurer. Que je ne me miſſe en peine que de moy ſeul; elle ſçauroit réſiſter aux cajoleries que l'on luy feroit, & ſi l'on venoit à la violence ou à la néceſſité du mariage, elle ſçauroit encore mieux mourir. Je ne la preſſay pas davantage. Une nuit que je m'eſtois endormi ſur cette penſée, la Philoſophie m'apparut en ſonge.

Je veux, dit-elle, te tirer de peine : ſui-moi. Je luy obéïs. Nous traversâmes les lieux par où je vous ay conduite. Elle m'amena juſque ſur le ſeüil de cette habitation. Voilà, dit-elle, le ſeul endroit où tu trouveras du repos. L'image du lieu, celle du chemin demeurerent dans ma mémoire. Je me réveillay fort content. Le lendemain je contay ce ſonge à ma fille ; & comme nous nous promenions, je remarquay que le chemin où la Philoſophie m'avoit fait entrer aboutiſſoit à noſtre cabane. Qu'eſt-il beſoin d'un plus long récit ? Nous fîmes réſolution d'éprouver le reſte du ſonge. Nous congédiâmes nos domeſtiques, & nous nous ſauvâmes avec ſes deux filles dont la plus âgée n'avoit pas ſix ans ; il nous falut porter l'autre. Après les meſmes peines que vous avez euës nous arrivâmes ſous ces rochers. Ma famille s'y eſtant établie, je retournay prendre le peu de meubles que vous voyez ; les apportant à diverſes fois, & mes livres auſſi. Pour ce qui nous eſtoit reſté de bagues & d'argent, il eſtoit déja en lieu d'aſſûrance : nous n'en avons pas encore eu beſoin. Le voiſinage du fleuve nous fait ſubſiſter ; ſinon avec luxe & délicateſſe, avec beaucoup de

ſanté tout au moins. J'y prens du poiſſon que je vas vendre en une ville que ce mont vous cache, & où je ne ſuis connu de perſonne. Mon poiſſon n'eſt pas ſi-toſt ſur la place qu'il eſt vendu. Tous les habitans ſont gens riches, de bonne chere, fort pareſſeux. Ils ont peine à ſortir de leurs murailles, comment viendroient-ils icy m'interrompre? Si ce n'eſt que voſtre mary s'en mêle à la fin, & qu'il nous envoye des amans, ſoit de ce lieu-là, ſoit d'un autre: les amans ſe font paſſage par tout; ce n'eſt pas pour rien que leur protecteur a des aîles. Ces filles, comme vous voyez, ſont en âge de l'appréhender. Je ne ſuis pourtant pas certain qu'elles prennent la choſe du meſme biais que l'a toûjours pris leur mere. Voilà, Madame, comme je ſuis arrivé icy. Le vieillard finit par l'éxagération de ſon bonheur, & par les louanges de la ſolitude. Mais, mon pere, reprit Pſyché, eſt-ce un ſi grand bien que cette ſolitude dont vous parlez? eſt-il poſſible que vous ne vous y ſoyez point ennuyé, vous ny voſtre fille? A quoy vous eſtes-vous occupez pendant dix années! A nous préparer pour une autre vie, luy répondit le vieillard: nous avons fait des réfléxions ſur ſes fautes & ſur les erreurs à quoy

quoy ſont ſujets les hommes. Nous avons employé le temps à l'étude. Vous ne me perſuaderez point, repartit Pſyché, qu'une grandeur légitime & des plaiſirs innocens ne ſoient préferables au train de vie que vous menez. La véritable grandeur à l'égard des Philoſophes, luy repliqua le Vieillard, eſt de regner ſur ſoy-meſme, & le véritable plaiſir de joüir de ſoy. Cela ſe trouve en la ſolitude, & ne ſe trouve guere autre part. Je ne vous dis pas que toutes perſonnes s'en accommodent; c'eſt un bien pour moy, ce ſeroit un mal pour vous. Une perſonne que le Ciel a composée avec tant de ſoin & avec tant d'art, doit faire honneur à ſon ouvrier, & regner ailleurs que dans le déſert. Helas! mon pere, dit noſtre Heroïne en ſoûpirant, vous me parlez de regner, & je ſuis eſclave de mon ennemie. Sur qui voulez-vous que je regne? Ce ne peut eſtre ny ſur mon cœur, ny ſur celuy de l'Amour; de regner ſur d'autres, c'eſt une gloire que je refuſe. Là-deſſus elle luy conta ſon hiſtoire ſuccinctement. Après avoir achevé, vous voyez, dit-elle, combien j'ay ſujet de craindre Venus. J'ay toutefois réſolu de me mettre en queſte de mon mary

devant que le jour se passe. Sa bruslure m'inquiéte trop : ne sçavez-vous point un secret pour la guérir sans douleur & en un moment ? Le Vieillard soûrit : J'ay, dit-il, cherché toute ma vie dans les simples, dans les compositions, dans les mineraux, & n'ay pû encore trouver de remede pour aucun mal : mais croyez-vous que les Dieux en manquent ? Il faut bien qu'ils en ayent de bons, & de bons Médecins aussi, puisque la mort ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner vostre époux : pour cela il vous faut attendre ; laissez-le dormir sur sa colere : si vous vous présentez à luy devant que le temps l'ait adouci, vous vous mettez au hazard d'estre rebutée, ce qui vous seroit d'une très-périlleuse conséquence pour l'avenir. Quand les maris se sont fâchez une fois, & qu'ils ont fait une fois les difficiles, la mutinerie ne leur couste plus rien après. Psyché se rendit à cet avis, & passa huit jours en ce lieu-là, sans y trouver le repos que son hoste luy promettoit. Ce n'est pas que l'entretien du Vieillard & celuy mesme des jeunes filles, ne charmassent quelquefois son mal ; mais incontinent elle retournoit aux soûpirs, &

le Vieillard luy diſoit que l'affliction diminueroit ſa beauté qui eſtoit le ſeul bien qui luy reſtoit & qui feroit infailliblement revenir les autres. On n'avoit point encore allegué de raiſon à noſtre Heroïne qui luy pluſt tant. Ce n'eſtoit pas ſeulement au Vieillard qu'elle parloit de ſa paſſion : elle demandoit quelquefois conſeil aux choſes inanimées : elle importunoit les arbres & les rochers. Le Vieillard avoit fait une longue route dans le fond du bois. Un peu de jour y venoit d'enhaut. Des deux coſtez de la route eſtoient des réduits où une Belle pouvoit s'endormir ſans beaucoup de témerité. Les Sylvains ne fréquentoient pas cette foreſt ; ils la trouvoient trop ſauvage. La commodité du lieu obligea Pſyché d'y faire des vers, & d'en rendre les Heſtres participans. Elle rappella les idées de la Poëſie que les Nymphes luy avoient données. Voicy à peu près le ſens de ſes Vers.

Que nos plaiſirs paſſez augmentent nos ſupplices !
Qu'il eſt dur d'éprouver après tant de délices
Les cruautez du ſort !
Faloit-il eſtre heureuſe avant qu'eſtre coupable ?

Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,
Pourquoy m'aimer d'abord?

Que ne punissois-tu mon crime par avance!
Il est bien temps d'oster à mes yeux ta présence,
Quand tu luis dans mon cœur.
Encor si j'ignorois la moitié de tes charmes!
Mais je les ay tous veus: j'ay veu toutes les armes
Qui te rendent vainqueur.

J'ay veu la beauté mesme, & les graces dormantes.
Un doux ressouvenir de cent choses charmantes
Me suit dans les déserts.
L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.
Ma memoire me dit: Quoy Psyché, tu respires
Après ce que tu perds?

Cependant il faut vivre; Amour m'a fait défense
D'attenter sur des jours qu'il tient en sa puissance,
Tout malheureux qu'ils sont.
Le cruel veut, hélas! que mes mains soient captives.
Je n'ose me soustraire aux peines excessives
Que mes remords me font.

C'est ainsi qu'en un bois Psyché contoit aux arbres
Sa douleur dont l'excès faisoit fendre les marbres
Habitans de ces lieux.
Rochers qui l'écoutiez avec quelque tendresse,
Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de sa tristesse
Ont versé ses beaux yeux.

Elle n'avoit guére d'autre plaisir. Une fois pourtant la curiosité de son sexe & la sienne propre, luy fit écouter une conversation secrette des deux Bergeres. Le Vieillard avoit permis à l'aînée de lire certaines Fables amoureuses que l'on composoit alors, à peu près comme nos Romans, & l'avoit défendu à la cadette, luy trouvant l'esprit trop ouvert & trop éveillé. C'est une conduite que nos meres de maintenant suivent aussi. Elles défendent à leurs filles cette lecture pour les empêcher de sçavoir ce que c'est qu'Amour : en quoy je tiens qu'elles ont tort, & cela est mesme inutile, la Nature servant d'Astrée. Ce qu'elles gagnent par-là n'est qu'un peu de temps : encore n'en gagnent-elles point : une fille qui n'a rien lû, croit qu'on n'a garde de la tromper, & est plustost prise. Il est de l'Amour comme du jeu ; c'est

prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruſes, non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en garantir. Si jamais vous avez des filles, laiſſez les lire. Celles-cy s'entretenoit à l'écart. Pſyché eſtoit aſſiſe à quatre pas d'elles ſans qu'on la viſt. La cadette dit à l'aînée : Je vous prie, ma ſœur, conſolez-moy : je ne me trouve plus belle comme je faiſois : vous ſemble-t'il pas que la préſence de Pſyché nous ait changé l'une & l'autre ? j'avois du plaiſir à me regarder devant qu'elle vint, je n'y en ay plus. Et ne vous regardez pas, dit l'aînée. Il ſe faut bien regarder, reprit la cadette : comment feroit-on autrement pour s'ajuſter comme il faut ? Penſez-vous qu'une fille ſoit comme une fleur qui ſçait arranger ſes feüilles ſans ſe ſervir de miroir ? Si j'étois rencontrée de quelqu'un qui ne me trouvaſt pas à ſon gré.... Rentrée dans ce déſert, dit l'aînée : vous me faites rire. Je ſçais bien, reprit la cadette, qu'il eſt difficile d'y aborder ; mais cela n'eſt pas abſolument impoſſible. Pſyché n'a point d'aîle, ny nous non plus, nous nous y rencontrons cependant. Mais à propos de Pſyché, que ſignifient les paroles qu'elle a gravées ſur nos Heſtres ? Pourquoy mon pere l'a-t'il priée de ne les point expli-

quer ? D'où vient qu'elle ſoûpire inceſſamment ? Qui eſt cet Amour qu'elle dit qu'elle aime ? Il faut que ce ſoit ſon frere, repartit l'aînée. Je gagerois bien que non, dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frere ? C'eſt donc ſon mary, repliqua la ſœur. Je vous entends bien, reprit la cadette: mais les maris viennent-ils au monde tout faits ? Ne ſont-ils point quelque autre choſe auparavant ? Qu'étoit l'Amour à ſa femme devant que de l'épouſer ? C'eſt ce que je vous demande. Et ce que je ne vous diray pas, répondit la ſœur ; car on me l'a défendu. Vous feriez bien étonnée, dit la jeune fille, ſi je le ſçavois déjà. C'eſt un mot qui m'eſt venu dans l'eſprit ſans que perſonne me l'ait appris. Devant que l'Amour fuſt le mary de Pſyché c'eſtoit ſon amant. Qu'eſt-ce à dire amant ; s'écria l'aînée ; y a-t'il des amans au monde ? S'il y en a ? reprit la cadette ; voſtre cœur ne vous l'a-t'il point encore dit ? Il y a tantoſt ſix mois que le mien ne me parle d'autre choſe. Petite fille, reprit ſa ſœur, ſi l'on vous entend, vous ſerez criée. Quel mal y a-t'il à ce que je dis ? luy repartit la jeune Bergere. Hé, ma chere ſœur, continua-t'elle en luy jettant

ſes deux bras au cou, apprenez-moy, je vous prie, ce qu'il y a dans vos Livres. On ne le veut pas, dit l'aînée. C'eſt à cauſe de cela, reprit la cadette, que j'ay une extreſme envie de le ſçavoir. Je me laſſe d'eſtre un enfant & une ignorante. J'ay réſolu de prier mon pere qu'il me meine un de ces jours à la ville: & la premiere fois que Pſyché ſe parlera à elle-meſme, ce qui luy arrive ſouvent eſtant ſeule, je me cacheray pour l'entendre. Cela n'eſt pas néceſſaire, dit tout haut Pſyché de l'endroit où elle eſtoit. Elle ſe leva auſſi-toſt, & courut à nos deux Bergeres qui ſe jetterent à ſes genoux ſi confuſes qu'à peine purent-elles ouvrir la bouche pour luy demander pardon. Pſyché les baiſa, les prit par la main, & les fit aſſeoir à coſté d'elle, puis leur parla de cette maniere. Vous n'avez rien dit qui m'offenſe, les belles filles. Et vous, continua-t'elle en s'adreſſant à la jeune ſœur & en la baiſant encore une fois, je vous ſatisferay tout à l'heure ſur vos ſoupçons. Voſtre pere m'avoit priée de ne le pas faire: mais puiſque ſes précautions ſont inutiles, & que la Nature vous en a déjà tant appris, je vous diray qu'en effet il y a au monde un certain peuple agréable,

ble, insinuant, dont les manieres sont tout-à-fait douces, qui ne songe qu'à nous plaire, & nous plaist aussi. Il n'a rien d'extraordinaire en son visage ny en sa mine, cependant nous le trouvons beau par dessus tous les autres peuples de l'univers. Quand on en vient-là les sœurs & les freres ne sont plus rien. Ce peuple est répandu par toute la terre sous le nom d'amans. De vous dire précisément comme il est fait, c'est une chose impossible ; en certains païs il est blanc ; en d'autres païs il est noir. L'Amour ne dédaignoit pas d'en faire partie. Ce Dieu estoit mon amant devant que de m'épouser ; & ce qui vous étonneroit si vous sçaviez comme se gouverne le monde, c'est qu'il l'estoit mesme estant mon mary ; mais il ne l'est plus. Ensuite de cette déclaration Psyché leur conta son avanture bien plus au long qu'elle ne l'avoit contée au Vieillard. Son récit estant achevé ; Je vous ay, dit-elle, conté ces choses afin que vous fassiez dessus des réflexions, & qu'elles vous servent pour la conduite de vostre vie. Non que mes malheurs provenant d'une cause extraordinaire doivent estre tirez à conséquence par des Bergeres, ny qu'ils doivent vous dégouster d'une

passion dont les peines mesme sont des plaisirs. Comment résisteriez-vous à la puissance de mon mary? Tout ce qui respire luy sacrifie. Il y a des cœurs qui s'en voudroient dispenser. Ces cœurs y viennent à leur tour. J'ay veu le temps que le mien estoit du nombre. Je dormois tranquillement, on ne m'entendoit point soûpirer, je ne pleurois point; je n'estois pas plus heureuse que je la suis, cette felicité languissante n'est pas une chose si souhaitable que vostre pere se l'imagine. Les Philosophes la cherchent avec un grand soin, les morts la trouvent sans nulle peine. Et ne vous arrestez pas à ce que les Poëtes disent de ceux qui aiment: ils leur font passer leur plus bel âge dans les ennuis: les ennuis d'amour ont cela de bon qu'ils n'ennuyent jamais. Ce que vous avez à faire est de bien choisir, & de choisir une fois pour toutes: une fille qui n'aime qu'en un endroit ne sçauroit estre blâmée; pourveu que l'honnesteté, la discrétion, la prudence, soient conductrices de cette affaire, & pourveu qu'on garde des bornes, c'est-à-dire qu'on fasse semblant d'en garder. Quand vos amours iront mal, pleurez, soûpirez, désesperez-vous; je n'ay que faire de vous le dire; faites seule-

ment que cela ne paroiſſe pas ; quand elles iront bien, que cela paroiſſe encore moins ; ſi vous ne voulez que l'envie s'en meſle, & qu'elle corrompe de ſon venin toute voſtre béatitude ; comme vous voyez qu'il eſt arrivé à mon égard. J'ay crû vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis ; & ne comprends pas la penſée de voſtre pere. Il ſçait bien que vous ne demeurerez pas toûjours dans cette ignorance ; qu'attend-il donc ? Que voſtre propre expérience vous rende ſages. Il me ſemble qu'il vaudroit mieux que ce fuſt l'expérience d'autruy ; & qu'il vous permiſt la lecture à l'une auſſi bien qu'à l'autre : je vous promets de luy en parler. Pſyché plaidoit la cauſe de ſon Epoux : & peut-eſtre ſans cela n'auroit-elle pas inſpiré ces ſentimens aux deux jeunes filles. Les ſœurs l'écoutoient comme une perſonne venuë du Ciel. Il ſe tint enſuite entre les trois Belles un conſeil ſecret touchant les affaires de noſtre Heroïne. Elle demanda aux Bergeres ce qu'il leur ſembloit de ſon avanture, & quelle conduite elle avoit à tenir de là en avant. Les ſœurs la prierent de trouver bon qu'elles demeuraſſent dans le reſpect, & s'abſtinſſent de dire leur ſenti-

ment: il ne leur appartenoit pas, dirent-elles, de déliberer ſur la fortune d'une Déeſſe. Quel conſeil pouvoit-on attendre de deux jeunes filles qui n'avoient encore veu que leur troupeau? Noſtre Heroïne les preſſa tant que l'aînée luy dit qu'elle approuvoit ſes ſoûmiſſions & ſon repentir: qu'elle luy conſeilloit de continuer; car cela ne pouvoit luy nuire & pouvoit extrêmement luy profiter: qu'aſſeurément ſon mary n'avoit point diſcontinué de l'aimer; ſes reproches, & le ſoin qu'il avoit eu d'empêcher qu'elle ne mouruſt, ſa colere meſme en eſtoient des témoignages infaillibles: il vouloit ſans plus luy faire acheter ſes bonnes graces, pour les luy rendre plus précieuſes. C'eſtoit un ſecond ragouſt dont il s'aviſoit, & qui, tout conſideré, n'eſtoit pas à beaucoup près ſi étrange que le premier. La cadette fut d'un avis tout contraire, & s'emporta fort contre l'Amour. Ce Dieu eſtoit-il raiſonnable? Avoit-il des yeux de laiſſer languir à ſes pieds la fille d'un Roy, Reine elle-meſme de la beauté? Tout cela, parce qu'on avoit eu la curioſité de le voir. La belle raiſon de quitter ſa femme, & de faire un ſi grand bruit! S'il

euſt eſté laid,il euſt eu ſujet de ſe fâcher; mais eſtant ſi beau, on luy avoit fait plaiſir. Bien loin que cette curioſité fuſt blâmable, elle méritoit d'ètre loüée, comme ne pouvant provenir que d'excés d'amour. Si vous m'en croyez, Madame, vous attendrez que voſtre mary revienne au logis. Je ne connois ny le naturel des Dieux, ny celuy des hommes, mais je juge d'autruy par moi-meſme, & crois que chacun eſt fait à peu prés de la meſme ſorte; quand nous avons quelque différend ma ſœur & moy, ſi je fais la froide & l'indifférente elle me recherche; ſi elle ſe tient ſur ſon quant à moy, je vas au devant. Pſyché admira l'eſprit de nos deux Bergeres, & conjectura que la cadette avoit attrapé les livres dont la bibliothéque de ſa ſœur eſtoit compoſée, & les avoit leus en cachette. Ajoûtez aux livres l'excellence du naturel, lequel ayant eſté fort heureux dans la mere de ces deux filles, revivoit en l'une & en l'autre avec avantage, & n'avoit point eſté abâtardy par la ſolitude. Pſyché préféra l'avis de l'aînée à celuy de la cadette. Elle réſolut de ſe mettre en queſte de ſon mary dès le lendemain. Cette entrepriſe avoit quelque choſe de hardy & de bien eſtrange. La fille d'un

Roy aller ainſi ſeule ! car pour eſtre femme d'un Dieu, ce n'eſtoit pas une qualité qui deuſt faire trouver de la meſſéance en la choſe : les Déeſſes vont & viennent comme il leur plaiſt, & perſonne n'y trouve à dire. La difficulté eſtoit plus grande à l'égard de noſtre Héroïne : non ſeulement elle appréhendoit de rencontrer les ſatellites de ſon ennemie, mais tous les hommes en général. Eh, le moyen d'empêcher qu'on ne la reconnuſt d'abord ? Quoy que ſon habit fuſt de deüil, c'eſtoit auſſi un habit de nopces, chargé de diamans en beaucoup d'endroits, & qui avoit conſommé deux années du revenu de ſon pere. Tant de beauté en une perſonne; & de richeſſes en ſon veſtement tenteroit le premier venu. Elle eſperoit véritablement que ſon mary préſerveroit la perſonne, & empêcheroit que l'on n'y touchaſt : les diamans deviendroient ce qu'il plairoit au deſtin. Quand elle n'auroit rien eſperé, je crois qu'il n'en euſt eſté autre choſe. Jö courut par toute la terre : on dit qu'elle eſtoit piquée d'une mouche : je ſoupçonne fort cette mouche de reſſembler à l'Amour, autrement que par les aîles. Bien prit à Pſyché que la mouche qui la piquoit eſtoit ſon mary ;

cela excuſoit toutes choſes. L'aînée des deux filles luy propoſa de ſe faire faire un autre habit dans cette Ville voiſine dont j'ay parlé : leur pere auroit ce ſoin-là, ſi elle le jugeoit à propos. Pſyché qui voyoit que cette fille eſtoit d'une taille à peu près comme la ſienne, aima mieux changer d'habit avec elle, & voulut que la métamorphoſe s'en fiſt ſur le champ. C'eſtoit une occaſion de s'acquitter envers ſes hoſteſſes. Quelle ſatisfaction pour elle, ſi le prix de ces diamans augmentoit celuy de ces filles, & y faiſoit mettre l'enchere par plus d'amans ! Qui ſe trouva empêchée ce fut la Bergere. Le reſpect, la honte, la répugnance de recevoir ce préſent, mille choſes l'embarraſſoient : elle appréhendoit que ſon pere ne la blâmaſt. Toutes Bergeres qu'eſtoient ces filles, elles avoient du cœur, & ſe ſouvenoient de leur naiſſance quand il en eſtoit beſoin. Il falut cette fois-là que l'aînée ſe laiſſaſt perſuader ; à condition, dit-elle, que cet habit luy tiendroit lieu de dépoſt. Nos deux traveſties ſe trouverent en leurs nouveaux accouſtremens, comme ſi Pſyché n'euſt fait toute ſa vie autre choſe qu'eſtre Bergere, & la Bergere qu'eſtre Princeſſe. Quand elles ſe préſenterent au Vieillard,

il eut de la peine à les reconnoiſtre. Pſyché ſe fit un divertiſſement de cette métamorphoſe. Elle commençoit à mieux eſperer gouſtant les raiſons qu'on luy apportoit. Le lendemain ayant trouvé le Vieillard ſeul elle luy parla ainſi ; Vous ne pouvez pas toûjours vivre, & eſtes en un âge qui vous doit faire ſonger pour vos filles : que deviendront-elles, ſi vous mourez ? Je leur laiſſeray le Ciel pour tuteur, reprit le Vieillard ; puis l'aînée a de la prudence ; & toutes deux ont aſſez d'eſprit. Si la Parque me ſurprend, elles n'auront qu'à ſe retirer dans cette ville voiſine : le peuple y eſt bon, & aura ſoin d'elles. Je vous confeſſe que le plus ſeur eſt de prévenir la Parque. Je les conduiray moy-meſme en ce lieu dès que vous ſerez partie. C'eſt un lieu de felicité pour les femmes ; elles y font tout ce qu'elles veulent, & cela leur fait vouloir tout ce qui eſt bien. Je ne crois pas que mes filles en uſent autrement. S'il eſtoit bien-ſéant à moy de les loüer, je vous dirois que leurs inclinations ſont bonnes, & que l'exemple & les leçons de leur mere ont trouvé en elles des ſujets déjà diſpoſez à la vertu. La cadette ne vous a-t'elle point ſemblé un peu libre ? Ce n'eſt que gayeté

&

& jeunesse, reprit Psyché. Elle n'aime pas moins la gloire que son aînée. L'âge luy donnera de la retenuë : la lecture luy en auroit déja donné si vous y aviez consenti. Au reste servez-vous des diamans qui sont sur l'habit que j'ay laissé à vos filles : cela vous aidera peut-estre à les marier. Non que leur beauté ne soit une dot plusque suffisante ; mais vous sçavez aussi bien que moy, que quand la beauté est riche, elle est de moitié plus belle. Le Vieillard eut trop de fierté pour un Philosophe. Il ne se voulut charger de l'habit qu'à condition de n'y point toucher. Dès le mesme jour tous quatre partirent de ce désert. Quand ils eurent passé la ravine, & le petit sentier bordé de ronces, ils se séparerent. Le Vieillard avec ses enfans prit le chemin de la ville ; Psyché celuy que la fortune luy présenta. La peine de se quitter fut égale, & les larmes bien réciproques. Psyché embrassa cent fois les deux jeunes filles, & les asseura que si elle rentroit en grace elle feroit tant auprès de l'Amour qu'il les combleroit de ses biens, leur départiroit à petite mesure ses maux, justement ce qu'il en faudroit pour leur faire trouver les biens meilleurs. Après le renouvellement

des adieux & celuy des larmes chacun ſuivit ſon chemin; ce ne fut pas ſans tourner la teſte. La famille du Vieillard arriva heureuſement dans le lieu où elle avoit deſſein de s'établir. Je vous conterois ſes avantures, ſi je ne m'eſtois point preſcrit des bornes plus reſſerrées. Peut-eſtre qu'un jour les mémoires que j'ay recüeillis tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exercera ſur cette matiere, & qui s'en acquittera mieux que moy: maintenant je n'acheveray que l'hiſtoire de noſtre Heroïne. Si-toſt qu'elle eut perdu de veuë ces perſonnes, ſon deſſein ſe repréſenta à elle tel qu'il eſtoit, avec ſes inconveniens, ſes dangers, ſes peines, dont elle n'avoit apperçû juſques-là qu'une petite partie. Il ne luy reſtoit de tant de tréſors qu'un ſimple habit de Bergere. Les Palais où il luy faloit coucher eſtoient quelquefois le tronc d'un arbre, quelquefois un antre, ou une maſure. Là pour compagnie elle rencontroit des hiboux & force ſerpens. Son manger croiſſoit ſur le bord de quelque fontaine, ou pendoit aux branches des cheſnes, ou ſe trouvoit parmy celles des palmiers. Qui l'auroit veuë pendant le midy, lorſque la campagne n'eſt qu'un déſert, contrainte de s'ap-

puyer contre la premiere pierre qu'elle rencontroit, & n'en pouvant plus de chaleur, de faim, & de lassitude, priant le Soleil de modérer quelque peu l'excessive ardeur de ses rayons, puis considérant la terre, & ressuscitant avec ses larmes les herbes que la canicule avoit fait mourir; qui l'auroit veuë, dis-je, en cet estat, & ne se seroit pas fondu en pleurs aussi bien qu'elle, auroit esté un véritable rocher. Deux jours se passerent à aller de costé & d'autre, puis revenir sur ses pas, aussi peu certaine du lieu par où elle vouloit commencer sa queste que de la route qu'il faloit prendre. Le troisiéme elle se souvint que l'Amour luy avoit recommandé sur toutes choses de le venger. Psyché estoit bonne: jamais elle n'auroit pû se résoudre de faire du mal à ses sœurs autrement que par un motif d'obéïssance, quelque méchantes & quelque dignes de punition qu'elles fussent. Que si elle avoit voulu tuer son mary, ce n'estoit pas comme son mary, mais comme dragon. Aussi ne se proposa-t'elle point d'autre vengeance que de faire accroire à chacune de ses sœurs séparément que l'Amour vouloit l'épouser, ayant repudié leur cadette comme indigne de

l'honneur qu'il luy avoit fait : tromperie qui dans l'apparence n'aboutiſſoit qu'à les faire courir l'un & l'autre, & leur faire conſumer un peu plus de temps autour d'un miroir. Dans cette réſolution elle ſe remet en chemin : & comme une perſonne de ſon ſexe vint à paſſer, (elle avoit ſoin de ſe détourner des hommes,) elle la pria de luy dire par où on alloit à certains Royaumes, ſituez en un canton, qui eſtoit entre telle contrée, enfin où régnoient les ſœurs de Pſyché. Le nom de Pſyché eſtoit plus connu que celuy de ces Royaumes ; ainſi cette femme comprit par-là ce que l'on luy demandoit, & enſeigna à noſtre Bergere une partie de la route qu'il falloit ſuivre. A la premiere croiſée de chemins qu'elle rencontra ſes frayeurs ſe renouvellerent. Les gens qu'avoit envoyé Venus pour ſe ſaiſir d'elle, ayant rendu à leur Reine un fort mauvais compte de leur recherche, cette Déeſſe ne trouva point d'autre expédient que de faire trompeter ſa rivale. Le Crieur des Dieux eſt Mercure ; c'eſt un de ſes cent meſtiers. Venus le prit dans ſa belle humeur ; & après s'eſtre laiſſé dérober par ce Dieu deux ou trois baiſers, & une paire de pendans d'o-

reilles, elle fit marché avec luy, moyennant lequel il ſe chargea de crier Pſyché par tous les carrefours de l'Univers, & d'y faire planter des poteaux où ce placard ſeroit affiché :

De par la Reine de Cythere,
Soient dans l'un & l'autre Hemiſphere
Tous humains deument avertis,
Qu'elle a perdu certaine eſclave blonde,
Se diſant femme de ſon fils,
Et qui court à préſent le monde.
Quiconque enſeignera ſa retraite à Venus,
(Comme c'eſt choſe qui la touche)
Aura trois baiſers de ſa bouche;
Qui la luy livrera, quelque choſe de plus.

Noſtre Bergere rencontra donc un de ces poteaux ; il y en avoit à toutes les croiſées de chemins un peu fréquentez. Après ſix jours de travail elle arriva au Royaume de ſon aînée. Cette malheureuſe femme ſçavoit déjà par le moyen des placards ce qui eſtoit arrivé à ſa ſœur. Ce jour-là elle eſtoit ſortie afin d'en voir un. La ſatisfaction qu'elle en eut, fut vé-

ritablement aſſez grande pour mériter qu'elle la gouſtaſt à loiſir. Ainſi elle renvoya à la ville la meilleure partie de ſon train ; & voulut coucher en une maiſon des champs où elle alloit quelquefois, ſituée au-deſſus d'une prairie fort agréable & fort étenduë. Là ſa joye ſe dilatoit, quand noſtre Bergere paſſa. La maudite Reine avoit voulu qu'on la laiſſaſt ſeule. Deux ou trois de ſes Officiers & autant de femmes ſe promenoient à cinq cens pas d'elle, & s'entretenoient poſſible de leur amour, plus attachez à ce qu'ils diſoient qu'à ce que penſoit leur maiſtreſſe. Pſyché la reconnut d'aſſez loin. L'autre eſtoit tellement occupée à ſe réjoüir du placard, que ſa ſœur ſe jetta à ſes genoux devant qu'elle l'apperçuſt. Quelle témérité à une Bergere ! ſurprendre ſa Majeſté ! la retirer de ſes rêveries ! ſe jetter à ſes genoux ſans l'en avertir ! Il faloit chaſtier cette audacieuſe. Hé, qui es-tu inſolente qui oſes ainſi m'approcher ? Helas ! Madame, je ſuis voſtre ſœur, autrement l'Epouſe de Cupidon, maintenant eſclave, & ne ſçachant preſque que devenir. La curioſité de voir mon mary l'a mis en telle colere qu'il m'a chaſſée. Pſyché, m'a-t'il

dit, vous ne méritez pas d'estre aimée d'un Dieu : Pourvoyez-vous d'Epoux ou d'amant, comme vous le jugerez à propos ; car de vostre vie vous n'aurez aucune part à mon cœur. Si je l'avois donné à vostre aînée, elle l'auroit conservé ; & ne seroit pas tombée dans la faute que vous avez faite ; je ne serois pas malade d'une brûlure qui me cause des douleurs extrêmes, & dont je ne gueriray de long-temps. Vous n'avez que de la beauté ; j'avouë que cela fait naître l'amour ; mais pour le faire durer il faut autre chose, il faut ce qu'a vostre aînée, de l'esprit, de la beauté & de la prudence. Je vous ay dit les raisons qui m'empeschoient de me laisser voir : vostre sœur s'y seroit renduë ; mais pour vous ce n'a esté que légereté d'esprit, contradiction, opiniastreté. Je ne m'étonne plus que ma mere ait desaprouvé nostre mariage : elle voyoit vos défauts : que je luy propose de trouver bon que j'épouse vostre sœur, je suis certain qu'elle l'agréra. Si je faisois cas de vous, je prendrois le soin moy-mesme de vous punir : je laisse cela à ma mere ; elle s'en sçaura acquitter. Soyez son esclave, puisque vous ne meritez pas d'estre mon épouse. Je vous répudie,

& vous donne à elle. Vostre employ sera, si elle me croit, de garder certaine sorte d'oison qu'elle fait nourrir dans sa ménagerie d'Amathonte. Allez-la trouver tout incontinent, portez luy ces lettres; & passez par le Royaume de vostre aînée. Vous luy direz que je l'aime, & que si elle veut m'épouser, tous ces trésors sont à elle. Je vous ay traitée comme une étourdie & comme un enfant. Je la traiteray d'une autre maniere; & luy permettray de me voir tant qu'il luy plaira. Qu'elle vienne seulement; & s'abandonne à l'haleine du Zéphire, comme déja elle a fait; j'auray soin qu'elle soit enlevée dans mon Palais. Oubliez entierement nostre Hymen: je ne veux pas qu'il vous en reste la moindre chose; non pas mesme cet habit que vous portez maintenant: dépoüillez-le tout à l'heure, en voilà un autre: il a falu obéir. Voilà, Madame, quel est mon sort. La sœur se croyant déjà entre les bras de l'Amour, chatoüillée de ce témoignage de son mérite, & de mille autres pensées agréables, ne marchanda point à se résoudre en son ame à quitter mary & enfans. Elle fit pourtant la petite bouche devant Psyché: & regardant sa cadette avec un visage de Matrone: Ne vous avois-

je

je pas dit auſſi, luy repartit-elle, qu'une honneſte femme ſe devoit contenter du mary que les Dieux luy avoient donné, de quelque façon qu'il fuſt fait, & ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaiſoit à ce mary qu'elle pénétraſt? Si vous m'euſſiez creuë, vous ne ſeriez pas vagabonde comme vous eſtes. Voilà ce que c'eſt qu'une jeuneſſe inconſidérée, qui veut agir à ſa teſte; & qui ne croit pas les conſeils. Encore eſtes-vous heureuſe d'en eſtre quitte à ſi bon marché. Vous méritiez que voſtre mary vous fiſt enfermer dans une tour. Or bien ne raiſonnons plus ſur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire eſt de vous montrer le moins qu'il vous ſera poſſible; & puiſque l'Amour veut que vous ne bougiez d'avec les oiſons, ne les point quitter. Il y a meſme trop de ſomptuoſité à voſtre habit. Cela ne ſent pas ſa criminelle aſſez repentante. Coupez ces cheveux, & prenez un ſac; je vous en feray donner un: vous laiſſerez icy cet accouſtrement. Pſyché la remercia. Puiſque vous voulez, ajouſta la faiſeuſe de remontrance, ſuivre toûjours voſtre fantaiſie, je vous abandonne: & vous laiſſe aller où il vous plaira. Quant aux propoſitions de l'Amour, nous ferons

ce qu'il ſera à propos de faire. Là-deſſus elle ſe tourna vers ſes gens ; & laiſſa Pſyché qui ne s'en ſoucioit pas trop, & qui voyoit bien que ſon aînée avoit mordu à l'hameçon : car à peine tenoit-elle à terre, n'en pouvant plus qu'elle ne fuſt ſeule pour donner un libre cours à ſa joye. Pſyché de ce meſme pas s'en alla faire à ſon autre ſœur la meſme ambaſſade. Cette ſœur-cy n'avoit plus d'Epoux. Il eſtoit allé en l'autre monde à grandes journées, & par un chemin plus court que celuy que tiennent les gens du commun : les Médecins le luy avoient enſeigné. Quoy qu'il n'y euſt pas plus d'un mois qu'elle eſtoit veuve, il y paroiſſoit déjà : c'eſt-à-dire que ſa perſonne eſtoit en meilleur eſtat ; peut-eſtre l'entendiez-vous d'autre ſorte. Si bien que cette puiſnée eſtant de deux ans plus jeune, plus nouvelle mariée, & moins de fois mere que l'autre, le rétabliſſement de ſes charmes n'eſtoit pas une affaire de ſi longue haleine : elle pouvoit bien pluſtoſt & plus hardiment ſe préſenter à l'Amour ! l'autre avoit des réparations à faire de tous les coſtez. Le bain y fut employé, les chimiſtes, les atourneuſes. Cela étonna le Roy ſon mary. La galanterie croiſ-

ſoit à veuë d'œil, les Galands ne paroiſſoient point. Il n'y avoit ny ingrédient, ny eau, ny eſſence qu'on néprouvaſt : mais tout cela n'eſtoit que plaſtrer la choſe. Les charmes de la pauvre femme eſtoient trop avant dans les chroniques du temps paſſé pour les rappeller ſi facilement. Tandis qu'elle fait ſes préparatifs, ſa ſeconde ſœur la prévient, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au ſommet ſans rencontrer de dragons. Cela luy plût fort : elle crût que l'Amour luy épargnoit ces frayeurs par un privilege particulier ; tourna vers l'endroit où elle & ſa ſœur avoient coûtume de ſe préſenter ; & pour eſtre enlevée plus aiſément par le Zéphire elle ſe planta ſur un roc qui commandoit aux abyſmes de ces lieux-là. Amour, dit-elle, me voilà venuë : noſtre étourdie de cadette m'a aſſeurée que tu me voulois épouſer. Je n'attendois autre choſe ; & me doutois bien que tu la répudierois pour l'amour de moy ; car c'eſt une écervelée. Regarde comme je te ſuis déja obéïſſante. Je ne feray pas comme a fais ma ſœur Pſyché. Elle a voulu à toute force te voir : moy je veux tout ce que l'on veut : montre-toy, ne te montre pas, je me tien-

dray très-heureuſe. Si tu me careſſes, tu verras comme je ſçais y répondre : ſi tu ne me careſſes pas, mon défunct mary m'y a tout accoûtumée. Je te feray rire de ſon régime, & je t'en diray mille choſes divertiſſantes : tu ne t'ennuyras point avec moy. Ma ſœur Pſyché n'eſtoit qu'un enfant qui ne ſçavoit rien ; moy je ſuis un eſprit fait. O Dieux ! je ſens déjà une douce haleine. C'eſt celle de ton ſerviteur Zéphire. Que ne l'as-tu envoyé luy-meſme ; il m'auroit pluſtoſt enlevée ; j'en ſerois pluſtoſt entre tes bras, & tu en ſerois pluſtoſt entre les miens : Je prétends que tu trouves la choſe égale ; & puiſque tu as de l'amour, tu dois avoir auſſi de l'impatience. Adieu miſérables mortelles que les hommes aiment : vous voudriez bien eſtre aimées comme moy d'un Dieu qui n'euſt point de poil au menton : ce n'eſt pas pour vous : qu'il vous ſuffiſe de m'invoquer, & je pourvoiray à vos néceſſitez amoureuſes. Diſant ces paroles elle s'abandonna dans les airs à ſon ordinaire ; & au lieu d'eſtre enlevée dans le Palais de l'Amour, elle tomba premierement ſur une pointe de rocher, & puis ſur une autre, de roc en roc ; chacun d'eux emporta ſa piéce : ils ſe la ren-

voyoient les uns aux autres comme un joüet : de maniere qu'elle arriva le plus joliment du monde au Royaume de Proſerpine. Quelques jours aprés ſon aînée ſe vint planter ſur le meſme roc. Celle-cy fit ſa harangue au Zéphire. Amant de Flore, luy cria-t'elle, quitte tes amours, & me viens porter dans le Palais de ton Maiſtre. Ne me bleſſe point en chemin; je ſuis délicate. Que ſi tu ne veux envoyer que ton haleine, cela ſuffira ; auſſi-bien n'aimay-je pas qu'on me touche, principalement les hommes : pour l'Amour, tant qu'il luy plaira. Prens garde ſur tout à ne point gaſter ma coëffure. Ayant dit ces mots elle tira un miroir de ſa poche ; & fut quelque temps à ſe regarder, racommodant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquefois rien ; non ſans ſe moüiller les lévres ; & tant de façons que ſi l'Amour avoit eſté là il en auroit ry. Elle remit ſon miroir ; accuſant le plus agréablement qu'elle puſt le Zéphire d'eſtre un pareſſeux, qui ne ſe ſoucioit que de ſes amours, négligeoit celles de ſon Maiſtre. Se moquoit-il de la laiſſer au Soleil ? Juſtement comme elle achevoit ces reproches, un petit Eurus qui s'eſtoit fortuitement égaré

vint paſſer à quatre pas d'elle ; jugez la joye. Noſtre prétenduë fiancée ſe donne le branle à ſoy-meſme : mais au lieu d'aller trouver l'Amour, comme elle penſoit, elle va trouver ſa ſœur, droit par le chemin que l'autre luy avoit tracé, ſans ſe détourner d'un pas. Ce ſont les Echos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux ſœurs. Ils la conterent quelque temps après au Zéphire. Luy incontinent en alla porter la nouvelle au fils de Venus qui le régala d'un fort beau préſent. Pſyché cependant continuoit de chercher l'Amour toûjours en ſon habit de bergere. Il avoit une telle grace ſur elle que ſi ſon ennemie l'euſt veüe avec cet habit, elle luy en auroit donné un de Déeſſe en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos & de nourriture avoient toutefois diminué ſes appas ; ſi bien que ſans une force de beauté extraordinaire ce n'auroit plus eſté que l'ombre de cet objet qui avoit tant fait parler de luy dans le monde. Bien luy prit d'avoir des charmes à moiſſonner pour le temps & pour la douleur, & encore de reſte pour elle. Le plus cruel de ſon avanture eſtoit les craintes qu'on luy donnoit. Tantoſt elle entendoit dire que Vénus

la faiſoit chercher par d'autres gens; quelquefois meſme qu'elle eſtoit tombée entre les mains de ſon ennemie, qui à force de tourmens l'avoit renduë méconnoiſſable. Un jour elle eut une telle alarme qu'elle ſe jetta dans une chapelle de Céres comme en un azile qui de bonne fortune ſe préſentoit. Cette chapelle eſtoit près d'un champ dont on venoit de couper les bleds. Là les laboureurs des environs offroient tous les ans les prémices de leur récolte. Il y avoit un grand monceau de javelle à l'entrée du Temple. Noſtre Bergere ſe proſterna devant l'image de la Déeſſe; puis luy mit au bras un chapeau de fleurs leſquelles elle venoit de cueïllir en courant & ſans aucun choix. C'eſtoit de ces fleurs qui croiſſent parmy les bleds. Pſyché avoit ouy dire aux Sacrificateurs de ſon pays qu'elles plaiſoient à Céres, & qu'une perſonne qui vouloit obtenir des Dieux quelque choſe ne devoit point entrer dans leur maiſon les mains vuides. Aprés ſon offrande elle ſe remit à genoux, & fit ainſi ſa priere : Divinité la plus néceſſaire qui ſoit au monde, nourrice des hommes, protege moy contre celle que je n'ay jamais offenſée : ſouffre ſeulement que je me cache pour

quelques jours entre les javelles qui ſont à la porte de ton Temple, & que je vive du bled qui en tombera. Cythérée ſe plaint de ce que ſon fils m'a voulu du bien, mais puis qu'il ne m'en veut plus, n'eſt-ce pas aſſez de ſatisfaction pour elle & aſſez de peine pour moy? Faut-il que la colere des Dieux ſoit ſi grande? S'il eſt vray que la juſtice ſe ſoit retirée parmy eux, ils doivent conſiderer l'innocence d'une perſonne qui leur a obéï en ſe mariant. Ay-je corrompu l'Oracle? Ay-je uſé d'aucun artifice pour me faire aimer? Puis-je mais ſi un Dieu me void? Quand je m'enfermerois dans une tour, ne me verroit-il pas? Tant s'en faut qu'en l'épouſant je crûſſe faire du déplaiſir à ſa mere, que je croyois épouſer un monſtre. Il s'eſt trouvé que c'eſtoit l'Amour, & que j'avois pû à ce Dieu. C'eſt donc un crime d'eſtre agréable? Helas! je ne le ſuis plus, & ne l'ay jamais eſté par ma faute. Il ne ſe trouvera pas que j'aye employé ny affeterie ny paroles enſorcelantes. Vénus a encore ſur le cœur l'indiſcrétion des Mortels qui ont quitté ſon culte pour m'honorer. Qu'elle ſe plaigne donc des Mortels; mais de moy c'eſt une injuſtice. Je leur ay dit qu'ils me faiſoient tort. Si les hommes

hommes ſont imprudens ce n'eſt pas à dire que je ſois coupable. C'eſt ainſi que noſtre Bergere ſe juſtifioit à Céres. Soit que les Déeſſes s'entendent, ou que celle-cy fuſt fâchée de ce qu'on l'avoit appellée nourrice, ou que le Ciel veüille que nos prieres ſoient véritablement des prieres & non des apologies, celle de Pſyché ne fut nullement écoutée. Céres luy cria de la voute de ſa Chapelle qu'elle ſe retiraſt au pluſt viſte, & laiſſaſt le tas de javelles comme il étoit; ſinon Vénus en auroit l'avis. Pourquoy rompre en faveur d'une Mortelle avec une Déeſſe de ſes amies? Vénus ne luy en avoit donné aucun ſujet: Qu'on diſt tout ce qu'on voudroit de ſa conduite, c'eſtoit une bonne femme, qui luy avoit obligation à la verité ainſi qu'à Bacchus; mais elle le ſçavoit bien reconnoiſtre, & le publioit par tout. Ce fut beaucoup de déplaiſir à Pſyché de ſe voir excluſe d'un azile, où elle auroit crû eſtre mieux venuë qu'en pas un autre qui fuſt au monde. En effet ſi Céres bien-faiſante de ſon naturel & qui ne ſe piquoit pas de beauté luy refuſoit ſa protection, il n'y avoit guere d'apparence que des Déeſſes tant ſoit peu galantes & d'humeur jalouſe luy ac-

cordassent la leur. D'y interesser des Dieux, c'estoit s'exposer à quelque chose de pis que la persécution de Vénus. Il faloit sçavoir auparavant quelle sorte de reconnoissance ils exigeroient de la Belle : encore le plus à propos estoit-il de ne s'adresser qu'aux Divinitez de son sexe, tant pour empêcher la médisance, que pour ne donner aucun ombrage à son mary. Junon là-dessus luy vint en l'esprit. Psyché crust qu'y ayant quelque sorte d'émulation entre Cythérée & cette Déesse, & pour le crédit, & pour la beauté, la Reine des Dieux seroit bien-aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente, suivant l'usage de la Cour, & le serment que font les femmes en venant au monde. Il ne fut pas difficile à nostre Bergere de trouver Junon. La jalouse femme de Jupiter descend souvent sur la terre & vient demander aux Mortels des nouvelles de son mary. Psyché l'ayant rencontrée luy chanta un Hymne où il n'estoit fait mention que de la puissance de cette Déesse : en quoy elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre sur sa beauté ; la loüange en est tout autrement agréable. Ce sont les Rois que l'on n'entretient que

de leur grandeur : pour les Reines il faut les féliciter d'autre chose, qui veut bien faire. Auſſi l'Epouſe de Cupidon fut elle éconduite encore une fois. La différence qu'il y eut, fut que celle-cy ſe paſſa quelque peu plus mal que la premiere. Car outre les conſidérations de Céres, Junon ajoûta qu'il faloit punir ces Mortelles à qui les Dieux font l'amour, & obliger leurs galands à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmi les hommes? Comme s'il n'y avoit pas dans le Ciel aſſez de beauté pour eux. Non qu'elle en parlaſt pour ſon intéreſt, ſe ſouciant peu de ces choſes, & ne craignant du coſté des charmes qui que ce fuſt. La Reine des Dieux ne diſoit pas tout : il y avoit encore une raiſon plus preſſante que cela ; comme on pourroit dire quelque éteincelle de ce feu dont on n'avertit les voiſins que le moins qu'on peut. Une femme judicieuſe ne doit point déſobliger le fils de Venus; ſçait-elle ſi quelque jour elle n'aura point affaire de luy? Apparemment le couroux du Dieu duroit encore contre Pſyché : ainſi le plus ſeur eſtoit de ne point entrer dans leurs différends. Noſtre Bergere rebutée de tant de coſtez ne ſceut plus à qui s'adreſſer. Il reſtoit véritablement Diane

& Pallas : mais l'une & l'autre ayant fait vœu de virginité n'auroit pas les prieres d'une femme pour agréable, & croiroit ſouiller ſes oreilles en les écoutant. Toutefois comme Diane rendoit des Oracles, la Bergere crût que pour le moins cette Déeſſe ne feroit pas ſi farouche que de luy en refuſer un, & elle ne luy demanderoit autre choſe. Auſſi-bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne ſeroit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu eſtoit à l'entrée d'une foreſt extrêmement ſolitaire & propre à la chaſſe. Diane y avoit un Temple dont elle faiſoit une de ſes maiſons de plaiſir. On faiſoit environ deux mille pas dans le bois ; puis on rencontroit une clariere qui ſervoit comme de parvis au Temple. Il eſtoit petit ; mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clariere on avoit placé un obeliſque de marbre blanc, à quatre faces, poſé ſur autant de boules, & élevé ſur un piédeſtal, ayant de hauteur moitié de celle de l'obeliſque. Sur chaque coſté du plinte qui regardoit directement, auſſi-bien que les faces de la Pyramide, le Midy, le Septentrion, le Couchant & le Levant, eſtoient entaillez ces mots.

Qui que tu ſois, qui as ſacrifié à l'Amour ou à l'Hymenée, garde-toy d'entrer dans mon ſanctuaire.

Pſyché qui avoit ſacrifié à l'un & à l'autre n'oſa entrer dans le Temple: elle demeura à la porte, où la Preſtreſſe luy apporta cet Oracle.

Ceſſe d'eſtre errante: ce que tu cherche a des aîles: quand tu ſçauras comme luy marcher dans les airs, tu ſeras heureuſe.

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguité & l'obſcurité ordinaire des réponſes que font les Dieux. Pſyché ſe tourmenta fort pour en tirer quelque ſens, & n'en pût venir à bout. Que le Ciel, dit-elle, me preſcrive ce qu'il voudra, il faut mourir, ou trouver l'Amour; nous ne le ſçaurions trouver, il faut donc mourir: allons nous livrer à noſtre ennemie, c'en eſt le moyen. Mais l'Oracle m'a aſſurée que je ſerois quelque jour heureuſe: allons nous jetter aux pieds de Venus: nous la ſervirons, nous endurerons patiemment ſes outrages, cela l'émouvera à compaſſion, elle nous pardonnera, nous recevra pour ſa fille, fera ma paix elle-meſme avec ſon fils. C'eſtoient là les plus belles eſpérances du monde, & bien enchaînées comme vous voyez; un

moment de réflexion les détruisoit toutes. Psyché se confirma toutefois dans son dessein. Elle s'informa du plus prochain Temple de Cytherée, résoluë, si la Déesse n'y estoit présente, de s'embarquer & d'aller en Cypre. On luy dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux & fort fréquenté, portant pour inscription : *A la Déesse des Graces.* Apparemment Venus s'y plaisoit, & y tenoit souvent en personne son tribunal, veu les miracles qui s'y faisoient, & le grand concours de gens qui y accouroient de tous les costez. Il y en avoit mesme qui se vantoient de l'y avoir veuë plusieurs fois. Nostre Bergere se met en chemin, plus heureuse, ce luy sembloit, que devant l'Oracle. Car elle sçavoit du moins ce qu'elle avoit envie de faire, sortiroit d'irrésolution & d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux ; pourroit voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que sa mere vinst si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre Epouse n'eust cette satisfaction qu'en présence d'une belle-mere qui la haïssoit, & qui bien loin de la reconnoistre pour sa bru, la traiteroit en esclave ; c'estoit toûjours quelque chose ; les affaires pourroient

changer ; la compaſſion, la veuë de la Belle, ſon humilité, ſa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela ſeroit capable de rallumer le déſir du Dieu. En tout cas elle le verroit, & c'eſtoit beaucoup : toutes peines luy ſeroient douces, quand elles luy pouroient procurer un quart d'heure de ce plaiſir. Pſyché ſe flatoit ainſi. Pauvre infortunée qui ne ſongeoit pas combien les haines des femmes ſont violentes ! Helas ! la Belle ne ſçavoit guere ce que le deſtin luy préparoit. Le cœur luy battit pourtant dès qu'elle approcha de la Contrée où eſtoit le Temple. Long-temps devant qu'on y arrivaſt on reſpiroit un air embaumé, tant à cauſe des perſonnes qui venoient offrir des parfums à la Déeſſe, & qui eſtoient parfumez eux-meſmes, que parce que le chemin eſtoit bordé d'Orangers, de Jaſmins, de Myrtes, & tout le pays parſemé de fleurs. On découvroit le Temple de loin, quoyqu'il fuſt ſitué dans une vallée ; mais cette vallée eſtoit ſpacieuſe, plus longue que large, ceinte de coſteaux merveilleuſement agréables. Ils eſtoient meſlez de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui ſe reſſentoient d'un long calme. Venus avoit obtenu de Mars une ſauve-

garde pour tous ces lieux. Les animaux mesme ne s'y faisoient point la guerre ; jamais de Loups ; jamais d'autres piéges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avoit atteint l'âge de discernement on se faisoit enregistrer dans la confrairie de ce Dieu ; les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit devant la raison. S'il se rencontroit une indifférente, on en purgeoit le pays. Sa famille estoit sequestré pour un certain temps. Le Clergé de la Déesse avoit soin de purifier le canton où ce prodige estoit survenu. Voilà quant aux mœurs & au gouvernement du pays. Il abondoit en oiseaux de joly plumage. Quelques tourterelles s'y rencontroient. On en comptoit jusqu'à trois especes ; tourterelles oiseaux, tourterelles Nymphes, & tourterelles Bergeres. La seconde espéce estoit rare. Au milieu de la vallée couloit un canal de mesme longueur que la plaine, large comme un fleuve, & d'une eau si transparente, qu'un atome se fust veu au fond ; en un mot vray cristal fondu. Force Nymphes & force Syrenes s'y joüoient ; on les prenoit à la main. Les personnes riches avoient coûtume de s'embarquer sur ce canal qui les conduisoit

duiſoit juſqu'aux degrez du parvis. Ils loüoient je ne ſçais combien d'Amours ; qui plus, qui moins, ſelon la charge qu'avoit le vaiſſeau ; chaque Amour ſon Cygne, qu'il atteloit à la barque, & monté deſſus il le conduiſoit avec un ruban. Deux autres nacelles ſuivoient ; l'une chargée de muſique, l'autre de bijoux & d'oranges douces. Ainſi s'en alloit la barque fort gayement. De chaque coſté du canal s'étendoit une prairie verte comme fine émeraude, & bordée d'ombrages délicieux. Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là eſtoient tellement fréquentez que Pſyché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour elle arriva à un lieu nommé, les deux Sepultures. Je vous en diray la raiſon, parce que l'origine du Temple en dépend. Un Roy de Lydie appellé Philocharez, pria autrefois les Grecs de luy donner une femme. Il ne luy importoit de quelle naiſſance, pourveu que la beauté s'y trouvaſt : Une fille eſt noble, quand elle eſt belle. Ses Ambaſſadeurs diſoient que leur Prince avoit le gouſt extrémement délicat. On luy envoya deux jeunes filles : l'une s'appelloit Myrtis ; l'autre Megano. Celle-cy eſtoit fort grande, de belle taille,

les traits de visage très-beaux, & si bien proportionnez qu'on n'y trouvoit que reprendre ; l'esprit fort doux ; avec cela son esprit, sa beauté, sa taille, sa personne ne touchoit point, faute de Venus qui donnast le sel à ces choses. Myrtis au contraire excelloit en ce poinct-là. Elle n'avoit pas une beauté si parfaite que Megano : mesme un médiocre critique y auroit trouvé matiere de s'exercer. En récompense il n'y avoit si petit endroit sur elle, qui n'eust sa Venus, & plustost deux qu'une ; outre celle qui animoit tout le corps en général. Aussi le Roy la préfera-t'il à Megano, & voulut qu'on la nommast Aphrodisée ; tant à cause de ce charme, que parce que le nom de Myrtis sentoit sa Bergere, ou sa Nymphe au plus, & ne sonnoit pas assez pour une Reine. Les gens de sa Cour, afin de plaire à leur Prince, appellerent Megano, Anaphrodite. Elle en conceut un tel déplaisir qu'elle mourut peu de temps après. Le Roy la fit enterrer honorablement. Aphrodisée vêcut fort long-temps, & toûjours heureuse ; possedant le cœur de son mary tout entier : on luy en offrit beaucoup d'autres qu'elle refusa. Comme les Graces estoient cause de son bonheur,

elle ſe crût obligée à quelque reconnoiſſance envers leur Déeſſe, & perſuada à ſon mary de luy faire baſtir un Temple ; diſant que c'eſtoit un vœu qu'elle avoit fait. Philocharez approuva la choſe, il y conſuma tout ce qu'il avoit de richeſſes ; puis ſes ſujets y contribuerent. La dévotion fut ſi grande que les femmes conſentirent que l'on vendiſt leurs colliers, & n'en ayant plus, elles ſuivirent l'exemple de Rhodopé. Myrtis eut la ſatisfaction de voir avant que de mourir le parachevement de ſon vœu. Elle ordonna par ſon teſtament qu'on luy baſtiſt un tombeau le plus près du Temple qu'il ſe pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus fréquenté. Là ſes cendres ſeroient enfermées, & ſon avanture écrite à l'endroit le plus en veuë. Philopharez qui luy ſurvêcut exécuta cette volonté. Il fit élever à ſon Epouſe un Mauſolée digne d'elle & de luy auſſi, car ſon cœur y devoit tenir compagnie à celuy d'Aphrodiſée. Et pour rendre plus célébre la mémoire de cette choſe, & la gloire de Myrtis plus grande, on tranſporta en ce lieu les cendres de Megano. Elles furent miſes dans un tombeau preſque auſſi ſuperbe que le premier, ſur

l'autre costé du chemin ; les deux sepulchres se regardoient. On voyoit Myrtis sur le sien, entourée d'Amours, qui luy accommodoient le corps & la teste sur des quarreaux. Megano de l'autre part se voyoit couchée sur le costé, un bras sous sa teste, versant des larmes, en la posture où elle estoit morte. Sur la bordure du Mausolée, où reposoit la Reine des Lydiens, ces mots se lisoient:

Icy repose Myrtis qui parvint à la Royauté par ses charmes, & qui en acquit le surnom d'Aphrodisée.

A l'une des faces qui regardoit le chemin ces autres paroles estoient.

Vous qui allez visiter ce Temple, arrestez un peu, écoutez-moy. De simple Bergere que j'estois née, je me suis veuë Reine. Ce qui m'a procuré ce bien ce n'est pas tant la beauté que ce sont les Graces. J'ay plû & cela suffit. C'est ce que j'avois à vous dire. Honorez ma tombe de quelques fleurs ; & pour récompense veüille la Déesse des Graces que vous plaisiez.

Sur la bordure de l'autre tombe estoient ces paroles.

Icy sont les cendres de Megano qui ne pust gagner le cœur qu'elle contestoit, quoyqu'elle eust une beauté accomplie.

A la face du tombeau ces autres paroles se rencontroient.

Si les Rois ne m'ont aimée, ce n'est pas que je ne fusse assez belle pour mériter que les Dieux m'aimassent : mais je n'estois pas, dit-on, assez jolie. Cela se peut-il ? Oüy cela se peut, & si bien qu'on me préfera ma compagne. Elle en acquit le surnom d'Aphrodisée, & moy celuy d'Anaphrodite. J'en suis morte de déplaisir. Adieu passant, je ne te retiens pas davantage. Sois plus heureux que je n'ay esté ; & ne te mets point en peine de donner des larmes à ma mémoire. Si je n'ay fait la joye de personne, du moins ne veux-je troubler la joye de personne aussi.

Psyché ne laissa pas de pleurer. Megano, dit-elle, je ne comprens rien à ton avanture. Je veux que Myrtis eust des graces, n'est-ce pas en avoir aussi que d'estre belle comme tu estois ? Adieu Megano, ne refuse point mes larmes : je suis accoûtumée d'en verser. Elle alla ensuite jetter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisée. Cette cérémonie estant faite, le jour se trouva assez grand pour luy faire considérer le Temple à son aise. L'architecture en estoit exquise, & avoit autant de grace que de majesté. L'architecte

s'eſtoit ſervy de l'ordre ïonique à cauſe de ſon élégance. De tout cela il réſultoit une Venus que je ne ſçaurois vous dépeindre. Le frontiſpice répondoit merveilleuſement bien au corps. Sur le tympan du fronton ſe voyoit la naiſſance de Cytherée en figures de haut relief. Elle eſtoit aſſiſe dans une conque, en l'eſtat d'une perſonne qui viendroit de ſe baigner, & qui ne feroit que ſortir de l'eau. Une des graces luy épreignoit les cheveux encore tout mouillez. Une autre tenoit des habits tout preſts pour les luy veſtir, dès que la troiſiéme auroit achevé de l'eſſuyer. La Déeſſe regardoit ſon fils qui menaçoit déja l'Univers d'une de ſes fléches. Deux Syrenes tiroient la conque. Mais comme cette machine eſtoit grande, le Zéphire la pouſſoit un peu. Des légions de Jeux & de Ris ſe promenoient dans les airs : car Venus nâquit avec tout ſon équipage, toute grande, toute formée, toute preſte à recevoir de l'amour, & à en donner. Les gens de Paphos ſe voyoient de loin ſur la rive, tendans les mains, les levans au Ciel, & ravis d'admiration. Les colomnes & l'entablement eſtoient d'un marbre plus blanc qu'albaſtre. Sur la friſe une table de marbre noir portoit pour inſcrip-

tion du Temple : *A la Déeſſe des graces.* Deux enfans à demi couchez ſur l'architrave laiſſoient pendre à des cordons une médaille à deux teſtes : c'eſtoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit écrit : *Philocharez & Myrtis Aphrodiſée ſon épouſe ont dédié ce Temple à Venus.* Sur chaque baſe des deux colomnes les plus proches de la porte eſtoient entaillez ces mots : *Ouvrage de Lyſimante :* Nom de l'architecte apparemment. Avant que d'entrer dans le Temple je vous diray un mot du parvis. C'eſtoient des portiques ou galleries baſſes ; & au-deſſus des appartemens fort ſuperbes, chambres dorées, cabinets & bains ; enfin mille lieux où ceux qui apportoient de l'argent trouvoient de quoy l'employer ; ceux qui n'en apportoient point on les renvoyoit. Pſyché voyant ces merveilles ne ſe puſt tenir de ſoûpirer. Elle ſe ſouvint du palais dont elle avoit eſté la maiſtreſſe. Le dedans du Temple eſtoit orné à proportion. Je ne m'arreſteray pas à vous le décrire : c'eſt aſſez que vous ſçachiez que toutes ſortes de vœux dont toutes ſortes de perſonnes s'eſtoient acquitées, s'y voyoient en des Chapelles particulieres, pour éviter la confuſion, & ne rien cacher de l'ar-

chitecture du Temple. Là quelques auteurs avoient envoyé des offrandes pour reconnoissance de la Venus que leur avoit départie le Ciel. Ils estoient en petit nombre. Les autres arts, comme la Peinture & ses sœurs en fournissoient beaucoup davantage. Mais la multitude venoit des Belles & de leurs Amans : l'un pour des faveurs secrettes, l'autre pour un mariage ; celle-cy pour avoir enlevé un Amant à cette autre là. Une certaine Callinicé qui s'estoit, jusqu'à soixante ans, bien maintenuë avec les Graces, & encore mieux avec les Plaisirs, avoit donné une lampe de vermeil doré, & la peinture de ses amours. Je ne vous aurois jamais spécifié ces dons : il s'en trouvoit mesme de Capitaines, dont les exploits, comme dit le bon Amiot, avoient cette grace de soudaineté qui les rendoit encore plus agréables. L'architecture du tabernacle n'estoit guere plus ornée que celle du Temple, afin de garder la proportion ; & de crainte aussi que la veüe estant dissipée par quantité d'ornemens ne s'en arrestast d'autant moins à considérer l'image de la Déesse, laquelle estoit véritablement un chef-d'œuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitele avoit pris la sienne sur le modelle

modelle de celle-là. On l'avoit placée dans une niche de marbre noir entre des colomnes de cette mesme couleur ; ce qui la rendoit plus blanche & faisoit un bel effet à la veüe. A l'un des costez du sanctuaire on avoit élevé un thrône, où Venus, à demi couchée sur des coussins de senteurs, recevoit quand elle venoit en ce Temple les adorations des Mortels, & distribuoit ses graces ainsi que bon luy sembloit. On ouvroit le Temple assez matin, afin que le peuple fust écoulé quand les personnes qualifiées entreroient .Cela ne servit de rien cette journée-là : car dès que Psyché parut on s'assembla autour d'elle. On crut que c'estoit Venus qui pour quelque dessein caché ou pour se rendre plus familiere, peut-estre aussi par galanterie avoit un habit de simple Bergere. Au bruit de cette merveille les plus paresseux accoururent incontinent. La pauvre Psyché s'alla placer dans un coin du Temple, honteuse & confuse de tant d'honneur dont elle avoit grand sujet de craindre la suite, & ne pouvoit pourtant s'empêcher d'y prendre plaisir. Elle rougissoit à chaque moment, se détournoit quelquefois le visage, témoignoit qu'elle eust bien voulu faire sa priere,

tout cela en vain : elle fut contrainte de dire qui elle estoit. Quelques-uns la crurent ; d'autres persisterent dans l'opinion qu'ils avoient. La foule estoit tellement grande autour d'elle, que quand Venus arriva cette Déesse eut de la peine à passer. On l'avoit déjà avertie de cette avanture, ce qui la fit accourir le visage en feu, comme une Mégere, & non plus la Reine des Graces, mais des Furies. Toutefois de peur de sédition elle se contint. Ses Gardes luy ayant fait faire passage, elle s'alla placer sur son thrône, où elle écouta quelques supplians avec assez de distraction. La meilleure partie des hommes estoit demeurée auprès de Psyché avec les femmes les moins jolies, ou qui estoient sans prétention & sans interest. Les autres avoient pris d'abord le party de la Déesse ; estant de la politique parmy les personnes de ce sexe qui se sont mises sur le bon pied, de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ostent, pour ainsi dire, le pain de la main. Je ne sçaurois vous asseurer bien précisément si elles tiennent cette coûtume-là des Auteurs, ou si les Auteurs la tiennent d'elles. Nostre Bergere n'osant approcher, la Déesse la fit venir. Une foule d'hommes l'accompagna ; & la

chose ressembloit plustost à un triomphe qu'à un hommage. La pauvre Psyché n'estoit nullement coupable de ces honneurs : au contraire si on l'eust crûë on ne l'auroit pas regardée : elle faisoit de sa part tout ce qu'une suppliante doit faire. La présence de Venus luy avoit fait oublier sa harangue. Il est vray qu'elle n'en eut pas besoin : car dès que Venus la vid, à peine luy donna-t'elle le loisir de se prosterner : elle descendit de son thrône : Je vous veux, dit-elle, entendre en particulier ; Venez à Paphos ; je vous donneray place en mon char. Psyché se défia de cette douceur : mais quoy, il n'estoit plus temps de déliberer : & puis c'estoit à Paphos principalement qu'elle esperoit revoir son Epoux. De crainte qu'elle n'échapast, Venus la fit sortir avec elle ; les hommes donnant mille benedictions à leurs deux Déesses, & une partie des femmes disant entre elles : C'est encore trop que d'en avoir une : établissons parmy nous une République, où les vœux, les adorations, les services, les biens d'Amour seront en commun. Si Psyché s'en vient encore une fois amuser les gens qui nous serviront à quelque chose, & qu'elle prétende reünir ainsi tous les cœurs

ſous une meſme domination, il nous la faut lapider. On ſe moqua des républicaines, & on ſouhaita bon voyage à noſtre Bergere Cytherée la fit monter effectivement ſur ſon char; mais ce fut avec trois Divinitez de ſa ſuite peu gracieuſes; il y a de toutes ſortes de gens à la Cour. Ces Divinitez eſtoient la Colere, la Jalouſie, & l'Envie; monſtres ſortis de l'abîme, impitoyables licteurs qui ne marchoient point ſans leurs foüets, & dont la veuë ſeule eſtoit un ſupplice. Venus s'en alla par un autre endroit. Quand Pſyché ſe vid dans les airs, en ſi mauvaiſe compagnie que celle-là, un tremblement la ſaiſit; ſes cheveux ſe heriſſerent; la voix luy demeura au goſier. Elle fut long-temps ſans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, & pluſtoſt ſtatuë que perſonne véritablement animée: On l'auroit creuë morte ſans quelques ſoûpirs qui luy échaperent. Les diverſes peines des condamnez luy paſſerent devant les yeux. Son imagination les luy figura encore plus cruelles qu'elles ne ſont. Il n'y en eut point que la crainte ne luy fit ſouffrir par avance. Enfin ſe jettant aux pieds de ces trois Furies. Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos cœurs, ne me

faites pas languir davantage. Dites-moy à quel tourment je ſuis condamnée. Ne vous auroit-on point donné ordre de me jetter dans la mer? Je vous en épargneray la peine ſi vous voulez, & m'y précipiteray moy-meſme. Les trois filles de l'Acheron ne luy répondirent rien, & ſe contenterent de la regarder de travers. Elle eſtoit encore à leurs genoux lorſque le char s'abatit. Il poſa ſa charge en un déſert, dans l'arriere-court d'un Palais que Venus avoit fait baſtir entre deux montagnes à my-chemin d'Amathonte & de Paphos. Quand Cytherée eſtoit laſſe des embarras de ſa Cour, elle ſe retiroit en ce lieu avec cinq ou ſix de ſes confidentes. Là qui que ce ſoit ne l'alloit voir. Des médiſans diſent toutefois que quelques amis particuliers avoient la clef du jardin. Venus eſtoit déja arrivée, quand le char partit. Les trois Satellites menerent Pſyché dans la chambre où la Déeſſe ſe rajuſtoit. Cette meſme crainte qui avoit fait oublier à noſtre Bergere la harangue qu'elle avoit faite luy en rafraîchit la mémoire. Bien que les grandes paſſions troublent l'eſprit, il n'y a rien qui rendent éloquent comme elles. Noſtre infortunée ſe proſterna à quatre pas

de la Déeſſe, & luy parla de la ſorte : Reine des Amours & des Graces, voicy cette malheureuſe eſclave que vous cherchez. Je ne vous demande pour récompenſe de l'avoir livrée que la permiſſion de vous regarder. Si ce n'eſt point ſacrilege à une miſérable Mortelle comme je ſuis de jetter les yeux ſur Venus, & de raiſonner ſur les charmes d'une Déeſſe, je trouve que l'aveuglement des hommes eſt bien grand d'eſtimer en moy de médiocres appas, après que les voſtres leur ont paru. Je me ſuis oppoſée inutilement à cette folie : ils m'ont rendu des honneurs que j'ay refuſez, & que je ne méritois pas. Voſtre fils s'eſt laiſſé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on luy a faits. Les Deſtins m'ont donnée à luy ſans me demander mon conſentement. En tout cela j'ay failly, puiſque vous me jugez coupable. Je devois cacher des traits qui eſtoient cauſe de tant d'erreurs, je devois les défigurer : Il faloit mourir, puiſque vous m'aviez en averſion : Je ne l'ay pas fait. Ordonnez-moy des punitions ſi ſéveres que vous voudrez, je les ſouffriray ſans murmure, trop heureuſe ſi je vois voſtre divine bouche s'ouvrir pour prononcer l'arreſt de ma deſtinée. Oüy, Pſyché,

repartit Venus, je vous en donneray le plaisir. Vostre feinte humilité ne me touche point. Il faloit avoir ces sentimens, & dire ces choses devant que vous fussiez en ma puissance. Lors que vous estiez à couvert des atteintes de ma colere, vostre miroir vous disoit qu'il n'y avoit rien à voir après vous. Maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bien-tost qui remportera l'avantage. Ma beauté ne sçauroit périr, & la vostre dépend de moy. Je la détruiray quand il me plaira. Commençons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, & qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos sions filles de la nuit, & me l'empourprez si bien que cette blancheur ne trouve pas mesme un azile en son propre temple. A cet ordre si cruel Psyché devint pâle, & tomba aux pieds de la Déesse, sans donner aucune marque de vie. Cythérée se sentit émuë: mais quelque Démon s'opposa à ce mouvement de pitié, & la fit sortir. Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de Myrte, & se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirerent l'habit de nostre Bergere;

innocent habit; helas! celle qui l'avoit donné luy croyoit procurer un ſort que tout le monde envieroit. Pſyché ne reprit ſes ſens qu'aux premieres atteintes de la douleur. Le valon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire. Jamais les Echos n'avoient repeté de ſi pitoyables accens. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui devant ces momens-là ſe pouvoit dire en effet le temple de la blancheur. Elle y regnoit avec un éclat que je ne ſçaurois vous dépeindre.

Là les lys luy ſervoient de thrône & d'oreillers.
Des eſcadrons d'Amour chez Pſyché familiers
Furent chaſſez de cet azile,
Le pleurer leur fut inutile.
Rien ne pût attendrir les trois filles d'enfer.
Leurs cœurs furent d'acier; leurs mains furent de fer,
La Belle eut beau ſouffrir: il falut que ſes peines
Allaſſent juſqu'au point que les ſœurs inhumaines
Craignirent que Clothon ne ſurvint à ſon tour,
Ah! trop impitoyable Amour,
En quels lieux eſtois-tu? dy cruel, dy barbare:
C'eſt toy, c'eſt ton plaiſir, qui cauſa ſa douleur;

Ouy tigre, c'eſt toy ſeul qui t'en dois dire auteur:
Pſyché n'euſt rien ſouffert ſans ton couroux bizarre.
Le bruit de ſes clameurs s'eſt au loin répandu;
Et tu n'en as rien entendu!
Pendant tous ſes tourmens tu dormois, je le gage;
Car ta brûlure n'eſtoit rien.
La Belle en a ſouffert mille fois davantage
Sans l'avoir mérité ſi bien.
Tu devois venir voir empourprer cet albâtre:
Il faloit amener une troupe de Ris.
Des ſouffrances d'un corps dont tu fus idolâtre
Vous vous ſeriez tous divertis.
Helas! Amour, j'ay tort. Tu répandis des larmes
Quand tu ſceus de Pſyché la peine & le tourment;
Et tu luy fis trouver un baûme pour ſes charmes
Qui la guérit en un moment.

Telle fut la premiere peine que Pſyché ſouffrit. Quand Cythérée fut de retour, elle la trouva étenduë ſur les tapis dont cette chambre eſtoit ornée, preſte d'expirer, & n'en pouvant plus. La pauvre Pſyché fit un effort pour ſe lever, & tâcha de contenir ſes ſanglots. Cythérée luy commanda de bai-

ſer les cruelles mains qui l'avoient miſe en cet eſtat. Elle obéït ſans tarder, & ne témoigna nulle répugnance. Comme le deſſein de la Déeſſe n'eſtoit pas de la faire mourir ſi-toſt, elle la laiſſa guérir. Parmy les ſervantes de Venus il y en avoit une qui trahiſſoit ſa maiſtreſſe, & qui alloit redire à l'Amour le traitement que l'on faiſoit à Pſyché, & les travaux qu'on luy impoſoit. L'Amour ne manquoit pas d'y pourvoir. Cette fois-là il luy envoya un baûme excellent par celle qui eſtoit de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Pſyché ne cruſt que ſon mary eſtoit appaiſé, & qu'elle n'en tiraſt des conſéquences trop avantageuſes. Le Dieu n'eſtoit pas encore guéry de ſa brûlure & tenoit le lit. L'opération de ſon baûme irrita Venus à l'inſceu de qui la choſe ſe conduiſoit, & qui ne ſçachant à quoy imputer ce miracle ſe réſolut de ſe défaire de Pſyché par une autre voye. Sous l'une des deux montagnes qui couvroient à droite & à gauche cette maiſon, eſtoit une voûte auſſi ancienne que l'Univers. Là ſourdoit une eau qui avoit la proprieté de rajeunir: c'eſt ce qu'on appelle encore aujourd'huy la Fon-

taine de Jouvence. Dans les premiers temps du monde il eſtoit libre à tous les Mortels d'y aller puiſer. L'abus qu'ils firent de ce thréſor, obligea les Dieux de leur en oſter l'uſage. Pluton Prince des lieux ſouterains commit à la garde de cette eau un dragon énorme. Il ne dormoit point, & dévoroit ceux qui eſtoient ſi téméraires que d'en approcher. Quelques femmes ſe hazardoient, aimant mieux mourir que de prolonger une carriere où il n'y avoit plus ny beaux jours ny Amans pour elles. Cinq ou ſix jours eſtans écoulez, Cythérée dit à ſon eſclave. Va-t-en tout à l'heure à la Fontaine de Jouvence, & m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'eſt pas pour moy, comme tu peux croire, mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont beſoin. Si tu reviens ſans apporter de cette eau, je te feray encore ſouffrir le meſme ſupplice que tu as ſouffert. Cette ſuivante, dont j'ay parlé, qui eſtoit aux gages de Cupidon l'alla avertir. Il luy commanda de dire à Pſyché que le moyen d'endormir le Monſtre eſtoit de luy chanter quelques longs récits qui luy pluſſent premierement, & puis l'ennuyaſſent. Et ſi-toſt qu'il dormiroit qu'elle puiſ-

ſaſt de l'eau hardiment. Pſyché s'en va donc avec ſa cruche. On n'oſoit approcher de l'antre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce Palais en occupoit la pluſpart du temps l'entrée. Il avoit l'adreſſe de couler ſa queuë entre des broſſailles, en ſorte qu'elle ne paroiſſoit point; puis auſſi-toſt que quelque animal venoit à paſſer, fuſt-ce un cerf, un cheval, un bœuf, le Monſtre la ramenoit en pluſieurs retours, & en entortilloit les jambes de l'animal avec tant de ſoudaineté & de force, qu'il le faiſoit trébucher, ſe jettoit deſſus, puis s'en repaiſſoit. Peu de voyageurs s'y trouvoient ſurpris: l'endroit eſtoit plus connu & plus diffamé que le voiſinage de Sylle & Charibde. Lorſque Pſyché alla à cette fontaine, le Monſtre ſe réjouiſſoit au Soleil, qui tantoſt doroit ſes écailles, tantoſt les faiſoit paroiſtre de cent couleurs. Pſyché qui ſçavoit qu'elle diſtance il faloit laiſſer entre luy & elle (car il ne pouvoit s'étendre fort loin, le ſort l'ayant attaché avec des chaînes de diamant) Pſyché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup; elle eſtoit accoûtumée à voir des dragons. Elle cacha le mieux qu'il luy fut poſſible ſa cruche, & commença mélodieuſement ce récit.

Dragon, gentil dragon, à la gorge béante,
Je ſuis meſſagere des Dieux.
Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bien-toſt une jeune ſerpente,
Et qui change au Soleil de couleur comme toy,
Viendra partager ton employ.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie,
Amour t'envoyera compagnie.
Dragon, gentil dragon, que te diray-je encor
Qui te chatoüille & qui te plaiſe?
Ton dos reluit comme fin or:
Tes yeux ſont flambans comme braiſe.
Tu te peux rajeunir ſans dépoüiller ta peau.
Quelle felicité d'avoir chez toy cette eau!
Si tu veux t'enrichir, permets que l'on y puiſe.
Quelque tribut qu'il faille il te ſera porté.
J'en ſçais qui pour avoir cette commodité
Donneroient juſqu'à leur chemiſe.

Pſyché chanta beaucoup d'autres choſes qui n'avoient aucune ſuite, & que les Echos de ces lieux ne pûrent par conſéquent retenir, ny nous les apprendre. Le Dragon l'écouta d'abord avec un très-

grand plaiſir. A la fin il commença à baailler & puis s'endormit. Pſyché prend viſte l'occaſion. Il faloit paſſer entre le Dragon & l'un des bords de l'entrée. A peine y avoit-il aſſez de place pour une perſonne. Peu s'en falut que la Belle de frayeur qu'elle eut ne laiſſaſt tomber ſa cruche ; ce qui euſt eſté pire que la goute d'huile. Ce dormeur-cy n'eſtoit pas fait comme l'autre : ſon courroux & ſes remontrances c'eſtoit de mettre les gens en piéces. Noſtre Heroïne vint à bout de ſon entrepriſe par un grand bonheur. Elle emplit ſa cruche , & s'en retourna triomphante. Venus ſe douta que quelque puiſſance divine l'avoit aſſiſtée. De ſçavoir laquelle , c'eſtoit le poinct. Son fils ne bougeoit du lit. Jupiter ny aucun des Dieux n'auroit laiſſé Pſyché dans cet eſclavage : les Déeſſes ſeroient les dernieres à la ſecourir. Ne t'imagine pas en eſtre quitte , luy dit Venus : je te feray des commandemens ſi difficiles que tu manqueras à quelqu'un ; & pour chaſtiment tu endureras la mort. Va me querir de la laine de ces moutons qui paiſſent au-delà du fleuve , je m'en veux faire faire un habit. C'eſtoit les moutons du Soleil ; tous avoient des cornes , furieux au dernier poinct,

& qui pourſuivoient les Loups. Leur laine eſtoit d'une couleur de feu ſi vif qu'il ébloüiſſoit la veuë. Ils paiſſoient alors de l'autre coſté d'une riviere extrémement large & profonde, qui traverſoit le valon, à mille pas ou peu plus de ce Chaſteau. De bonne fortune pour noſtre Belle, Junon & Cérès vinrent voir Venus dans le moment qu'elle venoit de donner cet ordre. Elles luy avoient déjà rendu deux autres viſites depuis la maladie de ſon fils, & avoient auſſi veu l'Amour. Cette derniere viſite empêcha Venus de prendre garde à ce qui ſe paſſeroit, & donna une facilité à noſtre Heroïne d'exécuter ce commandement. Sans cela il auroit eſté impoſſible, n'y ayant ny pont, ny bateau, ny gondole ſur la riviere. Cette Suivante qui eſtoit de l'intelligence dit à Pſyché : Nous avons icy des Cygnes que les Amours ont dreſſez à nous ſervir de gondoles : j'en prendray un : nous traverſerons la riviere par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie pour une raiſon que je vas vous dire. C'eſt que ces moutons ſont gardez par deux jeunes enfans Sylvains qui commencent déjà à courir après les Bergeres & après les Nymphes. Je paſſeray la pre-

miere, & amuſeray les deux jeunes Faunes qui ne manqueront pas de me pourſuivre, ſans autre deſſein que de folâtrer; car ils me connoiſſent, & ſçavent que j'appartiens à Venus. Au pis aller j'en ſeray quitte pour deux baiſers : vous paſſerez cependant. Juſque-là voilà qui va bien, repartit Pſyché; mais comment approcheray-je des moutons ? Me connoiſſent-ils auſſi ? Sçavent-ils que j'appartiens à Venus ? Vous prendrez de leur laine parmy les ronces, repliqua cette Suivante, ils y en laiſſent, quand elle eſt meure, & qu'elle commence à tomber : tout ce canton-là en eſt plein. Comme la choſe avoit eſté concertée, elle réüſſit. Seulement au lieu des deux baiſers que l'on avoit dit, il en couſta quatre. Pendant que noſtre Bergere & ſa compagne exécutent leur entrepriſe, Venus prie les deux Déeſſes de ſonder les ſentimens de ſon fils. Il ſemble à l'entendre, leur dit-elle, qu'il ſoit fort en colere contre Pſyché; cependant il ne laiſſe pas ſous main de luy donner aſſiſtance : au moins y a-t'il lieu de le croire. Vous m'eſtes amies toutes deux, détournez-le de cet amour. Repréſentez-luy le devoir d'un fils. Dites-luy qu'il ſe fait tort : il s'ouvrira bien pluſtoſt
à

à vous qu'il ne feroit à sa mere. Junon & Cerès promirent de s'y employer. Elles allerent voir le malade. Il ne les satisfit point; & leur cacha le plus qu'il pût sa pensée. Toutefois autant qu'elles pûrent conjecturer, cette passion luy tenoit encore au cœur. Mesme il se plaignit de ce qu'on prétendoit le gouverner ainsi qu'un enfant. Luy un enfant! on ne considéroit donc pas qu'il terrassoit les Hercules, & qu'il n'avoit jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. Après cela, disoit-il, on me tiendra encore en tutelle! on croira me contenter de moulinets & de papillons, moy qui suis le dispensateur d'un bien près de qui la gloire & les richesses sont des poupées? C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette félicité-là. Je ne me marieray pas, moy qui en marie tant d'autres! Les Déesses entrerent en ses sentimens; & retournerent dire à Venus comme leur légation s'estoit passée. Nous vous conseillons en amies, ajousterent-elles, de laisser agir vostre fils, comme il luy plaira: il est désormais en âge de se conduire. Qu'il épouse Hebé, repartit Venus. Qu'il choisisse parmy les Muses, parmy les Graces, parmy

les Heures ; je le veux bien. Vous moquez-vous ? dit Junon. Voudriez-vous donner à voſtre fils une de vos ſuivantes pour femme ? Et encore Hebé qui nous ſert à boire ? Pour les Muſes, ce n'eſt pas le fait de l'Amour qu'une Précieuſe, elle le feroit enrager. La beauté des Heures eſt fort journaliere : il ne s'en accommodera pas non plus. Mais enfin, repliqua Venus, toutes ces perſonnes ſont des Déeſſes, & Pſyché eſt ſimple Mortelle. N'eſt-ce pas un party bien avantageux pour mon fils que la cadette d'un Roy de qui les Eſtats tourneroient dans la baſſecourt de ce Chaſteau ? Ne mépriſez pas tant Pſyché, dit Cérès : vous pourriez pis faire que de la prendre pour voſtre Bru. La beauté eſt rare parmy les Dieux ; les richeſſes & la puiſſance ne le ſont pas. J'ay bien voyagé, comme vous ſçavez ; mais je n'ay point veu de perſonne ſi accomplie. Junon fut contrainte d'avoüer qu'elle avoit raiſon : & toutes deux conſeillerent à Cytherée de pourvoir ſon fils. Quel plaiſir ! quand elle tiendroit entre ſes bras un petit Amour qui reſſembleroit à ſon pere. Venus demeura picquée de ce propos-là. Le rouge luy monta au front. Cela vous ſieroit mieux qu'à moy, reprit-elle aſſez

brusquement. Je me suis regardée tout ce matin, mais il ne m'a point semblé que j'eusse encore l'air d'une ayeule. Ces mots ne demeurerent pas sans réponse : & les trois amies se séparerent en se querellant. Cérès & Junon estant montées sur leurs chars, Venus alla faire des remontrances à son fils ; & le regardant avec un air dédaigneux : Il vous sied bien, luy dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir. Depuis quand vous est venuë, dites-moy, une si sage pensée ? Voyez, je vous prie, l'homme de bien, & le personnage grave & retiré que voilà. Sans mentir, je voudrois vous avoir veu pere de famille un peu de temps ; comment vous y prendriez-vous ? Songez, songez à vous acquitter de vostre employ, & soyez le Dieu des Amans : la qualité d'Epoux ne vous convient pas. Vous estes accablé d'affaires de tous costez : l'Empire d'Amour va en décadence : tout languit, rien ne se conclud, & vous consumez le temps en des propositions inutiles de mariage. Il y a tantost trois mois que vous estes au lit, plus malade de fantaisie que d'une brûlure. Certes vous avez esté blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous. Le bel honneur !

lorſque l'on dira que voſtre femme aura eſté cauſe de cet accident, ſi c'eſtoit une maiſtreſſe, je ne dis pas. Quoy vous m'amenerez icy une matrone qui ſera neuf mois de l'année à toûjours ſe plaindre ! Je la traîneray au bal avec moy ! Sçavez-vous ce qu'il y a ? Ou renoncez à Pſyché, ou je ne veux plus que vous paſſiez pour mon fils. Vous croyez peut-eſtre que je ne puis faire un autre Amour, & que j'ay oublié la maniere dont on les fait : Je veux bien que vous ſçachiez que j'en feray un quand il me plaira : Ouy j'en feray un, plus joly que vous mille fois, & luy remettray entre les mains voſtre empire. Qu'on me donne tout à l'heure cet arc & ces fléches, & tout l'attirail dont je vous ay équipé ; auſſi bien vous eſt-il inutile déſormais : je vous le rendray quand vous ſerez ſage. L'Amour ſe mit à pleurer ; & prenant les mains de ſa mere il les luy baiſa. Ce n'eſtoit pas encore parler comme il faut. Elle fit tout ſon poſſible pour l'obliger à donner parole qu'il renonceroit à Pſyché, ce qu'il ne voulut jamais faire. Cytherée ſortit en le menaçant. Pour achever le chagrin de cette Déeſſe, Pſyché arriva avec un paquet de laine auſſi peſant qu'elle.

Les choſes s'eſtoient paſſées de ce coſté-là avec beaucoup de ſuccès. Le Cygne avoit merveilleuſement bien fait ſon devoir, & les deux Sylvains le leur : de voir, de courir, & rien davantage : hors-mis qu'ils danſerent quelques chanſons avec la Suivante, luy déroberent quelques baiſers, luy donnerent quelques brins de thin & de marjolaine, & peut-eſtre la cotte verte ; le tout avec la plus grande honneſteté du monde. Pſyché cependant faiſoit ſa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces ſe laiſſerent oſter leurs belles robes ſans la piquer une ſeule fois. Pſyché repaſſa la premiere. A ſon retour Cytherée luy demanda comme elle avoit fait pour traverſer la riviere. Pſyché répondit qu'il n'en avoit pas eſté beſoin, & que le vent avoit envoyé des flocons de laine de ſon coſté. Je ne croyois pas, reprit Cytherée que la choſe fuſt ſi facile. Je me ſuis trompée dans mes meſures, je le vois bien, la nuit nous ſuggerera quelque choſe de meilleur. Le fils de Venus qui ne ſongeoit à autre choſe qu'à tirer Pſyché de tous ces dangers, & qui n'attendoit peut-eſtre pour ſe raccommoder avec elle, que ſa guériſon & le retour de ſes forces, avoit remandé

premierement le Zéphire, & fait venir dans le voiſinage une Fée qui faiſoit parler les pierres. Rien ne luy eſtoit impoſſible: elle ſe moquoit du Deſtin, diſpoſoit des vents & des aſtres, & faiſoit aller le monde à ſa fantaiſie. Cytherée ne ſçavoit pas qu'elle fuſt venuë. Quant au Zéphire, elle l'apperceut; & ne douta nullement que ce ne fuſt luy qui euſt aſſiſté Pſyché. Mais s'eſtant la nuit aviſée d'un commandement qu'elle croyoit hors de toute poſſibilité, elle dit le lendemain à ſon fils: L'Agent général de vos affaires n'eſt pas loin de ce Chaſteau; vous luy avez deffendu de s'écarter. Je vous défie tous tant que vous eſtes. Vous ſerez habiles gens l'un & l'autre ſi vous empêchez que voſtre Belle ne ſuccombe au commandement que je luy feray aujourd'huy. En diſant ces mots elle fit venir Pſyché, luy ordonna de la ſuivre, & la mena dans la baſſe-court du Chaſteau. Là ſous une eſpece de halle eſtoient entaſſez peſle-meſle quatre différentes ſortes de grains leſquels on avoit donnez à la Déeſſe pour la nourriture de ſes pigeons. Ce n'eſtoit pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la largeur du magazin, & touchoit le faiſte. Cytherée

dit à Pſyché : Je ne veux doreſnavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pur : c'eſt pourquoy ſépare ces quatre ſortes de grains. Fais-en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chacune eſpéce. Je m'en vas à Amathonte pour quelques affaires de plaiſir : Je reviendray ſur le ſoir. Si à mon retour je ne trouve la taſche faite, & qu'il y ait ſeulement un grain de meſlé, je t'abandonneray aux miniſtres de ma vengeance. A ces mots elle monte ſur ſon char, & laiſſe Pſyché déſeſperée. En effet ce commandement eſtoit un travail, non pas d'Hercule mais de Démon. Si-toſt que l'Amour le ſceut il en envoya avertir la Fée qui par ſes ſuffumigations, par ſes cercles, par ſes paroles, contraignit tout ce qu'il y avoit de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitoient aux extrémitez de la terre que celles du voiſinage. Il y eut telle fourmi qui fit ce jour-là quatre mille lieuës. C'eſtoit un plaiſir que d'en voir des hordes & des caravanes arriver de tous les coſtez.

Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Tethys, & l'Ocean encore.

L'Indien dégarnit toutes ſes régions.
Le Garamante envoye auſſi ſes légions.
Il en part du Couchant des nations entieres.
Le Nord ny le Midy n'ont plus de fourmilieres.
Il ſemble qu'on en ait épuiſé l'Univers.
Les chemins en ſont noirs, les champs en ſont couverts.
Maint vieux cheſnes en fournit des cohortes nombreuſes.
Il n'eſt arbre mangé qui ſous ſes voûtes creuſes
Souffre que de ce peuple il reſte un ſeul eſſain.
Tout déloge; & la terre en tire de ſon ſein.
L'Ethiopique gent arrive, & ſe partage.
On crée en chaque troupe un maiſtre de l'ouvrage.
Il a l'œil ſur ſa bande; aucun n'oſe faillir.
On entend un bruit ſourd; le mont ſemble boüillir.
Déjà ſon tour décroît; ſa hauteur diminuë.
A la ſoudaineté l'ordre auſſi contribuë.
Chacun a ſon employ parmy les travailleurs.
L'un ſépare le grain que l'autre emporte ailleurs.
Le monceau diſparoiſt ainſi que par machine.
Quatre tas différens réparent ſa ruïne;
De bled riche préſent qu'a l'homme ont fait les Cieux;
De mil pour les pigeons manger délicieux;
De ſégle au gouſt aigret; d'orge rafraiſchiſſante,

Qui donne aux gens du Nord la cervoiſe engraiſſante.
Telles l'on démolit les maiſons quelquefois.
La pierre eſt miſe à part ; à part ſe met le bois ;
On void comme fourmis, gens autour de l'ouvrage.
En ſon eſtre premier retourne l'aſſemblage.
Là ſont des tas confus de marbres non gravez,
Et là les ornemens qui ſe ſont conſervez.

Les fourmis s'en retournerent auſſi viſte qu'elles eſtoient venuës, & n'attendirent pas le remerciement. Vivez heureuſes, leur dit Pſyché, je vous ſouhaite des magazins qui ne deſempliſſent jamais. Si c'eſt un plaiſir de ſe tourmenter pour les biens du monde, tourmentez-vous, & vivez heureuſes. Quand Venus fut de retour, & qu'elle apperceut les quatre monceaux, ſon étonnement ne fut pas petit : ſon chagrin fut encore plus grand. On n'oſoit approcher d'elle, ny ſeulement la regarder. Il n'y eut ny Amour ny Graces qui ne s'enfuïſſent. Quoy, dit Cythérée en elle-meſme, une Eſclave me réſiſtera ? Je luy fourniray tous les jours une nouvelle matiere de triompher ? Eh, qui craindra deſormais Venus ? Qui adorera ſa puiſſance ? Car

pour la beauté, je n'en parle plus ; c'eſt Pſyché qui en eſt Déeſſe. O deſtins, que vous ay-je fait? Junon s'eſt vangée d'Io & de beaucoup d'autres: il n'eſt femme qui ne ſe vange. Cythérée ſeule ſe void privée de ce doux plaiſir. Si faut-il que j'en vienne à bout. Vous n'eſtes pas encore à la fin Pſyché, mon fils vous fait tort. Plus il s'opiniâtre à vous proteger, plus je m'opiniâtreray à vous perdre. Cette réſolution n'eut pas tout l'effet que Venus s'eſtoit promis. A deux jours de-là elle fit appeller Pſyché, & diſſimulant ſon dépit; puiſque rien ne vous eſt impoſſible, luy dit-elle, vous irez bien au Royaume de Proſerpine : & n'eſperez pas m'échapper quand vous ſerez hors d'icy : en quelque lieu de la terre que vous ſoyez je vous trouveray. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers j'en ſuis très-contente. Vous ferez mes complimens à la Reine de ces lieux-là, & vous luy diray que je la prie de me donner une boëte de ſon fard : j'en ay beſoin, comme vous voyez : la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moy ſans tarder ce que l'on vous aura donné, & n'y touchez point. Pſyché partit tout à l'heure. On

ne la laiſſa parler à qui que ce ſoit. Elle alla trouver la Fée que ſon mary avoit fait venir. Cette Fée eſtoit dans le voiſinage ſans que perſonne en ſceuſt rien. De peur de ſoupçon elle ne tint pas long diſcours à noſtre Héroïne. Seulement elle luy dit : Vous voyez d'icy une vieille tour : allez-y tout droit, & entrez dedans. Vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'appréhendez point les ronces qui bouchent la porte : elles ſe détourneront d'elles-meſmes. Pſyché remercie la Fée, & s'en va au vieux baſtiment. Entrée qu'elle fut, la Tour luy parla : Bon jour Pſyché, luy dit-elle, que voſtre voyage vous ſoit heureux. Ce m'eſt un très-grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de ſi charmant n'y eſtoit entré. Je ſçais le ſujet qui vous ameine. Pluſieurs chemins conduiſent aux Enfers ; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Deſcendez dans cette cave que vous voyez, & garniſſez-vous auparavant de ce qui eſt à vos pieds : ce panier à anſe vous aidera à le porter. Pſyché baiſſa auſſi-toſt la veuë ; & comme le faiſte de la Tour eſtoit découvert, elle vid à terre une lampe, ſix boules de cire, un gros paquet de

fiſcelle, un panier avec deux deniers. Vous avez beſoin de toutes ces choſes, pourſuivit la Tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraye point, quoyque vous ayez près de mille marches à deſcendre : cette lampe vous aidera. Vous ſuivrez à ſa lueur un chemin voûté qui eſt dans le fond, & qui vous conduira juſqu'au bord du Styx. Il vous faudra donner à Charon un de ces deniers pour le paſſage, auſſi-bien en revenant qu'en allant. C'eſt un Vieillard qui n'a aucune conſidération pour les Belles, & qui ne vous laiſſera pas monter dans ſa barque ſans payer le droit. Le fleuve paſſé vous rencontrerez un aſne boiteux & n'en pouvant plus de vieilleſſe, avec un miſérable qui le chaſſera. Celuy-cy vous priera de luy donner par pitié un peu de fiſcelle, ſi vous en avez dans voſtre panier, afin de lier certains paquets dont ſon aſne ſera chargé. Gardez-vous de luy accorder ce qu'il vous demandera. C'eſt un piége que vous tend Venus. Vous avez beſoin de voſtre fiſcelle à une autre choſe : car vous entrerez incontinent dans un labyrinthe dont les routes ſont fort aiſées à tenir en allant ; mais quand on en revient

il eſt impoſſible de les démeſler : ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette fiſcelle. La porte de deçà du labyrinthe n'a point de portier ; celle du delà en a un. C'eſt un chien qui a trois gueules, plus grand qu'un ours. Il diſcerne à l'odorat les morts d'avec les vivans (car il ſe rencontre des perſonnes qui ont affaire auſſi bien que vous en ces lieux.) Le portier laiſſe paſſer les premiers & étrangle les autres devant qu'ils paſſent. Vous luy empaſterez ſes trois gueules en luy jettant dans chacune une de vos boules de cire, autant au retour. Elles auront auſſi la force de l'endormir. Dès que vous ſerez ſortie du labyrinthe, deux Démons des Champs Elyſées viendront au devant de vous, & vous conduiront juſqu'au thrône de Proſerpine. Adieu, charmante Pſyché : que voſtre voyage vous ſoit heureux. Pſyché remercie la Tour, prend le panier avec l'équipage, deſcend dans la cave, & pour abréger, elle arrive ſaine & ſauve au-delà du labyrinthe, malgré les Spectres qui ſe préſenterent ſur ſon paſſage. Il ne ſera pas hors de propos de vous dire quelle vid ſur les bords du Styx gens de tous eſtats arrivans de tous les coſtez. Il y avoit dans la barque, lorſque la

Belle passa, un Roy, un Philosophe, un Général d'armée, je ne sçais combien de soldats, avec quelques femmes. Le Roy se mit à pleurer de ce qu'il luy faloit quitter un séjour où estoient de si beaux objets. Le Philosophe au contraire loüa les Dieux de ce qu'il en estoit sorti avant que de voir un objet si capable de le séduire, & dont il pouvoit alors approcher sans aucun péril. Les soldats disputerent entre eux à qui s'asseoiroit le plus près d'elle, sans aucun respect du Roy, ny aucune crainte du Général qui n'avoit pas son baston de commandement. La chose alloit à se battre, & à renverser la nacelle, si Charon n'eust mis le hola à coups d'aviron. Les femmes environnerent Psyché; & se consolerent des avantages qu'elles avoient perdus, voyant que nostre Heroïne en perdoit bien d'autres: car elle ne dit à personne qu'elle fut vivante. Son habit étonna pourtant la compagnie, tous les autres n'ayant qu'un drap. Aussi-tost qu'elle fut sortie du labyrinthe les deux Démons l'aborderent, & luy firent voir les singularitez de ces lieux. Elles sont tellement étranges que j'ay besoin d'un stile extraordinaire pour vous les décrire. Poliphile se

teut à ces mots: & après quelques momens de silence il reprit d'un ton moins familier.

Le Royaume des morts a plus d'une avenuë.
Il n'eſt route qui ſoit aux humains ſi connuë.
Des quatre coins du monde on ſe rend aux enfers.
Tiſiphone les tient inceſſamment ouverts.
La faim, le déſeſpoir, les douleurs, le long âge,
Meinent par tous endroits à ce triſte paſſage;
Et quand il eſt franchi, les filles du Deſtin
Filent aux habitans une nuit ſans matin.
Orphée a toutefois mérité par ſa lire
De voir impunément le ténébreux Empire.
Pſyché par ſes appas obtint meſme faveur.
Pluton ſentit pour elle un moment de ferveur.
Proſerpine craignit de ſe voir déthroſné:
Et la boëte de fard à l'inſtant fut donnée.
L'Eſclave de Venus ſans guide & ſans ſecours
Arriva dans les lieux où le Styx fait ſon cours.
Sa cruelle ennemie eut ſoin que le Cerbere
Luy lançaſt des regards enflammez de colere.
Par les monſtres d'enfer rien ne fut épargné.
Elle vid ce qu'en ont tant d'autres enſeigné.

Mille ſpectres hideux, les hydres, les harpies,
Les triples Gerions, les manes des Tityes,
Préſentoient à ſes yeux maint fantoſmes trompeur
Dont le corps retournoit auſſi-toſt en vapeur.
Les cantons deſtinez aux Ombres criminelles,
Leurs cris, leur déſeſpoir, leurs douleurs éternelles,
Tout l'attirail qui ſuit toſt ou tard les méchans,
La remplirent de crainte & d'horreur pour ces champs.
Là ſur un pont d'airain l'orgueilleux Salmonée,
Triſte chef d'une troupe aux tourmens condamnée,
S'efforçoit de paſſer en des lieux moins cruels,
Et par tout rencontroit des feux continuels.
Tantale aux eaux du Styx portoit en vain ſa bouche,
Toûjours proche d'un bien que jamais il ne touche:
Et Siſyphe en ſueur eſſayoit vainement
D'arreſter ſon rocher pour le moins un moment.
Là les ſœurs de Pſyché dans l'importune glace
D'un miroir que ſans ceſſe elles avoient en face,
Revoyoient leur cadette heureuſe, & dans les bras,
Non d'un Monſtre effrayant, mais d'un Dieu plein d'appas.
En quelque lieu qu'allaſt cette engeance maudite,
Le miroir ſe plaçoit toûjours à l'oppoſite.
Pour les tirer d'erreur leur cadette accourut;

Mais ce couple s'enfuit si-tost qu'elle parut.
Non loin d'elles Psyché vid l'immortelle tasche
Où les cinquante Sœurs s'exercent sans relasche.
La Belle les plaignit, & ne pust sans frémir
Voir tant de malheureux occupez à gémir.
Chacun trouvoit sa peine au plus haut point montée.
Ixion souhaitoit le sort de Promethée.
Tantale eust consenty pour assouvir sa faim
Que Pluton le livrast à des flâmes sans fin.
En un lieu séparé l'on void ceux de qui l'ame
A violé les droits de l'amoureuse flâme,
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
Refusé le tribut qu'il impose aux Mortels.
Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquettes:
Là Mégeres punit les langues indiscretes:
Sur tout, ceux qui tachez du plus noir des forfaits,
Se sont vantez d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
Par de cruels vautours l'Inhumaine est rongée;
Dans un fleuve glacé la Volage est plongée:
Et l'Insensible expie en des lieux embrasez
Aux yeux de ses Amans les maux qu'elle a causez.
Ministres, confidens, domestiques perfides
Y lassent sous les fouets les bras des Eumenides.

Près d'eux ſont les autheurs de maint Hymen forcé,
L'Amant chiche, & la Dame au cœur intereſſé;
La troupe des Cenſeurs peuple à l'Amour rebelle,
Ceux enfin dont les Vers ont noircy quelque Belle.

Venus avoit obligé Mercure par ſes carreſſes de prier de la part de cette Déeſſe toutes les puiſſances d'enfer, d'effrayer tellement ſon ennemie par la veuë de ces fantoſmes & de ces ſupplices, qu'elle en mouruſt d'appréhenſion; & mouruſt ſi bien que la choſe fuſt ſans retour, & qu'il ne reſtaſt plus de cette Beauté qu'une ombre légere. Après quoy, diſoit Cytherée, je permets à mon fils d'en eſtre amoureux, & de l'aller trouver aux enfers, pour luy renouveller ſes careſſes. Cupidon ne manqua pas d'y pourvoir: & dès que Pſyché eut paſſé le labyrinthe, il la fit conduire (comme je crois vous avoir dit) par deux Démons des Champs Elyſées (ceux-là ne ſont pas méchans.) Ils la raſſûrerent, & luy apprirent quels eſtoient les crimes de ceux qu'elle voyoit tourmentez. La Belle en demeura toute conſolée, n'y trouvant rien qui euſt du rapport à ſon avanture. Après tout, la faute qu'elle

avoit commiſe ne méritoit pas une telle punition. Si la curioſité rendoit les gens malheureux juſqu'en l'autre monde, il n'y auroit pas d'avantage à eſtre femme. En paſſant auprès des Champs Elyſées, comme le nombre des bien-heureux a de tout temps eſté fort petit, Pſyché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui juſqualors avoient fait valoir la puiſſance de ſon Epoux, gens du Parnaſſe pour la pluſpart. Ils eſtoient ſous de beaux ombrages, ſe récitant les uns aux autres leurs Poëſies, & ſe donnant des louanges continuelles ſans ſe laſſer. Enfin la Belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la Cour de ce Dieu demeura ſurpriſe. Depuis Proſerpine ils ne ſe ſouvenoient point d'avoir veu d'objet qui leur euſt touché le cœur que celuy-là ſeul. Proſerpine meſme en eut de la jalouſie ; car ſon mary regardoit déjà la Belle d'une autre ſorte qu'il n'a couſtume de faire ceux qui approchent de ſon tribunal, & il ne tenoit pas à luy qu'il ne ſe défit de cet air terrible qui fait partie de ſon apanage. Sur tout, il y avoit du plaiſir à voir Rhadamanthe ſe radoucir. Pluton fit ceſſer pour quelques momens les ſouffrances & les plaintes des malheu-

reux ; afin que Psyché eust une audiance plus favorable. Voicy à peu près comme elle parla, adressant sa voix tantost à Pluton & à Proserpine conjointement, tantost à cette Déesse seule.

Vous sous qui tout fléchit, Déïtez dont les loix
Traitent également les Bergers & les Rois ;
Ny les desirs de voir, ny celuy d'estre vûë,
Ne me font visiter une Cour inconnuë :
J'ay trop appris, helas ! par mes propres malheurs,
Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.
Vous voyez devant vous l'Esclave infortunée
Qu'à des larmes sans fin Venus a condamnée.
C'est peu pour son couroux des maux que j'ay soufferts ;
Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.
Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.
Il porte vostre nom ; & c'est ce qui m'étonne.
Ne vous offensez point, Déesse aux traits si doux ;
On s'apperçoit assez qu'il n'est pas fait pour vous.
Plaire sans fard est chose aux Déesses facile :
A qui ne peut vieillir cet art est inutile·
C'est moy qui dois tascher en l'estat où je suis
A réparer le tort que m'ont fait les ennuis.

Mais j'ay quitté le ſoin d'une beauté fatale.
La Nature ſouvent n'eſt que trop libérale.
Pluſt au ſort que mes traits à préſent ſans éclat
N'euſſent jamais paru que dans ce triſte eſtat!
Mes ſœurs les envioient : que mes ſœurs eſtoient folles!
D'abord je me repûs d'eſpérances frivoles.
Enfin l'Amour m'aima : je l'aimay ſans le voir :
Je le vis ; il s'enfuit ; rien ne pût l'émouvoir ;
Il me précipita du comble de la gloire.
Souvenir de ce temps ſortez de ma mémoire.
Chacun ſçait ce qui ſuit, maintenant dans ces lieux
Je viens pour obtenir un fard ſi précieux.
Je n'en mérite pas la faveur ſinguliére ;
Mais le nom de l'Amour ſe joint à ma priere.
Vous connoiſſez ce Dieu ; qui ne le connoiſt pas ?
S'il deſcend pour vous plaire au fond de ces climats,
D'une boëte de fard récompenſez ſa femme,
Ainſi durent chez vous les douceurs de ſa flâme !
Ainſi voſtre bonheur puiſſe rendre envieux
Celuy qui pour ſa part eut l'Empire des Cieux.

Cette harangue eut tout le ſuccès que Pſyché pouvoit ſouhaiter. Il n'y eut ny Démon ny Ombre

qui ne compatiſt au malheur de cette affligée, & qui ne blaſmaſt Venus. La pitié entra pour la premiere fois au cœur des Furies : & ceux qui avoient tant de ſujet de ſe plaindre eux-meſmes, mirent à part le ſentiment de leurs propres maux pour plaindre l'Epouſe de Cupidon. Pluton fut ſur le poinct de luy offrir une retraite dans ſes Eſtats; mais c'eſt un azile où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur eſt poſſible. Proſerpine empeſcha ce coup. La jalouſie la poſſédoit tellement que ſans conſidérer qu'une Ombre ſeroit incapable de luy nuire, elle recommanda inſtamment aux Parques de ne pas trancher à l'étourdie les jours de cette perſonne, & de prendre ſi bien leurs meſures qu'on ne la reviſt aux Enfers que vieille & ridée. Puis ſans tarder davantage, elle mit entre les mains de Pſyché une boëte bien fermée avec défenſe de l'ouvrir, & avec charge d'aſſeurer Venus de ſon amitié. Pour Pluton, il ne pût voir ſans déplaiſir le départ de noſtre Héroïne, & le préſent qu'on luy faiſoit. Souvenez-vous, luy dit-il, de ce qu'il vous a couſté d'eſtre curieuſe. Allez; & n'accuſez pas Pluton de voſtre deſtin.

Tant que le pays des Morts continua, la boëte fut en assûrance ; Psyché n'avoit garde d'y toucher : elle apprehendoit que parmy un si grand nombre de gens qui n'avoient que faire, il n'y en eust qui observassent ses actions. Aussi-tost qu'elle eut atteint nostre monde, & que se trouvant sous ce conduit soûterain elle crût n'avoir pour témoins que les pierres qui le soûtenoient, la voilà tentée à son ordinaire. Elle eut envie de sçavoir quel estoit ce fard dont Proserpine l'avoit chargée. Le moyen de s'en empescher ? Elle seroit femme, & laisseroit échapper une telle occasion de se satisfaire ! A qui le diroient ces pierres ? Possible personne qu'elle, n'estoit descendu sous cette voûte depuis qu'on l'avoit bastie. Puis ce n'estoit pas une simple curiosité qui la poussoit ; c'estoit un désir naturel & bien innocent de remedier au déchet où estoient tombez ses appas. Les ennuis, le hâle, mille autres choses l'avoient tellement changée qu'elle ne se connoissoit plus elle-mesme. Il faloit abandonner les prétentions qui luy restoient sur le cœur de son mary, ou bien réparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouveroit-elle un meilleur que

celuy qu'elle avoit en sa puissance ; que de s'appliquer un peu de ce fard qu'elle portoit à Venus ? Non qu'elle eut dessein d'en abuser, ny de plaire à d'autres qu'à son mary : les Dieux le sçavoient : pourveu seulement qu'elle imposast à l'Amour, cela suffiroit. Tout artifice est permis, quand il s'agit de regagner un Epoux. Si Venus l'avoit creuë si simple que de n'oser toucher à ce fard elle s'estoit fort trompée : mais qu'elle y touchast ou non, Cythérée l'en soupçonneroit toûjours ; ainsi il luy seroit inutile de s'en abstenir. Psyché raisonna si bien qu'elle s'attira un nouveau malheur. Une certaine appréhension toutefois la retenoit : elle regardoit la boëte, y portoit la main, puis l'en retiroit, & l'y reportoit aussi-tost. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura selon sa coûtume à cette malheureuse curiosité. Psyché ouvrit la boëte en tremblant, & à peine l'eut-elle ouverte qu'il en sortit une vapeur fuligineuse, une fumée noire & pénétrante, qui se répandit en moins d'un moment par tout le visage de nostre Héroïne, & sur une partie de son sein. L'impression qu'elle y fit fut si violente que Psyché soupçonna d'abord quelque

quelque ſiniſtre accident ; d'autant plus qu'il ne reſtoit dans la boëte qu'une noirceur qui la teignoit toute. Pſyché alarmée, & ſe doutant preſque de ce qui luy eſtoit arrivé, ſe haſta de ſortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine dans laquelle elle puſt apprendre l'eſtat où cette vapeur l'avoit miſe. Quand elle fut dans la tour, & qu'elle ſe préſenta à la porte, les épines qui la bouchoient & qui s'eſtoient d'elles-meſmes détournées pour laiſſer paſſer Pſyché la premiere fois, ne la reconnoiſſant plus, l'arreſterent. La Tour fut contrainte de luy demander ſon nom. Noſtre infortunée le luy dit en ſoûpirant. Quoy, c'eſt vous Pſyché ! Qui vous a teint le viſage de cette ſorte ? Allez viſte vous laver, & gardez bien de vous préſenter en cet eſtat à voſtre mary. Pſyché court à un ruiſſeau qui n'eſtoit pas loin, le cœur luy battant de telle maniere que l'haleine luy manquoit à chaque pas. Enfin elle arriva ſur le bord de ce ruiſſeau, & s'eſtant panchée elle y apperceut la plus belle More du monde. Elle n'avoit ny le nez ny la bouche comme l'ont celles que nous voyons ; mais enfin c'eſtoit une More. Pſyché eton-

née tourna la teſte pour voir ſi quelque Afriquaine ne ſe regardoit point derriere elle. N'ayant veu perſonne, & certaine de ſon malheur, les genoux commencerent à luy faillir, les bras luy tomberent. Elle eſſaya toutefois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde. Après s'eſtre lavée long-temps ſans rien avancer, ô Deſtins, s'écria-t'elle, me condamnez-vous à perdre auſſi la beauté ? Cythérée, Cythérée, quelle ſatisfaction vous attend ? Quand je me préſenteray parmy vos eſclaves, elles me rebuteront ; je ſeray le déshonneur de voſtre Cour. Qu'ay-je fait qui méritaſt une telle honte ? Ne vous ſuffiſoit-il pas que j'euſſe perdu mes parens, mon mary, les richeſſes, la liberté, ſans perdre encore l'unique bien avec lequel les femmes ſe conſolent de tous malheurs ? Quoy, ne pouviez-vous attendre que les années vous vengeaſſent ? C'eſt une choſe ſi-toſt paſſée que la beauté des Mortelles : La mélancholie ſeroit venuë au ſecours du temps. Mais j'ay tort de vous accuſer : c'eſt moy ſeule qui ſuis la cauſe de mon infortune ; c'eſt cette curioſité incorrigible, qui non contente de m'avoir oſté les bonnes graces de voſtre fils, m'oſte auſſi le moyen

de les regagner. Helas ! ce ſera ce fils le premier qui me regardera avec horreur, & qui me fuira. Je l'ay cherché par tout l'Univers, & j'apprehende de le trouver : Quoy, mon mary qui me fuira ? Mon mary qui me trouvoit ſi charmante ? Non, non, Venus, vous n'aurez pas ce plaiſir : & puiſqu'il m'eſt défendu d'avancer mes jours, je me retireray dans quelque déſert où perſonne ne me verra : j'acheveray mes deſtins parmy les ſerpens & parmy les loups : il s'en trouvera quelqu'un d'aſſez pitoyable pour me dévorer. Dans ce deſſein elle court à une foreſt voiſine, s'enfonce dans le plus profond, choiſit pour principale retraite un antre effroyable : là ſon occupation eſt de ſoûpirer & de répandre des larmes ; ſes joues s'applatiſſent ; ſes yeux ſe cavent ; ce n'eſtoit plus celle de qui Venus eſtoit devenuë jalouſe : il y avoit au monde de telle Mortelle qui l'auroit regardée ſans envie. L'Amour commençoit alors à ſortir ; & comme il eſtoit guéri de ſa colere auſſi-bien que de ſa bruſlure, il ne ſongeoit plus qu'à Pſyché : Pſyché devoit faire ſon unique joye ; il devoit quitter ſes Temples pour ſervir Pſyché : réſolutions d'un nouvel amant. Les maris ont de

ces retours, mais ils les font peu durer. Ce mary-cy ne se proposoit plus de fin dans sa passion, ny dans le bon traitement qu'il avoit résolu de faire à sa femme. Son dessein estoit de se jetter à ses pieds, de luy demander pardon, de luy protester qu'il ne retomberoit jamais en de telles bizarreries. Tant que la journée duroit, il s'entretenoit de ces choses : la nuit venuë il continuoit, & continuoit encore pendant son sommeil. Aussi-tost que l'Aurore commençoit à poindre il la prioit de luy ramener Psyché ; car la Fée l'avoit asseuré qu'elle reviendroit des enfers. Dès que le Soleil estoit levé nostre Epoux quittoit le lit afin d'éviter les visites de sa mere, & s'alloit promener dans le bois où la belle Ethiopienne avoit choisi sa retraite : il le trouvoit propre à entretenir les resveries d'un amant. Un jour Psyché s'estoit endormie à l'entrée de sa caverne. Elle estoit couchée sur le costé, le visage tourné vers la terre, son mouchoir dessus, & encore un bras sur le mouchoir, pour plus grande précaution, & pour s'empescher plus asseurément d'estre veuë. Si elle eust pû s'envelopper de ténébres elle l'auroit fait. L'autre bras estoit couché le long de la cuisse : il n'avoit pas la

meſme rondeur qu'autrefois : Le moyen qu'une perſonne qui ne vivoit que de fruits ſauvages, & laquelle ne mangeoit rien qui ne fuſt moüillé de ſes pleurs, euſt de l'embonpoint ? La délicateſſe & la blancheur y eſtoient toûjours. L'Amour l'apperceut de loin. Il ſentit un treſſaillement qui luy dit que cette perſonne eſtoit Pſyché. Plus il approchoit, & plus il ſe confirmoit dans ce ſentiment ; car quelle autre qu'elle auroit eu une taille ſi bien formée ? Quand il ſe trouva aſſez près pour conſidérer le bras & la main, il n'en douta plus ; non que la maigreur ne l'arreſtaſt ; mais il jugeoit bien qu'une perſonne affligée ne pouvoit eſtre en meilleur eſtat. La ſurpriſe de ce Dieu ne fut pas petite ; pour ſa joye je vous la laiſſe à imaginer. Un amant que nos Romanciers auroient fait, ſeroit demeuré deux heures à conſidérer l'objet de ſa paſſion ſans l'oſer toucher ny ſeulement interrompre ſon ſommeil : l'Amour s'y prit d'une autre maniere. Il s'agenoüilla d'abord auprès de Pſyché ; & luy ſouleva une main laquelle il étendit ſur la ſienne ; puis uſant de l'autorité d'un Dieu, & de celle d'un mary il y imprima deux baiſers. Pſyché eſtoit ſi fort abattuë qu'elle

s'éveilla ſeulement au ſecond baiſer. Dès qu'elle apperceut l'Amour elle ſe leva ; s'enfuit dans ſon antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émeuë qu'elle ne ſçavoit à quoy ſe réſoudre. L'eſtat où elle avoit veu le Dieu, cette poſture de ſuppliant, ce baiſer dont la chaleur luy faiſoit connoiſtre que c'eſtoit un véritable baiſer d'amour, & non pas un baiſer de ſimple galanterie, tout cela l'enhardiſſoit : mais de ſe montrer ainſi noire & défigurée à celuy dont elle vouloit regagner le cœur il n'y avoit pas d'apparence. Cependant l'Amour s'eſtoit approché de la caverne, & repenſant à l'ébéne de cette perſonne qu'il avoit veuë, il croyoit s'eſtre trompé, & ſe vouloit quelque mal d'avoir pris une Ethiopienne pour ſon Epouſe. Quand il fut dans l'antre ; Belle More, luy cria-t'il, vous ne ſçavez guere ce que je ſuis, de me fuir ainſi : ma rencontre ne fait pas peur : dites-moy ce que vous cherchez dans ces provinces : peu de gens y viennent que pour aimer : ſi c'eſt-là ce qui vous ameine, j'ay dequoy vous ſatisfaire : avez-vous beſoin d'un amant ? Je ſuis le Dieu qui les fais. Quoy vous dédaignez de me répondre ! vous me fuyez ! Helas ! dit Pſyché, je

ne vous fuis point ; j'oste seulement de devant vos yeux un objet que j'appréhende que vous ne fuyiez vous-mesme. Cette voix si douce, si agréable, & autrefois familiere au fils de Venus, fut aussi-tost reconnuë de luy. Il courut au coin où s'estoit refugiée son Epouse. Quoy, c'est vous ! dit-il, quoy, ma chere Psyché c'est vous ! Aussi-tost il se jetta aux pieds de la Belle. J'ay failly, continua-t'il en les embrassant : mon caprice est cause qu'une personne innocente, qu'une personne qui estoit née pour ne connoistre que les plaisirs a souffert des peines que les coupables ne souffrent point : & je n'ay pas renversé le Ciel & la Terre pour l'empescher ! je n'ay pas ramené le Chaos au monde ! je ne me suis pas donné la mort tout Dieu que je suis ! Ah, Psyché que vous avez de sujets de me détester ! Il faut que je meure, & que j'en trouve les moyens, quelque impossible que soit la chose. Psyché chercha une de ses mains pour la luy baiser. L'Amour s'en douta, & se relevant, Ah, s'écria-t'il, que vous ajoustez de douceur à vos autres charmes ! Je sçais les sentimens que vous avez eus : Toute la nature me les a dits. Il ne vous est pas échappé un seul mot

de plainte contre ce Monstre qui estoit indigne de vostre amour. Et comme elle luy avoit trouvé la main : Non, poursuivit-il, ne m'accordez point de telles faveurs ; je n'en suis pas digne : je ne demande pour toute grace que quelque punition que vous m'imposiez vous-mesme. Ma Psyché, ma chere Psyché, dites-moy, à quoy me condamnez-vous ? Je vous condamne à estre aimé de vostre Psyché éternellement, dit nostre Heroïne ; car que vous l'aimiez, elle auroit tort de vous en prier : elle n'est plus belle. Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix si touchant que l'Amour ne pût retenir ses larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Psyché, & pressant cette main entre les siennes, il se teut long-temps, & par ce silence il s'exprima mieux que s'il eust parlé. Les torrens de larmes firent ce que ceux de paroles n'auroient sceu faire. Psyché charmée de cette éloquence, y répondit comme une personne qui en sçavoit tous les traits. Et considérez, je vous prie, ce que c'est d'aimer. Le couple d'amans le mieux d'accord, & le plus passionné qu'il y eust au monde employoit l'occasion à verser des pleurs & à pousser des soûpirs.

Amans

Amans heureux, il n'y a que vous qui connoiſſiez le plaiſir. A cette exclamation Poliphile tout tranſporté laiſſa tomber l'écrit qu'il tenoit, & Acante ſe ſouvenant de quelque choſe fit un ſoûpir. Gélaſte leur dit avec un ſouris moqueur : Courage Meſſieurs les Amans, voilà qui va bien, & vous faites voſtre devoir. O les gens heureux, & trois fois heureux que vous eſtes! moy miſerable je ne ſçaurois ſoûpirer après le plaiſir de verſer des pleurs. Puis ramaſſant le papier de Poliphile: Tenez, luy dit-il, voilà voſtre écrit, achevez Pſyché, & remettez-vous. Poliphile reprit ſon cahier, & continua ainſi. Cette converſation de larmes devint à la fin converſation de baiſers; je paſſe légerement cet endroit. L'Amour pria ſon Epouſe de ſortir de l'antre; afin qu'il appriſt le changement qui eſtoit ſurvenu en ſon viſage, & pour y apporter remède, s'il ſe pouvoit. Pſyché luy dit en riant: Vous m'avez refuſé, s'il vous en ſouvient, la ſatisfaction de vous voir lorſque je vous l'ay demandée, je vous pourrois rendre la pareille à bien meilleur droit, & avec bien plus de raiſon que vous n'en aviez; mais j'aime mieux me détruire dans voſtre

eſprit que de ne pas vous complaire. Auſſi-bien faut-il que vous cherchiez un reméde à la paſſion qui vous occupe : elle vous met mal avec voſtre mere & vous fait abandonner le ſoin des Mortels & la conduite de voſtre Empire. En luy diſant ces mots elle luy donna la main, pour le mener hors de l'antre. L'Amour ſe plaignit de la penſée qu'elle avoit, & luy jura par le Styx qu'il l'aimeroit éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle ; car ce n'eſtoit pas ſeulement ſon corps qui le rendoit amoureux, c'eſtoit ſon eſprit & ſon ame par deſſus tout. Quand ils furent ſortis de l'antre, & que l'Amour eut jetté les yeux ſur ſon Epouſe, il recula trois ou quatre pas tout ſurpris & tout étonné. Je vous l'avois bien promis, luy dit-elle, que cette veuë vous ſeroit un reméde pour voſtre amour : je ne m'en plains pas, & n'y trouve point d'injuſtice. La pluſpart des femmes prennent le Ciel à témoin quand cela arrive : elles diſent qu'on doit les aimer pour elles, & non pas pour le plaiſir de les voir : qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent ſeulement à ſe ſatisfaire : que cette ſorte de paſſion qui n'a pour objet que ce

qui touche les ſens, ne doit point entrer dans une belle ame, & eſt indigne qu'on y réponde: c'eſt aimer comme aiment les animaux; au lieu qu'il faudroit aimer comme les eſprits détachez des corps. Les Amans, les vrais Amans, ſe mettent le plus qu'ils peuvent dans cet eſtat : ils s'affranchiſſent de la tyrannie du temps; ils ſe rendent indépendans du haſard & de la malignité des aſtres; tandis que les autres ſont toûjours en tranſe, ſoit pour le caprice de la fortune, ſoit pour celuy des ſaiſons. Quand ils n'auroient rien à craindre de ce coſté-là, les années leur font une guerre continuelle: il n'y a pas un moment au jour qui ne détruiſe quelque choſe de leur plaiſir: c'eſt une néceſſité qu'il aille toûjours en diminuant; & d'autres raiſons très-belles & très-peu perſuaſives. Je n'en veux oppoſer qu'une à ces femmes. Leur beauté & leur jeuneſſe ont fait naiſtre la paſſion que l'on a pour elles, il eſt naturel que le contraire l'anéantiſſe. Je ne vous demande donc plus d'amour; ayez ſeulement de l'amitié; ou ſi je n'en ſuis pas digne, quelque peu de compaſſion. Il eſt de la qualité d'un Dieu comme vous d'avoir pour eſclaves des

personnes de mon sexe : faites-moy la grace que j'en sois une. L'Amour trouva sa femme plus belle aprés ce discours qu'il ne l'avoit trouvée. Il se jetta à son col : Vous ne m'avez, luy repartit-il demandé que de l'amitié, je vous promets de l'amour. Et consolez-vous ; il vous reste plus de beauté que n'en ont toutes les Mortelles ensemble. Il est vray que vostre visage a changé de teint ; mais n'a nullement changé de traits : & ne comptez-vous pour rien le reste du corps ? Quavez-vous perdu de lys & d'albastre à comparaison de ce qui vous en est demeuré ? Allons voir Venus. Cet avantage qu'elle vient de remporter, quoyqu'il soit petit, la rendra contente, & nous réconciliera les uns & les autres : sinon j'auray recours à Jupiter, & je le prieray de vous rendre vostre vray teint. Si cela dépendoit de moy, vous seriez déjà ce que vous estiez, lorsque vous me rendites amoureux : ce seroit icy le plus beau moment de vos jours : mais un Dieu ne sçauroit défaire ce qu'un autre Dieu a fait. Il n'y a que Jupiter à qui ce privilege soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lys, sans qu'il y en ait un seul de perdu, je feray périr la race des animaux

& des hommes ; que feront les Dieux après cela ? Pour les roses, c'est mon affaire ; & pour l'embonpoint, la joye le raménera. Ce n'est pas encore assez, je veux que l'Olympe vous reconnoisse pour mon Epouse. Psyché se fust jetté à ses pieds, si elle n'eust sçeu comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de luy dire en rougissant : Si je pouvois estre vostre femme sans estre blanche ; cela seroit bien plus court & bien plus certain. Ce poinct-là vous est assûré, repartit l'Amour ; je l'ay juré par le Styx ; mais je veux que vous soyez blanche. Allons nous présenter à Venus. Psyché se laissa conduire ; bien qu'elle eust beaucoup de répugnance à se montrer, & peu d'espérance de réüssir. La soûmission aux volontez de son Epoux luy fermoit les yeux : elle se seroit résoluë pour luy complaire à des choses plus difficiles. Pendant le chemin elle luy conta les principales avantures de son voyage ; la merveille de cette Tour qui luy avoit donné des adresses ; l'Acheron, le Styx, l'asne boiteux, le labyrinthe, & les trois gueules de son portier ; les fantosmes qu'elle avoit veus, la Cour de Pluton & de Proserpine ; enfin son retour, &

ſa curioſité qu'elle meſme jugeoit très-digne d'eſtre punie. Elle achevoit ſon récit, quand ils arriverent à ce Chaſteau qui eſtoit à my-chemin de Paphos & d'Amathonte. Venus ſe promenoit dans le Parc. On luy alla dire de la part de l'Amour qu'il avoit une Affriquaine aſſez bien-faite à luy préſenter: elle en pourroit faire une quatriéme Grace, non ſeulement brune comme les autres, mais toute noire. Cythérée rêvoit alors à ſa jalouſie; à la paſſion dont ſon fils eſtoit malade, & qui tout conſidéré n'eſtoit pas un crime; aux peines à quoy elle avoit condamnée la pauvre Pſyché, peines très-cruelles, & qui luy faiſoient à elle-meſme pitié. Outre cela l'abſence de ſon ennemie avoit laiſſé refroidir ſa colere, de façon que rien ne l'empeſchoit plus de ſe rendre à la raiſon. Elle eſtoit dans le moment le plus favorable qu'on euſt pû choiſir pour accommoder les choſes. Cependant toute la Cour de Venus eſtoit accouruë pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More: c'eſtoit à qui la regarderoit de plus près. Quelque étonnement que ſa veuë cauſaſt, on y prenoit du plaiſir; & on auroit bien donné une demy-douzaine de Blanches

pour cette Noire. Au reste soit que la couleur eust changé son air, soit qu'il y eust de l'enchantement, personne ne se souvint d'avoir rien veu qui luy ressemblast. Les Jeux & les Ris firent connoissance avec elle d'abord, sans se la remèttre, admirant les graces de sa personne, sa taille, ses traits, & disant tout haut que la couleur n'y faisoit rien. Néantmoins ce visage d'Ethiopienne enté sur un corps de Greque sembloit quelque chose de fort étrange. Toute cette Cour la considéroit comme un très-beau monstre & très-digne d'estre aimé. Les uns assuroient qu'elle estoit fille d'un Blanc & d'une Noire, les autres d'un Noir & d'une Blanche. Quand elle fut à quatre pas de Venus elle mit un genoüil en terre: Charmante Reine de la beauté, luy dit-elle, c'est vostre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée. Tout le monde la reconnût aussitost. On demeura fort surpris. Les Jeux & les Ris, qui sont un peuple assez étourdi, eurent de la discrétion cette fois-là, & dissimulerent leur joye de peur d'irriter Venus contre leur nouvelle maistresse. Vous ne sçauriez croire combien elle estoit aimée dans cette Cour. La pluspart des gens avoient résolu

de ſe cantonner à moins que Cythérée ne la traitaſt mieux. Pſyché remarqua fort bien les mouvemens que ſa préſence excitoit dans le fond des cœurs, & qui paroiſſoient meſme ſur les viſages ; mais elle n'en témoigna rien, & continua de cette ſorte. Proſerpine m'a donné charge de vous faire ſes complimens, & de vous aſſeurer de la continuation de ſon amitié. Elle m'a mis entre les mains une boëte que j'ay ouverte, bien que vous m'euſſiez deffendu de l'ouvrir. Je n'oſerois vous prier de me pardonner, & je me viens ſoûmettre à la peine que ma curioſité a meritée. Venus jettant les yeux ſur Pſyché ne ſentit pas tout le plaiſir & la joye que ſa jalouſie luy avoit promiſe. Un mouvement de compaſſion l'empeſcha de joüir de ſa vengeance & de la victoire qu'elle remportoit ; ſi bien que paſſant d'une extrémité en une autre, à la maniere des femmes, elle ſe mit à pleurer, releva elle-meſme noſtre Héroïne, puis l'embraſſa. Je me rends, dit-elle, Pſyché ; Oubliez le mal que je vous ay fait. Si c'eſt effacer les ſujets de haine que vous avez contre moy, & vous faire une ſatisfaction aſſez grande, que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la

ſoyez.

ſoyez. Montrez-vous meilleure que Venus, auſſi-bien que vous eſtes déjà plus belle; ne ſoyez pas ſi vindicative que je l'ay eſté, & allez changer d'habit. Toutefois, ajouſta-t'elle, vous avez beſoin de repos : puis ſe tournant vers les Graces ; Mettez-la au bain qu'on a préparé pour moy, & faites-la repoſer enſuite ; je l'iray voir en ſon lit. La Déeſſe n'y manqua pas; & voulut que noſtre Héroïne couchaſt avec elle cette nuit-là ; non pour l'oſter à ſon fils; mais on réſolut de célébrer un nouvel hymen, & d'attendre que noſtre Belle euſt repris ſon teint. Venus conſentit qu'il luy fuſt rendu ; meſme qu'un brevet de Déeſſe luy fuſt donné, ſi tout cela ſe pouvoit obtenir de Jupiter. L'Amour ne perd point de temps, & pendant que ſa mere eſtoit en belle humeur, il s'en va trouver le Roy des Dieux. Jupiter qui avoit appris l'hiſtoire de ſes amours, luy en demanda des nouvelles; comme il ſe portoit de ſa bruſlure; pourquoy il abandonnoit les affaires de ſon Eſtat. L'Amour répondit ſuccinctement à ces queſtions, & vint au ſujet qui l'amenoit. Mon fils, luy dit Jupiter en l'embraſſant, vous ne trouverez plus d'Ethiopienne chez voſtre mere : le teint de Pſyché eſt

auſſi blanc que jamais il fut : J'ay fait ce miracle dès le moment que vous m'avez témoigné le ſouhaiter. Quant à l'autre poinct ; le rang que vous demandez pour voſtre Epouſe n'eſt pas une choſe ſi aiſée à accorder qu'il vous ſemble. Nous n'avons parmy nous que trop de Déeſſes. C'eſt une néceſſité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de voſtre Epouſe eſtant telle que vous dites, ce ſera des ſujets de jalouſie & de querelles, leſquelles je ne viendray jamais à bout d'appaiſer. Il ne faudra plus que je ſonge à mon office de foudroyant ; j'en auray aſſez de celuy de médiateur pour le reſte de mes jours. Mais ce n'eſt pas ce qui m'arreſte le plus. Dès que Pſyché ſera Déeſſe il luy faudra des Temples auſſi-bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuëra noſtre portion. Déjà nous nous morfondons ſur nos autels, tant ils ſont froids & mal encenſez. Cette qualité de Dieu deviendra à la fin ſi commune que les Mortels ne ſe mettront plus en peine de l'honorer. Que vous importe, reprit l'Amour ? Voſtre félicité dépend-elle du culte des hommes ? Qu'ils vous négligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas icy

heureux & tranquille, dormant les trois quarts du temps, laiſſant aller les choſes du monde comme elles peuvent, tonnant, & greſlant lorſque la fantaiſie vous en vient? Vous ſçavez combien quelquefois nous nous ennuyons: jamais la compagnie n'eſt bonne, s'il n'y a des femmes aimables. Cibelle eſt vieille; Junon de mauvaiſe humeur, Cérès ſent ſa divinité de Province, & n'a nullement l'air de la Cour; Minerve eſt toûjours armée; Diane nous rompt la teſte avec ſa trompe; on pourroit faire quelque choſe d'aſſez bon de ces deux dernieres; mais elles ſont ſi farouches qu'on ne leur oſeroit dire un mot de galanterie: Pomone eſt ennemie de l'oiſiveté, & a toûjours les mains rudes; Flore eſt agréable, je le confeſſe; mais ſon ſoin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures; l'Aurore ſe léve de trop grand matin, on ne ſçait ce qu'elle devient tout le reſte de la journée: il n'y a que ma mere qui nous réjoüiſſe, encore a-t-elle toûjours quelque affaire qui la détourne, & demeure une partie de l'année à Paphos, Cythére, ou Amathonte. Comme Pſyché n'a aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe. Vous verrez que ſa

beauté ne ſera pas un petit ornement pour voſtre Cour. Ne craignez point que les autres luy porte envie ; il-a trop d'inégalité entre ſes charmes & les leur. La plus intéreſſée c'eſt ma mere, qui y conſent. Jupiter ſe rendit à ces raiſons, & accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit ſon conſentement à l'Apothéoſe, par une petite inclination de teſte qui ébranſla légerement l'Univers, & le fit trembler ſeulement une demie heure. Auſſi-toſt l'Amour fit mettre les Cygnes à ſon char ; deſcendit en terre, & trouva ſa mere qui elle-meſme faiſoit office de Grace autour de Pſyché ; non ſans luy donner mille loüanges & preſque autant de baiſers. Toute cette Cour prit le chemin de l'Olympe, les Graces ſe promettant bien de danſer aux nopces. Je n'en décriray point la cérémonie, non plus que celle de l'Apothéoſe : je décriray encore moins les plaiſirs de nos Epoux ; il n'y a qu'eux ſeuls qui pûſſent eſtre capables de les exprimer. Ces plaiſirs leur eurent bien-toſt donné un doux gage de leur amour, une fille qui attira les Dieux & les hommes dès qu'on la vid. On luy a baſti des Temples ſous le nom de la Volupté.

O douce Volupté, ſans qui dès noſtre enfance
Le vivre & le mourir nous deviendroient égaux ;
Aimant univerſel de tous les animaux,
Que tu ſçais attirer avecque violence !
Par toy tout ſe meut icy bas :
C'eſt pour toy, c'eſt pour tes appas
Que nous courons après les peines.
Il n'eſt ſoldat, ny capitaine,
Ny Miniſtre d'Eſtat, ny Prince, ny ſujet
Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourriſſons, ſi pour fruit de nos veilles
Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles,
Si nous ne nous ſentions chatoüillez de ce ſon,
Ferions-nous un mot de chanſon ?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui ſervoit de prix dans les jeux Olympiques,
N'eſt que pour toy proprement divine Volupté.
Et le plaiſir des ſens n'eſt-il de rien compté ?
Pourquoy ſont faits les dons de Flore ?
Le Soleil couchant, & l'Aurore ?
Pomone & ſes mets délicats ?
Bacchus l'ame des bons repas ?
Les foreſts, les eaux, les prairies,

Mere des douces resveries ?
Pourquoy tant de beaux arts qui tous sont tes enfans ?
Mais pourquoy les Cloris aux appas triomphans,
Que pour maintenir ton commerce ?
J'entends innocemment : sur son propre désir
Quelque rigueur que l'on exerce
Encore y prend-on du plaisir.
Volupté, Volupté, qui fus jadis maistresse
Du plus bel esprit de la Grece,
Ne me dédaigne pas, vien-t-en loger chez moy ;
Tu n'y seras pas sans employ.
J'aime le Jeu, l'Amour, les Livres, la Musique,
La Ville & la Campagne, enfin tout, il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Vien donc ; & de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu sçavoir au vray la mesure certaine ?
Il m'en faut tout au moins un siécle bien compté ;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

Poliphile cessa de lire. Il n'avoit pas crû pouvoir mieux finir que par l'Hymne de la Volupté, dont le dessein ne déplût pas tout à fait à ses trois Amis.

Après quelques courtes réflexions ſur les principaux endroits de l'ouvrage; Ne voyez-vous pas, dit Ariſte, que ce qui vous a donné le plus de plaiſir, ce ſont les endroits où Poliphile a tâché d'exciter en vous la compaſſion? Ce que vous dites eſt fort vray, repartit Acante; mais je vous prie de conſidérer ce gris de lin, ce couleur d'Aurore, cet oranger, & ſur tout ce pourpre, qui environnent le Roy des Aſtres. En effet, il y avoit très-long-temps que le ſoir ne s'eſtoit trouvé ſi beau. Le Soleil avoit pris ſon char le plus éclatant, & ſes habits les plus magnifiques.

Il ſembloit qu'il ſe fuſt paré
Pour plaire aux filles de Nerée;
Dans un nuage bigarré
Il ſe coucha cette ſoirée.
L'air eſtoit peint de cent couleurs:
Jamais parterre plein de fleurs
N'eut tant de ſortes de nuances.
Aucune vapeur ne gaſtoit
Par ſes malignes influences
Les plaiſirs qu'Acante gouſtoit.

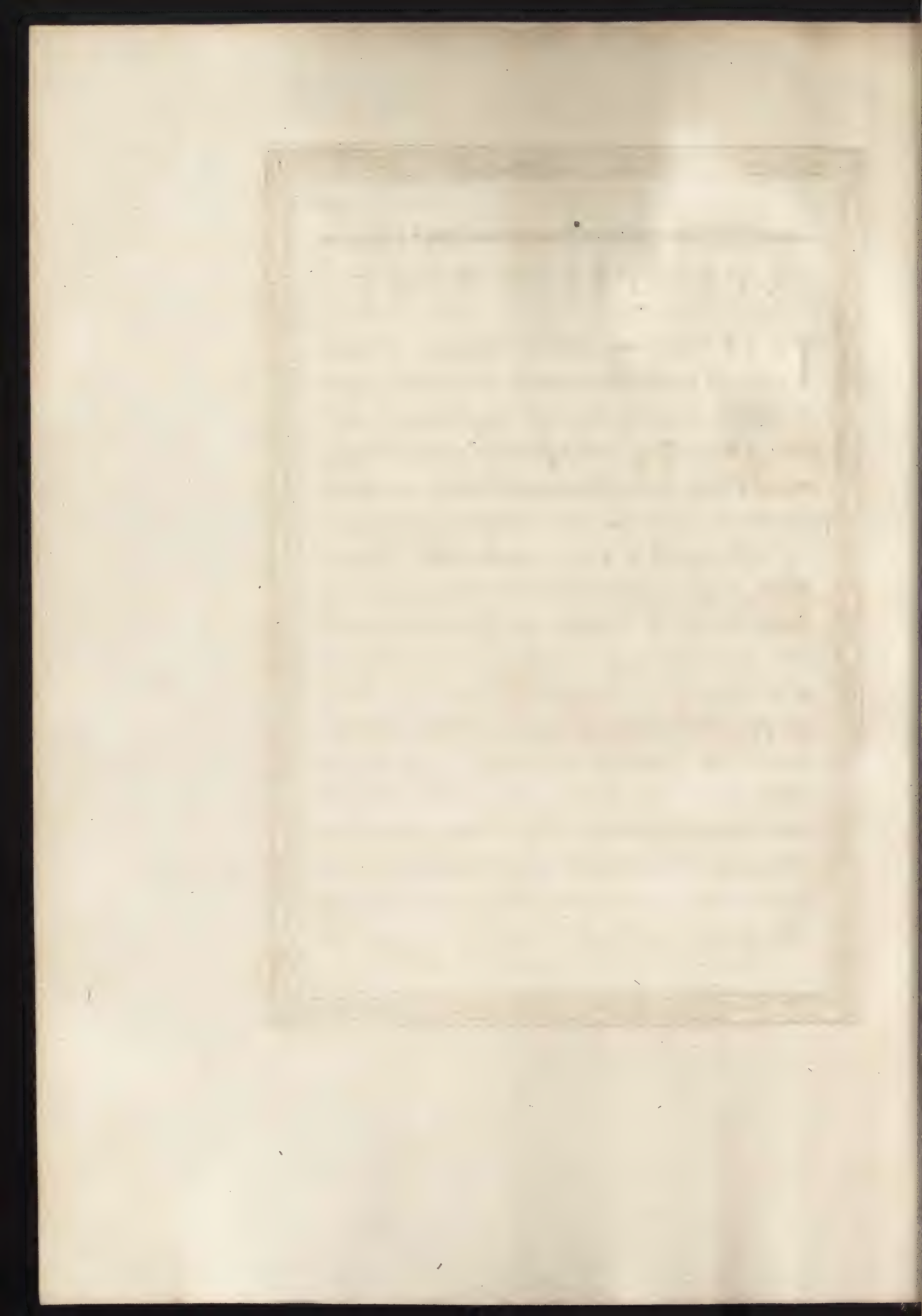


On luy donna le loisir de considérer les dernieres beautez du jour : puis la Lune estant en son plein, nos Voyageurs & le cocher qui les conduisoit la voulurent bien pour leur guide.



ADONIS.

POËME.

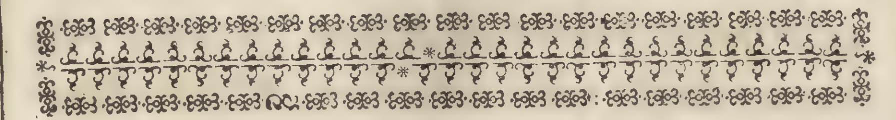


AVERTISSEMENT.

IL y a long-temps que cet Ouvrage est composé; & peut-estre n'en est-il pas moins digne de voir la lumiere. Quand j'en conceus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ay aujourd'huy. Je m'estois toute ma vie exercé en ce genre de Poësie que nous nommons Heroïque: c'est assurement le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornemens, & de ces figures nobles & hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour meriter qu'on l'appelle la Langue des Dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des Anciens, soit par celle de quelques-uns de nos Modernes, s'est presque entierement consumé dans l'embellissement de ce Poëme. Bien que l'Ouvrage soit court, & qu'à proprement parler il ne mérite que le nom d'Idylle; en quelque rang qu'on le mette, il m'a semblé à propos de

ne le point ſeparer de Pſyché. Je joins aux amours du fils celles de la mere, & j'oſe eſperer que mon préſent ſera bien receu. Nous ſommes en un ſiécle où l'on écoute aſſez favorablement tout ce qui regarde cette famille : pour moy qui luy dois les plus doux momens que j'aye paſſez juſqu'icy, j'ay crû ne pouvoir moins faire que de célébrer ſes avantures de la façon la plus agréable qu'il m'eſt poſſible.





ADONIS.



JE n'ay pas entrepris de chanter dans ces vers,
Rome ny ſes enfans vainqueurs de l'Univers,
Ny les fameuſes tours qu'Hector ne pût défendre,
Ny les combats des Dieux aux rives du Scamandre.
Ces ſujets ſont trop hauts, & je manque de voix;
Je n'ay jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Echos, les Zéphirs, & les molles haleines,
Le verd tapis des prez, & l'argent des fontaines.
C'eſt parmy les foreſts qu'a vêcu mon Héros;
C'eſt dans les bois qu'Amour a troublé ſon repos.
Ma Muſe en ſa faveur de myrte s'eſt parée;
J'ay voulu célébrer l'Amant de Cythérée,
Adonis dont la vie eut des termes ſi courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.

Amynte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage;
Mes chansons & mes vœux, tout vous doit rendre hommage;
Trop heureux ! si j'osois conter à l'Univers
Les tourmens infinis que pour vous j'ay soufferts.
Quand vous me permettrez de chanter vostre gloire,
Quand vos yeux renommez par plus d'une victoire
Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,
Et l'Empire d'Amour accreu par vos attraits,
Je vous peindray si belle & si pleine de charmes
Que chacun bénira le sujet de mes larmes.
Voilà l'unique but où tendent mes souhaits;
Cependant recevez le don que je vous fais,
Ne les dédaignez pas, lisez cette aventure
Dont pour vous divertir j'ay tracé la peinture.

Aux Monts Idaliens un bois délicieux
De ses arbres chenus semble toucher les Cieux.
Sous ses ombrages verds loge la solitude.
Là le jeune Adonis exempt d'inquiétude,

Loin du bruit des Citez s'éxerçoit à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pust jamais l'y blesser.
A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage.
Ce n'est pas le seul don qu'il ait receu des Cieux ;
Il semble estre formé pour le plaisir des yeux.
Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Héléne,
Ny celuy qui jadis aimoit une ombre vaine ,
Ny tant d'autres Héros fameux par leurs appas ;
Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras.
Déjà la Renommée en naissant inconnuë ,
Nymphe qui cache enfin sa teste dans la nuë,
Par un charmant récit amusant l'Univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers ;
A ceux qui sont sous l'Ourse,aux voisins de l'Aurore,
Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More:
Paphos sur ses autels le void presque élever,
Et le cœur de Venus ne sçait où se sauver.
L'image du Héros qu'elle a toûjours présente
Verse au fond de son ame une ardeur violente :

Elle invoque ſon fils, elle implore ſes traits,
Et taſche d'aſſembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne luy vid un tel deſſein de plaire;
Rien ne luy ſemble bien, les Graces ont beau faire.
Enfin s'accompagnant des plus diſcrets Amours
Aux Monts Idaliens elle dreſſe ſon cours.
Son char qui trace en l'air de long traits de lumiere
A bien-toſt achevé l'amoureuſe carriere.
Elle trouve Adonis près des bords d'un ruiſſeau,
Couché ſur des gazons. Il reſve au bruit de l'eau;
Il ne void preſque pas l'onde qu'il conſidére;
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythére
L'a bien-toſt retiré d'un penſer ſi profond:
Cet objet le ſurprend, l'étonne, & le confond,
Il admire les traits de la fille de l'onde.
Un long tiſſu de fleurs ornant ſa treſſe blonde
Avoit abandonné ſes cheveux aux Zéphirs:
Son écharpe qui vole au gré de leurs ſoûpirs
Laiſſe voir les tréſors de ſa gorge d'albaſtre.
Jadis en cet eſtat Mars en fut idolaſtre,

Quand

Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux
Pour les Titans défaits par ſon bras valeureux.
Rien ne manque à Vénus; ny les lys, ny les roſes,
Ny le mélange exquis des plus aimables choſes,
Ny ce charme ſecret dont l'œil eſt enchanté,
Ny la grace plus belle encor que la beauté.
Telle on vous void, Amynte, une glace fidelle
Vous peut de tous ces traits préſenter un modelle;
Et s'il faloit juger de l'objet le plus doux,
Le ſort ſeroit douteux entre Vénus & vous.
Tandis que le Héros admire Cythérée,
Elle rend par ces mots ſon ame raſſurée:
Trop aimable Mortel, ne crains point mon aſpect;
Que de la part d'Amour rien ne te ſoit ſuſpect;
En ces lieux écartez c'eſt luy ſeul qui m'ameine.
Le Ciel eſt ma patrie, & Paphos mon domaine:
Je les quitte pour toy; voy ſi tu veux m'aimer.
Le tranſport d'Adonis ne ſe peut exprimer.
O Dieux, s'écria-t'il, n'eſt-ce point quelque ſonge?
Puis-je embraſſer l'erreur où ce diſcours me plonge?

Charmante Déïté, vous dois-je ajoûter foy?
Quoy, vous quittez les Cieux, & les quittez pour moy!
Il me ſeroit permis d'aimer une Immortelle!
Amour rend ſes ſujets tous égaux, luy dit-elle,
La beauté dont les traits meſme aux Dieux ſont doux
Eſt quelque choſe encor de plus divin que nous.
Nous aimons, nous aimons ainſi que toute choſe:
Le pouvoir de mon fils de moy-meſme diſpoſe:
Tout eſt né pour aimer. Ainſi parle Vénus,
Et ſes yeux éloquens en diſent beaucoup plus.
Ils perſuadent mieux que ce qu'a dit ſa bouche.
Ses regards, truchemens de l'ardeur qui la touche,
Sa beauté ſouveraine, & les traits de ſon fils
Ont contraint Mars d'aimer, que peut faire Adonis?
Il aime; il ſent couler un braſier dans ſes veines;
Les plaiſirs qu'il attend ſont accrus par ſes peines.
Il déſire, il eſpere, il craint, il ſent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui ſoit égal.
Vénus s'en apperçoit, & feint qu'elle l'ignore:
Tous deux de leur amour ſemblent douter encore,

Et pour s'en asseurer chacun de ces Amans
Mille fois en un jour fait les mesmes sermens.
Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûterent !
O vous, de qui les voix jusqu'aux astres monterent,
Lorsque par vos chansons tout l'Univers charmé,
Vous ouit célébrer ce couple bien aimé,
Grands & nobles esprits, chantres incomparables,
Meslez parmy ces sons vos accords admirables:
Echo qui ne taist rien, vous conta ces amours;
Vous les vîtes gravez au fond des antres sourds;
Faites que j'en retrouve au Temple de Mémoire
Les monumens sacrez, sources de vostre gloire,
Et que m'estant formé sur vos sçavantes mains
Ces vers puissent passer aux derniers des humains.
Tout ce qui naist de doux en l'amoureux Empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soûpire,
Et que de la contrainte ayant banni les loix
On se peut asseurer au silence des bois,
Jours devenus momens, momens filez de soye,
Agréables soûpirs, pleurs enfans de la joye,

Vœux, fermens, & regards, tranſports, raviſſemens,
Meſlange dont ſe fait le bonheur des Amans,
Tout par ce couple heureux fut lors mis en uſage.
Tantoſt ils choiſiſſoient l'épaiſſeur d'un ombrage;
Là ſous des cheſnes vieux, où leurs chiffres gravez
Se ſont avec les troncs accreus & conſervez,
Mollement étendus ils conſumoient les heures,
Sans avoir pour témoins en ces ſombres demeures
Que les chantres des bois, pour confidens, qu'Amour
Qui ſeul guidoit leurs pas en cet heureux ſéjour.
Tantoſt ſur des tapis d'herbes tendre & ſacrée
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée
Dont les yeux enyvrez par des charmes puiſſans
Attachoient au Héros leurs regards languiſſans.
Bien ſouvent ils chantoient les douceurs de leurs peines;
Et quelquefois aſſis ſur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux lutans à chaque bond
Suivoient les longs replis du criſtal vagabond;
Voyez, diſoit Vénus, ces ruiſſeaux & leur courſe;

Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source;
Vainement pour les Dieux il fuit d'un pas léger;
Mais vous autres Mortels le devez ménager,
Consacrant à l'Amour la saison la plus belle.
Souvent pour divertir leur ardeur mutuelle
Ils dansoient aux chansons de Nymphes entourez;
Combien de fois la Lune a leurs pas éclairez?
Et couvrant de ses rais l'émail d'une prairie
Les a veus à l'envy fouler l'herbe fleurie?
Combien de fois le jour a veu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux!
Mais n'entreprenons pas d'oster le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence & de l'ombre;
Il est temps de passer au funeste moment
Où la triste Vénus doit quitter son Amant.
Du bruit de ses amours Paphos est alarmée.
On dit qu'au fond d'un bois la Déesse charmée,
Inutile aux Mortels, & sans soin de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ses Temples fameux.
Pour dissiper ce bruit la Reine de Cythére

Veut quitter pour un temps ce séjour ſolitaire.
Que ce cruel deſſein luy cauſa de douleurs !
Un jour que ſon Amant la voyoit toute en pleurs,
Déeſſe, luy dit-il, qui cauſez mes alarmes,
Quel ennuy ſi profond vous oblige à ces larmes ?
Vous aurois-je offenſée, ou ne m'aimez-vous plus ?
Ah ! dit-elle, quittez ces ſoupçons ſuperflus.
Adonis taſcheroit en vain de me déplaire ;
Ces pleurs naiſſent d'amour, & non pas de colere.
D'un déplaiſir ſecret mon cœur ſe ſent atteint ;
Il faut que je vous quitte, & le ſort m'y contraint.
Il le faut ; vous pleurez ; du moins en mon abſence
Conſervez-moy toûjours un cœur plein de conſtance :
Ne penſez qu'à moy ſeule, & qu'un indigne choix
Ne vous attache point aux Nymphes de ces bois.
Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte.
Sur tout, de voſtre ſang il me faut rendre compte.
Ne chaſſez point aux Ours, aux Sangliers, aux Lions ;
Gardez-vous d'irriter tous ces Monſtres felons :
Laiſſez les animaux qui fiers & pleins de rage

Ne cherchent leur ſalut qu'en montrant leur courage:
Les Dains & les Chevreüils en fuyant devant vous
Donneront à vos ſens des plaiſirs bien plus doux.
Je vous aime, & ma crainte a d'aſſez juſtes cauſes;
Il ſied bien en amour de craindre toutes choſes:
Que deviendrois-je, helas! ſi le ſort rigoureux
Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux?
Là ſe fondant en pleurs on voit croiſtre ſes charmes.
Adonis luy répond ſeulement par des larmes.
Elle ne peut partir de ces aimables lieux;
Cent humides baiſers achevent ſes adieux.
O vous triſtes plaiſirs, où leur ame ſe noye,
Vains & derniers efforts d'une imparfaite joye,
Momens pour qui le ſort rend leur vœux ſuperflus,
Délicieux momens, vous ne reviendrez plus.
Adonis void un char deſcendre de la nuë:
Cythérée y montant diſparoiſt à ſa veuë.
C'eſt en vain que des yeux il la ſuit dans les airs;
Rien ne s'offre à ſes ſens que l'horreur des déſerts.
Les vents ſourds à ſes cris renforcent leur haleine;

Tout ce qu'il vient de voir, luy ſemble une ombre
vaine.
Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un Echo qui répond à ſa voix.
C'eſt lors que repaſſant dans ſa triſte mémoire
Ce que n'a guere il eut de plaiſir & de gloire
Il taſche à rappeller ce bonheur ſans pareil;
Semblable à ces Amans trompez par le ſommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obſcure
Le ſouvenir confus d'une douce impoſture.
Tel Adonis repenſe à l'heur qu'il a perdu:
Il le conte aux foreſts, & n'eſt point entendu;
Tout ce qui l'environne eſt privé de tendreſſe:
Et ſoit que des douleurs la nuit enchantereſſe
Plonge les malheureux au ſuc de ſes pavots,
Soit que l'aſtre du jour rameine leurs travaux,
Adonis ſans relaſche aux plaintes s'abandonne;
De ſanglots redoublez ſa demeure réſonne;
Cet Amant toûjours pleure, & toûjours les Zéphirs
En volant vers Paphos ſont chargez de ſoûpirs.

La

La molle oisiveté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrent tout entier au vain ressouvenir
Qui le vient malgré luy sans cesse entretenir.
Enfin pour divertir l'ennuy qui le possede
On luy dit que la chasse est un puissant remède:
Dans ces lieux pleins de paix seul avecque l'Amour
Ce plaisir occupoit les Héros d'alentour.
Adonis les assemble, & se plaint de l'outrage
Que ces champs ont receu d'un Sanglier plein de rage.
Ce Tyran des forests porte par tout l'effroy:
Il ne peut rien souffrir de seur autour de soy:
L'avare laboureur se plaint à sa famille
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille:
L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guerets;
Il foule aux pieds les dons de Flore & de Cérès:
Monstre énorme & cruel qui soüille les fontaines,
Qui fait bruire les monts, qui désole les plaines,
Et sans craindre l'effort des voisins allarmez,
S'apreste à recüeillir les grains qu'ils ont semez.

Tascher de le surprendre est tenter l'impossible,
Il habite en un fort épais, inaccessible.
Tel on void qu'un brigand fameux & redouté
Se cache après ses vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetieres,
Ravage impunément des Provinces entieres,
Laisse gronder les loix, se rit de leur courroux,
Et ne craint point la mort qu'il porte au sein de tous.
L'épaisseur des forests le dérobe aux supplices.
C'est ainsi que le Monstre a ces bois pour complices:
Mais le moment fatal est enfin arrivé
Où malgré sa fureur en son sang abreuvé
Des dégasts qu'il a faits il va payer l'usure:
Helas, qu'il vendra cher sa mortelle blessure!
Un matin que l'Aurore au teint frais & riant
A peine avoit ouvert les portes d'Orient,
La jeunesse voisine autour du bois s'assemble:
Jamais tant de Héros ne s'estoient veus ensemble.
Antenor le premier sort des bras du Sommeil,
Et vient au rendez-vous attendre le Soleil.

La Déeſſe des bois n'eſt point ſi matinale;
Cent fois il a ſurpris l'amante de Céphale;
Et ſa plaintive épouſe a maudit mille fois
Les veneurs & les chiens, le gibier & les bois.
Il eſt bien-toſt ſuivi du Satrape Alcamene
Dont le long attirail couvre toute la plaine.
C'eſt en vain que ſes gens ſe ſont chargez de rets,
Leur nombre eſt aſſez grand pour ceindre les foreſts,
On y voit arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le Vieillard Capis chaſſeur infatigable,
Qui depuis ſon jeune âge ayant aimé les bois
Rend & chiens & veneurs attentifs à ſa voix.
Si le jeune Adonis l'euſt auſſi voulu croire
Il n'auroit pas ſi toſt traverſé l'onde noire:
Comment l'auroit-il crû, puiſqu'en vain ſes amours
L'avoient ſollicité d'avoir ſoin de ſes jours?
Par le beau Callion la troupe eſt augmentée.
Gilippe vient après, fils du riche Acantée.
Le premier pour tous biens n'a que les dons du corps:
L'autre pour tous appas poſſede des tréſors;

Tous deux aiment Cloris, & Cloris n'aime qu'elle;
Ils ſont pourtant parez des faveurs de la Belle.
Phlégre accourt, & Mimas, Palmire aux blonds cheveux,
Le robuſte Crantor aux bras durs & nerveux,
Le Licien Telame, Agenor de Carie,
Le vaillant Triptoleme, honneur de la Syrie,
Paphe expert à lutter, Mopſe à lancer le dard,
Lycaſte, Palemon, Glauque, Hilus, Amilcar;
Cent autres que je tais, troupe épaiſſe & confuſe;
Mais peut-on oublier la charmante Aréthuſe,
Aréthuſe au teint vif, aux yeux doux & perçans,
Qui pour le blond Palmire a des feux innocens?
On ne l'inſtruiſit point à manier la laine;
Courir dans les foreſts, ſuivre un cerf dans la plaine,
Ce ſont tous ſes plaiſirs; heureuſe ſi ſon cœur
Euſt pû ſe garentir d'amour comme de peur!
On la void arriver ſur un cheval ſuperbe
Dont à peine les pas ſont imprimez ſur l'herbe.
D'une charge ſi belle il ſemble glorieux;

Et comme elle Adonis attire tous les yeux.
D'une fatale ardeur déja ſon front s'allume ;
Il marche avec un air plus fier que de couſtume.
Tel Apollon marchoit, quand l'énorme Python
L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélicon.
Par l'ordre de Capis la troupe ſe partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage,
Leurs cris, l'abboy des chiens, les cors meſlez de voix
Annoncent l'épouvante aux hoſtes de ces bois.
Le Ciel en retentit, les Echos ſe confondent,
De leurs Palais voutez tous enſemble ils répondent.
Les Cerfs au moindre bruit à ſe ſauver ſi prompts,
Les timides troupeaux des Daims aux larges fronts,
Sont contraints de quitter leurs demeures ſecretes :
Le bois n'a plus pour eux d'aſſez ſombres retraites.
On court dans les ſentiers, on traverſe les forts,
Chacun pour les percer redouble ſes efforts.
Au fond du bois croupit une eau dormante & ſale :
Là le Monſtre ſe plaiſt aux vapeurs qu'elle exhale :
Il s'y veautre ſans ceſſe, & chérit un ſéjour

Jusqu'alors ignoré des Mortels & du jour.
On ne l'en peut chasser: du soucy de sa vie
Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie;
Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir,
Rien ne sçauroit encor l'obliger à partir.
Cependant les Destins hastent sa derniere heure:
Driope la premiere évente sa demeure:
Les autres chiens par elle aussi-tost avertis
Répondent à sa voix, frapent l'air de leurs cris,
Entraînent les Chasseurs, abandonnent leur queste:
Toute la meute accourt, & vient lancer la beste,
S'anime en la voyant, redouble son ardeur;
Mais le fier animal n'a point encor de peur.
Le coursier d'Adonis né sur les bords du Xanthe
Ne peut plus retenir son ardeur violente.
Une jument d'Ida l'engendra d'un des vents;
Les forests l'ont nourri pendant ses premiers ans.
Il ne craint point des monts les puissantes barrieres,
Ny l'aspect étonnant des profondes rivieres,
Ny le penchant affreux des rocs & des vallons;

D'haleine en le ſuivant manquent les Aquilons.
Adonis le retient pour mieux ſuivre la chaſſe.
Enfin le Monſtre eſt joint par deux chiens dont la race
Vient du viſte Lelaps qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale appaiſa ſa Procris.
Ces deux chiens ſont Mélampe & l'ardente Sylvage;
Leur ſort fut different, mais non pas leur courage;
Par l'homicide dent Mélampe eſt mis à mort;
Sylvage au poil de tigre attendoit meſme ſort,
Lorſque l'un des Chaſſeurs ſe préſente à la beſte,
Sur luy tourne auſſi-toſt l'effort de la tempeſte;
Il connoiſt, mais trop tard, qu'il s'eſt trop avancé;
Son viſage paſlit, ſon ſang devient glacé;
L'image du trépas en ſes yeux eſt empreinte;
Sur le teint des mourans la mort n'eſt pas mieux peinte.
Sa peur eſt pourtant vaine, & ſans eſtre bleſſé
Du Monſtre qui le heurte il ſe ſent terraſſé.
Niſus ayant cherché ſon ſalut ſur un arbre
Rit de voir ce Chaſſeur plus froid que n'eſt un marbre;
Mais luy-meſme a ſujet de trembler à ſon tour;

Le Sanglier coupe l'arbre, & les lieux d'alentour
Résonnent du fracas dont ſa cheute eſt ſuivie;
Niſus encore en l'air fait des vœux pour ſa vie.
Conteray-je en détail tant de puiſſans efforts?
Des chiens & des Chaſſeurs les différentes morts?
Leurs exploits avec eux cachez ſous l'ombre noire?
Seules vous les ſçavez, ô Filles de mémoire;
Venez donc m'inſpirer & conduiſant ma voix
Faites-moy dignement célébrer ces exploits.
Deux lices d'Antenor, Lycoris, & Niphale
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur ſe ſignale:
Le vieux Capis luy-meſme eut ſoin de les dreſſer;
Au Sanglier l'une & l'autre eſt preſte à ſe lancer;
Un maſtin les devance & ſe jette en leur place;
C'eſt Phlegon, qui ſouvent aux loups donne la chaſſe:
Armé d'un fort collier qu'on a ſemé de clous.
A l'oreille du Monſtre il s'attache en courroux;
Mais il ſent auſſi-toſt le redoutable yvoire;
Ses flancs ſont découſus & pour comble de gloire
Il combat en mourant, & ne veut point lâcher
L'endroit

L'endroit où ſur le Monſtre il vient de s'attacher.
Cependant le Sanglier paſſe à d'autres trophées:
Combien void-on ſous luy de trames étouffées!
Combien en coupe-t'il! que d'hommes terraſſez!
Que de chiens abattus, mourans, morts, & bleſſez!
Chevaux, arbres, Chaſſeurs; tout éprouve ſa rage.
Tel paſſe un tourbillon meſſager de l'orage;
Telle deſcend la foudre, & d'un ſoudain fracas
Briſe, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la beſte:
Elle en frémit de rage, écume, & tourne teſte,
Et ſon poil hériſſé ſemble de toutes parts
Préſenter au Chaſſeur une foreſt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte;
Par deux fois du Sanglier il évite l'atteinte;
Deux fois le Monſtre paſſe, & ne briſe en paſſant
Que l'épieu dont Crantor ſe couvre en cet inſtant.
Il revient au Chaſſeur: la fuite eſt inutile;
Crantor aux environs n'apperçoit point d'aſile:
En vain du coup fatal il veut ſe détourner;

Ne pouvant que mourir, il meurt ſans s'étonner.
Pour punir ſon vainqueur toute la troupe approche;
L'un luy préſente un dard, l'autre un trait luy décoche:
Le fer ou ſe rebrouſſe, ou ne fait qu'entamer
Sa peau que d'un poil dur le Ciel voulut armer.
Il ſe lance aux épieux, il prévient leur atteinte;
Plus le péril eſt grand, moins il montre de crainte.
C'eſt ainſi qu'un guerrier preſſé de toutes parts
Ne ſonge qu'à périr au milieu des hazards:
De ſoldats entaſſez ſon bras jonche la terre;
Il ſemble qu'en luy ſeul ſe termine la guerre;
Certain de ſuccomber il fait pourtant effort,
Non pour ne point mourir, mais pour vanger ſa mort.
Tel & plus valeureux le Monſtre ſe préſente:
Plus le nombre s'accroiſt, plus ſa fureur s'augmente:
L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus,
Il marche & foule aux pieds ceux qui ſont abbatus.
La troupe des Chaſſeurs en devient moins hardie:
L'ardeur qu'ils témoignoient eſt bien-toſt refroidie.

Palmire toutefois s'avance malgré tous :
Ce n'eſt pas du Sanglier que ſon cœur craint les coups ;
Aréthuſe luy fut jadis plus redoutable ;
Jadis ſourde à ſes vœux, mais alors favorable
Elle void ſon Amant pouſſé d'un beau déſir,
Et le void avec crainte autant qu'avec plaiſir.
Quoy, mes bras, luy dit-il, ſont conduits par les voſtres,
Et vous me verriez fuïr auſſi-bien que les autres !
Non, non, pour redouter le Monſtre & ſon effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriſer la mort.
Il dit, & ce fut tout : l'effet ſuit la parole ;
Il ne va pas au Monſtre, il y court, il y vole,
Tourne de tous coſtez, eſquive en l'approchant,
Hauſſe le bras vengeur, & d'un glaive tranchant
S'efforce de punir le Monſtre de ſes crimes :
Sa dent alloit d'un coup s'immoler deux victimes :
L'une euſt ſenty le mal que l'autre en euſt receu
Si ſon cruel eſpoir n'euſt point eſté déceu.
Entre Palmire & luy l'Amazone ſe lance :
Palmire craint pour elle, & court à ſa défenſe :

Le Sanglier ne ſçait plus ſur qui d'eux ſe venger:
Toutefois à Palmire il porte un coup léger,
Léger pour le Héros, profond pour ſon Amante.
On l'emporte; elle le ſuit inquiéte & tremblante.
Le coup eſt ſans danger; cependant les eſprits
En foule avec le ſang de leurs priſons ſortis
Laiſſent faire à Palmire un effort inutile;
Il devient auſſi-toſt paſle, froid, immobile,
Sa raiſon n'agit plus, ſon œil ſe ſent voiler,
Heureux, s'il pouvoit voir les pleurs qu'il fait couler!
La moitié des Chaſſeurs à le plaindre employée
Suit la triſte Aréthuſe en ſes larmes noyée.
Non loin de cet endroit un ruiſſeau fait ſon cours:
Adonis s'y repoſe après mille détours.
Les Nymphes de qui l'œil void les choſes futures
L'avoient fait égarer en des routes obſcures.
Le ſon des cors ſe perd par un charme inconnu;
C'eſt en vain que leur bruit à ſes ſens eſt venu.
Ne ſçachant où porter ſa courſe vagabonde,
Il s'arreſte en paſſant au criſtal de cette onde.

Mais les Nymphes ont beau s'oppoſer aux Deſtins :
Contre un ordre fatal tous leurs charmes ſont vains.
Adonis en ce lieu void apporter Palmire :
Ce ſpectacle l'émeut, & redouble ſon ire.
A tarder plus long-temps on ne peut l'obliger :
Il regarde la gloire & non pas le danger.
Il part, ſe fait guider, rencontre le carnage.
Cependant le Sanglier s'eſtoit fait un paſſage,
Et courant vers ſon fort il ſe lançoit par fois,
Aux chiens qui dans le Ciel pouſſoient de vains abois.
On ne l'oſe approcher ; tous les traits qu'on luy lance
Eſtant pouſſez de loin perdent leur violence.
Le Héros ſeul s'avance, & craint peu ſon couroux :
Mais Capis l'arreſtant, s'écrie, où courez-vous ?
Quelle boüillante ardeur au péril vous engage ?
Il eſt beſoin de ruſe, & non pas de courage ;
N'avancez pas, fuyez, il vient à vous, ô Dieux !
Adonis ſans répondre au Ciel léve les yeux.
Déeſſe, ce dit-il, qu'adore ma penſée,
Si je cours au péril, n'en ſois point offenſée,

Guide plustost mon bras, redouble son effort ;
Fais que ce trait lancé donne au Monstre la mort.
A ces mots dans les airs le trait se fait entendre.
A l'endroit où le Monstre a la peau la plus tendre,
Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs.
De rage & de douleur, frémit, grince les dents,
Rappelle sa fureur, & court à la vengeance.
Plein d'ardeur & léger Adonis le devance.
On craint pour le Héros, mais il sçait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent luy veut porter.
Tout ce que peut l'adresse estant jointe au courage,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage
Se fit lors remarquer par les Chasseurs épars.
Tous ensemble au Sanglier voudroient lancer leurs dards ;
Mais peut-estre Adonis en recevroit l'atteinte.
Du cruel animal ayant chassé la crainte,
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillans.
Courez, courez Chasseurs un peu trop tard vaillans ;
Détournez de vos noms un éternel reproche ;

Vos efforts ſont trop lents, déjà le coup approche;
Que n'en ay-je oublié les funeſtes momens!
Pourquoy n'ont pas péri ces triſtes monumens?
Faut-il qu'à nos Neveux j'en raconte l'hiſtoire!
Enfin de ces foreſts l'ornement & la gloire,
Le plus beau des Mortels, l'amour de tous les yeux,
Par le vouloir du ſort enſanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ſes armes,
Et d'un coup auſſi-toſt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne ſont pas impunis;
Il ſent ſon cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et luy pouſſant au flanc ſa deffenſe cruelle
Meurt & porte en mourant une atteinte mortelle;
D'un ſang impur & noir il purge l'Univers;
Ses yeux d'un ſomme dur ſont preſſez & couverts;
Il demeure plongé dans la nuit la plus noire;
Et le vainqueur à peine a connu ſa victoire,
Joüi de la vengeance, & gouſté ſes tranſports,
Qu'il ſent un froid démon s'emparer de ſon corps.
De ſes yeux ſi brillans la lumiere eſt éteinte;

On ne void plus l'éclat dont ſa bouche eſtoit peinte;
On n'en void que les traits, & l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où regnoient tant d'appas.
Ainſi l'honneur des prez, les fleurs,préſent de Flore,
Filles du blond Soleil & des pleurs de l'Aurore,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.
La troupe des Chaſſeurs au Héros accouruë
Par des cris redoublez luy fait ouvrir la veuë;
Il cherche encore un coup la lumiere des Cieux,
Il pouſſe un long ſoûpir, il referme les yeux,
Et le dernier moment qui retient ſa belle ame
S'employe au ſouvenir de l'objet qui l'enflâme,
On fait pour l'arreſter des efforts ſuperflus;
Elle s'envole aux airs, le corps ne la ſent plus.
Preſtez-moy des ſoûpirs, ô vents qui ſur vos aîles
Portaſtes à Vénus de ſi triſtes nouvelles.
Elle accourt auſſi-toſt, & voyant ſon Amant
Remplit les environs d'un vain gémiſſement.
Telle ſur un ormeau ſe plaint la tourterelle,

Quand

Quand l'adroit giboyeur a d'une main cruelle
Fait mourir à ſes yeux l'objet de ſes amours;
Elle paſſe à gémir & les nuits & les jours,
De moment en moment renouvellant ſa plainte,
Sans que d'aucuns remords la Parque ſoit atteinte;
Tout ce bruit, quoy que juſte, au vent eſt répandu;
L'Enfer ne luy rend point le bien qu'elle a perdu.
On ne le peut fléchir, les cris dont il eſt cauſe
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque choſe.
Vénus l'implore en vain par de triſtes accens;
Son déſeſpoir éclate en regrets impuiſſans,
Ses cheveux ſont épars, ſes yeux noyez de larmes,
Sous d'humides torrens ils reſſerrent leurs charmes:
Comme on void au Printemps les beautez du Soleil
Cacher ſous des vapeurs leur éclat ſans pareil.
Après mille ſanglots enfin elle s'écrie:
Mon amour n'a donc pû te faire aimer la vie!
Tu me quittes cruel! au moins ouvre les yeux;
Montre-toy plus ſenſible à mes triſtes adieux;
Voy de quelles douleurs ton Amante eſt atteinte:

Helas ! j'ay beau crier, il eſt ſourd à ma plainte;
Un éternelle nuit l'oblige à me quitter;
Mes pleurs ny mes ſoûpirs ne peuvent l'arreſter.
Ençor ſi je pouvois le ſuivre en ces lieux ſombres!
Que ne m'eſt-il permis d'errer parmy les ombres!
Deſtins, ſi vous vouliez le voir ſi-toſt périr,
Faloit-il m'obliger à ne jamais mourir?
Malheureuſe Vénus! que te ſervent ces larmes?
Vante-toy maintenant du pouvoir de tes charmes;
Ils n'ont pû du trépas exempter tes amours;
Tu vois qu'ils n'ont pû meſme en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle
Priſt à filer leur trame une peine éternelle;
Bien loin que mon pouvoir l'empeſchaſt de finir,
Je demande un moment, & ne puis l'obtenir.
Noires Divinitez du ténébreux Empire,
Dont le pouvoir s'étend ſur tout ce qui reſpire,
Rois des Peuples légers, ſouffrez que mon Amant
De ſon triſte départ me conſole un moment.
Vous ne le perdrez point, le tréſor que je pleure

Ornera toſt ou tard voſtre ſombre demeure.
Quoy, vous me refuſez un préſent ſi léger?
Cruels, ſouvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, Antres cachez, favorables retraites,
Où nos cœurs ont gouſté des douceurs ſi ſecretes:
Grottes qui tant de fois avez veu mon Amant
Me raconter des yeux ſon fidelle tourment,
Lieux, amis du repos, demeures ſolitaires,
Qui d'un tréſor ſi rare eſtiez dépoſitaires,
Déſerts rendez le moy. Deviez-vous avec luy
Nourrir chez vous le Monſtre auteur de mon ennuy?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame;
Emporte chez les morts ce baiſer tout de flâme;
Je ne te verray plus, adieu cher Adonis.
Ainſi Vénus ceſſa. Les rochers à ſes cris
Quittant leur dureté, répandirent des larmes;
Zéphire en ſoûpira; le jour voila ſes charmes;
D'un pas précipité ſous les eaux il s'enfuit,
Et laiſſa dans ces lieux une profonde nuit.

DAPHNIS
ET ALCIMADURE.

PHILÉMON
ET BAUCIS.

LES FILLES
DE MINÉE.

DAPHNIS
ET
ALCIMADURE.

IMITATION DE THEOCRITE.

A MADAME DE LA MESANGERE.

AIMABLE fille d'une mere
A qui ſeule aujourd'huy mille cœurs font la cour
Sans ceux que l'amitié rend ſoigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour.
Je ne puis qu'en cette Préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recüeille au Parnaſſe,
Et que j'ay le ſecret de rendre exquis & doux.
Je vous diray donc.... Mais tout dire;
Ce ſeroit trop; il faut choiſir,

Ménageant ma voix & ma Lyre,
Qui bien-toſt vont manquer de force & de loiſir.
Je loueray ſeulement un cœur plein de tendreſſe,
Ces nobles ſentimens, ces graces, cet eſprit;
Vous n'auriez en cela ny Maiſtre ny Maiſtreſſe,
Sans celle dont ſur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roſes
De trop d'épines, ſi jamais
L'Amour vous dit les meſmes choſes,
Il les dit mieux que je ne fais.
Auſſi ſçait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils: Vous l'allez voir.
Jadis une jeune merveille
Mépriſoit de ce Dieu le ſouverain pouvoir;
On l'appelloit Alcimadure,
Fier & farouche objet, toûjours courant aux bois,
Toûjours ſautant aux prez, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice; au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles;

N'ayant

N'ayant trait qui ne plust, pas mesme en ses rigueurs ;
Quelle l'eust-on trouvée au fort de ses faveurs ?
Le jeune & beau Daphnis, Berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace,
Ny le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne luy fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir ;
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'Inhumaine.
Helas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna luy faire ouvrir
Cette maison fatale, où parmy ses Compagnes
L'Ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins & des vertes campagnes :
J'esperois, cria-t'il, expirer à vos yeux,
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez mesme un plaisir si funeste.

Mon pere après ma mort, & je l'en ay chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que vostre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pasturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien,
Et que du reste de mon bien
Mes Compagnons fondent un Temple,
Où vostre image se contemple,
Renouvellant de fleurs l'Autel à tout moment;
J'auray près de ce Temple un simple monument;
On gravera sur la bordure;
Daphnis mourut d'amour; Passant arreste toy:
Pleure, & dy: Celuy-cy succomba sous la loy
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots par la Parque il se sentit atteint;
Il auroit poursuivi, la douleur le prévint:
Son Ingrate sortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrester un moment,
Pour donner quelques pleurs au sort de son Amant.
Elle insulta toûjours au fils de Cythérée,

Menant dès ce ſoir meſme, au mépris de ſes Loix,
Ses Compagnes danſer autour de ſa Statuë;
Le Dieu tomba ſur elle, & l'accabla du poids;
Une voix ſortit de la nuë;
Echo redit ces mots dans les airs épandus:
Que tout aime à préſent, l'Inſenſible n'eſt plus.
Cependant de Daphnis l'Ombre au Styx deſcenduë
Frémit, & s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Erébe entendit cette belle homicide
S'excuſer au Berger qui ne daigna l'oüir,
Non plus qu'Ajax Ulyſſe, & Didon ſon perfide.



PHILÉMON ET BAUCIS.

Sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME.

NY l'or, ny la grandeur ne nous rendent heureux;
Ces deux Divinitez n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquile;
Des soucis dévorans c'est l'éternel azile,
Véritable Vautour que le fils de Japet
Représente enchaisné sur son triste sommet.
L'humble toict est exempt d'un tribut si funeste,
Le Sage y vit en paix & méprise le reste.
Content de ces douceurs, errant parmy les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois:

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t'il du but, quitte-t'il ce ſéjour,
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.
Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un Temple.
Hymenée & l'Amour par des déſirs conſtants
Avoient unis leurs cœurs dès leurs plus doux printems:
Ny le temps, ny l'hymen n'éteignirent leur flâme:
Cloton prenoit plaiſir à filer cette trame.
Ils ſceurent cultiver, ſans ſe voir aſſiſtez,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Eſtez.
Eux ſeuls ils compoſoient toute leur République,
Heureux de ne devoir à pas un domeſtique
Le plaiſir ou le gré des ſoins qu'ils ſe rendoient!
Tout vieillit: ſur leur front les rides s'étendoient:
L'amitié modéra leurs feux ſans les détruire.
Et par des traits d'amour ſceut encor ſe produire.
Ils habitoient un Bourg, plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretez un ſentiment moqueur.

Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec ſon fils le Dieu de l'Eloquence;
Tous deux en Pélerins vont viſiter ces lieux:
Mille logis y ſont, un ſeul ne s'ouvre aux Dieux.
Preſts enfin de quitter un ſéjour ſi profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hoſpitaliere, humble & chaſte maiſon.
Mercure frappe, on ouvre; auſſi-toſt Philémon
Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage:
Vous me ſemblez tous deux fatiguez du voyage,
Repoſez-vous. Uſez du peu que nous avons:
L'aide des Dieux a fait que nous les conſervons:
Uſez-en: ſaluez ces Penates d'argile;
Jamais le Ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand Jupiter meſme eſtoit de ſimple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or il eſt ſourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde;
Encor que le pouvoir au déſir ne réponde,
Nos Hoſtes agréront les ſoins qui leur ſont dûs.
Quelques reſtes de feu ſous la cendre épandus

D'un ſouffle haletant par Baucis s'allumerent ;
Des branches de bois ſec auſſi-toſt s'enflammerent ;
L'onde tiéde, on lava les pieds des voyageurs :
Philémon les pria d'excuſer ces longueurs :
Et pour tromper l'ennuy d'une attente importune
Il entretint les Dieux : non point ſur la fortune,
Sur ſes jeux, ſur la pompe & la grandeur des Rois ;
Mais ſur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le feſtin ſe prépare.
La table où l'on ſervit le champeſtre repas,
Fut d'ais non façonnez à l'aide du compas ;
Encore aſſure-t'on, ſi l'hiſtoire en eſt cruë,
Qu'en un de ſes ſupports le temps l'avoit rompuë.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vaſe, autre injure des ans.
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles :
Il ne ſervoit pourtant qu'aux Feſtes ſolemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert pour tout mets
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès,

Les divins Voyageurs altérez de leur courſe
Meſloient au vin groſſier le criſtal d'une ſource.
Plus le vaſe verſoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins, tous deux s'agenoüillerent,
A ce ſigne d'abord leurs yeux ſe deſſillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs ſourcis
Qui font trembler les Cieux ſur leurs Poles aſſis.
Grand Dieu, dit Philémon, excuſez noſtre faute.
Quels humains auroient crû recevoir un tel Hoſte?
Ces mets, nous l'avoüons, ſont peu délicieux;
Mais quand nous ſerions Rois, que donner à des Dieux?
C'eſt le cœur qui fait tout; que la terre & que l'onde
Apreſtent un repas pour les Maiſtres du monde,
Ils luy préféreront les ſeuls préſens du cœur.
Baucis ſort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres ſoins dès l'enfance élevée:
Elle en veut faire un mets, & la pourſuit en vain;
La

La volatile échappe à ſa tremblante main;
Entre les pieds des Dieux elle cherche un aſile:
Ce recours à l'oiſeau ne fut pas inutile;
Jupiter intercéde. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croiſſant tomber du haut des monts.
Les Dieux ſortent enfin, & font ſortir leurs Hoſtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes;
Suivez-nous: Toy, Mercure appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ny vos cœurs.
Il dit: Et les Autans troublent déjà la plaine.
Nos deux Epoux ſuivoient, ne marchant qu'avec peine.
Un appuy de roſeau ſoulageoit leurs vieux ans.
Moitié ſecours des Dieux, moitié peur, ſe haſtans,
Sur un mont aſſez proche enfin ils arriverent,
A leurs pieds auſſi-toſt cent nuages creverent.
Des miniſtres du Dieu les eſcadrons flottans
Entraînerent ſans choix animaux, habitans,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure;

Sans veſtige du Bourg, tout diſparut ſur l'heure.
Les vieillards déploroient ces ſéveres deſtins;
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes:
Baucis en répandit en ſecret quelques larmes.
Cependant l'humble toiĉt devient Temple,& ſes murs
Changent leur freſle enduit aux marbres les plus durs.
De pilaſtres maſſifs les cloiſons reveſtuës,
En moins de deux inſtans s'élévent juſqu'aux nuës,
Le chaume devient or; tout brille en ce pourpris;
Tous ces évenemens ſont peints ſur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-cy furent tracez d'une main immortelle.
Nos deux Epoux ſurpris, étonnez, confondus,
Se crurent par miracle en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures.
Aurions-nous bien le cœur & les mains aſſez pures,
Pour préſider icy ſur les honneurs divins,
Et Preſtres vous offrir les vœux des Pélerins?
Jupiter exauça leur priere innocente.

Helas ! dit Philémon, ſi voſtre main puiſſante
Vouloit favoriſer juſqu'au bout deux Mortels,
Enſemble nous mourrions en ſervant vos Autels :
Cloton feroit d'un coup ce double ſacrifice,
D'autres mains nous rendroient un vain & triſte office'
Je ne pleurerois point celle-cy, ny ſes yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable :
Mais oſeray-je dire un fait preſque incroyable ?
Un jour qu'aſſis tous deux dans le ſacré Parvis,
Ils contoient cette hiſtoire aux Pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout preſtoit l'oreille.
Philémon leur diſoit : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toûjours ſervy de temple aux Immortels.
Un Bourg eſtoit autour ennemy des Autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies :
Du céleſte courroux tous furent les hoſties ;
Il ne reſta que nous d'un ſi triſte débris :
Vous en verrez tantoſt la ſuite en nos lambris.
Jupiter l'y peignit. En contant ces Annales

Philémon regardoit Baucis par intervales,
Elle devenoit arbre, & luy tendoit les bras;
Il veut luy tendre auſſi les ſiens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a ſa langue preſſée;
L'un & l'autre ſe dit adieu de la penſée;
Le corps n'eſt tantoſt plus que feüillage & que bois;
D'étonnement la Troupe, ainſi qu'eux, perd la voix;
Meſme inſtant, meſme ſort à leur fin les entraîne;
Baucis devient Tilleul, Philémon devient Cheſne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit gouſter.
Ils courbent ſous le poids des offrandes ſans nombre.
Pour peu que des Epoux ſéjournent ſous leur ombre,
Ils s'aiment juſqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! ſi.... mais autre part j'ay porté mes préſens.
Célébrons ſeulement cette Métamorphoſe.
De fidéles témoins m'ayant conté la choſe,
Clio me conſeilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'Univers.
Quelque jour on verra chez les Races futures,

Sous l'appuy d'un grand nom passer ces avantures.
Vendosme, consentez aux los que j'en attens;
Faites-moy triompher de l'Envie & du Temps.
Enchaisnez ces Démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un stile assez haut
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celuy qui force à vous aimer;
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux Ouvrages,
Vous y joignez un goust plus sûr que nos suffrages;
Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevez, peu d'autres encor mesme
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possede, c'est vous.
Je l'ose dans ces vers soûtenir devant tous;
Clio sur son giron, à l'exemple d'Homere,



Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
On dit qu'elle & ſes Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Tranſporte dans Anet tout le ſacré Vallon;
Je le crois. Puiſſions-nous chanter ſous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ſes rivages!
Puſſent-ils tout d'un coup élever leurs ſourcis!
Comme on vid autrefois Philémon & Baucis.



LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES METAMORPHOSES D'OVIDE.

JE chante dans ces Vers les Filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains se faire reconnoistre.
On ne voit point les champs répondre aux soins du Maistre,
Si dans les jours sacrez autour de ses guérets
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.
La Gréce estoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vid trois sœurs condamner ce saint zéle.
Alcithoé l'aînée ayant pris ses fuseaux,

Dit aux autres : Quoy donc toûjours des Dieux nouveaux ?
L'Olympe ne peut plus contenir tant de testes,
Ny l'an fournir de jours assez pour tant de festes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu qui purgea de monstres l'Univers ;
Mais à quoy sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?
Et nous irons chommer la peste des humains ?
Pour moy j'ay résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne qui voudra ce jour-cy du relâche :
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois tour à tour racontons quelque histoire ;
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du Monarque des Dieux les divers changemens.
Mais comme chacun sçait tous ces événemens,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille en contant ses merveilles
Accoustumer

Accouſtumer nos cœurs à gouſter ſon poiſon;
Car, ainſi que Bacchus, il trouble la raiſon.
Récitons-nous les maux que ſes biens nous attirent.
Alcithoé ſe tut, & ſes ſœurs applaudirent.
Après quelques momens, hauſſant un peu la voix,
Dans Thébes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe:
Pyrame, c'eſt l'Amant, eut Thiſbé pour Maiſtreſſe.
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux:
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine;
D'autant pluſtoſt épris, qu'une invincible haine
Diviſant leurs parens, ces deux Amans unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour ſe ſervit.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voiſines
Leurs maiſons où regnoient ces guerres inteſtines:
Ce fut un avantage à leurs déſirs naiſſans.
Le cours en commença par des jeux innocens;
La premiere étincelle eut embraſé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'eſtoit que flâme.

Chacun favoriſoit leurs tranſports mutuels,
Mais c'eſtoit à l'inſceu de leurs parens cruels:
La défenſe eſt un charme, on dit qu'elle aſſaiſonne
Les plaiſirs, & ſur tout ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle inſtruiſit du moins
Nos Amans à ſe dire avec ſigne leurs ſoins.
Ce léger reconfort ne les pût ſatisfaire;
Il falut recourir à quelque autre myſtere.
Un vieux mur entr'ouvert ſéparoit leurs maiſons;
Le temps avoit miné ſes antiques cloiſons.
Là ſouvent de leurs maux ils déploroient la cauſe;
Les paroles paſſoient; mais c'eſtoit peu de choſe.
Se plaignant d'un tel ſort, Pyrame dit un jour,
Chere Thiſbé, le Ciel veut qu'on céde en amour;
Nous avons à nous voir une peine infinie;
Fuyons de nos parens l'injuſte tyrannie:
J'en ay d'autres en Gréce, ils ſe tiendront heureux,
Que vous daigniez chercher un azile chez eux.
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le party dont je vous ſollicite.

C'eſt voſtre ſeul repos qui me le fait choiſir,
Car je n'oſe parler, helas ! de mon déſir.
Faut-il à voſtre gloire en faire un ſacrifice ?
De crainte des vains bruits faut-il que je languiſſe ?
Ordonnez, j'y conſens, tout me ſemblera doux;
Je vous aime Thiſbé, moins pour moy que pour vous.
J'en pourrois dire autant, luy repartit l'Amante;
Voſtre amour eſtant pure, encor que véhémente,
Je vous ſuivray par tout : noſtre commun repos
Me doit mettre au-deſſus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je ſeray ſatisfaite,
Je riray des diſcours d'une langue indiſcrete,
Et m'abandonneray ſans crainte à voſtre ardeur,
Contente que je ſuis des ſoins de ma pudeur.
Jugez ce que ſentit Pyrame à ces paroles.
Je n'en fais point icy de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moy :
Vous-meſme peignez-vous cet Amant hors de ſoy.
Demain, dit-il, il faut ſortir avant l'Aurore;
N'attendez point les traits que ſon char fait éclore,

Trouvez-vous aux degrez du Terme de Cérès:
Là nous nous attendrons; le rivage est tout près:
Une barque est au bord;les Rameurs,le vent mesme,
Tout pour nostre départ montre une haste extresme;
L'augure en est heureux, nostre sort va changer,
Et les Dieux sont pour nous, si je sçais bien juger.
Thisbé consent à tout; elle en donne pour gage
Deux baisers par le mur arrestez au passage.
Heureux mur! tu devois servir mieux leur désir;
Ils n'obtinrent de toy qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort & prévient Pyrame;
L'impatience, helas! maistresse de son ame,
La fait arriver seule & sans guide aux degrez;
L'ombre & le jour lutoient dans les champs azurez.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte,
D'un carnage récent sa gueulle est toute teinte.
Thisbé fuit & son voile emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le soüille, le déchire,
Et l'ayant teint de sang, aux forests se retire.

Thisbé s'estoit cachée en un buisson épais;
Pyrame arrive, & void ces vestiges tous frais.
O Dieux ! que devient-il ? Un froid court dans ses
veines,
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines:
Il le léve, & le sang joint aux traces des pas,
L'empesche de douter d'un funeste trépas.
Thisbé, s'écria-t'il, Thisbé, je t'ay perduë!
Te voilà par ma faute aux Enfers descenduë!
Je l'ay voulu; c'est moy qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux:
Attens-moy, je te vais rejoindre aux rives sombres;
Mais m'oseray-je à toy présenter chez les Ombres?
Joüis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe aussi-tost sa trame.
Thisbé vient, Thisbé void tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi? Tout luy manque à la fois,
Les sens, & les esprits aussi-bien que la voix.
Elle revient enfin. Cloton pour l'amour d'elle

Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des Cieux ;
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit luy parler, sa langue est retenuë,
Il témoigne mourir content de l'avoir vûë.
Thisbé prend le poignard, & découvrant son sein,
Je n'accuseray point, dit-elle, ton dessein ;
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée ;
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a non plus que le tien mérité son malheur.
Cher Amant ! reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office ;
Elle tombe, & tombant range ses vestemens,
Dernier trait de pudeur, mesme aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour luy donnerent des larmes;
Et du sang des Amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Murier proche, & blanc jusqu'à ce jour;
Eternel monument d'un si parfait amour.
Cette histoire attendrit les Filles de Minée :

L'une accuſoit l'Amant, l'autre la deſtinée,
Et toutes d'une voix conclurent que nos cœurs
De cette paſſion devroient eſtre vainqueurs;
Elle meurt quelquefois avant qu'eſtre contente;
L'eſt-elle? Elle devient auſſi-toſt languiſſante:
Sans l'hymen on n'en doit recüeillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen eſt ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene une âpre jalouſie,
Poiſon le plus cruel dont l'ame ſoit ſaiſie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé, ma ſœur, attachant vos eſprits,
De tragiques amours vous a conté l'élite;
Celles que je vais dire ont auſſi leur mérite.
J'acourciray le temps ainſi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour,
A ſes rayons perçans oppoſons quelques voiles:
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que ſur la mienne, avant que d'eſtre au ſoir,
Un progrès tout nouveau ſe faſſe appercevoir:
Cependant donnez-moy quelque heure de ſilence,

Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
Souffrez-en les défauts, & ſongez ſeulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.
Céphale aimoit Procris, il eſtoit aimé d'elle :
Chacun ſe propoſoit leur hymen pour modelle :
Ce qu'Amour fait ſentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces Epoux,
Ils ne s'aimoient que trop ; leurs ſoins & leur tendreſſe
Aprochoient des tranſports d'Amant & de Maîtreſſe ;
Le Ciel meſme envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il eſtoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée ;
N'eſtant pas à ces biens, chez elle, accoûtumée,
Nos belles cacheroient un pareil ſentiment :
Chez les Divinitez on en uſe autrement.
Celle-cy déclara ſon amour à Céphale.
Il eut beau luy parler de la foy conjugale ;
Les jeunes Déïtez qui n'ont qu'un vieil Epoux,
Ne ſe ſoumettent point à ces loix comme nous.
La Déeſſe enleva ce Héros ſi fidéle ;

De

De Modérer ses feux il pria l'Immortelle.
Elle le fit, l'amour devint simple amitié :
Retournez, dit l'Aurore, avec vostre moitié,
Je ne troubleray plus vostre ardeur ny la sienne ;
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'estoit un javelot toûjours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous,
Fera le désespoir de vostre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout Oracle est douteux, & porte un double sens ;
Celuy-cy mit d'abord nostre Epoux en suspens :
J'auray regret aux vœux que j'ay formez pour elle.
Eh, comment ? N'est-ce point qu'elle m'est infidéle ?
Ah, finissent mes jours plustost que de le voir !
Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des Mages aussi-tost consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance ;
S'en va trouver Procris, éleve jusqu'au Cieux
Ses beautez qu'il soûtient estre dignes des Dieux ;

Joint le pleurs aux soûpirs comme un Amant sçait
faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il falut recourir à ce qui porte coup,
Aux présens; il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant que Procris luy parut incertaine.
Toute chose a son prix: voilà Céphale en peine;
Il renonce aux Citez, s'en va dans les Forests,
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets;
S'imagine en chassant dissiper son martyre,
C'estoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.
Doux Vents! s'écrioit-il, prestez-moy des soûpirs,
Venez, légers Démons par qui nos champs fleurissent:
Aure, fais-les venir; je sçais qu'ils t'obéïssent;
Ton employ dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux autre que son Epouse.
Elle en est avertie & la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis:

Je ne les puis plus voir, dit-elle que les nuits.
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle?
Nous vous plaignons;il l'aime,& ſans ceſſe il l'appelle,
Les Echos de ces lieux n'ont point d'autres emplois
Que celuy d'enſeigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure réſonne.
Profitez d'un avis qu'en paſſant on vous donne.
L'intéreſt qu'on y prend eſt de vous obliger.
Elle en profite, helas! & ne fait qu'y ſonger.
Les Amans ſont toûjours de légere croyance.
S'ils pouvoient conſerver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, de la prudence en amours)
Ils ſeroient aux rapports inſenſibles & ſourds.
Noſtre Epouſe ne fut l'une ny l'autre choſe:
Elle ſe léve un jour; & lorſque tout repoſe,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au ſommeil, hormis quelque Chaſſeur,
Elle cherche Céphale, un bois l'offre à ſa vûë.
Il invoquoit déjà cette Aure prétenduë.

Viens me voir, disoit-il, chere Déesse accours:
Je n'en puis plus, je meurs, fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée,
L'Epouse se prétend par ces mots outragée;
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celuy seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie! ô passion amere!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere!
Ce qu'on void par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne void pas.
Procris s'estoit cachée en la mesme retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure secrete:
Il en sort; & le bruit trompe aussi-tost l'Epoux.
Céphale prend le dard toûjours seur de ses coups,
Le lance en cet endroit, & perce sa jalouse;
Malheureux assassin d'une si chere Epouse!
Un cri luy fait d'abord soupçonner quelque erreur;
Il accourt, voit sa faute, & tout plein de fureur,
Du mesme javelot il veut s'oster la vie.
L'Aurore & les Destins arrestent cette envie.

Cet office luy fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné Mary ſans ceſſe s'affligeant,
Euſt accru par ſes pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déeſſe enfin, pour terminer ſes peines,
N'euſt obtenu du ſort que l'on tranchaſt ſes jours:
Triſte fin d'un Hymen bien divers en ſon cours!
Fuyons ce nœud, mes ſœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut eſtre le pire.
S'il ne nous eſt permis d'aimer que ſous ces loix,
N'aimons point. Ce deſſein fut pris par toutes trois.
Toutes trois pour chaſſer de ſi triſtes penſées,
A revoir leur travail ſe montrent empreſſées,
Climéne en un tiſſu riche, pénible, & grand,
Avoit preſque achevé le fameux différent
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la ſçavante.
On voyoit en lointain une ville naiſſante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux conteſté,
Dépendoit du préſent de chaque Déïté.
Neptune fit le ſien d'un ſymbole de guerre.
Un coup de ſon Trident fit ſortir de la terre

Un animal fougueux, un Courſier plein d'ardeur.
Chacun de ce préſent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaca en donnant à la contrée
L'Olivier, qui de paix eſt la marque aſſurée:
Elle emporta le prix, & nomma la Cité.
Athene offrit ſes vœux à cette Deïté.
Pour les luy préſenter on choiſit cent pucelles,
Toutes ſçachant broder, auſſi ſages que belles,
Les premieres portoient force préſens divers.
Tout le reſte entouroit la Déeſſe aux yeux pers.
Avec un doux ſouris elle acceptoit l'hommage.
Climéne ayant enfin reployé ſon ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots ſon récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réüſſit,
Je ſuivray toutefois la matiere impoſée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embraſée:
Cloris pour Télamon bruſloit de ſon coſté.
La naiſſance, l'eſprit, les graces, la beauté:
Tout ſe trouvoit en eux, hormis ce que les hommes

Font marcher avant tout dans ce ſiécle où nous ſommes;
Ce ſont les biens, c'eſt l'or, mérite univerſel.
Ces Amans, quoyqu'épris d'un déſir mutuel,
N'oſoient au blond Hymen ſacrifier encore;
Faute de ce métail que tout le monde adore.
Amour s'en paſſeroit, l'autre eſtat ne le peut:
Soit raiſon, ſoit abus, le Sort ainſi le veut.
Cette loy qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune Amant d'un autre erreur ſuivie.
Le Démon des Combats vint troubler l'Univers.
Un Pays conteſté par des Peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuſe milice.
Cloris y conſentit, mais non pas ſans douleur.
Il voulut mériter ſon eſtime & ſon cœur.
Pendant que ces exploits terminent la querelle
Un parent de Cloris meurt: & laiſſe à la Belle
D'amples poſſeſſions & d'immenſes tréſors;
Il habitoit les lieux où Mars regnoit alors.

La Belle s'y transporte, & par tout révérée,
Par tous les deux partis Cloris considérée,
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Luy de sa part accourt; & tout couvert de gloire
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit estre évité de tout heureux Amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eust joints sans mystére:
L'âge de fer en tout a coustume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au sein de sa Patrie & de l'aveu des siens,
Tout chemin hors la mer, alongeant leur souffrance
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivoit quand presque en arrivant
Un Pirate survient prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain par sa vaillance
Télamon jusqu'au bout porte sa résistance.
Après un long combat son party fut défait;
Luy pris; & ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un

Qu'un esclavage indigne. O Dieux qui l'eust pû croire,
Le sort sans respecter ny son sang ny sa gloire,
Ny son bonheur prochain ny les vœux de Cloris,
Le fit estre forçat aussi-tost qu'il fut pris.
Le destin ne fut pas à Cloris si contraire;
Un célébre Marchand l'achete du Corsaire;
Il l'emmene: & bien-tost la Belle malgré soy,
Au milieu de ses fers, range tout sous sa loy.
L'Epouse du Marchand la void avec tendresse,
Ils en font leur compagne, & leur fils sa Maistresse.
Chacun veut cet Hymen: Cloris à leurs désirs
Répondoit seulement par de profonds soûpirs.
Damon, c'estoit ce fils, luy tient ce doux langage:
Vous soûpirez toûjours, toûjours vostre visage
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret.
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-il à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flâme?
Rien ne vous force icy, découvrez-nous vostre ame;
Cloris, c'est moy qui suis l'esclave & non pas vous.
Ces lieux à vostre gré n'ont-ils rien d'assez doux?

Parlez, nous sommes prests à changer de demeure;
Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nostre est à vous, ne le dédaignez plus.
J'en sçais qui l'agréroient, j'ay sçû plaire à plus d'une,
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune:
Quelle que soit la nostre, usez-en, vous voyez
Ce que nous possédons, & nous-mesme à vos pieds.
Ainsi parle Damon, & Cloris tout en larmes,
Luy répond en ces mots accompagnez de charmes:
Vos moindres qualitez, & cet heureux séjour,
Mesme aux Filles des Dieux donneroient de l'amour,
Jugez donc si Cloris esclave & malheureuse,
Void l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
Je sçais quel est leur prix: mais de les accepter,
Je ne puis, & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage,
Si toûjours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentimens malgré tous mes ennuis.

Je puis meſme avoüer (helas ! faut-il le dire ?)
Qu'un autre a ſur mon cœur conſervé ſon empire.
Je chéris un Amant, ou mort ou dans les fers,
Je prétens le chérir encor dans les Enfers.
Pourriez-vous eſtimer le cœur d'une inconſtante ?
Je ne ſuis déjà plus aimable ny charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit ſi doux,
Et doublement eſclave eſt indigne de vous.
Touché de ce diſcours, Damon prend congé d'elle :
Fuyons, dit-il en ſoy, j'oubliray cette Belle,
Tout paſſe, & meſme un jour ſes larmes paſſeront.
Voyons ce que l'abſence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu ſauvage ;
Trouve des malheureux de leurs fers échapez,
Et ſur le bord d'un bois à chaſſer occupez.
Télamon de ce nombre avoit briſé ſa chaîne ;
Aux regards de Damon il ſe préſente à peine,
Que ſon air, ſa fierté, ſon eſprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire ſon deſtin,

Puis le plaint, puis l'emmene, & puis luy dit sa flâme,
D'une Esclave, dit-il, je n'ay pû toucher l'ame :
Elle chérit un mort ! un mort, ce qui n'est plus
L'emporte dans son cœur ! mes vœux sont superflus.
Là-dessus de Cloris il luy fait la peinture,
Télamon dans son ame admire l'aventure,
Dissimule, & se laisse emmener au séjour
Où Cloris luy conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour luy n'estoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement :
Cloris se présentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoist Télamon sous un faix qui l'accable ;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable ;
Un œil indifférent à le voir eust erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle ;
Cloris le reconnoist, & tombe à ce spectacle ;
Elle perd tous ses sens & de honte & d'amour.
Télamon d'autre part tombe presque à son tour :

On demande à Cloris la cause de sa peine.
Elle la dit, ce fut sans s'attirer de haine;
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zéle avoit changé de face.
On le crut. Cependant, quoiqu'on dise & qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir,
Ne se perd qu'en laissant des restes de désirs,
On crut pourtant Damon. Il restraignit son zéle
A sceller de l'Hymen une union si belle;
Et par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parens de doter son Rival.
Il l'obtint, renonçant dès lors à l'Hymenée.
Le soir estant venu de l'heureuse journée,
Les nopces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voisin vid s'y percher un corbeau:
Il fait partir de l'arc une fléche maudite,
Perce les deux Epoux d'une atteinte subite.
Cloris mourut du coup, non sans que son Amant
Attirast ses regards en ce dernier moment.

Il s'écrie en voyant finir ses destinées;
Quoy ! la Parque a tranché le cours de ses années ?
Dieux ! qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du Sort avançast mon trépas ?
En achevant ces mots il acheva de vivre.
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé légerement il passa chez les morts;
Le Styx vid nos Epoux accourir sur ses bords;
Mesme accident finit leurs précieuses trames;
Mesme tombe eut leurs corps, mesme séjour leurs ames.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu seur)
Que chacun d'eux devint Statuë & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose,
Je ne garentis point cette métamorphose;
On en doute. On la croit plus que vous ne pensez,
Dit Climéne; & cherchant dans les siécles passez
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite;
Tout cecy me fut dit par le sage Interpréte.
J'admiray, je plaignis ces Amans malheureux;

On les alloit unir; tout concouroit pour eux.
Ils touchoient au moment; l'attente en eſtoit ſeure:
Hélas! il n'en eſt point de telle en la nature;
Sur le point de joüir tout s'enfuit de nos mains;
Les Dieux ſe font un jeu de l'eſpoir des humains.
Laiſſons, reprit Iris, cette triſte penſée.
La Feſte eſt vers ſa fin, grace au Ciel avancée;
Et nous avons paſſé tout ce temps en récits,
Capables d'affliger les plus ſombres eſprits!
Effaçons, s'il ſe peut, leur image funeſte!
Je prétends de ce jour mieux employer le reſte.
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur:
Le miracle en eſt grand; Amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverſe maniere.
Je changeray de ſtile en changeant de matiere.

Zoon plaiſoit aux yeux, mais ce n'eſt pas aſſez?
Son peu d'eſprit, ſon humeur ſombre,
Rendoient ces talens mal placez:
Il fuyoit les Citez, il ne cherchoit que l'ombre,

Vivoit parmy les bois Concitoyen des Ours,
Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'Amour, m'allez-vous dire;
J'en blasme en nous l'excès, mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne soûpire,
Hé quoy! ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux, ce n'est pas mon avis.
Je veux des passions, & si l'estat le pire
Est le néant, je ne sçais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas luy-mesme,
Vid Iole endormie, & le voilà frappé:
Voilà son cœur développé.
Amour par son sçavoir supresme,
Ne l'eust pas fait Amant qu'il en fit un Heros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit son repos.
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille.
Surprise & dans l'étonnement,

Elle

Elle veut fuir, mais ſon Amant
L'arreſte ; & luy tient ce langage:
Rare & charmant objet, pourquoy me fuyez-vous?
Je ne ſuis plus celuy qu'on trouvoit ſi ſauvage:
C'eſt l'effet de vos traits; auſſi puiſſans que doux,
Ils m'ont l'ame & l'eſprit & la raiſon donnée.
Souffrez que vivant ſous vos loix
J'employe à vous ſervir des biens que je vous dois.
Iole à ce diſcours encor plus étonnée,
Rougit, & ſans répondre elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses Compagnes d'abord s'aſſemblent autour d'elle.
Zoon ſuit en triomphe & chacun applaudit.
Je ne vous diray point, mes Sœurs, tout ce qu'il fit,
Ny ſes ſoins pour plaire à la Belle.
Leur hymen ſe conclut; un Satrape voiſin,
Le propre jour de cette feſte,
Enléve à Zoon ſa conqueſte.
On ne ſoupçonnoit point qu'il euſt un tel deſſein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,

Pourſuit le raviſſeur, & le joint ; & l'engage
En un combat de main à main.
Iole en eſt le prix, auſſi-bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de ſon Rival.
Helas ! cette bonté luy devient inutile,
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunez la tombe ſert d'azile.
Il prit pour héritier en finiſſant ſes jours,
Iole qui moüilla de pleurs ſon Mauſolée.
Que ſert-il d'eſtre plaint quand l'ame eſt envolée ?
Ce Satrape euſt mieux fait d'oublier ſes amours.
La jeune Iris à peine achevoit cette hiſtoire,
Que ſes Sœurs avoüoient qu'un chemin à la gloire
C'eſt l'amour : on fait tout pour ſe voir eſtimé ;
Eſt-il quelque chemin plus court pour eſtre aimé ?
Quel charme de s'oüir loüer par une bouche
Qui meſme ſans s'ouvrir nous enchante & nous touche.
Ainſi diſoient ſes Sœurs. Un orage ſoudain

Jette un ſecret remords dans leur profane ſein.
Bacchus entre, & ſa Cour, confus & long cortége:
Où ſont, dit-il, ces Sœurs à la main ſacrilége?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Oppoſer ſon Ægide à ma juſte fureur:
Rien ne m'empeſchera de punir leur offenſe:
Voyez; & qu'on ſe rie après de ma puiſſance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monſtres au plancher
Aiſlez, noirs & velus en un coin s'attacher.
On cherche les trois Sœurs; on n'en voit nulle trace:
Leurs meſtiers ſont briſez, on éléve en leur place
Une Chapelle au Dieu, pere du vray Nectar.
Pallas a beau ſe plaindre, elle a beau prendre part
Au deſtin de ces Sœurs par elle protegées.
Quand quelque Dieu voyant ſes bontez négligées,
Nous fait ſentir ſon ire, un autre n'y peut rien,
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple.

Chommons : c'eſt faire aſſez qu'aller de Temple en Temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui ſont dûs.
Les jours donnez aux Dieux ne ſont jamais perdus.

AVERTISSEMENT.

UN de ces quatre recits que j'ay fait faire aux Filles de Minée contient un évenement veritable, & tiré des Antiquitez de Boiſſard. J'aurois pû mettre en la place la Metamorphoſe de Céix & d'Alcione, ou quelque autre ſujet ſemblable. Les Critiques m'allegueront qu'il le faloit faire, & que mon Ouvrage en ſeroit d'un caractere plus uniforme. Ce qu'Ovide conte a un air tout particulier ; il eſt impoſſible de le contrefaire. Mais après avoir fait reflexion là-deſſus, j'ay apprehendé qu'un Poëme de ſix cens Vers ne fut ennuyeux, s'il n'eſtoit

rempli que d'avantures connuës. C'est ce qui m'a fait choisir celle dont je veux parler : & comme une chose en attire une autre, le malheur de ces Amans tuez le jour de leurs nopces, m'a esté une occasion de placer icy une espece d'Epitaphe, qu'on pourra voir dans les mesmes Antiquitez. Quelquefois Ovide n'a pas plus de fondement pour passer d'une Metamorphose à une autre. Les diverses liaisons dont il se sert ne m'en semblent que plus belles ; & selon mon goust, elles plairoient moins si elles se suivoient davantage. Le principal motif qui m'a attaché à l'Inscription dont il s'agit, c'est la beauté que j'y ay trouvée. Il se peut faire que quelqu'un y en trouvera moins que moy. Je ne prétends pas que mon goust serve de regle à aucun particulier, & encore moins au Public. Toutefois je ne puis croire qu'on en juge autrement. Il n'est pas besoin d'en dire icy les raisons ; quiconque seroit capable de les sentir, ne le sera guere moins de se les imaginer de luy-mesme. J'ay traduit

cet Ouvrage en Prose & en Vers, afin de le rendre plus utile par la comparaison des deux genres. J'ay eu, si l'on veut, le dessein de m'éprouver en l'un & en l'autre : j'ay voulu voir par ma propre experience, si en ces rencontres les Vers s'éloignent beaucoup de la fidelité des traductions, & si la Prose s'éloigne beaucoup des graces. Mon sentiment a toujours esté que quand les Vers sont bien composez, ils disent en une égale étenduë plus que la Prose ne sçauroit dire. De plus habiles que moy le feront voir plus à fonds. J'ajousteray seulement que ce n'est point par vanité, & dans l'esperance de consacrer tout ce qui part de ma plume que, je joins icy l'une & l'autre traduction ; l'utilité des experiences me l'a fait faire. Platon dans Phœdrus fait dire à Socrate, qu'il seroit à souhaiter qu'on tournast en tant de manieres ce qu'on exprime, qu'à la fin la bonne fust rencontrée. Plust à Dieu que nos Auteurs en voulussent faire l'épreuve, & que le Public les y

invitast ! Voicy le sujet de l'Inscription.

Atimete affranchi de l'Empereur fut le mary d'Homonée, affranchie aussi, mais qui par sa beauté & par ses graces merita qu'Atimete la préferast à de celebres partis. Il ne joüit pas long-temps de son bonheur, Homonée mourut qu'elle n'avoit pas vingt ans. On lui éleva un tombeau qui subsiste encore, & où ces Vers sont gravez.



INSCRIPTION
TIRÉE
DE BOISSARD.

SI pensare animas sinerent crudelia fata,
Et posset redimi morte alienâ salus; (*a*)
Quantulacunque meæ debentur tempora vitæ,
Pensarem pro te, cara Homonæa libens.
At, nunc, quod possum, fugiam lucemque Deosque
Ut te maturâ per Stuga morte sequar.

Parce tuam conjux fletu quassare juventam, (*b*)
Fataque mœrendo sollicitare mea.
Nil prosunt lacrumæ, nec possunt fata moveri:
Viximus: hic omnes exitus unus habet.
Parce, ita non unquam similem experiare dolorem!

(a) *Atimete parle.*

(b) *Homonée parle.*

Et

Et faveant votis numina cuncta tuis!
Quodque mihi eripuit mors immatura juventæ,
Hoc tibi victuro proroget ulterius.

Tu qui ſecurâ procedis mente, parumper
Siſte gradum quæſo, verbaque pauca lege.
Illa ego quæ claris fueram prælata puellis,
Hoc Homonæa brevi condita ſum tumulo,
Cui formam Paphia, & Charites tribuêre decorem,
Quam Pallas cunctis artibus eruduit.
Nondum bis denos ætas compleverat annos,
Injecêre manus invida fata mihi.
Nec pro me queror hoc; morte eſt mihi triſtior ipsâ,
Mœror Atimeti conjugis ille mei.

Sit tibi terra levis, mulier digniſſimâ vitâ, (*a*)
Quæque tuis olim perfruerere bonis.

(a) *Ce ſont les vœux du Public, ou de celuy qui a fait élever ce monument.*



S'il suffisoit aux Destins qu'on donnast sa vie pour celle d'un autre, & qu'il fust possible de racheter ainsi ce que l'on aime, quel que soit le nombre d'années que les Parques m'ont accordé, je le donnerois avec plaisir pour vous tirer du tombeau, ma chere Homonée; mais cela ne se pouvant, ce que je puis faire est de fuir le jour & la présence des Dieux, pour aller bien-tost vous suivre le long du Styx.

O mon cher Epoux, cessez de vous affliger; ne corrompez plus la fleur de vos ans; ne fatiguez plus ma destinée par des plaintes continuelles: toutes les larmes sont icy vaines; on ne sçauroit émouvoir la Parque: me voilà morte, chacun arrive à ce terme-là. Cessez donc encore une fois: Ainsi puissiez-vous ne sentir jamais une semblable douleur! Ainsi tous les Dieux soient favorables à vos souhaits! & veüille la Parque ajouster à vostre vie ce qu'elle a ravi à la mienne!

Et toy qui passes tranquillement, arreste icy, je te prie, un moment ou deux, afin de lire ce peu de mots.

Moy, cette Homonée que préfera Atimete à des filles

considérables ; moy, à qui Venus donna la beauté, & les Graces les agrémens ; que Pallas enfin avoit instruite dans tous les Arts, me voilà icy renfermée dans un monument de peu d'espace. Je n'avois pas encore vingt ans quand le Sort jetta ses mains envieuses sur ma personne. Ce n'est pas pour moy que je m'en plains, c'est pour mon Mary, de qui la douleur m'est plus difficile à supporter que ma propre mort.

Que la terre te soit legere, ô Epouse digne de retourner à la vie, & de recouvrer un jour le bien que tu as perdu !

Si l'on pouvoit donner ses jours pour ceux d'un autre,
Et que par cet échange on contentast le Sort,
Quels que soient les momens qui me restent encor,
Mon ame, avec plaisir, racheteroit la vostre:
Mais le Destin l'ayant autrement arresté,
Je ne sçaurois que fuir les Dieux & la clarté,
Pour vous suivre aux Enfers d'une mort avancée.
Quittez, ô cher Epoux, cette triste pensée;

Vous altérez en vain les plus beaux de vos ans:
Cessez de fatiguer par des cris impuissans
La Parque & le Destin, Déitez infléxibles.
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point;
Je ne suis plus; tout tend à ce supresme poinct.
Ainsi nul accident par des coups si sensibles
Ne vienne à l'avenir traverser vos plaisirs!
Ainsi l'Olympe entier s'accorde à vos desirs!
Veuille enfin Atropos, au cours de vostre vie
Ajouster l'étendue à la mienne ravie!
Et toy, Passant tranquille, apprend quels sont nos maux,
Daigne icy t'arrester un moment à les lire.

Celle qui préferée aux Partis les plus hauts,
Sur le cœur d'Atiméte acquit un doux empire,
Qui tenoit de Vénus la beauté de ses traits,
De Pallas son sçavoir, des Graces ses attraits,
Gist sous ce peu d'espace en la tombe enserrée.
Vingt soleils n'avoient pas ma carriere éclairée,

Le Sort jetta ſur moy ſes envieuſes mains ;
C'eſt Atiméte ſeul qui fait que je m'en plains.
Ma mort m'afflige moins que ſa douleur amere.

O Femme, que la terre à tes os ſoit legere !
Femme, digne de vivre ; & bien-toſt puſſes-tu
Recommencer de voir les traits de la lumiere,
Et recouvrer le bien que ton cœur a perdu !



CLIMENE.



AU LECTEUR.

IL semblera d'abord au Lecteur que la Comedie que j'ajouste n'est pas icy en son lieu; mais s'il la veut lire jusqu'à la fin, il y trouvera un récit, non tout-à-fait tel que ceux de mes Contes, & aussi qui ne s'en éloigne pas tout-à-fait. Il n'y a aucune distribution de Scenes, la chose n'estant pas faite pour estre representée.





CLIMÉNE.

COMEDIE.

PERSONNAGES.

APOLLON, LES NEUF MUSES, ACANTE.

La Scene est au Parnasse.

APOLLON se plaignoit aux neuf Sœurs l'autre jour
De ne voir presque plus de bons vers sur l'amour.
Le Siécle, disoit-il, a gasté cette affaire:
Luy nous parler d'amour! il ne la sçait pas faire.
Ce qu'on n'a point au cœur l'a-t'on dans ses Ecrits?
J'ay beau communiquer de l'ardeur aux Esprits;
Les Belles n'ayant pas disposé la matiere,
Amour, & vers, tout est fort à la Cavaliere.

Adieu donc, ô beautez ; je garde mon employ
Pour les Sur-Intendans, ſans plus, & pour le Roy.
Je viens pourtant de voir au bord de l'Hippocréne
Acante fort touché de certaine Climéne.
J'en ſçais qui ſous ce nom font valoir leurs appas ;
Mais quant à celle-cy je ne la connois pas :
Sans doute qu'en Province elle a paſſé ſa vie.

ERATO.

Sire, j'en puis parler ; c'eſt ma meilleure amie.
La Province, il eſt vray, fut toûjours ſon ſéjour ;
Ainſi l'on n'en fait point de bruit en voſtre Cour.

URANIE.

Je la connois auſſi.

APOLLON.

Comment vous Uranie !
En ce cas Terpſichore, Euterpe & Polymnie,
Qui n'ont pas des emplois du tout ſi relevez,
M'en apprendront encor plus que vous n'en ſçavez.

POLYMNIE.

Ouy, Sire, nous pouvons vous en parler chacune.

APOLLON.

Si ma priere n'eſt aux Muſes importune,
Devant moy tour à tour chantez cette Beauté,
Mais ſur de nouveaux tons, car je ſuis dégouſté.
Que chacune pourtant ſuive ſon caractere.

EUTERPE.

Sire, nous nous ſçavons toutes neuf contrefaire:
Pour ſi peu laiſſez-nous libres ſur ce point-là.

APOLLON.

Commencez donc Euterpe, ainſi qu'il vous plaira.

EUTERPE.

Que ma compagne m'aide; & puis en dialogue
Nous vous ferons entendre une eſpece d'Eglogue.

APOLLON.

Therpſichore aidez-là; mais ſur tout évitez
Les traits que tant de fois l'Eglogue a repetez:
Il me faut du nouveau, n'en fut-il point au monde.

THERPSICHORE.

Je m'en vais commencer; qu'Euterpe me réponde.
Quand le Soleil a fait le tour de l'Univers,

Ce n'eſt point d'avoir veu cent chef-d'œuvres divers,
Ny d'en avoir produit, qu'a Téthys il ſe vante;
Il dit, j'ay veu Climéne, & mon ame eſt contente.

EUTERPE.

L'Aurore vous veut voir, Climéne, montrez-vous:
Non, ne bougez du lit; le repos eſt trop doux:
Tantoſt vous paroiſtrez vous-meſme une autre Aurore;
Mais ne vous preſſez point, dormez dormez encore.

THERPSICHORE.

Au gré de tous les yeux Climéne a des appas:
Un peu de paſſion eſt ce qu'on luy ſouhaite:
Pour de l'amitié ſeule, elle n'en manque pas:
Cinq ou ſix grains d'amour, & Climéne eſt parfaite.

EUTERPE.

L'amour, à ce qu'on dit, empeſche de dormir:
S'il a quelque plaiſir il ne l'a pas ſans peine:
Voyez la tourterelle, entendez-là gémir,
Vous vous garderez bien de condamner Climéne.

THERPSICHORE.

Vénus depuis long-temps eſt de mauvaiſe humeur.
Climéne luy fait ombre ; & Vénus ayant peur
D'eſtre miſe au deſſous d'une Beauté mortelle,
Diſoit hier à ſon fils ; mais la croit-on ſi belle ?
Et oüy, oüy, dit l'Amour, je vous la veux montrer.

APOLLON.

Vous ſortez de l'Eglogue.

EUTERPE.

Il nous y faut rentrer.
Amour en quatre parts diviſe ſon Empire :
Acante en fait moitié, ſes rivaux plus d'un quart :
Ainſi plus des trois quarts pour Climéne ſoûpire :
Les autres Belles ont le reſte pour leur part :

THERPSICHORE.

Tout ce que peut avoir un cœur d'indifférence
Climéne le témoigne : elle en a deſtiné
Les trois quarts pour Acante ; heureux dans ſa ſouf-
france,
S'il void qu'à ſes rivaux le reſte ſoit donné.

EUTERPE.

Ne vous semble-t'il pas que nos bois reverdissent,
Depuis que nous chantons un si charmant objet?

THERPSICHORE.

Oiseaux, Hommes, & Dieux, que tous chantres choisissent
Désormais en leurs sons Climéne pour sujet.

EUTERPE.

Pour elle le Printemps s'est habillé de roses.

THERPSICHORE.

Pour elle les Zéphirs en parfument les airs.

EUTERPE.

Et les oiseaux pour elle y joignent leurs concerts.
Regnez, Belle, regnez sur tant d'aimables choses.

THERPSICHORE.

Aimez, Climéne, aimez; rendez quelqu'un heureux:
Vostre regne en aura plus d'appas pour vous-mesme.

EUTERPE.

En ce nombre d'Amans qui voulez-vous qu'elle aime?

THERPSICHORE.

Acante.

EUTERPE.

Eh pourquoy luy ?

THERPSICORE.

C'eſt le plus amoureux.

Sire, eſtes-vous content ?

APOLLON.

Aſſez. Que Melpoméne
Sur un ton qui nous touche introduiſe Climéne.
Vous Thalie, il vous faut contrefaire un Amant,
Qui ne veut point borner ſon amoureux tourment.

MELPOMENE.

Mes Sœurs, je ſuis Climéne.

THALIE.

Et moy je ſuis Acante.

APOLLON.

Fort bien; nous écoutons; rempliſſez noſtre attente.

CLIME'NE.

Acante vous perdez voſtre temps & vos ſoins.

Voulez-vous qu'on vous aime? Aimez-nous un peu moins.
Ostez ce mot d'Amour;c'est ce qu'on vous conseille.

ACANTE.

Que je l'oste! Est-il rien de si doux à l'oreille?
Quoy de vous adorer Acante cesseroit?
Contre sa passion il vous obéïroit?
Ah, laissez-luy du moins son tourment pour salaire.
Suis-je si dangereux? Helas! non; si j'espere
Ce n'est plus d'estre aimé: tant d'heur ne m'est point dû.
Je l'avois jusqu'icy follement prétendu.
Mourir en vous aimant est toute mon envie.
Mon amour m'est plus cher mille fois que la vie.
Laissez-moy mon amour, Madame, au nom des Dieux.

CLIMENE.

Toûjours ce mot! toûjours!

ACANTE.

Vous est-il odieux?

Que de Belles voudroient n'en entendre point d'autre!
Il charme également vostre sexe & le nostre,
Seule vous le fuyez: Mais ne s'est-il point vû
Quelque temps où peut-estre il vous a moins déplû?

CLIMENE.

L'Amour, je le confesse, a traversé ma vie:
C'est ce qui malgré moy me rend son ennemie.
Après un tel aveu je ne vous diray pas
Que vostre passion est pour moy sans appas;
Et que d'aucun plaisir je ne me sens touchée
Lorsqu'à tant de respect je la vois attachée.
Aussi peu vous diray-je, Acante, écoutez bien,
Que par vos qualitez vous ne méritez rien.
Je les sçais, je les vois, j'y trouve de quoy plaire:
Que sert-il d'affecter le titre de severe?
Je ne me vante pas d'estre sage à ce point
Qu'un mérite amoureux ne m'embarasse point.
Vouloir bannir l'Amour, le condamner, s'en plaindre,
Ce n'est pas le haïr, Acante, c'est le craindre.

Des plus ſauvages cœurs il flate le déſir.
Vous ne l'oſterez point ſans m'oſter du plaiſir.
Nous y perdrons tous deux : quand je vous le conſeille,
Je me fais violence, & preſte encor l'oreille.
Ce mot renferme en ſoy je ne ſçais quoy de doux,
Un ſon qui ne déplaiſt à pas une de nous.
Mais trop de mal le ſuit.

ACANTE.

Je m'en charge, Madame :
Ce mal eſt pour moy ſeul ; j'en garentis voſtre ame.

CLIMENE.

Qui vous croiroit, Acante, auroit un bon garent.
Mais non, je connois trop qu'Amour n'eſt qu'un tyran,
Un ennemy public, un démon pour mieux dire.

ACANTE.

Il ne l'eſt pas pour vous ; cela vous doit ſuffire :
Jamais il ne vous peut avoir cauſé d'ennuy :
Vous en prenez un autre aſſurément pour luy.
S'il a quelques douceurs, elles ſont pour les Belles,

Et pour nous les ſoucis & les peines cruelles.
Vous n'éprouvez jamais ny dédain ny froideur:
Quant à nous; c'eſt ſouvent le prix de noſtre ardeur.
Trop de zéle nous nuit.

CLIMÉNE.

Et pourquoy donc, Acante,
Ne modérez-vous pas cette ardeur violente?
Aimez-vous mieux ſouffrir contre mon propre gré,
Que ſi m'obéïſſant vous eſtiez bien traité?
Je vous rendrois heureux.

ACANTE.

Selon voſtre maniere;
Du bonheur d'un mary, d'un parent, ou d'un frere;
Que ſçais-je, de chacun: car vous ſçavez qu'on peut
Faire ainſi des heureux autant que l'on en veut.

CLIMÉNE.

Non, non, j'aurois pour vous beaucoup plus de tendreſſe.
Vous verriez à quel point Climéne s'intéreſſe
Pour tout ce qui vous touche.

ACANTE.

Et pour moy-mesme aussi ?

CLIME'NE.

Quelle distinction mettez-vous en cecy ?

ACANTE.

Très-grande : mais laissons à part la différence :
Aussi-bien je craindrois de commettre une offense,
Si j'avois entrepris de prouver contre vous
Qu'autre chose est d'aimer nos qualitez ou nous.
Je vous diray pourtant que mon amour extresme
A pour premier objet vostre personne mesme :
Tout m'en semble charmant ; elle est telle qu'il faut :
Mais pour vos qualitez, j'y trouve du défaut.

CLIME'NE.

Dites-nous quel il est afin qu'on s'en corrige ?

ACANTE.

Vous n'aimez point l'Amour ; vous le haïssez, dis-je ;
Ce Dieu près de vostre ame a perdu tout crédit.

CLIME'NE.

Je ne hais point l'Amour, je vous l'ay déjà dit :

Je le crains ſeulement ; & ſerois plus contente
Si vous vouliez changer voſtre ardeur véhémente ;
En faire une amitié ; quelque choſe entre-deux ;
Un peu plus que ce n'eſt quand un cœur eſt ſans feux ;
Moins auſſi que l'eſtat où le voſtre ſe treuve.

ACANTE.

Tout de bon ; voulez-vous que j'en faſſe l'epreuve ?
Que demain j'aime moins, & moins le jour d'après ;
Diminuant toûjours, encor que vos attraits
Augmentent en pouvoir ? Le voulez-vous, Madame,

CLIMENE.

Ouy, puiſque je l'ay dit.

ACANTE.

L'avez-vous dit dans l'ame ?

CLIMENE.

Il faut bien.

ACANTE.

Songez-y, voyez ſi voſtre eſprit
Pourra voir ce déchet ſans un ſecret dépit.
Peu de femmes feroient des vœux pareils aux voſtres.

CLIME'NE.

Acante, je ſuis femme auſſi-bien que les autres:
Mais je connois l'Amour: c'eſt aſſez; j'ay raiſon
D'en combattre en mon cœur l'agréable poiſon.
Voulez-vous procurer tant de mal à Climéne?
Vous l'aimez, dites-vous, & vous cherchez ſa peine.
N'allez point m'alléguer que c'eſt plaiſir pour nous.
Loin, bien loin tels plaiſirs; le repos eſt plus doux:
Mon cœur s'en défendra: je vous permets de croire
Que je remporteray malgré moy la victoire.

APOLLON.

Voilà du pathétique aſſez pour le préſent:
Sur le meſme ſujet donnez-nous du plaiſant:

MELPOMENE.

Qui ferons-nous parler?

APOLLON.

Acante & ſa Maiſtreſſe.

MELPOMENE.

Sire, il faudroit avoir pour cela plus d'adreſſe.
Rendre Acante plaiſant! c'eſt un trop grand deſſein.

APOLLON.

Il eſt fou ; c'eſt déjà la moitié du chemin.

THALIE.

Mais il l'eſt dans l'excès.

APOLLON.

Tant mieux ; j'en ſuis fort aiſe ;
Nous le demandons tel ; je ne vois rien qui plaiſe
En matiere d'Amour comme les gens outrez.
Mille exemples pourroient vous en eſtre montrez.

MELPOMENE.

Nous obéïſſons donc. Tu te ſouviens, Thalie,
D'un matin où Climéne en ſon lit endormie
Fut au bruit d'un ſoûpir éveillée en ſurſaut,
Et ſe mit contre Acante en colere auſſi-toſt ;
Sans le voir ; croyant meſme avoir fermé la porte :
Mais qui pouvoit que luy ſoûpirer de la ſorte ?
Vrayment vous l'entendez avecque vos helas,
Dit la Belle, apprenez à ſoûpirer plus bas.
Il eut beau s'excuſer ſur l'ardeur de ſon zéle.
Une forge feroit moins de bruit, reprit-elle,

Que vostre cœur n'en fait ; ce sont tous ses plaisirs.
Si je tourne le pied, matiere de soûpirs,
Je ne vous vois jamais qu'en un chagrin extresme.
C'est bien pour m'obliger à vous aimer de mesme.

ACANTE.

Je ne le prétens pas.

CLIME'NE

Seyez-vous sur ce lit.

ACANTE.

Moy ?

CLIME'NE.

Vous ; sans repliquer.

ACANTE.

Souffrez....

CLIME'NE.

C'est assez dit.
Là ; je vous veux voir là.

ACANTE.

Madame.

CLIME'NE.

Là, vous dis-je.

Voyez qu'il a de mal ; ſa Maiſtreſſe l'oblige
A s'aſſeoir ſur un lit ; quelle peine pour luy;
Sçavez-vous ce que c'eſt, je veux rire aujourd'huy.
Point de diſcours plaintifs : banniſſez, je vous prie,
Ces diſcours à la voix du ſommeil ennemie.
Témoignez, s'il ſe peut, voſtre amour autrement.
Mais que veut cette main qui s'en vient bruſquement ?

ACANTE.

C'eſt pour vous obéïr, & témoigner mon zéle.

CLIME'NE.

L'obéïſſance en eſt un peu trop ponctuelle;
Nous vous en diſpenſons ; Acante, ſoyez coy.
Si bien donc que vôtre ame eſt tout en feu pour moy?

ACANTE.

Tout en feu.

CLIME'NE.

Vous n'avez ny ceſſe ny relaſche !

ACANTE.

Aucune.

CLIME'NE.

Toûjours pleurs, soûpirs comme à la tasche ?

ACANTE.

Toûjours soûpirs & pleurs.

CLIME'NE.

J'en veux avoir pitié.

Allez, je vous promets....

ACANTE.

Et quoy ?

CLIME'NE.

De l'amitié.

ACANTE.

Ah, Madame, faut-il railler d'un misérable !

CLIME'NE.

Vous reprenez toûjours vostre ton lamentable.
Ouy, je vous veux aimer d'amitié malgré vous;
Mais si sensiblement que je n'aye, entre nous,
De là jusqu'à l'amour rien qu'un seul pas à faire.

ACANTE.

ACANTE.

Et quand le ferez-vous ce pas ſi néceſſaire ?

CLIME'NE.

Jamais.

ACANTE.

Reprenez donc l'offre de voſtre cœur.

CLIME'NE.

Vous en aurez regret; il a de la douceur.
Vous feriez beaucoup mieux d'éprouver ſes largeſſes.
Je baiſe mes amis, je leur fais cent careſſes.
A l'égard des Amans tout leur eſt refuſé.

ACANTE.

Je ne veux point du tout, Madame, eſtre baiſé.
Vous riez ?

CLIME'NE.

Le moyen de s'empeſcher de rire ?
On veut baiſer Acante; Acante ſe retire.

ACANTE.

Et le pourriez-vous voir traiter de ſon amour
Pour un ſimple baiſer, ſouvent froid, toûjours court ?

CLIMENE.

On redouble en ce cas.

ACANTE.

Ouy, d'autres que Climéne.

CLIMENE.

Eprouvez-le.

ACANTE.

Dequoy vous mettez-vous en peine ?

CLIMENE.

Moy ? De rien.

ACANTE.

Cependant je vois qu'en voſtre eſprit
Le refus de vos dons jette un ſecret dépit.

CLIMENE.

Il eſt vray, ce refus n'eſt pas fort à ma gloire.
Dédaigner mes baiſers ! cela ſe peut-il croire ?
Acante, je le vois, n'eſt pas fin à demy;
Il devoit aujourd'huy promettre d'eſtre amy;
Demain il euſt repris ſon premier perſonnage.

ACANTE.

Et Climéne auroit pû souffrir ce badinage?
Un baiser n'auroit pas irrité ses esprits?

CLIMENE.

Qu'importe? L'on s'appaise; & c'est autant de pris.
Vous en pourriez déja compter une douzaine.

ACANTE.

Madame, c'en est trop: à quoy bon tant de peine?
Pour douze d'amitié donnez m'en un d'Amour.

CLIMENE.

C'est perdre doublement; je le rendrois trop court.

ACANTE.

Mais, Madame, voyons.

CLIMENE.

Mais, Acante, vous dis-je,
L'amitié seulement à ces faveurs m'oblige.

ACANTE.

Hé bien, j'y consens d'estre amy pour un moment.

CLIMENE.

Sous la peau de l'amy je craindrois que l'Amant

Ne demeuraſt caché pendant tout le myſtere.
L'heure ſonne, il eſt tard; n'avez-vous point affaire?

ACANTE.

Non, & quand j'en aurois, ces momens ſont trop doux.

CLIMENE.

Je me veux habiller; adieu, retirez-vous.

APOLLON.

Vous finiſſez bien-toſt?

MELPOMENE.

Point trop pour des Pucelles.
Ces diſcours leur ſeyent mal, & vous vous moquez d'elles.

APOLLON.

Moy, me moquer? Pourquoy? J'en ouis l'autre jour
Deux de quinze ans parler plus ſçavamment d'amour.
Ce que ſur vos Amans je trouverois à dire,
C'eſt qu'ils pleuroient tantoſt, & vous les faites rire.
De l'air dont ils ſe ſont tout à l'heure expliquez.

Ce ne ſçauroient eſtre eux, s'ils ne ſe ſont maſquez.

MELPOMENE.

Vous vouliez du plaiſant ; comment euſt-on pû faire ?

APOLLON.

J'en voulois, il eſt vray ; mais dans leur caractere.

THALIE.

Sire, Acante eſt un homme inégal à tel point,
Que d'un moment à l'autre on ne le connoiſt point ;
Inégal en amour, en plaiſir, en affaire ;
Tantoſt gay, tantoſt triſte ; un jour il déſeſpere ;
Un autre jour il croit que la choſe ira bien.
Pour vous en parler franc, nous n'y connoiſſons rien
Climene aime à railler : toutefois quand Acante
S'abandonne aux ſoûpirs, ſe plaint, & ſe tourmente,
La pitié qu'elle en a luy donne un ſerieux
Qui fait que l'amitié n'en va ſouvent que mieux.

APOLLON.

Clio, divertiſſez un peu la compagnie.

CLIO.

Sire, me voilà preſte.

APOLLON.

Il me prend une envie
De gouster de ce genre où Marot excelloit.

CLIO.

Eh bien, Sire, il vous faut donner un Triolet.

APOLLON.

C'eſt trop; vous deviez propoſer un Diſtique?
Au reſte n'allez pas chercher ce ſtile antique
Dont à peine les mots s'entendent aujourd'huy.
Montez juſqu'à Marot, & point par delà luy.
Meſme ſon tour ſuffit.

CLIO.

J'entends : il reſte, Sire,
Que voſtre Majeſté ſeulement daigne dire
Ce qu'il luy plaiſt, Balade, Epigramme, ou Rondeau.
J'aime fort les Dixains.

APOLLON.

En un ſujet ſi beau
Le Dixain eſt trop court; & veu voſtre matiere
La Balade n'a point de trop ample carriere.

CLIO.

Je pris de loin Climene l'autrefois
Pour une grace en ses charmes nouvelle :
Grace s'entend, la premiere des trois ;
J'eusse autrement fait tort à cette Belle :
Puis approchant & frotant ma prunelle,
Je me repris ; & dis soudainement,
Voilà Venus ; c'est elle assurément :
Non, je me trompe, & mon œil se mécompte :
Cyprine là ? je faille lourdement ;
Telle n'est point la Reine d'Amathonte.

Voyons pourtant ; car chacun d'une voix
En fait d'appas prend Venus pour modelle.
Je me mis lors à compter par mes doigts
Tous les attraits de la gente Pucelle ;
Afin de voir si ceux de l'Immortelle
Y quadreroient, à peu prés seulement :
Mais le moyen ? je n'y vins nullement,
Trouvant icy beaucoup plus que le compte.

Qu'eſt-cecy, dis-je, & quel enchantement?
Telle n'eſt point la Reine d'Amathonte.

Acante vint tandis que je comptois.
Cette Beauté le fit aſſeoir prés d'elle.
J'entendis tout; les zephirs eſtoient cois.
Plus de cent fois il l'appella cruelle,
Inexorable, à l'Amour trop rebelle;
Et le ſurplus que dit un pauvre Amant.
Climene oyoit cela negligemment.
Le mot d'Amour luy donnoit quelque honte.
Si de ce Dieu la cronique ne ment,
Telle n'eſt point la Reine d'Amathonte.

Ne recours plus, Acante, au changement.
Loin de trouver en ce bas élement
Quelqu'autre objet qui ta Dame ſurmonte,
Dans les Palais qui ſont au firmament
Telle n'eſt point la Reine d'Amathonte.

APOLLON.

Voſtre tour eſt venu, Calliope, eſſayez
Un de ces deux chemins qu'aux Auteurs ont frayez
Deux Ecrivains fameux ; je veux dire Malherbe
Qui louoit ſes Heros en un ſtile ſuperbe,
Et puis Maiſtre Vincent qui meſme auroit loüé
Proſerpine & Pluton en un ſtile enjoué.

CALLIOPE.

Sire, vous nommez-là deux trop grands Perſonnages:
Le moyen d'imiter ſur le champ leurs ouvrages?

APOLLON.

Il faut que je me ſois ſans doute expliqué mal;
Car vouloir qu'on imite aucun original
N'eſt mon but, ny ne doit non plus eſtre le voſtre;
Hors ce qu'on fait paſſer d'une langue en une autre.
C'eſt un bétail ſervile & ſot à mon avis
Que les imitateurs; on diroit des brebis
Qui n'oſent avancer qu'en ſuivant la premiere
Et s'iroient ſur ſes pas jetter dans la riviere.
Je veux donc ſeulement que vous nous faſſiez voir,

En ce ſtile où Malherbe a montré ſon ſçavoir,
Quelque eſſay des beautez qui ſont propres à l'Ode ;
Ou ſi ce genre-là n'eſtant plus à la mode,
Et demandant d'ailleurs un peu trop de loiſir,
L'autre vous ſemble plus ſelon voſtre déſir,
Vous louïez galamment la Maiſtreſſe d'Acante,
Comme Maiſtre Vincent dont la plume élegante
Donnoit à ſon encens un gouſt exquis & fin
Que n'avoit pas celuy qui partoit d'autre main.

CALLIOPE.

Je vais, puiſqu'il vous plaiſt, hazarder quelque Stance.
Si je débute mal, impoſez-moy ſilence.

APOLLON.

Calliope manquer !

CALLIOPE.

Pourquoy non ? Très-ſouvent.
L'Ode eſt choſe pénible ; & ſur tout dans le grand.

Toy qui ſoûmets les Dieux aux paſſions des hommes,
Amour, ſouffriras-tu qu'en ce ſiécle où nous ſommes

Climéne montre un cœur insensible à tes coups?
Cette Belle devroit donner d'autres exemples:
Tu devrois l'obliger pour l'honneur de tes Temples
D'aimer ainsi que nous.

URANIE.

Les Muses n'ayment pas

CALLIOPE.

Eh, qui les en soupçonne?
Ce *nous* n'est pas pour nous; je parle en la personne
Du Sexe en général, des devotes d'Amour.

APOLLON.

Calliope a raison; qu'elle acheve à son tour.

CALLIOPE.

J'en demeureray là, si vous l'agréez, Sire.
On m'a fait oublier ce que je voulois dire.

APOLLON.

A vous donc Polymnie; entrez en lice aussi.

POLYMNIE.

Sur quel ton?

APPOLLON.

Je vois bien que ſur ce dernier-cy
L'on ne réuſſit pas toûjours comme on ſouhaite.
Calliope a bien fait d'uſer d'une défaite.
Cette interruption eſt venuë à propos.
C'eſt pourquoy choiſiſſez des tons un peu moins hauts.
Horace en a de tous ; voyez ceux qui vous duiſent.
J'aime fort les Auteurs qui ſur luy ſe conduiſent :
Voilà les gens qu'il faut à preſent imiter.

POLYMNIE.

C'eſt bien dit, ſi cela pouvoit s'exécuter :
Mais avons-nous l'eſprit qu'autrefois à cet homme
Nous ſçavions inſpirer ſur le declin de Rome ?
Tout eſt trop fort décheu dans le ſacré valon.

APOLLON.

J'en conviens, juſque meſme au meſtier d'Appollon.
Il n'eſt rien qui n'empire, Hommes, Dieux ; mais que faire ;
Irons-nous pour cela nous cacher & nous taire ?
Je ne regarde pas ce que j'eſtois jadis,

Mais ce que je ſeray quelque jour, ſi je vis.
Nous vieilliſſons enfin, tout autant que nous ſommes.
De Dieux nez de la Fable, & forgez par les Hommes.
Je prévois par mon art un temps, où l'Univers
Ne ſe ſouciera plus ny d'Auteurs, ny de Vers,
Où nos divinitez periront, & la mienne.
Joüons de noſtre reſte avant que ce temps vienne.
C'eſt à vous Polymnie à nous entretenir.

POLYMNIE.

Je ſongeois aux moyens qu'il me faudroit tenir.
A peine en rencontray-je un ſeul qui me contente.
Cecy vous plairoit-il? Je fais parler Acante.

Qu'une Belle eſt heureuſe! & que de doux momens,
Quand elle en ſçait uſer, accompagnent ſa vie!
D'un coſté le miroir, de l'autre les Amans,
Tout la louë; eſt-il rien de ſi digne d'envie?

La louange eſt beaucoup; l'Amour eſt plus encor:

Quel plaiſir de compter les cœurs dont on diſpoſe !
L'un meurt, l'autre ſoûpire, & l'autre en ſon tranſport
Languit & ſe conſume ; eſt-il plus douce choſe ?

Climéne, uſez-en bien : vous n'aurez pas toûjours
Ce qui vous rend ſi fiere, & ſi fort redoutée :
Caron vous paſſera ſans paſſer les Amours :
Devant ce temps-là meſme ils vous auront quitée.

Vous vivrez plus long-temps encor que vos attraits :
Je ne vous réponds pas alors d'eſtre fidelle :
Mes déſirs languiront auſſi bien que vos traits :
L'Amant ſe ſent déchoir auſſi bien que la Belle.

Quand voulez-vous aimer que dans voſtre Printemps
Gardez-vous bien ſur tout de remettre à l'Automne :
L'Hyver vient auſſi-toſt : rien n'arreſte le temps :
Climéne haſtez-vous; car il n'attend perſonne.

Sire, je m'en tiens-là: bien ou mal il ſuffit;
La Morale d'Horace & non pas ſon eſprit
Se peut voir en ces Vers.

APOLLON.

Erato, que veut dire
Que vous qui d'ordinaire aimez ſi fort à rire,
Demeurez taciturne, & laiſſez tout paſſer?

ERATO.

Je rêvois, puiſqu'il faut, Sire, le confeſſer.

APOLLON.

Sur quoy?

ERATO.

Sur le débat qui s'eſt émeu n'aguere.

APOLLON.

Sçavoir ſi vous aimez?

ERATO.

Autrefois j'eſtois fiere
Quand on diſoit que non; qu'on me vienne aujour-d'huy
Demander aimez-vous, je répondray que ouy.

APOLLON.

Pourquoy?

ERATO.

Pour éviter le nom de précieuſe.

APOLLON.

Si cette qualité vous paroiſt odieuſe,
Du vœu de chaſteté l'on vous diſpenſera.
Choiſiſſez un Galand.

ERATO.

Non pas, Sire, cela.
Je veux un peu d'hymen pour colorer l'affaire.

APOLLON.

Un peu d'hymen eſt bon.

ERATO.

J'en veux, & n'en veux guere.

APOLLON.

Vous vous marierez donc ainſi qu'au temps jadis
Oriane épouſa Monſeigneur Amadis?

ERATO.

Ouy, Sire.

APOLLON.

APOLLON.

La méthode en effet en eſt bonne.
Mais encore avec qui? Car je ne vois perſonne
Qui veüille dans l'Olympe à l'Hymen s'arreſter:
Les Sylvains ne ſont pas des gens pour vous tenter.

ERATO.

Je prendrois un Auteur.

APOLLON.

Un Auteur! Vous Déeſſe?
Aux Auteurs Erato pourroit mettre la preſſe?
Ce n'eſt pas voſtre fait pour plus d'une raiſon.
Rarement un Auteur demeure à la maiſon.

ERATO.

C'eſt juſtement cela qui m'en plaiſt davantage.

APOLLON.

Nous nous entretiendrons de voſtre mariage
A fond une autre fois. Cependant chantez-nous,
Non pas du ſerieux, du tendre, ny du doux;
Mais de ce qu'en François on nomme bagatelle;
Un jeu dont je voudrois Voiture pour modelle.

Il excelle en cet art : Maistre Clement & luy
S'y prenoient beaucoup mieux que nos gens d'aujourd'huy.

ERATO.

Sire, j'en ay perdu peu s'en faut l'habitude ;
Et ce genre est pour moy maintenant une estude.
Il y faut plus de temps que le monde ne croit.
Agréez-en la place, un Dixain.

APOLLON.

Dixain soit.

ERATO.

Mais n'est-ce point assez celebrer nostre Belle ?
Quand j'auray dit les Jeux, les Ris, & la sequelle,
Les Graces, les Amours, voilà fait à peu prés.

APOLLON.

Vous pourrez dire encor les charmes, les attraits,
Les appas.

ERATO.

Et puis quoy ?

APOLLON.

Cent & cent mille choſes.
Je ne vous ay conté ny les lys ny les roſes.
On n'a qu'à retourner ſeulement ces mots-là.

ERATO.

La ſatyre en fournit bien d'autres que cela.
Pour un trait de louange, il en eſt cent de blaſme.

APOLLON.

Hé bien blaſmez Climéne à qui d'aucune flaſme
On ne peut déſormais inſpirer le déſir.

ERATO.

Ce ſujet eſt traité; l'on vient de s'en ſaiſir;
Il a ſervy de theſe à ma ſœur Polymnie.

APOLLON.

Cela ne vous fait rien; la choſe eſt infinie;
Toûjours noſtre cabale y trouve à regrater.

ERATO.

Sire, puiſqu'il vous plaiſt je m'en vais le tenter.
Ma ſœur m'excuſera ſi j'enchéris ſur elle.

POLYMNIE.

Voilà bien des façons pour une bagatelle.

ERATO.

C'eſt qu'elle eſt de commande.

APOLLON.

Eh, que couſte un Dixain?
Tout couſte:il faut pourtant que je me mette en train.

Climéne a tort : je ſuis d'avis quelle aime
Noſtre vaſſal dès demain au plus tard,
Dès aujourd'huy, dès ce moment-cy meſme:
Le temps d'aimer n'a ſi petite part
Qui ne ſoit chere ; & ſur tout quand on treuve
Un bon Amant, un Amant à l'épreuve.
Je ſçais qu'il eſt des Amans à foiſon;
Tout en fourmille ; on n'en ſçauroit que faire;
Mais cent méchans n'en valent pas un bon;
Et ce bon-là ne ſe rencontre guere.

APOLLON.

Il ne nous reſte plus qu'Uranie, & c'eſt fait.

Mais quand j'y pense bien, je trouve qu'en effet
Tant de loüange ennuye; & sur tout quand on louë
Toûjours le mesme objet: enfin je vous avouë
Que pour peu que durast l'éloge encor du temps
Vous me verriez baailler. Comment peuvent les gens
Entendre sans dormir une Oraison Funebre?
Il n'est Panégyriste au monde si célébre
Qui ne soit un Morphée à tous ses Auditeurs.
Uranie, il vous faut reployer vos douceurs:
Aussi-bien qui pourroit mieux parler de Climéne
Que l'amoureux Acante? Allons vers l'Hippocrene;
Nous l'y rencontrerons encore assurément.
Ce nous sera sans doute un divertissement.
La solitude est grande autour de ces ombrages.
Que vous semble? On croiroit au nombre des Ouvrages
Et des Compositeurs (car chacun fait des Vers)
Qu'il nous faudroit chercher un Mont dans l'Univers,
Non pas double mais triple, & de plus d'étenduë
Que l'Atlas; cependant ma Cour est morfonduë;

Je ne rencontre icy que deux ou trois Mortels,
Encor très-peu dévots à nos ſacrez Autels.
Cherchez-en la raiſon dans les Cieux, Uranie.

URANIE.

Sire, il n'eſt pas beſoin ; & ſans l'Aſtrologie
Je vous diray d'où vient ce peu d'Adorateurs.
Il eſt vray que jamais on n'a veu tant d'Auteurs ;
Chacun forge des Vers ; mais pour la Poëſie,
Cette Princeſſe eſt morte, aucun ne s'en ſoucie.
Avec un peu de rime on va vous fabriquer
Cent Verſificateurs en un jour ſans manquer.
Ce langage divin, ces charmantes figures,
Qui touchoient autrefois les ames les plus dures,
Et par qui les rochers & les bois attirez
Treſſailloient à des traits de l'Olympe admirez,
Cela, dis-je, n'eſt plus maintenant en uſage.
On vous mépriſe, & nous, & ce divin langage.
Qu'eſt-ce, dit-on ? Des Vers ; ſuffit, le peuple y court.
Pourquoy venir chercher ces traits en noſtre Cour ?
Sans cela l'on parvient à l'eſtime des hommes.

APOLLON.

Vous en parlez très-bien. Mais qu'entends-je ? Nous
ſommes
Auprès de l'Hippocrene : Acante aſſurément
S'entretient avec elle : écoutons un moment :
C'eſt luy, j'entends ſa voix.

ACANTE.

Zéphirs de qui l'haleine
Portoit à ces Echos mes ſoûpirs & ma peine,
Je viens de vous conter ſon ſuccès glorieux ;
Portez-en quelque choſe aux oreilles des Dieux.
Et toy, mon Bienfaicteur, Amour, par quelle of-
frande
Pourray-je reconnoiſtre une faveur ſi grande ?
Je te dois des plaiſirs, Compagnon des Autels,
Des plaiſirs trop exquis pour de ſimples Mortels.
O vous, qui viſitez quelquefois cet ombrage,
Nourriſſons des neuf Sœurs.

APOLLON.

Sans doute il n'eſt pas ſage :

Sçachons ce qu'il veut dire. Acante.

ACANTE *parlant ſeul.*

Adorez-moy;

Car ſi je ne ſuis Dieu, tout au moins je ſuis Roy.

ERATO.

Acante.

CLIO.

D'aujourd'huy penſez-vous qu'il réponde?

Quand une reſverie agréable & profonde

Occupe ſon eſprit, on a beau luy parler.

ERATO.

Quand je m'enrumerois à force d'appeller,

Si faut-il qu'il entende: Acante.

ACANTE.

Qui m'appelle?

ERATO.

C'eſt voſtre bonne amie Erato.

ACANTE.

Que veut-elle?

ERATO.

ERATO.

Vous le ſçaurez; venez.

ACANTE.

Dieux! je vois Apollon.
Sire, pardonnez-moy; dans le ſacré valon
Je ne vous croyois pas.

APOLLON.

Levez-vous; & nous dites
Quelles ſont ces faveurs ſoit grandes ou petites
Dont le fils de Vénus a payé vos tourmens.

ACANTE.

Sire, pour obéïr à vos commandemens,
Hier au ſoir je trouvay l'Amour près du Parnaſſe:
Je penſe qu'il ſuivoit quelque Nymphe à la trace.
D'auſſi loin qu'il me vid, Acante, approchez-vous,
Cria-t'il: j'obéïs. Il me dit d'un ton doux:
Vos Vers ont fait valoir mon nom & ma puiſſance:
Vous ne chantez que moy: je veux pour récompenſe
Dès demain ſans manquer obtenir du Deſtin
Qu'il vous faſſe trouver Climéne le matin

Dans son lit endormie, ayant la gorge nuë,
Et certaine beauté que depuis peu j'ay veuë.
Sans dire quelle elle est, il suffit que l'endroit
M'a fort plû; vous verrez si c'est à juste droit.
Vous estes connoisseur. Au reste en habile homme
Usez de la faveur que vous fera le somme.
C'est à vous de baiser ou la bouche, ou le sein,
Ou cette autre beauté : Mesme j'ay fait dessein
D'en parler à Morphée, afin qu'il vous procure
Assez de temps pour mettre à profit l'avanture.
Vous ne pourrez baiser qu'un des trois seulement;
Ou le sein, ou la bouche, ou cet endroit charmant.

ERATO.

Ne nous le nommez pas afin que je devine.

ACANTE.

Je vous le donne en deux.

ERATO.

C'est.... c'est je m'imagine....

ACANTE.

Quoy?

ERATO.

Le bras entier.

ACANTE.

Non.

ERATO.

Le pied.

ACANTE.

Vous l'avez dit.

Je l'ay vû, dit l'Amour; il eſt ſans contredit
Plus blanc de la moitié que le plus blanc yvoire.
Climéne s'éveillant, comme vous pouvez croire,
Voudra vous témoigner d'abord quelque courroux:
Mais je ſeray préſent & rabattray les coups:
Le ſort & moy rendrons mouton voſtre tigreſſe.
Amour n'a pas manqué de tenir ſa promeſſe.
Ce matin j'ay trouvé Climéne dans le lit.
Sire, juſqu'à demain je n'aurois pas décrit
Ses diverſes beautez. Une couleur de roſes
Par le ſomme appliquée avoit entre-autres choſes
Rehauſſé de ſon teint la naïve blancheur.

Les lys ne laiſſoient pas d'avoir de la fraiſcheur.
Elle avoit le ſein nu : je n'ay point de parole,
Quoy que dès ma jeuneſſe inſtruit dans cette école,
Pour vous bien exprimer un double mont d'attraits.
Quand j'aurois là-deſſus épuiſé tous les traits,
Et fait pour cette gorge une blancheur nouvelle,
Encor n'auriez-vous pas ce qui la rend ſi belle ;
La deſcente, le tour, & le reſte des lieux
Qui pour lors m'ont fait Roy (j'entends Roy par les yeux,
Car mes mains n'ont point eu de part à cette joye)
Le ſort à mes regards a mis encore en proye
Les merveilles d'un pied ſans mentir fait au tour.
Figurez-vous le pied de la mere d'Amour,
Lorſqu'allant des Tritons attirer les œillades
Il diſpute du prix avec ceux des Nayades.
Vous pouvez l'avoir vû ; Mars peut vous l'avoir dit :
Quant à moy, j'ay veu, Sire, au pied dont il s'agit
Du marbre, de l'albaſtre, une plante vermeille :
Téthys l'a, que je penſe, ou doit l'avoir pareille.

Quoyqu'il en ſoit ce pied hors des draps échapé
M'a tenu fort long-temps à le voir occupé.
Pour en venir au point où j'ay pouſſé l'affaire;
Quel des trois, ay-je dit, faut-il que je préfere?
J'ay, ſi je m'en ſouviens, un baiſer à cüeillir,
Et par bonheur pour moy je ne ſçaurois faillir.
Cette bouche m'appelle à ſon haleine d'ambre.
Cupidon là-deſſus eſt entré dans la chambre:
Je ne ſçais pas comment; car j'avois fermé tout.
J'ay parcouru le ſein de l'un à l'autre bout.
Cecy me tente encore, ay-je dit en moy-meſme:
Et quand je ſerois Prince, & Prince à Diadeſme,
Une telle faveur me rendroit fortuné.
Par caprice à la fin m'eſtant déterminé,
J'ay reſervé ces deux pour la premiere veuë.
Le pied par ſa beauté qui m'eſtoit inconnuë
M'a fait aller à luy. Peut-eſtre ce baiſer
M'a paru moins commun, partant plus à priſer.
Peut-eſtre par reſpect j'ay rendu cet hommage.
Peut-eſtre auſſi j'ay crû que le meſme avantage

Ne reviendroit jamais, & qu'on ne baiſe pas
Un beau pied quand on veut, trop bien d'autres ap-
pas.
La rencontre après tout me ſembloit fort heureuſe.
Meſme à mon ſens la choſe eſtoit plus amoureuſe:
De dire plus friponne, & d'aller juſques-là,
Je n'ay garde, c'eſt trop, j'ay, Sire, pour cela
Trop de reſpect pour vous ainſi que pour Climéne.
Elle s'eſt éveillée avec aſſez de peine;
Et m'ayant entreveu, la Belle & ſes appas
Se ſont au meſme inſtant cachez au fond des dras.
La honte l'a renduë un peu de temps muette.
Enfin ſans ſe tourner ny quitter ſa cachette,
D'un ton fort ſerieux & marquant ſon dépit,
Je vous croyois plus ſage, Acante, a-t'elle dit.
Cela ne me plaiſt point; ſortez, & tout à l'heure.
Amour, ay-je repris, me dit que je demeure;
Le voilà; qui croiray-je? Accordez-vous tous deux.
Qui l'Amour? Penſez-vous avec vos Ris, vos Jeux,
Vos Amours, m'amuſer, a reparty Climéne?

Tout doux, a dit l'Amour. Auſſi-toſt l'inhumaine
Oyant la voix du Dieu, s'eſt tournée, & changeant
De note, prenant meſme un air tout engageant,
Climéne, a-t'elle dit, tu n'és pas la plus forte.
C'eſt à toy de fermer une autre fois la porte.
Les voilà deux; encore un Dieu s'en meſle-t'il.
Afin qu'Acante ſorte, hé bien que luy faut-il?
Qu'il diſe les faveurs dont il ſe juge digne,
J'ay regardé l'Amour; du doigt il m'a fait ſigne.
Je n'ay pas entendu d'abord ce qu'il vouloit.
Mais me montrant les traits qu'une bouche étaloit,
Il ma fait à la fin juger par ce langage
Qu'un baiſer me viendroit, ſi j'avois du courage.
Or je n'en eus jamais en qualité d'Amant.
Amour m'a dit tout bas baiſez-la hardiment;
Je luy tiendray les mains; vous n'aurez point d'obſtacle.
Je me ſuis avancé. Le reſte eſt un miracle.
Amour en fait ainſi; ce ſont coups de ſa main.

APOLLON.

Comment?

ACANTE.

Climéne a fait la moitié du chemin.

POLYMNIE.

Que vous autres Mortels estes fous dans vos flames!
Les Dieux obtiennent bien d'autres dons de leurs Dames,
Sans triompher ainsi.

ACANTE.

Polymnie, ils sont Dieux.

APOLLON.

Je l'estois, & Daphné ne m'en traita pas mieux:
Perdons ce souvenir. Vous, triomphez, Acante.
Nous vous laissons, adieu; nostre troupe est contente.



POËME
DU
QUINQUINA.

POËME DU QUINQUINA.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

CHANT PREMIER.

JE ne voulois chanter que les Heros d'Esope.
Pour eux seuls en mes Vers j'invoquois Calliope.
Mesme j'allois cesser, & regardois le port.
La raison me disoit que mes mains estoient lasses:
Mais un ordre est venu plus puissant & plus fort
Que la raison: cet ordre accompagné de graces,
Ne laissant rien de libre au cœur ny dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'estois prescrit.

Vous vous reconnoiſſez à ces traits, Uranie :
C'eſt pour vous obéïr, & non point par mon choix,
Qu'à des ſujets profonds j'occupe mon génie,
Diſciple de Lucrece une ſeconde fois.
Favoriſez cet œuvre ; empeſchez qu'on ne die
Que mes Vers ſous le poids languiront abbattus :
Protegez les enfans d'une Muſe hardie ;
Inſpirez-moy ; je veux qu'icy l'on étudie
D'un préſent d'Apollon la force & les vertus.

Après que les Humains, œuvre de Prométhée,
Furent participans du feu qu'au ſein des Dieux
Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
Jupiter aſſembla les Habitans des Cieux.
Cette engeance, dit-il, eſt donc noſtre rivale !
Puniſſons des humains l'infidele artiſan :
Taſchons par tout moyen d'altérer ſon préſent.
Sa main du feu divin leur fut trop libérale.
Déſormais nos égaux, & tout fiers de nos biens,
Ils ne fréquenteront vos Temples ny les miens.

Envoyons-leur de maux une troupe fatale,
Une ſource de vœux, un fonds pour nos Autels.
Tout l'Olympe applaudit: auſſi-toſt les Mortels
Virent courir ſur eux avecque violence
Peſtes, fiévres, poiſons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit ſa boëte; & mille maux divers
S'en vinrent au ſecours de noſtre intempérance.
Un des Dieux fut touché du malheur des Humains:
C'eſt celuy qui pour nous ſans ceſſe ouvre les mains;
C'eſt Phœbus, Apollon. De luy vient la lumiere,
La chaleur qui deſcend au ſein de noſtre mere,
Les ſimples, leur employ, la muſique, les vers,
Et l'or, ſi c'eſt un bien que l'or pour l'Univers.
Ce Dieu, dis-je, touché de l'humaine miſere,
Produiſit un reméde au plus grand de nos maux:
C'eſt l'écorce du Kin, ſeconde Panacée.
Loin des peuples connus Apollon l'a placée.
Entre elle & nous s'étend tout l'empire des flots.
Peut-eſtre il a voulu la vendre à nos travaux;
Peut-eſtre il la devoit donner pour récompenſe

Aux hoſtes d'un climat où regne l'innocence.
O toy qui produiſis ce tréſor ſans pareil,
Cet arbre ainſi que l'or digne fils du Soleil,
Prince du double Mont, commande aux neuf Pucelles,
Que leur Chœur pour m'aider députe deux d'entre elles.
J'ay beſoin aujourd'huy de deux talents divers;
L'un eſt l'Art de ton Fils, & l'autre les beaux Vers.

Le mal le plus commun, & quelqu'un meſme aſſure
Que ſeul on le peut dire un mal à bien parler,
C'eſt la fiévre, autrefois eſpérance trop ſeure
A Clothon, quand ſes mains ſe laſſoient de filer.
Nous en avions en vain l'origine cherchée.
On prédiſoit ſon cours, on ſçavoit ſon progrès,
On déterminoit ſes effets;
Mais la cauſe en eſtoit cachée.
La fiévre, diſoit-on, a ſon ſiége aux humeurs.
Il ſe fait un foyer qui pouſſe ſes vapeurs

Jusqu'au cœur, qui les distribuë
Dans le sang dont la masse en est bien-tost imbuë.
Ces amas enflamez, pernicieux trésors,
Sur l'aisle des esprits aux familles errantes,
S'en vont infecter tout le corps,
Sources de fiévres différentes.
Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,
Le sang véhicule fluide
Des esprits ainsi corrompus,
Par des accès de tierce à peine interrompus,
Va d'artere en artere attaquer le solide.
Toutes nos actions souffrent un changement.
Le test & le cerveau piquez violemment
Joignent à la douleur les songes, les chimeres,
L'appétit de parler, effets trop ordinaires.
Que si le venin dominant
Se puise en la mélancolie,
J'ay deux jours de repos, puis le mal survenant
Jette un long ennuy sur ma vie.



Ainſi parle l'Ecole, & tous ſes Sectateurs.
Leurs malades debout après force lenteurs
Donnoient cours à cette doctrine.
La Nature, ou la Médecine,
Ou l'union des deux, ſur le mal agiſſoit.
Qu'importe qui: l'on guériſſoit.
On n'exterminoit pas la fiévre, on la laſſoit.
Le bon tempérament, le ſéné, la ſaignée,
Celle-cy, diſoient-ils, oſtant le ſang impur,
Et non comme aujourd'huy des Mortels dédaignée;
Celuy-là purgatif innocent & très-ſeur;
(Ils l'ont toûjours crû tel) & le plus néceſſaire,
J'entends le bon tempérament,
Rendu meilleur encor par le bon aliment,
Remettoient le malade en ſon train ordinaire.
On ſe rétabliſſoit, mais toûjours lentement.
Une cure plus prompte eſtoit une merveille.
Cependant la longueur minoit nos facultez.
S'il reſtoit des impuretez,
Les remédes alors de nouveau répétez,

Caſſe,

LIVRE DIXIESME.

FABLE I.

A MADAME DE LA SABLIERE.

Les deux Rats, le Renard, & l'Oeuf.

IRIS, je vous louerois, il n'eſt que trop aiſé,
Mais vous avez cent fois noſtre encens refuſé ;
En cela peu ſemblable au reſte des Mortelles
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit ſi flateur.
Je ne les blaſme point, je ſouffre cette humeur ;
Elle eſt commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le Nectar que l'on ſert au Maiſtre du Tonnerre,
Et dont nous enyvrons tous les Dieux de la terre,
C'eſt la louange, Iris ; vous ne la gouſtez point ;
D'autres propos chez vous récompenſent ce poinct ;
Propos, agréables commerces,

Où le hazard fournit cent matieres diverſes :
Juſques-là qu'en voſtre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laiſſons le monde, & ſa croyance :
La bagatelle, la ſcience,
Les chimeres, le rien, tout eſt bon. Je ſoûtiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'eſt un parterre, où Flore épand ſes biens ;
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repoſe,
Et fait du miel de toute choſe.
Ce fondement poſé ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces Fables auſſi j'entremeſle des traits
De certaine Philoſophie
Subtile, engageante & hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Ouy parler ? Ils diſent donc
Que la beſte eſt une machine ;
Qu'en elle tout ſe fait ſans choix & par reſſorts :
Nul ſentiment, point d'ame, en elle tout eſt corps.
Telle eſt la montre qui chemine,

A pas toûjours égaux, aveugle & ſans deſſein.
Ouvrez-là, liſez dans ſon ſein;
Mainte rouë y tient lieu de tout l'eſprit du monde.
La prémiere y meut la ſeconde,
Une troiſieſme ſuit, elle ſonne à la fin.
Au dire de ces gens, la beſte eſt toute telle:
L'objet la frappe en un endroit:
Ce lieu frappé s'en va tout droit
Selon nous au voiſin en porter la nouvelle;
Le ſens de proche en proche auſſi-toſt la reçoit.
L'impreſſion ſe fait; mais comment ſe fait-elle?
Selon eux par néceſſité,
Sans paſſion, ſans volonté:
L'animal ſe ſent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Triſteſſe, joye, amour, plaiſir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces eſtats;
Mais ce n'eſt point cela, ne vous y trompez pas.
Qu'eſt-ce donc? Une montre; & nous, c'eſt autre choſe.

Voicy de la façon que Descartes l'expose;
Descartes ce Mortel dont on eust fait un Dieu
Chez les Payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huitre & l'homme,
Le tient tel de nos gens, franche beste de somme.
Voicy, dis-je, comment raisonne cet Auteur.
Sur tous les animaux enfans du Créateur,
J'ay le don de penser, & je sçais que je pense.
Or vous sçavez, Iris, de certaine science,
Que quand la beste penseroit,
La beste ne réfléchiroit
Sur l'objet, ny sur sa pensée.
Descartes va plus loin, & soûtient nettement,
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'estes point embarassée
De le croire, ny moy. Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celuy des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proye,
Qu'en vain elle a mis ses efforts

A confondre, & brouiller la voye;
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,
En ſuppoſe un plus jeune, & l'oblige par force,
A préſenter aux Chiens une nouvelle amorce.
Que de raiſonnemens pour conſerver ſes jours!
Le retour ſur ſes pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent ſtratageſmes
Dignes des plus grãds chefs, dignes d'un meilleur ſort!
On le déchire après ſa mort;
Ce ſont tous ſes honneurs ſupreſmes.
Quand la Perdrix
Void ſes petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la bleſſée, & va traiſnant de l'aiſle,
Attirant le Chaſſeur, & le Chien ſur ſes pas,
Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille,
Et puis quand le Chaſſeur croit que ſon Chien la pille,
Elle luy dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui confus des yeux en vain la ſuit.

Non loin du Nord il eſt un monde
Où l'on ſçait que les Habitans
Vivent ainſi qu'aux prémiers tems
Dans une ignorance profonde :
Je parle des Humains ; car quant aux Animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux,
Qui des torrens groſſis arreſtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage,
L'édifice réſiſte, & dure en ſon entier ;
Après un lit de bois eſt un lit de mortier ;
Chaque Caſtor agit, commune en eſt la taſche ;
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relaſche.
Maint maiſtre d'œuvre y court, & tient haut le baſton.
La République de Platon
Ne ſeroit que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſçavent en Hyver élever leurs maiſons,
Paſſent les étangs ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſçavant ouvrage,

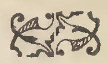
Et nos pareils ont beau le voir,
Juſqu'à préſent tout leur ſçavoir
Eſt de paſſer l'onde à la nage.
Que ces Caſtors ne ſoient qu'un corps vuide d'eſprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire:
Mais voicy beaucoup plus: écoutez ce Récit,
Que je tiens d'un Roy plein de gloire.
Le défenſeur du Nord vous ſera mon garent:
Je vais citer un Prince aimé de la Victoire:
Son nom ſeul eſt un mur à l'Empire Ottoman;
C'eſt le Roy Polonois, jamais un Roy ne ment.
Il dit donc que ſur ſa frontiere
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps:
Le ſang qui ſe tranſmet des peres aux enfans
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, ſont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'eſt faite parmy les hommes,
Non pas meſme au ſiécle où nous ſommes.
Corps de garde avancé, vedettes, eſpions,

Embuſcades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuſe, & maudite ſcience,
Fille du Styx, & mere des Héros
Exercent de ces Animaux
Le bon ſens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah, s'il le rendoit,
Et qu'il rendiſt auſſi le rival d'Epicure!
Que diroit ce dernier ſur ces exemples-cy?
Ce que j'ay déja dit, qu'aux Beſtes la nature
Peut par les ſeuls reſſorts opérer tout cecy;
Que la mémoire eſt corporelle,
Et que pour en venir aux exemples divers,
Que j'ay mis en jour dans ces vers,
L'Animal n'a beſoin que d'elle.
L'objet lorſqu'il revient, va dans ſon magazin
Chercher par le meſme chemin
L'image auparavant tracée,
Qui ſur les meſmes pas revient pareillement,
Sans le ſecours de la penſée,

Cauſer

Cauſer un meſme évenement.
Nous agiſſons tout autrement,
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ny l'inſtinct. Je parle, je chemine,
Je ſens en moy certain agent:
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent,
Il eſt diſtinct du corps, ſe conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps meſme:
De tous nos mouvemens c'eſt l'arbitre ſupreſme.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'eſt là le poinct, Je vois l'outil
Obéir à la main: mais la main qui la guide?
Eh! qui guide les Cieux, & leur courſe rapide?
Quelque Ange eſt attaché peut-eſtre à ces grands corps,
Un eſprit vit en nous, & meut tous nos reſſorts;
L'impreſſion ſe fait; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au ſein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec ſincérité,

Descartes l'ignoroit encore.
Nous & luy là-dessus nous sommes tous égaux,
Ce que je sçais, Iris, c'est qu'en ces Animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un poinct,
Que la plante aprés tout n'a point.
Cependant la plante respire :
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?



DEux Rats cherchoient leur vie, ils trouverent un Oeuf.
Le disner suffisoit à gens de cette espéce;
Il n'estoit pas besoin qu'ils trouvassent un Bœuf.
Pleins d'appetit & d'allégresse,
Ils alloient de leur Oeuf manger chacun sa part;
Quand un Quidam parut, c'estoit maistre Renard,
Rencontre incommode & fascheuse.
Car comment sauver l'Oeuf ? Le bien empaqueter,

Puis des pieds de devant enſemble le porter,
Ou le rouler, ou le traiſner,
C'eſtoit choſe impoſſible autant que hazardeuſe.
Néceſſité l'ingénieuſe
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur eſtant à demy quart de lieuë,
L'un ſe mit ſur le dos, prit l'Oeuf entre ſes bras,
Puis malgré quelques heurts, & quelques mauvais pas,
L'autre le traiſna par la queuë.
Qu'on m'aille ſouſtenir aprés un tel récit,
Que les Beſtes n'ont point d'eſprit.
Pour moy, ſi j'en eſtois le maiſtre,
Je leur en donnerois auſſi-bien qu'aux enfans.
Ceux-cy penſent-ils pas dés leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penſer ne ſe pouvāt connoiſtre.
Par un exemple tout égal,
J'attribuërois à l'animal,
Non point une raiſon ſelon noſtre maniere;
Mais beaucoup plus auſſi qu'un aveugle reſſort:

Je ſubtiliſerois un morceau de matiere,
Que l'on ne pourroit plus concevoir ſans effort,
Quinteſſence d'atome, extrait de la lumiere,
Je ne ſçais quoy plus vif, & plus mobile encor
Que le feu: car enfin, ſi le bois fait la flame,
La flame en s'épurant peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée, & ſort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de ſentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fiſt le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois noſtre lot infiniment plus fort:
Nous aurions un double tréſor;
L'un cette ame pareille en tout-tāt que nous ſommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hoſtes de l'Univers ſous le nom d'animaux;
L'autre encore une autre ame, entre nous & les Anges,
Commune en un certain dégré;
Et ce tréſor à part créé

Suivroit parmy les airs les céleſtes phalanges,
Entreroit dans un poinct ſans en eſtre preſſé,
Ne finiroit jamais quoy qu'ayant commencé,
Choſes réelles, quoy qu'étranges,
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroiſtroit
Qu'une tendre & foible lumiere;
L'organe eſtant plus fort, la raiſon perceroit
Les ténebres de la matiere,
Qui toûjours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & groſſiere.



FABLE II.

L'Homme, & la Couleuvre.

UN Homme vid une Couleuvre.
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'Univers.
A ces mots l'Animal pervers
(C'eſt le Serpent que je veux dire,
Et non l'Homme, on pourroit aiſément s'y tromper)
A ces mots le Serpent ſe laiſſant attraper,
Eſt pris, mis dans un ſac, & ce qui fut le pire,
On réſolut ſa mort, fut-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raiſon,
L'autre luy fit cette harangue.
Symbole des ingrats, eſtre bon aux méchans,
C'eſt eſtre ſot, meurs donc : ta colere & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le ſerpent en ſa langue
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner

Tous les ingrats qui ſont au monde,
A qui pourroit-on pardonner ?
Toy-meſme tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux ſur toy.
Mes jours ſont en tes mains, tranche-les : ta juſtice
C'eſt ton utilité, ton plaiſir, ton caprice
Selon ces loix condamne-moy :
Mais trouve bon qu'avec franchiſe
En mourant au moins je te diſe,
Que le ſymbole des ingrats
Ce n'eſt point le Serpent, c'eſt l'Homme. Ces paroles
Firent arreſter l'autre, il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raiſons ſont frivoles :
Je pourrois décider ; car ce droit m'appartient :
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une Vache eſtoit là, on l'appelle, elle vient,
Le cas eſt propoſé, c'eſtoit choſe facile.
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller ?
La Couleuvre a raiſon, pourquoy diſſimuler ?
Je nourris celuy-cy depuis longues années ;

Il n'a ſans mes bienfaits paſſé nulles journées ;
Tout n'eſt que pour luy ſeul ; mon lait & mes enfans,
Le font à la maiſon revenir les mains pleines ;
Meſme j'ay rétabli ſa ſanté que les ans
Avoient altérée, & mes peines
Ont pour but ſon plaiſir ainſi que ſon beſoin.
Enfin me voilà vieille ; il me laiſſe en un coin
Sans herbe ; s'il vouloit encor me laiſſer paiſtre !
Mais je ſuis attachée, & ſi j'euſſe eu pour maiſtre
Un Serpent, euſt-il ſceu jamais pouſſer ſi loin
L'ingratitude ? Adieu. J'ay dit ce que je penſe.
L'homme tout étonné d'une telle ſentence,
Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'eſt une radoteuſe, elle a perdu l'eſprit.
Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante Beſte.
Ainſi dit, ainſi fait. Le Bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en ſa teſte,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous ſeuls il portoit les ſoins les plus peſans,
Parcourant ſans ceſſer ce long cercle de peines,
Qui

Qui revenant ſur ſoy ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux:
Que cette ſuite de travaux
Pour récompēſe avoit de tous tant que nous ſommes,
Force coups, peu de gré; puis quand il eſtoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de ſon ſang l'indulgence des Dieux.
Ainſi parla le Bœuf. L'Homme dit: Faiſons taire
Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient icy ſe faire,
Au lieu d'arbitre, accuſateur.
Je le recuſe auſſi. L'Arbre eſtant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il ſervoit de refuge
Contre le chaud, la pluye, & la fureur des vents:
Pour nous ſeuls il ornoit les jardins & les champs.
L'ombrage n'eſtoit pas le ſeul bien qu'il ſceuſt faire;
Il courboit ſous les fruits; cependant pour ſalaire
Un ruſtre l'abattoit; c'eſtoit-là ſon loyer;
Quoyque pendant tout l'an libéral il nous donne
Ou des fleurs au Printemps, ou du fruit en Automne;

L'ombre, l'Esté; l'Hyver, les plaisirs de foyer.
Que ne l'émondoit-on sans prendre la cognée?
De son tempérament il eust encor vêcu.
L'Homme trouvăt mauvais que l'on l'eust convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du sac & du Serpent aussi-tost il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la beste.
On en use ainsi chez les Grands.
La raison les offensent: ils se mettent en teste,
Que tout est né pour eux, Quadrupedes & Gens,
Et Serpens.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.



FABLE III.

La Tortuë, & les deux Canards.

UNe Tortuë estoit, à la teste légere;
Qui lasse de son trou voulut voir le païs.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere:
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards à qui la Commere
Communiqua ce beau dessein,
Luy dirent qu'ils avoient dequoy la satisfaire:
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint Peuple, & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guére
De voir Ulysse en cette affaire.
La Tortuë écouta la proposition.
Marché fait, les Oyseaux forgent une machine

Pour tranſporter la pélerine.
Dans la gueule en travers on luy paſſe un baſton.
Serrez bien, dirent-ils; gardez de laſcher priſe:
Puis chaque Canard prend ce baſton par un bout.
La Tortuë enlevée on s'étonne par tout
De voir aller en cette guiſe
L'animal lent & ſa maiſon,
Juſtement au milieu de l'un & l'autre Oyſon.
Miracle, crioit-on; venez voir dans les nuës
Paſſer la Reine des Tortuës.
La Reine: Vrayment ouy; je la ſuis en effet;
Ne vous en moquez point. Elle euſt beaucoup mieux fait
De paſſer ſon chemin ſans dire aucune choſe;
Car laſchant le baſton en deſſerrant les dents,
Elle tombe, elle creve aux pieds des regardans.
Son indiſcrétion de ſa perte fut cauſe.
Imprudence, babil, & ſotte vanité,
Et vaine curioſité

Ont enſemble étroit parentage;
Ce ſont enfans tous d'un lignage.

FABLE IV.

Les Poiſſons, & le Cormoran.

IL n'eſtoit point d'étang dans tout le voiſinage
Qu'un Cormoran n'euſt mis à contribution.
Viviers & réſervoirs luy payoient penſion:
Sa cuiſine alloit bien; mais lorſque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La meſme cuiſine alla mal.
Tout Cormoran ſe ſert de pourvoyeur luy-meſme.
Le noſtre un peu trop vieux pour voir au fõd des eaux,
N'ayant ny filets ny rezeaux,
Souffroit une diſette extreſme.
Que fit-il, le beſoin, docteur en ſtratageſme,
Luy fournit celuy-cy. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une Ecreviſſe.
Ma commere, dit-il, allez tout à l'inſtant

Porter un avis important
A ce peuple; il faut qu'il périſſe:
Le Maiſtre de ce lieu dans huit jours peſchera:
L'Ecreviſſe en haſte s'en va
Conter le cas: grande eſt l'émute.
On court, on s'aſſemble, on députe
A l'Oyſeau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel eſt voſtre garent,
Eſtes-vous ſeur de cette affaire?
N'y ſçavez-vous remede? Eh, qu'eſt-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous?
N'en ſoyez point en ſoin: je vous porteray tous
L'un aprés l'autre en ma retraite.
Nul que Dieu ſeul & moy n'en connoiſt les chemins,
Il n'eſt demeure plus ſecrete,
Un Vivier que nature y creuſa de ſes mains,
Inconnu des traiſtres Humains,
Sauvera voſtre République.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un aprés l'autre fut porté

Sous ce rocher peu fréquenté.
Là Cormoran le bon apoſtre
Les ayant mis en un endroit
Tranſparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit ſãs peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui ſont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu ; puiſque l'humaine engeance
En auroit auſſi bien croqué ſa bonne part ;
Qu'importe qui vous mange? Homme ou Loup? Toute panſe
Me paroiſt une à cet égard ;
Un jour plûtoſt, un jour plus tard,
Ce n'eſt pas grande différence.



****

FABLE V.

L'Enfouiſſeur, & ſon Compere.

UN Pinſemaille avoit tant amaſſé,
Qu'il ne ſçavoit où loger ſa finance,
L'Avarice compagne & ſœur de l'Ignorance,
Le rendoit fort embarraſſé
Dans le choix d'un Dépoſitaire;
Car il en vouloit un: & voicy ſa raiſon.
L'objet tente; il faudra que le monceau s'altere,
Si je le laiſſe à la maiſon:
Moy-meſme de mon bien je ſeray le larron.
Le larron! quoy, jouir, c'eſt ſe voler ſoy-meſme!
Mon amy, j'ay pitié de ton erreur extreſme;
Apprend de moy cette leçon:
Le bien n'eſt bien qu'en tant que l'on s'en peut dé-
faire,
Sans cela c'eſt un mal. Veux-tu le réſerver

Pour

Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le ſoin de conſerver
Oſtent le prix à l'or qu'on croit ſi néceſſaire.
Pour ſe décharger d'un tel ſoin
Noſtre homme euſt pû trouver des gens ſeurs au be-
ſoin ;
Il aima mieux la terre ; & prenant ſon Compere,
Celuy-cy l'aide ; ils vont enfouir le tréſor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir ſon or,
Il ne trouva que le giſte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va viſte
Luy dire : Appreſtez-vous ; car il me reſte encor
Quelques deniers ; je veux les joindre à l'autre maſſe.
Le Compere auſſi-toſt va remettre en ſa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, ſans qu'il y manquaſt rien.
Mais pour ce coup l'autre fut ſage,
Il retint tout chez luy, réſolut de jouir,
Plus n'entaſſer, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur ne trouvant plus ſon gage,

Penſa tomber de ſa hauteur.
Il n'eſt pas mal-aiſé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

Le Loup, & les Bergers.

Un Loup remply d'humanité,
(S'il en eſt de tels dans le monde)
Fit un jour ſur ſa cruauté,
Quoyqu'il ne l'exerçaſt que par néceſſité,
Une réflexion profonde.
Je ſuis hay, dit-il: Eh, de qui? De chacun.
Le Loup eſt l'ennemy commun:
Chiens, Chaſſeurs, Villageois s'aſſemblent pour ſa perte:
Jupiter eſt là-haut étourdi de leurs cris:
C'eſt par là que de Loups l'Angleterre eſt déſerte;
On y mit noſtre teſte à prix.
Il n'eſt hobereau qui ne faſſe

Contre nous tels bans publier :
Il n'eſt marmot oſant crier
Que du Loup auſſi-toſt ſa mere ne menace.
Le tout pour un Aſne rogneux,
Pour un Mouton pourry, pour quelque Chien hargneux
Dont j'auray paſſé mon envie.
Hé bien ne mangeons plus de choſe ayant en vie.
Paiſſons l'herbe, broutons, mourons de faim pluſtoſt,
Eſt-ce une choſe ſi cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine univerſelle ?
Diſant ces mots il vid des Bergers pour leur roſt
Mangeant un Agneau cuit en broche.
Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
Le ſang de cette gent ; voilà ſes gardiens
S'en repaiſſans eux & leurs Chiens ;
Et moy Loup j'en feray ſcrupule ?
Non, par tous les Dieux, non ; je ſerois ridicule.
Thibaut l'agnelet paſſera,
Sans qu'à la broche je le mette ;

Et non ſeulement luy, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
Le Loup avoit raiſon. Eſt-il dit qu'on nous voye
Faire feſtin de toute proye,
Manger les animaux, & nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons?
Ils n'auront ny croc ny marmite?
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'eſt pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en hermite?

****

FABLE VII.

L'Araignée, & l'Hirondelle.

O Jupiter, qui ſceus de ton cerveau,
Par un ſecret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entend ma plainte une fois en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux:
Caracolant, friſant l'air & les eaux,

Elle me prend mes mouſches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; & mon rezeau
En ſeroit plein ſans ce maudit Oyſeau ;
Je l'ay tiſſu de matiere aſſez forte.
Ainſi d'un diſcours inſolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapiſſiere,
Et qui lors eſtant filandiere,
Prétendoit enlacer tout inſecte volant.
La ſœur de Philomele, attentive à ſa proye,
Malgré le beſtion happoit mouſches en l'air,
Pour ſes petits, pour elle, impitoyable joye,
Que ſes enfans gloutons, d'un bec toûjours ouvert,
D'un ton demy formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la teſte & les pieds, artiſans ſuperflus,
Se vid elle-meſme enlevée.
L'Hirondelle en paſſant emporta toile, & tout,
Et l'animal pendant au bout.
Jupin pour chaque eſtat mit deux tables au monde.

L'adroit, le vigilant, & le fort ſont aſſis
A la prémiere : & les petits
Mangent leur reſte à la ſeconde.

FABLE VIII.

La Perdrix, & les Coqs.

PArmy de certains Coqs incivils, peu galans,
Toûjours en noiſe & turbulens,
Une Perdrix eſtoit nourrie.
Son ſexe & l'hoſpitalité,
De la part de ces Coqs peuple à l'amour porté
Luy faiſoient eſperer beaucoup d'honneſteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant fort ſouvent en furie,
Pour la Dame étrangere ayant peu de reſpec,
Luy donnoit fort ſouvent d'horribles coups de bec,
D'abord elle en fut affligée ;
Mais ſi-toſt qu'elle euſt vû cette troupe enragée
S'entrebattre elle-meſme, & ſe percer les flancs,

Elle ſe conſola. Ce ſont leurs mœurs, dit-elle,
Ne les accuſons point; plaignons pluſtoſt ces gens.
Jupiter ſur un ſeul modéle
N'a pas formé tous les eſprits:
Il eſt des naturels de Coqs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moy, je paſſerois ma vie
En plus honneſte compagnie.
Le Maiſtre de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les aiſles,
C'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.



FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

QU'ay-je fait pour me voir ainſi
Mutilé par mon propre Maiſtre ?
Le bel eſtat où me voici !
Devant les autres Chiens oſeray-je paraiſtre ?
O Rois des Animaux, ou pluſtoſt leurs Tyrans,
Qui vous feroit choſes pareilles ?
Ainſi crioit Mouflar jeune dogue ; & les gens
Peu touchez de ſes cris douloureux & perçans,
Venoient de luy couper ſans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre : il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup ; car eſtant de nature
A piller ſes pareils, mainte meſaventure
L'auroit fait retourner chez luy
Avec cette partie en cent lieux altérée ;
Chien hargneux a toûjours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laiſſer de priſe aux dents d'autruy
C'eſt le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défen-
dre,
On le munit de peur d'eſclandre :
Témoin maiſtre Mouflar armé d'un gorgerin ;
Du reſte ayant d'oreille autant que ſur ma main,
Un Loup n'euſt ſceu par où le prendre.

FABLE X.

Le Berger, & le Roy.

DEux Démons à leur gré partagent noſtre vie,
Et de ſon patrimoine ont chaſſé la raiſon.
Je ne vois point de cœur qui ne leur ſacrifie.
Si vous me demandez leur eſtat & leur nom,
J'appelle l'un Amour, & l'autre Ambition.
Cette derniere étend le plus loin ſon empire ;
Car meſme elle entre dans l'Amour.
Je le ferois bien voir ; mais mon but eſt de dire
Comme un Roy fit venir un Berger à ſa Cour.

Le Conte eſt du bon temps, non du ſiécle où nous ſommes.

Ce Roy vid un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux ſoins du Berger, de très-notables ſommes.
Le Berger plut au Roy par ces ſoins diligens.
Tu mérites, dit-il, d'eſtre Paſteur de gens;
Laiſſe-là tes Moutons, viens conduire les hommes.
Je te fais Juge Souverain.
Voilà noſtre Berger la balance à la main.
Quoyqu'il n'euſt guéres veu d'autres gens qu'un Hermite,
Son troupeau, ſes maſtins, le loup, & puis c'eſt tout,
Il avoit du bon ſens; le reſte vient enſuite.
Bref il en vint fort bien à bout.
L'Hermite ſon voiſin accourut pour luy dire:
Veillay-je, & n'eſt-ce point un ſonge que je vois?
Vous Favory! vous Grand! défiez-vous des Rois:
Leur faveur eſt gliſſante, on s'y trompe; & le pire,
C'eſt qu'il en couſte cher; de pareilles erreurs

Ne produiſent jamais que d'illuſtres malheurs.
Vous ne connoiſſez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en amy, craignez tout. L'autre rit,
Et noſtre Hermite pourſuivit :
Voyez combien déjà la Cour vous rend peu ſage.
Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
Un ſerpent engourdy de froid
Vient s'offrir ſous la main ; il le prit pour un fouet.
Le ſien s'eſtoit perdu, tombant de ſa ceinture.
Il rendoit grace au Ciel de l'heureuſe aventure,
Quand un paſſant cria : Que tenez-vous ? ô Dieux !
Jettez cet animal traiſtre & pernicieux,
Ce ſerpent. C'eſt un fouet. C'eſt un ſerpent, vous dis-je :
A me tant tourmenter quel intéreſt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce tréſor ? Pourquoy non ?
Mon fouet eſtoit uſé ; j'en retrouve un fort bon ;
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bien-toſt la vie :

L'animal dégourdy piqua ſon homme au bras.
Quant à vous, j'oſe vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque choſe de pire.
Eh, que me ſçauroit-il arriver que la mort?
Mille dégouts viendront, dit le prophete Hermite.
Il en vint en effet; l'Hermite n'eut pas tort;
Mainte peſte de Cour fit tant par maint reſſort,
Que la candeur du Juge, ainſi que ſon mérite,
Furent ſuſpects au Prince. On cabale, on ſuſcite
Accuſateurs & gens grevez par ſes arreſts.
De nos biens, dirent-ils, il s'en fait un Palais.
Le Prince voulut voir ces richeſſes immenſes,
Il ne trouva par tout que médiocrité,
Louanges du déſert & de la pauvreté;
C'eſtoient là ſes magnificences.
Son fait, dit-on, conſiſte en des pierres de prix.
Un grand coffre en eſt plein, fermé de dix ſerrures.
Luy-meſme ouvrit ce coffre, & rendit bien ſurpris
Tous les machineurs d'impoſtures.
Le coffre eſtant ouvert, on y vid des lambeaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetiere, houlette,
Et je penſe auſſi ſa muſette.
Doux tréſors, ce dit-il, chers gages qui jamais
N'attiraſtes ſur vous l'envie & le menſonge,
Je vous reprens: ſortons de ces riches Palais
Comme l'on ſortiroit d'un ſonge.
Sire, pardonnez-moy cette exclamation.
J'avois préveu ma chute en montant ſur le faiſte.
Je m'y ſuis trop complu; mais qui n'a dans la teſte
Un petit grain d'ambition?



FABLE XI.

Les Poissons, & le Berger qui joue de la fluste.

TIrcis qui pour la seule Annette
Faisoit resonner les accords
D'une voix & d'une musette,
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne peschoit;
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ses peines.
Le Berger qui par ses chansons
Eust attiré les inhumaines,
Crut, & crut mal attirer les poissons.
Il leur chanta cecy. Citoyens de cette onde,
Laissez vostre Nayade en sa grote profonde.

Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux priſons de la Belle :
Ce n'eſt qu'à nous qu'elle eſt cruelle :
Vous ſerez traitez doucement,
On n'en veut point à voſtre vie :
Un vivier vous attend plus clair que fin criſtal.
Et quand à quelques-uns l'appaſt ſeroit fatal,
Mourir des mains d'Annette eſt un ſort que j'envie.
Ce diſcours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire eſtoit ſourd auſſi-bien que muet.
Tircis eut beau prêcher : ſes paroles miellées
S'en eſtant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poiſſons pris,
Voilà les poiſſons mis aux pieds de la Bergere.
O vous Paſteurs d'humains & non pas de brebis,
Rois qui croyez gagner par raiſons les eſprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'eſt jamais par-là que l'on en vient à bout :
Il y faut une autre maniere,
Servez-vous de vos rets, la puiſſance fait tout.

FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roy & son Fils.

DEux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du roſt d'un Roy faiſoient leur ordinaire.
Deux demy-Dieux, l'un fils, & l'autre pere,
De ces Oyſeaux faiſoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié ſincere
Entre ces gens, les deux peres s'aimoient;
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre auſſi s'accoûtumoient.
Nourris enſemble, & compagnons d'école.
C'eſtoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet;
Car l'enfant eſtoit Prince & ſon pere Monarque.
Par le tempérament que luy donna la Parque,
Il aimoit les oyſeaux. Un Moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la Province,
Faiſoit auſſi ſa part des délices du Prince.

Ces deux rivaux un jour enſemble ſe jouans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le paſſereau peu circonſpec,
S'attira de tels coups de bec,
Que demy mort, & traiſnant l'aiſle,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le Prince indigné fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint au pere,
L'infortuné vieillard crie & ſe déſeſpere.
Le tout en vain, ſes cris ſont ſuperflus.
L'oyſeau parleur eſt déjà dans la barque,
Pour dire mieux, l'oyſeau ne parlant plus
Fait qu'en fureur ſur le fils du Monarque
Son pere s'en va fondre, & luy creve les yeux,
Il ſe ſauve auſſi-toſt, & choiſit pour azile
Le haut d'un Pin. Là dans le ſein des Dieux
Il gouſte ſa vengeance en lieu ſeur & tranquile.
Le Roy luy-meſme y court, & dit pour l'attirer :
Amy, reviens chez moy, que nous ſert de pleurer ?

Haine, vengeance & deuil, laiſſons tout à la porte.
Je ſuis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur ſoit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'aggreſſeur;
Mon fils ! non, c'eſt le ſort qui du coup eſt l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en ſon livre
Que l'un de nos enfans devoit ceſſer de vivre
L'autre de voir, par ce malheur.
Conſolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit : Sire Roy,
Crois-tu qu'aprés un tel outrage
Je me doive fier à toy ?
Tu m'allegues le Sort; prétens-tu par ta foy
Me leurrer de l'appas d'un profane langage ?
Mais que la Providence, ou bien que le Deſtin
Regle les affaires du monde,
Il eſt écrit là-haut qu'au faiſte de ce Pin
Ou dans quelque Foreſt profonde
J'acheveray mes jours, loin du fatal objet
Qui doit t'eſtre un juſte ſujet

De haine & de fureur. Je ſçais que la vengeance
Eſt un morceau de Roy, car vous vivez en Dieux.
Tu veux oublier cette offenſe :
Je le crois ; cependant il me faut pour le mieux
Eviter ta main & tes yeux.
Sire Roy, mon amy, va-t-en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour :
L'abſence eſt auſſi-bien un remede à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

FABLE XIII.

La Lionne, & l'Ourſe.

MEre Lionne avoit perdu ſon fan.
Un Chaſſeur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouſſoit un tel rugiſſement,
Que toute la Foreſt eſtoit importunée,
La nuit ny ſon obſcurité,
Son ſilence & ſes autres charmes
De la Reine des bois n'arreſtoit les vacarmes.

Nul animal n'eſtoit du ſommeil viſité.
L'Ourſe enfin luy dit : Ma commere,
Un mot ſans plus ; tous les enfans
Qui ſont paſſez entre vos dents
N'avoient-ils ny pere ny mere ?
Ils en avoient. S'il eſt ainſi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos teſtes rompuës,
Si tant de meres ſe ſont tuës,
Que ne vous taiſez-vous auſſi ?
Moy me taire ? moy malheureuſe !
Ah, j'ay perdu mon fils ! il me faudra traiſner
Une vieilleſſe douloureuſe.
Dites-moy, qui vous force à vous y condamner ?
Helas ! c'eſt le Deſtin qui me hait. Ces paroles
Ont eſté de tout temps en la bouche de tous.
Miſérables Humains, cecy s'adreſſe à vous :
Je n'entends raiſonner que des plaintes frivoles.
Quiconque en pareil cas ſe croit haï des Cieux,
Qu'il conſidere Hécube, il rendra grace aux Dieux.



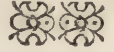
FABLE XIV.

Les deux Avanturiers, & le Talisman.

AUcun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule & ses travaux.
Ce Dieu n'a gueres de rivaux :
J'en vois peu dãs la Fable, encor moins dans l'Histoire.
En voicy pourtant un que de vieux Talismans
Firent chercher fortune au pays des Romans.
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade & luy trouverent un poteau,
Ayant au haut cet écriteau :
Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vû nul Chevalier errant,
Tu n'as qu'à passer ce torrent,
Puis prenant dans tes bras un Elephant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter d'une haleine au sommet de ce mont
Qui menace les Cieux de son superbe front.

L'un des deux Chevaliers ſaigna du nez. Si l'onde
Eſt rapide autant que profonde,
Dit-il, & ſuppoſé qu'on la puiſſe paſſer,
Pourquoy de l'Elephant s'aller embarraſſer?
Quelle ridicule entrepriſe!
Le Sage l'aura fait par tel art & de guiſe,
Qu'on le pourra porter peut-eſtre quatre pas:
Mais juſqu'au bout du mont d'une haleine! Il n'eſt pas
Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure
Ne ſoit d'un Elephant nain, pigmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un baſton:
Auquel cas, quel honneur d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans cette écriture:
Ce ſera quelque énigme à tromper un enfant;
C'eſt pourquoy je vous laiſſe avec voſtre Elephant.
Le raiſonneur party, l'aventureux ſe lance
Les yeux clos à travers cette eau,
Ny profondeur, ny violence
Ne purent l'arreſter, & ſelon l'écriteau
Il vit ſon Elephant couché ſur l'autre rive,

Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, & puis une Cité.
Un cry par l'Elephant est aussi-tost jetté.
Le peuple aussi-tost sort en armes.
Tout autre Aventurier au bruit de ces allarmes
Auroit fuy : Celuy-cy loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, & mourir en Héros.
Il fut tout étonné d'ouir cette cohorte
Le proclamer Monarque au lieu de son Roy mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fust, dit-il, un peu fort.
Sixte en disoit autant, quand on le fit Saint Pere.
(Seroit-ce bien une misere
Que d'estre Pape ou d'estre Roy ?)
On reconnut bien-tost son peu de bonne foy.
Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le Sage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, & sans la consulter.



FABLE XV.

Les Lapins,

A MONSIEUR LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

JE me ſuis ſouvent dit, voyant de quelle ſorte
L'homme agit, & qu'il ſe comporte
En mille occaſions comme les animaux:
Le Roy de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ſes ſujets: & la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une maſſe où puiſent les eſprits:
J'entens les eſprits corps, & paiſtris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.
A l'heure de l'affuſt, ſoit lorſque la lumiere
Précipite ſes traits dans l'humide ſéjour;
Soit lorſque le Soleil rentre dans ſa carriere,
Et que n'eſtant plus nuit, il n'eſt pas encor jour,

Au

Au bord de quelque bois ſur un arbre je grimpe ;
Et nouveau Jupiter du haut de cet Olympe,
Je foudroye à diſcrétion
Un Lapin qui n'y penſoit guére.
Je vois fuir auſſi-toſt toute la nation
Des Lapins, qui ſur la bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, & de thim parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher ſa ſeureté
Dans la ſoûterraine cité :
Mais le danger s'oublie, & cette peur ſi grande
S'évanouït bien-toſt. Je revois les Lapins
Plus gais qu'auparavant revenir ſous mes mains.
Ne reconnoiſt-on pas en cela les Humains ?
Diſperſez par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hazarder encor
Meſme vent, meſme naufrage.
Vrais Lapins on les revoit

Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand des Chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle feste.
Les Chiens du lieu n'ayant en teste
Qu'un interest de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passans
Jusqu'aux confins du territoire.
Un interest de biens, de grandeur & de gloire,
Aux Gouverneurs d'Estats, à certains Courtisans,
A gens de tous mestiers en fait tout autant faire.
On nous voit tous pour l'ordinaire
Piller le survenant, nous jetter sur sa peau.
La Coquette & l'Auteur sont de ce caractere;
Malheur à l'Ecrivain nouveau.
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gasteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours:

Mais les Ouvrages les plus courts
Sont toûjours les meilleurs. En cela j'ay pour guides
Tous les Maiſtres de l'art, & tiens qu'il faut laiſſer
Dans les plus beaux ſujets quelque choſe à penſer :
Ainſi ce diſcours doit ceſſer.
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de ſolide,
Et dont la modeſtie égale la grandeur,
Qui ne puſtes jamais écouter ſans pudeur
La louange la plus permiſe,
La plus juſte & la plus acquiſe :
Vous enfin dont à peine ay-je encor obtenu
Que voſtre nom reçuſt icy quelques hommages,
Du temps & des cenſeurs défendant mes Ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'Univers ;
Permettez-moy du moins d'apprendre à tout le mõde
Que vous m'avez donné le ſujet de ces Vers.



FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Paſtre, & le Fils de Roy.

QUatre chercheurs de nouveaux Mondes,
Preſque tous échapez à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Paſtre, un Fils de Roy,
Réduits au ſort de Bellizaire *,
Demandoient aux paſſans de quoy
Pouvoir ſoulager leur miſere.
De raconter quel ſort les avoit aſſemblez,
Quoyque ſous divers poincts tous quatre ils fuſſét nez,
C'eſt un récit de longue haleine.
Ils s'aſſirent enfin au bord d'une fontaine.
Là le conſeil ſe tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit ſur le malheur des Grands.

* *Beliſaire eſtoit un grand Capitaine, qui ayant commandé les Armées de l'Empereur, & perdu les bonnes graces de ſon Maiſtre, tomba dans un tel point de miſere, qu'il demandoit l'aumoſne ſur les grands chemins.*

Le Paſtre fut d'avis qu'éloignant la penſée
De leur aventure paſſée,
Chacun fiſt de ſon mieux, & s'appliquaſt au ſoin
De pourvoir au commun beſoin.
La plainte, ajoûta-t-il, guérit-elle ſon homme?
Travaillons; c'eſt de quoy nous mener juſqu'à Rome.
Un Paſtre ainſi parler! ainſi parler; croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux Teſtes Couronnées
De l'eſprit & de la raiſon,
Et que de tout Berger comme de tout Mouton,
Les connoiſſances ſoient bornées?
L'avis de celuy-cy fut d'abord trouvé bon
Par les trois échouez aux bords de l'Amérique.
L'un, c'eſtoit le Marchand, ſçavoit l'Arithmétique;
A tant par mois, dit-il, j'en donneray leçon.
J'enſeigneray la Politique,
Reprit le Fils de Roy. Le Noble pourſuivit:
Moy je ſçais le Blaſon; j'en veux tenir école;
Comme ſi devers l'Inde on euſt eu dans l'eſprit
La ſotte vanité de ce jargon frivole.

Le Paſtre dit : Amis, vous parlez bien ; mais quoy !
Le mois a trente jours, juſqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous par voſtre foy ?
Vous me donnez une eſpérance
Belle, mais éloignée ; & cependant j'ay faim.
Qui pourvoira de nous au diſner de demain ?
Ou pluſtoſt ſur quelle aſſurance
Fondez-vous, dites-moy, le ſouper d'aujourd'huy ?
Avant tout autre c'eſt celuy
Dont il s'agit : voſtre ſcience
Eſt courte la-deſſus ; ma main y ſuppléra.
A ces mots le Paſtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots dont la vente,
Pendant cette journée & pendant la ſuivante,
Empeſcha qu'un long jeûne à la fin ne fiſt tant
Qu'ils allaſſent là-bas exercer leur talent.
Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours ;
Et grace aux dons de la Nature,
La main eſt le plus ſeur & le plus prompt ſecours.

LIVRE ONZIESME.

FABLE I.

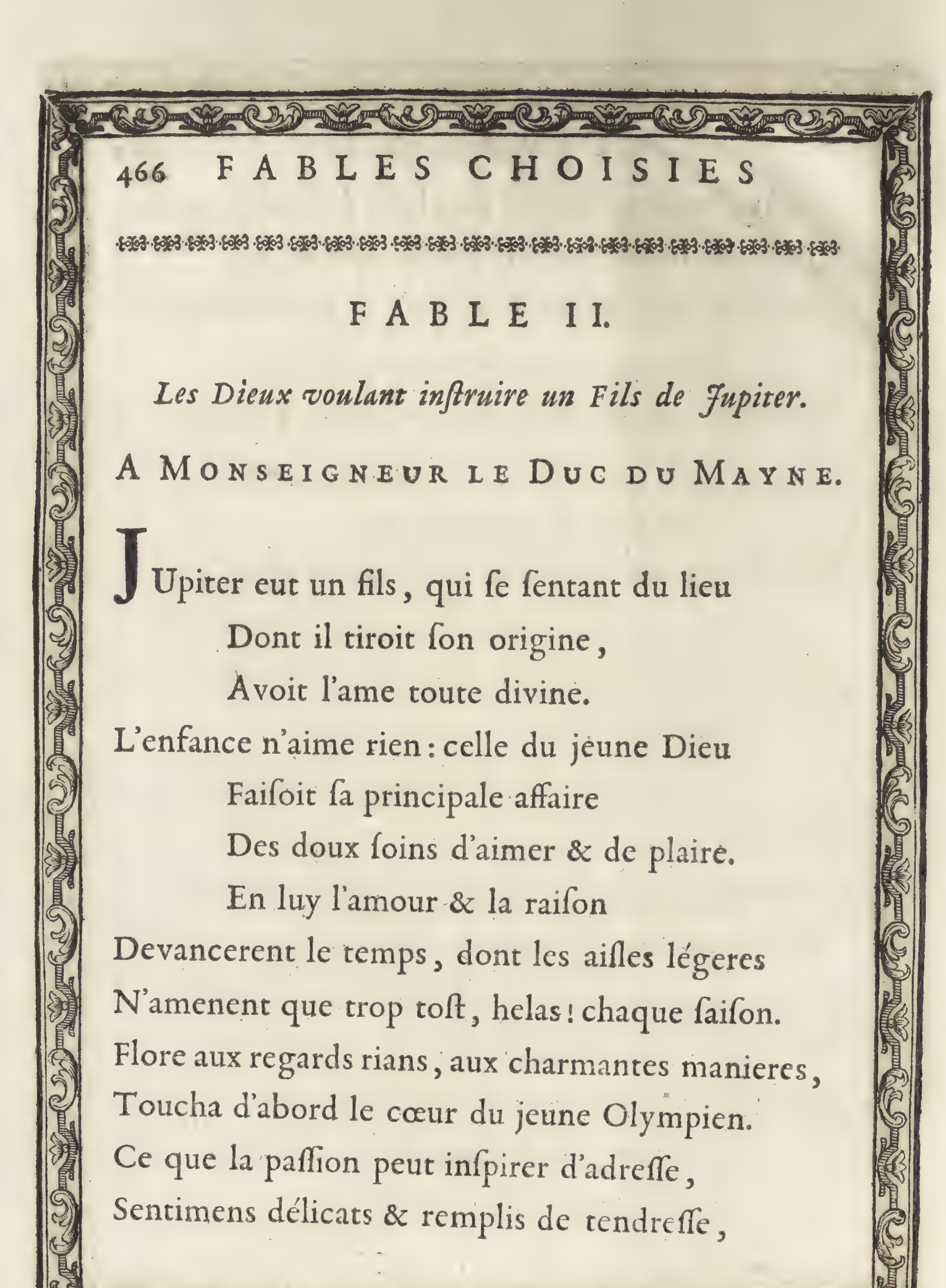
Le Lion.

SUltan Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubeine,
Force Bœufs dans ses prez, force Cerf dans ses bois,
Force Moutons parmy la plaine.
Il naquit un Lion dans la forest prochaine.
Après les complimens & d'une & d'autre part,
Comme entre Grands il se pratique,
Le Sultan fit venir son Visir le Renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce luy dit-il, Lionceau mon voisin:
Son pere est mort, que peut-il faire?
Plains plustost le pauvre orphelin.
Il a chez luy plus d'une affaire;
Et devra baucoup au Destin,

S'il garde ce qu'il a ſans tenter de conqueſte.
Le Renard dit branlant la teſte :
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié :
Il faut de celuy-cy conſerver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
Luy ſoit crûë, & qu'il ſoit en eſtat de nous nuire :
N'y perdez pas un ſeul moment.
J'ay fait ſon horoſcope ; il croiſtra par la guerre,
Ce ſera le meilleur Lion
Pour ſes amis qui ſont ſur terre ;
Taſchez donc d'en eſtre, ſinon
Taſchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le Sultan dormoit lors ; & dedans ſon domaine
Chacun dormoit auſſi, beſtes, gens ; tant qu'enfin
Le Lionceau devient vray Lion. Le tocſin
Sonne auſſi-toſt ſur luy ; l'alarme ſe promene
De toutes parts ; & le Viſir
Conſulté là-deſſus dit avec un ſoupir :
Pourquoy l'irritez-vous ? La choſe eſt ſans remede.

En

En vain nous appellons mille gens à nostre aide.
Plus ils sont, plus il coûte ; & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Appaisez le Lion ; seul il passe en puissance
Ce monde d'alliez vivans sur nostre bien :
Le Lion en a trois qui ne luy coûtent rien :
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jettez-luy promptement sous la griffe un mouton :
S'il n'en est pas content jettez-en davantage.
Joignez-y quelque bœuf ; choisissez pour ce don
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas,
Il en prit mal, & force Estats
Voisins du Sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoy que fist ce monde ennemy,
Celuy qu'ils craignoient fut le maistre.
Proposez-vous d'avoir le Lion pour amy,
Si vous voulez le laisser croistre.



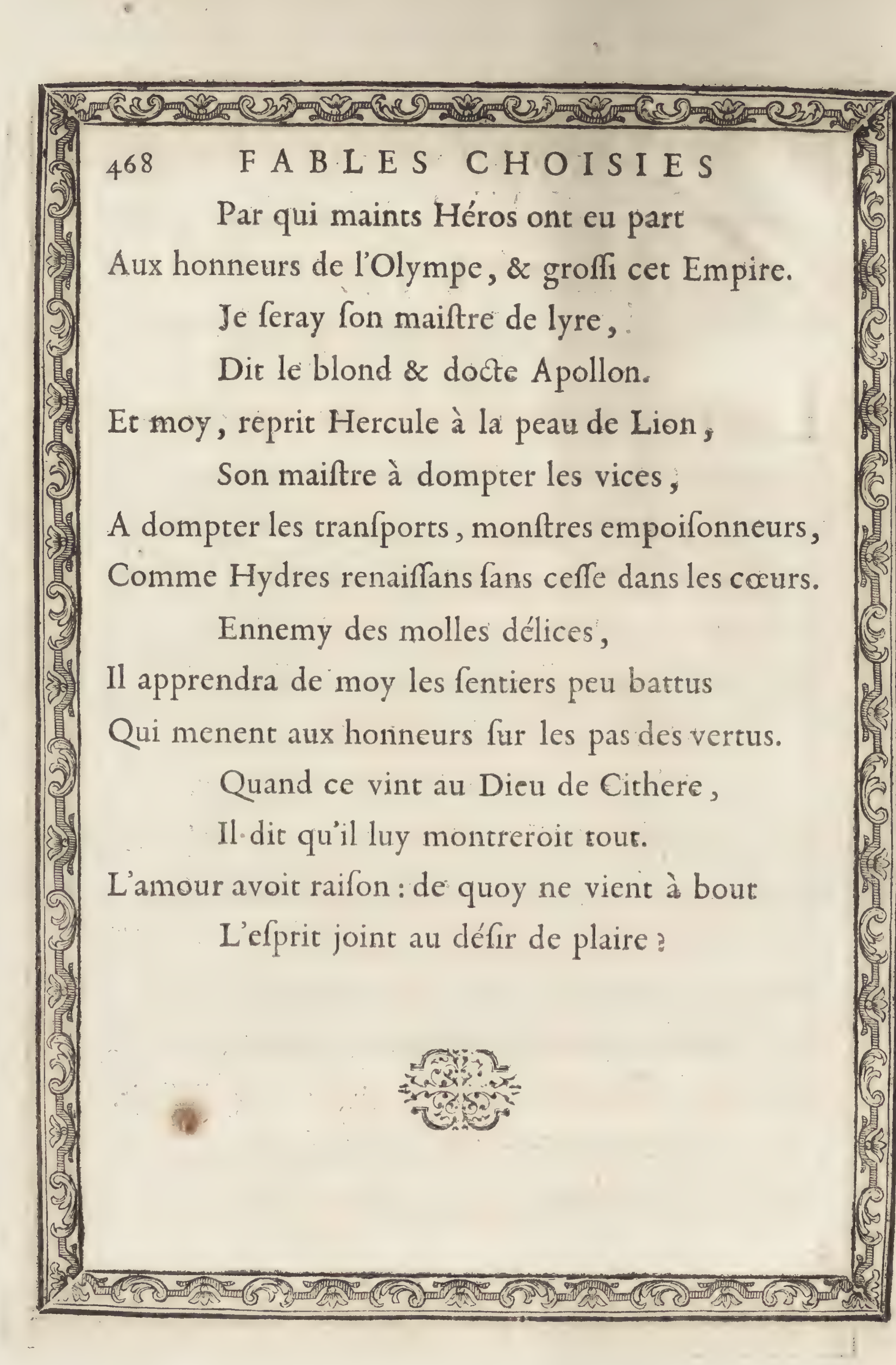
FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter.

A MONSEIGNEUR LE DUC DU MAYNE.

JUpiter eut un fils, qui se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer & de plaire.
En luy l'amour & la raison
Devancerent le temps, dont les aisles légeres
N'amenent que trop tost, helas ! chaque saison.
Flore aux regards rians, aux charmantes manieres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentimens délicats & remplis de tendresse,

Pleurs, ſoupirs, tout en fut : bref il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit par ſa naiſſance
Avoir un autre eſprit & d'autre dons des Cieux,
Que les enfans des autres Dieux.
Il ſembloit qu'il n'agiſt que par réminiſcence,
Et qu'il euſt autrefois fait le meſtier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire inſtruire.
Il aſſembla les Dieux, & dit : J'ay ſceu conduire
Seul & ſans compagnon juſqu'icy l'Univers ;
Mais il eſt des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je diſtribuë.
Sur cet enfant chéry j'ay donc jetté la veuë.
C'eſt mon ſang : tout eſt plein déjà de ſes Autels.
Afin de mériter le rang des Immortels,
Il faut qu'il ſçache tout. Le Maiſtre du Tonnerre
Eut à peine achevé que chacun applaudit.
Pour ſçavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'eſprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre,
Luy montrer moy-meſme cet art,



Par qui maints Héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, & grossi cet Empire.
Je seray son maistre de lyre,
Dit le blond & docte Apollon.
Et moy, reprit Hercule à la peau de Lion,
Son maistre à dompter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme Hydres renaissans sans cesse dans les cœurs.
Ennemy des molles délices,
Il apprendra de moy les sentiers peu battus
Qui menent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au Dieu de Cithere,
Il dit qu'il luy montreroit tout.
L'amour avoit raison : de quoy ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire ?

FABLE III.

Le Fermier, le Chien, & le Renard.

LE Loup & le Renard sont d'étranges voisins:
Je ne bastiray point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un Fermier; & quoyque des plus fins,
Il n'avoit pû donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appetit, de l'autre le danger,
N'estoient pas au compere un embarras léger.
Hé quoy, dit-il, cette canaille,
Se mocque impunément de moy?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours; le rustre en paix chez soy
Vous fait argent de tout, convertit en monnoye
Ses chapons, sa poulaille: il en a mesme au croc.
Et moy maistre passé, quand j'attrape un vieux coq
Je suis au comble de la joye!
Pourquoy Sire Jupin m'a-t-il donc appellé

Au meſtier de Renard? Je jure les Puiſſances
De l'Olympe & du Styx, il en ſera parlé.
Roulant en ſon cœur ſes vengeances,
Il choiſit une nuit libérale en pavots:
Chacun eſtoit plongé dans un profond repos;
Le Maiſtre du logis, les valets, le chien meſme,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le Fermier,
Laiſſant ouvert ſon poulailler,
Commit une ſottiſe extreſme.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité;
Les marques de ſa cruauté
Parurent avec l'aube; on vit un étalage
De corps ſanglans & de carnage,
Peu s'en falut que le Soleil
Ne rebrouſſaſt d'horreur vers le manoir liquide,
Tel, & d'un ſpectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride,
Joncha ſon camp de morts: on vit preſque détruit
L'oſt des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de ſa tente
Ajax à l'ame impatiente,
De moutons & de boucs fit un vaſte débris;
Croyant tuer en eux ſon concurrent Ulyſſe,
Et les auteurs de l'injuſtice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard autre Ajax aux volailles funeſte,
Emporte ce qu'il peut, laiſſe étendu le reſte.
Le Maiſtre ne trouva de recours qu'à crier
Contre ſes gens, ſon chien, c'eſt l'ordinaire uſage.
Ah, maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertiſſois-tu dès l'abord du carnage!
Que ne l'évitiez-vous? C'euſt eſté pluſtoſt fait.
Si vous Maiſtre & Fermier à qui touche le fait,
Dormez ſans avoir ſoin que la porte ſoit cloſe,
Voulez-vous que moy chien qui n'ay rien à la choſe,
Sans aucun intéreſt je perde le repos?
Ce chien parloit très à propos:
Son raiſonnement pouvoit eſtre
Fort bon dans la bouche d'un Maiſtre;

Mais n'eſtant que d'un ſimple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien.
On vous ſangla le pauvre drille.
Toy donc, qui que tu ſois, ô pere de famille,
(Et je ne t'ay jamais envié cet honneur,)
T'attendre aux yeux d'autruy, quand tu dors, c'eſt erreur,
Couche-toy le dernier, & vois fermer ta porte.
Que ſi quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par Procureur.



FABLE IV.

Le ſonge d'un habitant du Mogol.

JAdis certain Mogol vid en ſonge un Viſir,
Aux champs Elyſiens poſſeſſeur d'un plaiſir
Auſſi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée;
Le meſme ſongeur vid en une autre contrée
Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié meſme les malheureux.
Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire,
Minos en ces deux Morts ſembloit s'eſtre mépris.
Le dormeur s'éveilla tant il en fut ſurpris.
Dans ce ſonge pourtant ſoupçonnant du myſtere,
Il ſe fit expliquer l'affaire.
L'interprete luy dit: Ne vous étonnez point,
Voſtre ſonge a du ſens; & ſi j'ay ſur ce poinct
Acquis tant ſoit peu d'habitude,
C'eſt un avis des Dieux. Pendant l'humain ſéjour
Ce Viſir quelquefois cherchoit la ſolitude;

Cet Hermite aux Visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajoûter au mot de l'interprete,
J'inspirerois icy l'amour de la retraite;
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, présens du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrete,
Lieux que j'aimay toûjours, ne pourray-je jamais,
Loin du monde & du bruit gouster l'ombre & le frais?
O qui m'arrestera sous vos sombres aziles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des Cours & des Villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des Cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartez errantes,
Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets?
Que je peigne en mes Vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;

Je ne dormiray point ſous de riches lambris.
Mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix ?
En eſt-il moins profond, & moins plein de délices ?
Je luy vouë au déſert de nouveaux ſacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les Morts,
J'auray vécu ſans ſoins, & mourray ſans remords.

FABLE V.

Le Lion, le Singe, & les deux Aſnes.

LE Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit un beau jour amener
Le Singe Maiſtre ès arts chez la gent animale.
La prémiere leçon que donna le Régent,
Fut celle-cy : Grand Roy, pour regner ſagement,
Il faut que tout Prince préfere
Le zéle de l'Eſtat à certain mouvement,
Qu'on appelle communément

Amour propre ; car c'eſt le pere ,
C'eſt l'auteur de tous les défauts ,
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout poinct ce ſentiment vous quitte,
Ce n'eſt pas choſe ſi petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'eſt beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par-là voſtre perſonne auguſte
N'admettra jamais rien en ſoy
De ridicule ny d'injuſte.
Donne-moy , repartit le Roy ,
Des exemples de l'un & l'autre.
Toute eſpece , dit le docteur ,
(Et je commence par la noſtre)
Toute profeſſion s'eſtime dans ſon cœur ,
Traite les autres d'ignorantes ,
Les qualifie impertinentes ,
Et ſemblables diſcours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre au rebours, fait qu'au degré ſupreſme
On porte ſes pareils ; car c'eſt un bon moyen

De s'élever auſſi ſoy-meſme.
De tout ce que deſſus j'argumente très-bien,
Qu'icy-bas maint talent n'eſt que pure grimace,
Cabale, & certain art de ſe faire valoir,
Mieux ſçû des ignorans que des gens de ſçavoir.
L'autre jour ſuivant à la trace
Deux Aſnes, qui prenant tour à tour l'encenſoir,
Se louoient tour à tour, comme c'eſt la maniere;
Jouis que l'un des deux diſoit à ſon confrere:
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuſte & bien ſot
L'homme cet animal ſi parfait? Il profane
Noſtre auguſte nom, traitant d'Aſne
Quiconque eſt ignorant, d'eſprit lourd, idiot:
Il abuſe encore d'un mot,
Et traite noſtre rire, & nos diſcours de braire.
Les Humains ſont plaiſans de prétendre exceller
Pardeſſus nous; non, non; c'eſt à vous de parler,
A leurs Orateurs de ſe taire.
Voilà les vrais braillards: mais laiſſons-là ces gens;
Vous m'entendez, je vous entends,

Il ſuffit : & quant aux merveilles
Dont voſtre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomele eſt au prix novice dans cet art :
Vous ſurpaſſez Lambert. L'autre Baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualitez pareilles.
Ces Aſnes non contens de s'eſtre ainſi gratez,
S'en allerent dans les Citez
L'un l'autre ſe proſner. Chacun d'eux croyoit faire
En priſant ſes pareils une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit ſur luy.
J'en connois beaucoup aujourd'huy,
Non parmy les Baudets, mais parmy les Puiſſances
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrez,
Qui changeroient entr'eux les ſimples Excellences,
S'ils oſoient en des Majeſtez.
J'en dis peut-eſtre plus qu'il ne faut, & ſuppoſe
Que voſtre Majeſté gardera le ſecret.
Elle avoit ſouhaité d'apprendre quelque trait
Qui luy fiſt voir entr'autre choſe
L'amour propre, donnant du ridicule aux gens.

L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce Singe. On ne m'a pas sceu dire
S'il traita l'autre poinct ; car il est délicat,
Et nostre Maistre ès Arts qui n'estoit pas un fat,
Regardoit ce Lion comme un terrible sire.

FABLE VI.

Le Loup, & le Renard.

MAis d'où vient qu'au Renard Esope accorde un poinct ?
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie.
J'en cherche la raison, & ne la trouve point.
Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autruy,
N'en sçait-il pas autant que luy ?
Je crois qu'il en sçait plus ; & j'oserois peut-estre
Avec quelque raison contredire mon maistre.
Voicy pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hoste des terriers. Un soir il apperçut

La Lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Luy parut un ample fromage.
Deux ſceaux alternativement
Puiſoient le liquide élement.
Noſtre Renard preſſé par une faim canine ;
S'accommode en celuy qu'au haut de la machine
L'autre ſceau tenoit ſuſpendu.
Voilà l'animal deſcendu,
Tiré d'erreur ; mais fort en peine ;
En voyant ſa perte prochaine.
Car comment remonter, ſi quelqu'autre affamé
De la meſme image charmé,
Et ſuccédant à ſa miſere,
Par le meſme chemin ne le tiroit d'affaire ?
Deux jours s'eſtoient paſſez ſans qu'aucun vinſt au puits ;
Le tẽps qui toûjours marche avoit pendant deux nuits
Echancré ſelon l'ordinaire
De l'aſtre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard eſtoit déſeſperé,

Compere

Compere Loup, le gosier alteré,
Passe par là ; l'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler ; voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis. Le Dieu Faune l'a fait,
La Vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il estoit malade,
Reprendroit l'appétit en tastant d'un tel mets.
J'en ay mangé cette échancrure,
Le reste vous sera suffisante pasture :
Descendez dans un sceau que j'ay là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il put il ajustast l'histoire,
Le Loup fut un sot de le croire :
Il descend, & son poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maistre Renard.
Ne nous en mocquons point ; nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement,
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint, & ce qu'il désire.

⚜

FABLE VII.

Le Païſan du Danube.

IL ne faut point juger des gens ſur l'apparence ;
Le conſeil en eſt bon, mais il n'eſt pas nouveau ;
Jadis l'erreur du Souriceau
Me ſervit à prouver le diſcours que j'avance.
J'ay pour le fonder à préſent
Le bon Socrate, Eſope, & certain Païſan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurele
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoiſt les prémiers ; quant à l'autre, voicy
Le perſonnage en raccourcy.
Son menton nourriſſoit une barbe touffuë,
Toute ſa perſonne veluë
Repréſentoit un Ours, mais un Ours mal léché.
Sous un ſourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, groſſe lévre,
Portoit ſayon de poil de chévre,

Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi basti fut député des Villes
Qui lave le Danube. Il n'estoit point d'aziles,
Où l'avarice des Romains
Ne pénetrast alors, & ne portast les mains.
Le député vint donc, & fit cette harangue:
Romains, & vous Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les Dieux de m'assister:
Veuillent les Immortels conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive estre repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal & toute injustice;
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoin nous que punit la Romaine avarice.
Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de nostre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs & la misere,
Et mettant en nos mains par un juste retour
Les armes dont se sert sa vengeance sévere,

Il ne vous faſſe en ſa colere
Nos eſclaves à voſtre tour.
Eh, pourquoy ſommes-nous les voſtres? Qu'on me die
En quoy vous valez mieux que cent Peuples divers?
Quel droit vous a rendus maiſtres de l'Univers?
Pourquoy venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, & nos mains
Eſtoient propres aux Arts, ainſi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adreſſe & le courage:
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,
Peut-eſtre en voſtre place ils auroient la puiſſance,
Et ſçauroient en uſer ſans inhumanité.
Celle que vos Préteurs ont ſur nous exercée
N'entre qu'à peine en la penſée.
La majeſté de vos Autels
Elle-meſme en eſt offenſée;
Car ſçachez que les Immortels

Ont les regards ſur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que les objets d'horreur,
De mépris d'eux & de leurs Temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne ſuffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre, & le travail de l'homme
Font pour les aſſouvir des diſcours ſuperflus.
Retirez-les; on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes;
Nous quittons les Citez, nous fuyons aux montagnes,
Nous laiſſons nos chéres campagnes.
Nous ne converſons plus qu'avec des Ours affreux,
Découragez de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déja nez,
Nous ſouhaitons de voir leurs jours bien-toſt bornez:
Vos Préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la molleſſe, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront

Gens de rapine & d'avarice.
C'eſt tout ce que j'ay vû dans Rome à mon abord :
N'a-t-on point de préſent à faire !
Point de pourpre à donner!C'eſt en vain qu'on eſpere
Quelque refuge aux loix : encor leur miniſtere
A-t-il mille longueurs. Ce diſcours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Puniſſez de mort
Une plainte un peu trop ſincere.
A ces mots il ſe couche, & chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
Du Sauvage ainſi proſterné.
On le créa Patrice ; & ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
D'autres Préteurs, & par écrit
Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour ſervir de modéle aux parleurs à venir.
On ne ſçut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.

Le Vieillard, & les trois jeunes hommes.

Un octogénaire plantoit:
Passe encor de bastir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux enfans du voisinage,
Assurément il radotoit.
Car au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoy bon charger vostre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez desormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir, & les vastes pensées,
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mesmes,
Repartit le Vieillard. Tout establissement
Vient tard & dure peu: la main des Parques blesmes
De vos jours & des miens se jouë également.

Nos termes ſont pareils par leur courte durée,
Qui de nous des clartez de la voute azurée
Doit joüir le dernier? Eſt-il aucun moment
Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement?
Mes arriere-neveux me devront cet ombrage;
Hé bien défendez-vous au Sage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autruy.
Cela meſme eſt un fruit que je gouſte aujourd'huy:
J'en puis joüir demain, & quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'Aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon; l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port allant à l'Amérique.
L'autre afin de monter aux grandes Dignitez,
Dans les emplois de Mars ſervant la République,
Par un coup imprévû vid ſes jours emportez.
Le troiſieſme tomba d'un arbre
Que luy-meſme il voulut enter;
Et pleurez du Vieillard, il grava ſur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

FABLE

FABLE IX.

Les Souris, & le Chat-huant.

Il ne faut jamais dire aux gens
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Sçavez-vous si les écoutans
En feront une estime à la vostre pareille ?
Voicy pourtant un cas qui peut estre excepté.
Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable,
Il a l'air & les traits, encor que véritable.
On abattit un Pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un Hibou, triste & sombre retraite
De l'oyseau qu'Atropos prend pour son interprete.
Dans son tronc caverneux, & miné par le temps
Logeoient entr'autres habitans
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse,
L'Oyseau les nourrissoit parmy des tas de bled,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé;

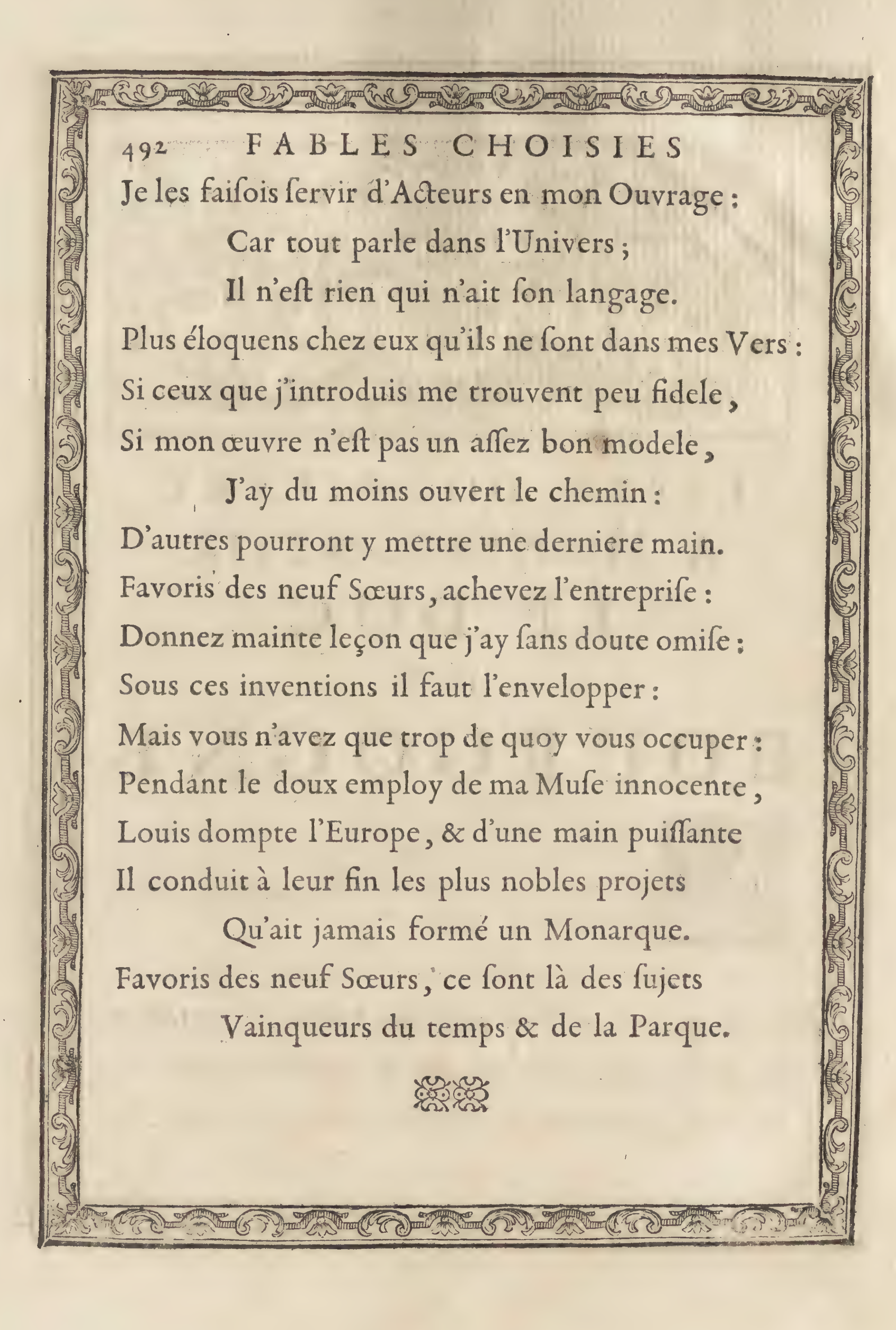
Cet Oyſeau raiſonnoit. Il faut qu'on le confeſſe.
En ſon temps aux Souris le compagnon chaſſa
Les prémieres qu'il prit du logis échapées.
Pour y remédier, le droſle eſtropia
Tout ce qu'il prit enſuite : & leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à ſa commodité,
　　Aujourd'huy l'une, & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impoſſibilité
S'y trouvoit, joint auſſi le ſoin de ſa ſanté.
Sa prévoyance alloit auſſi loin que la noſtre ;
　　Elle alloit juſqu'à leur porter
　　Vivres & grains pour ſubſiſter.
　　Puis, qu'un Cartéſien s'obſtine
A traiter ce Hibou de montre & de machine,
　　Quel reſſort luy pouvoit donner
Le conſeil de tronquer un peuple mis en muë ?
　　Si ce n'eſt pas là raiſonner,
　　La raiſon m'eſt choſe inconnuë.
　　Voyez que d'argumens il fit.
　　Quand ce peuple eſt pris il s'enfuit :

Donc il faut le croquer auſſi-toſt qu'on le hape.
Tout, il eſt impoſſible; & puis pour le beſoin
N'en dois-je pas garder? Donc il faut avoir ſoin
De le nourrir ſans qu'il échape.
Mais comment? Oſtons-luy les pieds. Or trouvez-moy
Choſe par les Humains à ſa fin mieux conduite?
Quel autre art de penſer Ariſtote & ſa ſuite
Enſeignent-ils par voſtre foy?

Cecy n'eſt point une Fable, & la choſe quoyque merveilleuſe & preſque incroyable, eſt véritablement arrivée. J'ay peut-eſtre porté trop loin la prevoyance de ce Hibou; car je ne prétends pas établir dans les beſtes un progrès de raiſonnement tel que celuy-cy; mais ces exagérations ſont permiſes dans la Poëſie, ſur tout dans la maniere d'écrire dont je me ſers.

EPILOGVE.

C'Eſt ainſi que ma Muſe, aux bords d'une onde pure,
Traduiſoit en langue des Dieux
Tout ce que diſent ſous les Cieux
Tant d'eſtres empruntans la voix de la nature.
Truchement de Peuples divers



Je les faiſois ſervir d'Acteurs en mon Ouvrage :
Car tout parle dans l'Univers ;
Il n'eſt rien qui n'ait ſon langage.
Plus éloquens chez eux qu'ils ne ſont dans mes Vers :
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele,
Si mon œuvre n'eſt pas un aſſez bon modele,
J'ay du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entrepriſe :
Donnez mainte leçon que j'ay ſans doute omiſe :
Sous ces inventions il faut l'envelopper :
Mais vous n'avez que trop de quoy vous occuper :
Pendant le doux employ de ma Muſe innocente,
Louis dompte l'Europe, & d'une main puiſſante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formé un Monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce ſont là des ſujets
Vainqueurs du temps & de la Parque.



LIVRE DOUZIESME.
A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.



ONSEIGNEUR,

Je ne puis employer pour mes Fables de Protection qui me soit plus glorieuse que la vostre. Ce goust exquis, & ce jugement si solide que vous faites paroistre

dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres Princes sont-ils touchez de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela joint au devoir de vous obéir & à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un Ouvrage, dont l'Original a esté l'admiration de tous les siécles, aussi-bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez mesme ordonné de continuer ; & si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jetté des graces qui ont esté admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ny Apollon, ny les Muses, ny aucune des Divinitez du Parnasse. Elles se rencontrent toutes dans les présens que vous a fait la Nature, & dans cette science de bien juger des Ouvrages de l'esprit, à quoy vous joignez déjà celle de connoistre toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Esope sont une ample matiere pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'évenements & de caracteres. Ces mensonges sont proprement une maniere d'Histoire, où l'on ne flate personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que

ces ſujets. Les Animaux ſont les Précepteurs des Hommes dans mon Ouvrage. Je ne m'étendray pas davantage là-deſſus ; vous voyez mieux que moy le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoiſſez maintenant en Orateurs & en Poëtes, vous vous connoiſtrez encore mieux quelque jour en bons Politiques & en bons Généraux d'Armée ; & vous vous tromperez auſſi peu au choix des Perſonnes, qu'au mérite des actions. Je ne ſuis pas d'un âge à eſpérer d'en eſtre témoin. Il faut que je me contente de travailler ſous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous ſouhaiterez quelque Fable, je la trouveray dans ce fonds là. Je voudrois bien que vous y puſſiez trouver des louanges dignes du Monarque qui fait maintenant le deſtin de tant de Peuples & de Nations, & qui rend toutes les parties du Monde attentives à ſes Conqueſtes, à ſes Victoires, & à la Paix qui ſemble ſe rapprocher, & dont il impoſe les conditions avec toute la modération que peuvent ſouhaiter nos Ennemis. Je me le figure comme un Conqué-

rant qui veut mettre des bornes à sa Gloire & à sa Puissance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre : Qu'il va tenir les Estats de l'Univers, en obligeant les Ministres de tant de Princes de s'assembler, pour terminer une guerre qui ne peut estre que ruineuse à leurs Maistres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : Je les laisse à de meilleures Plumes que la mienne ; & suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre très-humble, très-obéissant,
& très-fidele Serviteur,
DE LA FONTAINE.

FABLE



FABLE I.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

PRince, l'unique objet du ſoins des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos Autels.
Je vous offre un peu tard ces préſens de ma Muſe ;
Les ans & les travaux me ſerviront d'excuſe :
Mon eſprit diminuë, au lieu qu'à chaque inſtant
On apperçoit le voſtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il ſemble avoir des aiſles :
Le Heros dont il tient des qualitez ſi belles,
Dans le métier de Mars bruſle d'en faire autant ;
Il ne tient pas à luy que forçant la Victoire
Il ne marche à pas de géant
Dans la carriere de la Gloire.
Quelque Dieu le retient ; c'eſt noſtre Souverain,

Luy qu'un mois a rendu maiſtre & vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors néceſſaire :
Peut-eſtre elle ſeroit aujourd'huy téméraire.
Je m'en tais ; auſſi-bien les Ris & les Amours
Ne ſont pas ſoupçonnez d'aimer les longs diſcours.
De ces ſortes de Dieux voſtre Cour ſe compoſe.
Ils ne vous quittent point. Ce n'eſt pas qu'aprés tout
D'autres Divinitez n'y tiennent le haut bout ;
Le ſens & la raiſon y reglent toute choſe.
Conſultez ces derniers ſur un fait où les Grecs,
Imprudens & peu circonſpects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphoſoient en Beſtes les Humains.

LEs Compagnons d'Ulyſſe, aprés dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur ſort incertains.
Ils aborderent un rivage
Où la fille du Dieu du Jour,

Circé, tenoit alors ſa Cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeſte poiſon.
D'abord ils perdent la raiſon:
Quelques momens après leur corps & leur viſage
Prennent l'air & les traits d'animaux différens.
Les voilà devenus Ours, Lions, Eléphans;
Les uns ſous une maſſe énorme,
Les autres ſous une autre forme?
Il s'en vid de petits, *exemplum ut Talpa;*
Le ſeul Ulyſſe en échapa.
Il ſçut ſe défier de la liqueur traiſtreſſe.
Comme il joignoit à la ſageſſe
La mine d'un Heros & le doux entretien,
Il fit tant que l'Enchantereſſe
Prit un autre poiſon peu différent du ſien.
Une Déeſſe dit tout ce qu'elle a dans l'ame;
Celle-cy déclara ſa flame.
Ulyſſe eſtoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture,

Il obtint qu'on rendroit à ces Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe
Ulysse y court, & dit: L'Empoisonneuse coupe
A son reméde encore, & je viens vous l'offrir:
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole.
Le Lion dit, pensant rugir,
Je n'ay pas la teste si folle.
Moy renoncer aux dons que je viens d'acquérir?
J'ay griffe & dent, & mets en piéces qui m'attaque:
Je suis Roy, deviendray-je un Citadin d'Ithaque?
Tu me rendras peut-estre encor simple Soldat:
Je ne veux point changer d'estat.
Ulysse du Lion court à l'Ours: Eh, mon frere,
Comme te voilà fait! Je t'ay vû si joly.
Ah vrayment nous y voicy,
Reprit l'Ours à sa maniere;
Comme me voilà fait! Comme doit estre un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?

Eſt-ce à la tienne à juger de la noſtre ?
Je me rapporte aux yeux d'une Ourſe mes amours.
Te déplais-je ? Va-t'en, ſuis ta route & me laiſſe :
Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe ;
Et te dis tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'eſtat.
Le Prince Grec au Loup va propoſer l'affaire ;
Il luy dit, au hazard d'un ſemblable refus,
Camarade, je ſuis confus
Qu'une jeune & belle Bergere
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ſes moutons.
Autrefois on t'euſt vû ſauver ſa Bergerie :
Tu menois une honneſte vie.
Quitte ces bois, & redevien
Au lieu de Loup Homme de bien.
En eſt-il, dit le Loup ? Pour moy, je n'en voids guere.
Tu t'en viens me traiter de beſte carnaciere :
Toy, qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas ſans moy
Mangé ces animaux que plaint tout le Village ?

Si j'estois Homme, par ta foy,
Aimerois-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous ;
Ne vous estes-vous pas l'un à l'autre des Loups !
Tout bien considéré, je te soustiens en somme,
Que scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux estre un Loup qu'un Homme.
Je ne veux point changer d'estat.
Ulysse fit à tous une mesme semonce ;
Chacun d'eux fit mesme réponse ;
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'estoit leurs délices supresmes :
Tous renonçoient au los des belles actions,
Ils croyoient s'affranchir, suivans leurs passions ;
Ils estoient esclaves d'eux-mesmes.
Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mesler le plaisant à l'utile ;
C'estoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eust esté facile.

Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts ;
Ils ont force pareils en ce bas Univers ;
Gens à qui j'impose pour peine
Vostre censure & vostre haine.

FABLE II.

Le Chat, & les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

UN Chat contemporain d'un fort jeune Moineau
Fut logé près de luy dès l'âge du berceau.
La Cage & le Panier avoient mesmes Pénates.
Le Chat estoit souvent agacé par l'Oyseau ;
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pates.
Ce dernier toutefois épargnoit son amy,
Ne le corrigeant qu'à demy ;
Il se fust fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.

Le Paſſereau moins circonſpec
Luy donnoit force coups de bec ;
En ſage & diſcrete perſonne
Maiſtre Chat excuſoit ces jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un couroux ſérieux.
Comme ils ſe connoiſſoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit ;
Jamais en vray combat le jeu ne ſe tournoit.
Quand un Moineau du voiſinage
S'en vint les viſiter, & ſe fit compagnon
Du pétulant Pierrot, & du ſage Raton ;
Entre les deux Oyſeaux il arriva querelle.
Et Raton de prendre party.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'inſulter ainſi noſtre amy ;
Le Moineau du voiſin viendra manger le noſtre ?
Non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat
Il croque l'étranger : Vraiment, dit maiſtre Chat,
Les Moineaux ont un gouſt exquis & délicat.

Cette

Cette réflexion fit auſſi croquer l'autre.
Quelle Morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela toute Fable eſt un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuſe.
Prince, vous les aurez incontinent trouvez ;
Ce ſont des jeux pour vous, & non point pour ma Muſe ;
Elle & ſes Sœurs n'ont point l'eſprit que vous avez.

FABLE III.

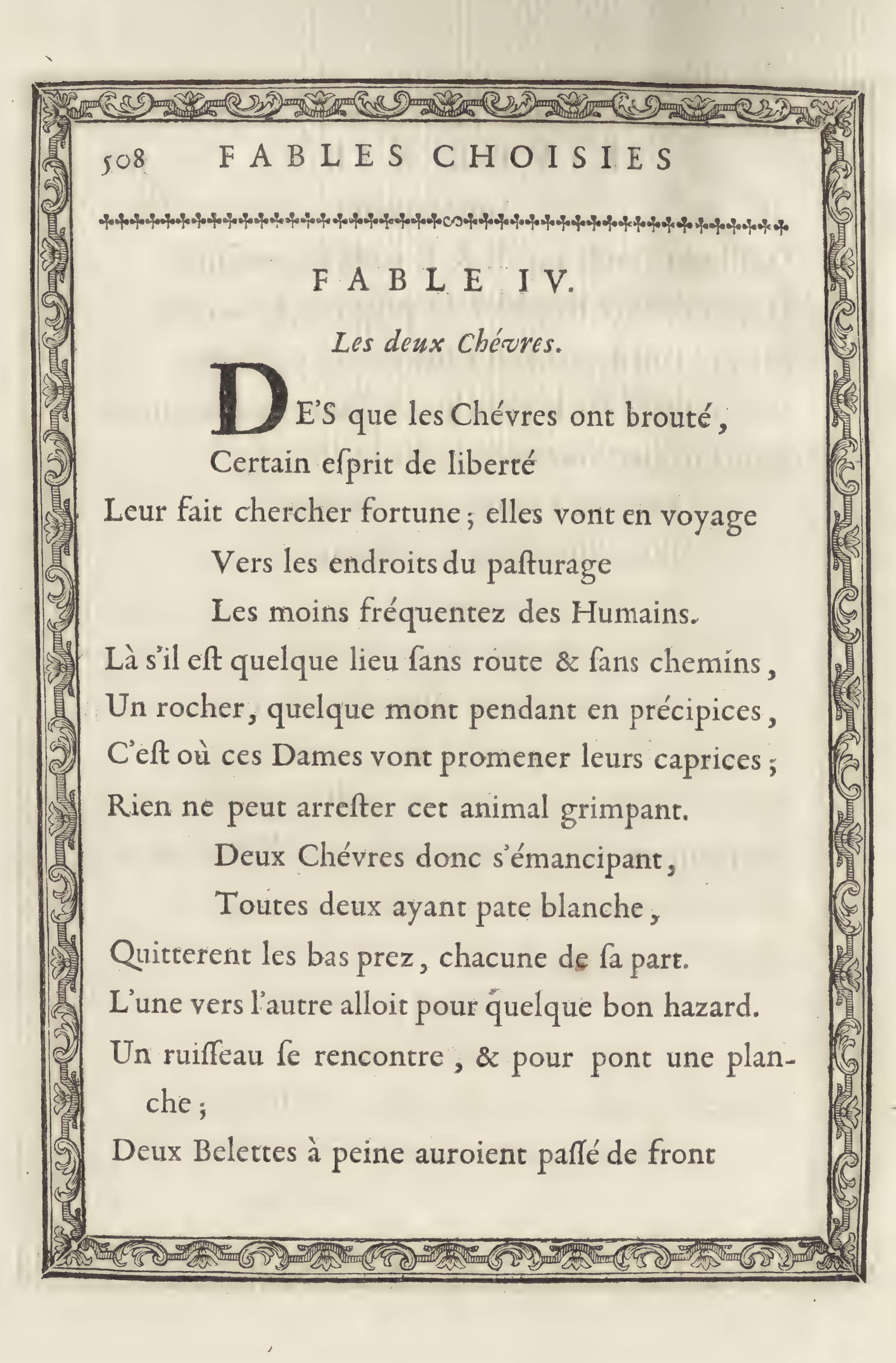
Le Théſauriſeur, & le Singe.

UN Homme accumuloit. On ſçait que cette erreur
Va ſouvent juſqu'à la fureur.
Celuy-cy ne ſongeoit que Ducats & Piſtoles.
Quand ces biens ſont oiſifs, je tiens qu'ils ſont frivoles.
Pour ſeureté de ſon Tréſor

Noſtre Avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Deffendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là d'une volupté, ſelon moy fort petite,
Et ſelon luy fort grande, il entaſſoit toûjours.
Il paſſoit les nuits & les jours
A compter, calculer, ſupputant ſans relaſche;
Calculant, ſupputant, comptant comme à la taſche,
Car il trouvoit toûjours du mécompte à ſon fait:
Un gros Singe plus ſage, à mon ſens, que ſon Maiſtre,
Jettoit quelque Doublon toûjours par la feneſtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenacée
Permettoit de laiſſer l'argent ſur le comptoir.
Un beau jour Dom Bertrand ſe mit dans la penſée
D'en faire un ſacrifice au liquide manoir.
Quant à moy, lorſque je compare
Les plaiſirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne ſçay bonnement auſquels donner le prix;
Dom Bertrand gagneroit près de certains eſprits;
Les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.

Un jour donc l'animal qui ne ſongeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantoſt quelque Doublon,
Un Jacobus, un Ducaton;
Et puis quelque Noble à la roſe;
Eprouvoit ſon adreſſe & ſa force à jetter
Ces morceaux de métail qui ſe font ſouhaiter
Par les Humains ſur toute choſe.
S'il n'avoit entendu ſon Compteur à la fin
Mettre la clef dans la ſerrure,
Les Ducats auroient tous pris le meſme chemin,
Et couru la meſme aventure.
Il les auroit fait tous voler juſqu'au dernier,
Dans le goufre enrichy par maint & maint naufrage.
Dieu veuille préſerver maint & maint Financier
Qui n'en fait pas meilleur uſage.





FABLE IV.

Les deux Chévres.

DE'S que les Chévres ont brouté,
Certain eſprit de liberté
Leur fait chercher fortune ; elles vont en voyage
Vers les endroits du paſturage
Les moins fréquentez des Humains.
Là s'il eſt quelque lieu ſans route & ſans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'eſt où ces Dames vont promener leurs caprices ;
Rien ne peut arreſter cet animal grimpant.
Deux Chévres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant pate blanche,
Quitterent les bas prez, chacune de ſa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.
Un ruiſſeau ſe rencontre, & pour pont une planche ;
Deux Belettes à peine auroient paſſé de front

Sur ce pont :
D'ailleurs l'onde rapide & le ruiſſeau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers l'une de ces perſonnes
Poſe un pied ſur la planche, & l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir avec Loüis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'Iſle de la Conférence.
Ainſi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos Aventurieres,
Qui toutes deux eſtant fort fieres,
Vers le milieu du pont ne ſe voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race (à ce que dit l'Hiſtoire)
L'une certaine Chévre au mérite ſans pair
Dont Polypheme fit préſent à Galattée ;
Et l'autre la Chévre Amalthée
Par qui fut nourry Jupiter.
Faute de reculer leur chute fut commune ;
Toutes deux tomberent dans l'eau.

Cet accident n'eſt pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE, qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fuſt nommée le Chat & la Souris.

POur plaire au jeune Prince à qui la Renommée
Deſtine un Temple en mes Eſcrits,
Comment compoſeray-je une Fable nommée
Le Chat & la Souris ?

Dois-je repréſenter dans ces Vers une Belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va ſe jouant des cœurs que ſes charmes ont pris,
Comme le Chat de la Souris.

Prendray-je pour ſujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne luy convient mieux, & c'eſt choſe commune

Que de luy voir traiter ceux qu'on croit ſes amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduiray-je un Roy, qu'entre ſes favoris
Elle reſpecte ſeul; Roy qui fixe ſa rouë;
Qui n'eſt point empeſché d'un monde d'Ennemis,
Et qui des plus puiſſans quand il luy plaiſt ſe jouë,
Comme le Chat de la Souris?

Mais inſenſiblement, dans le tour que j'ay pris,
Mon deſſein ſe rencontre; & ſi je ne m'abuſe,
Je pourrois tout gaſter par de plus longs récits,
Le jeune Prince alors ſe joûroit de ma Muſe,
Comme le Chat de la Souris.



FABLE V.

Le vieux Chat, & la jeune Souris.

UNe jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis;
Laissez-moy vivre; une Souris
De ma taille & de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je à vostre avis,
L'Hoste & l'Hostesse, & tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris;
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps,
Réservez ce repas à Messieurs vos enfans.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre luy dit: Tu t'es trompée,
Est-ce à moy que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.

Chat

Chat & vieux, pardonner ? Cela n'arrive gueres.
Selon ces loix descend là-bas,
Meurs, & va-t'en tout de ce pas
Haranguer les sœurs Filandieres.
Mes enfans trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole; & pour ma Fable
Voicy le sens moral qui y peut convenir.
La jeunesse se flate, & croit tout obtenir;
La vieillesse est impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays pleins de Cerfs un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins; Multitude importune.
Eh! Messieurs, laissez-moy mourir.
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, & finissez vos pleurs.

Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquitterent :
Quand il plut à Dieu s'en allerent.
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pasturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup,
Il ne trouva plus rien à frire.
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vid réduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.
Il en couste à qui vous reclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs ! J'ay beau crier,
Tout le monde se fait payer.



FABLE VII.

Le Chauve-Souris, le Buisson, & le Canard.

LE Buisson, le Canard & la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des Facteurs, des Agens,
Non moins soigneux qu'intelligens,
Des registres exacts de mise & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils, & fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla tout embalée au fonds des magasins,
Qui du Tartare sont voisins.
Nostre Trio poussa maint regret inutile,
Ou plustost il n'en poussa point.

Le plus petit Marchand eſt ſçavant ſur ce poinct ;
Pour ſauver ſon crédit il faut ſauver ſa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient ſoufferte
Ne put ſe réparer : le cas fut découvert.
Les voilà ſans crédit, ſans argent, ſans reſſource,
Preſts à porter le bonnet verd.
Aucun ne leur ouvrit ſa bourſe,
Et le ſort principal, & les gros intéreſts,
Et les Sergens, & les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le Trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiſſon accrochoit les paſſans à tous coups ;
Meſſieurs, leur diſoit-il, de grace apprenez-nous
En quel lieu ſont les marchandiſes
Que certains gouffres nous ont priſes :
Le plongeon ſous les eaux s'en alloit les chercher,
L'Oyſeau Chauve-Souris n'oſoit plus approcher,
Pendant le jour nulle demeure ;

Suivis de Sergens à toute heure
En des trous il s'alloit cacher.
Je connois maint detteur, qui n'eſt ny Souris-Chauve,
Ny Buiſſon, ny Canard, ny dans tel cas tombé,
Mais ſimple grand Seigneur, qui tous les jours ſe ſauve
Par un eſcalier dérobé.

FABLE VIII.

La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.

LA Diſcorde a toûjours regné dans l'Univers;
Noſtre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette Déeſſe a plus d'un Tributaire.
Commençons par les Elemens;
Vous ſerez étonnez de voir qu'à tous momens
Ils ſeront appointez contraire.
Outre ces quatre Potentats,
Combien d'Eſtres de tous eſtats
Se font une guerre éternelle?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent Arrests rendus en forme solemnelle
Vid terminer tous leurs débats.
Le Maistre ayant reglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins;
Cette union si douce, & presque fraternelle,
Edifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os par préference à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre party s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ay vû des Chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une Chienne en gésine;
Quoyqu'il en soit cet altercas
Mit en combustion la salle & la cuisine;
Chacun se déclara pour son Chat, pour son Chien.
On fit un Reglement dont les Chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat disoit qu'il faloit bel & bien

Recourir aux Arrests. En vain ils les chercherent.
Dans un coin où d'abord leurs Agens les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procès nouveau : le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, subtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le Maistre du logis ne s'en trouva que mieux.
Je reviens à mon dire. On ne void sous les Cieux
Nul Animal, nul Estre, aucune Créature
Qui n'ait son opposé ; c'est la loy de Nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en sçais pas plus.
Ce que je sçais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient sur un rien plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les Barbacoles.



FABLE IX.

Le Loup, & le Renard.

D'Où vient que perſonne en la vie
N'eſt ſatisfait de ſon eſtat?
Tel voudroit bien eſtre Soldat,
A qui le Soldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé, qui peut dire
Que pour le meſtier de Mouton
Jamais aucun Loup ne ſoupire?

Ce qui m'étonne eſt qu'à huit ans
Un Prince* en Fable ait mis la choſe,
Pendant que ſous mes cheveux blancs,
Je fabrique à force de temps
Des Vers moins ſenſez que ſa Proſe.

* *Monſeigneur le Duc de Bourgogne.*

Les

Les traits de sa Fable semez,
Ne sont en l'Ouvrage du Poëte
Ny tous, ny si bien exprimez;
Sa louange en est plus complette.

De la chanter sur ma Muzette
C'est mon talent; mais je m'attends
Que mon Heros dans peu de temps
Me fera prendre la Trompette.

Je ne suis pas un grand Prophete,
Cependant je lis dans les Cieux,
Que bien-tost ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homeres;
Et ce temps-cy n'en produit gueres.
Laissant à part tous ces mysteres,
Essayons de conter la Fable avec succès.



LE Renard dit au Loup : Noſtre cher, pour tout mets,
J'ay ſouvent un vieux Coq, ou de maigres Poulets ;
C'eſt une viande qui me laſſe.
Tu fais meilleure chere avec moins de hazard.
J'approche des maiſons, tu te tiens à l'écart.
Appren-moy ton meſtier, camarade, de grace :
Rends-moy le prémier de ma race
Qui fourniſſe ſon croc de quelque Mouton gras,
Tu ne me mettras pas au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup : il m'eſt mort un mien frere,
Allons prendre ſa peau, tu t'en reveſtiras.
Il vint, & le Loup dit : Voicy comme il faut faire
Si tu veux écarter les maſtins du troupeau.
Le Renard ayant mis la peau
Répetoit les leçons que luy donnoit ſon maiſtre.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut inſtruit autant qu'il pouvoit l'eſtre,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,

Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel veſtu des armes d'Achille
Patrocle mit l'alarme au Camp & dans la Ville.
Meres, Brus & Vieillard au Temple couroient tous.
L'oſt au peuple beſlant crut voir cinquante Loups.
Chien, Berger & troupeau; tout fuit vers le Village,
Et laiſſe ſeulement une Brebis pour gage.
Le larron s'en ſaiſit. A quelque pas de là
Il entendit chanter un Coq du voiſinage.
Le diſciple auſſi-toſt droit au Coq s'en alla,
Jettant bas ſa robe de claſſe,
Oubliant les Brebis, les Leçons, le Régent,
Et courant d'un pas diligent.
Que ſert-il qu'on ſe contrefaſſe?
Prétendre ainſi changer, eſt une illuſion:
L'on reprend ſa prémiere trace,
A la prémiere occaſion.

De voſtre eſprit que nul autre n'égale,
Prince, ma Muſe tient tout entier ce projet.

Vous m'avez donné le ſujet,
Le dialogue & la morale.

FABLE X.

L'Ecreviſſe, & ſa Fille.

LES Sages quelquefois, ainſi que l'Ecreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des Matelots. C'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui pour couvrir quelque puiſſant effott,
Enviſagent un poinct directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand.
Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant
Qui tout ſeul déconcerte une Ligue à cent teſtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend
N'eſt d'abord qu'un ſecret, puis devient des cóqueſtes.
En vain l'on a les yeux ſur ce qu'il veut cacher,
Ce ſont arreſts du ſort qu'on ne peut empeſcher,
Le torrent à la fin devint inſurmontable.

Cent Dieux ſont impuiſſans contre un ſeul Jupiter.
Louis & le Deſtin me ſemblent de concert
Entraiſner l'Univers. Venons à noſtre Fable.
Mere Ecreviſſe un jour à ſa fille diſoit :
Comme tu vas, bon Dieu ! Ne peux-tu marcher droit?
Eh, comme vous allez vous-meſme ! dit la fille.
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?
Elle avoit raiſon ; la vertu
De tout exemple domeſtique
Eſt univerſelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des ſages, des ſots ;
Beaucoup plus de ceux-cy. Quant à tourner le dos
A ſon but, j'y reviens, la méthode en eſt bonne,
Sur tout au meſtier de Bellone :
Mais il faut le faire à propos.



FABLE XI.

L'Aigle, & la Pie.

L'Aigle Reine des airs, avec Margot la Pie,
Differentes d'humeur, de langage & d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hazard les assemble en un coin détourné.
L'Agace eut peur; mais l'Aigle ayant fort bien disné,
La rassure, & luy dit: Allons de compagnie.
Si le Maistre des Dieux assez souvent s'ennuye,
Luy qui gouverne l'Univers,
J'en puis bien faire autant, moy qu'on sçait qui le sers.
Entretenez-moy donc, & sans cérémonie.
Caquet bon-bec alors de jaser au plus drû:
Sur cecy, sur cela, sur tout. L'Homme d'Horace
Disant le bien, le mal à travers champs, n'eut sçû
Ce qu'en fait de babil y sçavoit nostre Agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe.

Sautant, allant de place en place.
Bon eſpion, Dieu ſçait. Son offre ayant déplu,
L'Aigle luy dit tout en colere:
Ne quittez point voſtre ſéjour,
Caquet bon-bec, ma mie: adieu je n'ay que faire
D'une babillarde à ma Cour:
C'eſt un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'eſt pas ce qu'on croit que d'entrer chez les Dieux;
Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.
Rediſeurs, Eſpions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux;
Quoy qu'ainſi que la Pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux Paroiſſes.



FABLE XII.

Le Milan, le Roy & le Chasseur.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

COMME les Dieux sont bons, ils veulent que les
Rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits ;
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est vostre avis. On sçait que le courroux
S'éteint en vostre cœur, si-tost qu'on l'y voit naistre.
Achille qui du sien ne put se rendre maistre
Fut par là moins Héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens icy bas,
Peu de Grands sont nez tels en cet âge où nous sommes.
L'Univers leur sçait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin

Loin que vous ſuiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des Temples.
Apollon citoyen de ces auguſtes lieux
Prétend y célebrer voſtre nom ſur ſa Lyre.
Je ſçais qu'on vous attend dans le Palais des Dieux:
Un ſiécle de ſéjour doit icy vous ſuffire.
Hymen veut ſéjourner tout un ſiécle chez vous.
Puiſſent ſes plaiſirs les plus doux
Vous compoſer des deſtinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la Princeſſe & vous n'en méritez pas moins;
J'en prends ſes charmes pour témoins:
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le Ciel pour vous prodigue en ſes préſens,
Des qualitez qui n'ont qu'en vous ſeul leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de ſon eſprit ces graces aſſaiſonne,
Le Ciel joignit en ſa perſonne
Ce qui ſçait ſe faire eſtimer
A ce qui ſçait ſe faire aimer.

Il ne m'appartient pas d'étaler voſtre joye.
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un Oyſeau de proye.
Je change un peu la choſe. Un peu ! J'y change tout.
La Critique en cela va me pouſſer à bout,
Car c'eſt une étrange femelle.
Rien ne nous ſert d'entrer en raiſon avec elle.
Elle va m'alléguer que tout fait eſt ſacré,
Je n'en diſconviens pas, & me ſçais pourtant gré
D'altérer celuy-cy : c'eſt à cette licence
Que je dois l'acte de clémence
Par qui je donne aux Rois des leçons de bonté.
Tous ne reſſemblent pas au noſtre ;
Le monde eſt un Marchand meſlé,
L'on y voit de l'un & de l'autre.
Icy bas le beau ny le bon
Ne ſont eſtimez tels, que par comparaiſon.
Louis ſeul eſt incomparable,
Je ne luy donne point un éloge affecté,
L'on ſçait que j'ay toûjours entremeſlé la Fable

De quelque trait de verité.
Revenons à l'Oyſeau, le fait eſt mémorable.

UN Milan de ſon nid antique poſſeſſeur,
Eſtant pris vif par un Chaſſeur,
D'en faire au Prince un don cet homme ſe propoſe.
La rareté du fait donnoit prix à la choſe.
L'Oyſeau par le Chaſſeur humblement préſenté,
(Si ce Conte n'eſt apocryphe,)
Va tout droit imprimer ſa griffe
Sur le nez de ſa Majeſté.
Quoy, ſur le nez du Roy! Du Roy meſme en perſonne.
Il n'avoit donc alors ny Sceptre ny Couronne?
Quand il en auroit eu, ç'auroit eſté tout un.
Le nez Royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des Courtiſans les clameurs & la peine,
Seroit ſe conſumer en efforts impuiſſans.
Le Roy n'éclata point; les cris ſont indécens
A la Majeſté Souveraine.

L'Oyſeau garda ſon poſte. On ne peut ſeulement
Haſter ſon départ d'un moment.
Son Maiſtre le rappelle, & crie, & ſe tourmente,
Luy préſente le leurre, & le poing, mais en vain.
On crut que juſqu'au lendemain
Le maudit animal à la ſerre inſolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et ſur le nez ſacré voudroit paſſer la nuit.
Taſcher de l'en tirer irritoit ſon caprice.
Il quitte enfin le Roy, qui dit: Laiſſez aller
Ce Milan, & celuy qui m'a crû régaler.
Ils ſe ſont acquittez tous deux de leur office,
L'un en Milan, & l'autre en Citoyen des bois.
Pour moy qui ſçais comment doivent agir les Rois,
Je les affranchis du ſupplice.
Et la Cour d'admirer. Les Courtiſans ravis
Elevent de tels faits par eux ſi mal ſuivis.
Bien peu, meſme des Rois, prendroient un tel modelle;
Et le Veneur l'échapa belle,

Coupable ſeulement, tant luy que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du Maiſtre.
Ils n'avoient appris à connoiſtre
Que les hoſtes des bois : eſtoit-ce un ſi grand mal ?

Si je craignois quelque cenſure
Je citerois Pilpay touchant cette aventure ;
Ses récits en ont l'air. Il me ſeroit aiſé
De la tirer d'un lieu par le Gange arroſé.
Là nulle humaine créature
Ne touche aux Animaux pour leur ſang épancher.
Le Roy meſme feroit ſcrupule d'y toucher.
Sçavons-nous, diſent-ils, ſi cet Oyſeau de proye
N'eſtoit point au ſiége de Troye ?
Peut-eſtre y tint-il lieu d'un Prince ou d'un Heros
Des plus hupez & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'eſtre encore,
Nous croyons après Pithagore,
Qu'avec les Animaux de forme nous changeons,
Tantoſt Milans, tantoſt Pigeons,

Tantoſt Humains, puis Volatilles,
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chaſſeur, voicy l'autre maniere.

UN certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chaſſe un Milan (ce qui n'arrive guéres)
En voulut au Roy faire un don,
Comme de choſe ſinguliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans.
C'eſt le *Non plus ultra* de la Fauconnerie.
Ce Chaſſeur perce donc un gros de Courtiſans,
Plein de zele, échauffé, s'il le fut de ſa vie.
Par ce parangon des préſens
Il croyoit ſa fortune faite,
Quand l'Animal porte-ſonnette,
Sauvage encore & tout groſſier,
Avec ſes ongles tout d'acier
Prend le nez du Chaſſeur, hape le pauvre ſire,

Luy de crier, chacun de rire,
Monarque & Courtiſans. Qui n'euſt ri? Quant à moy
Je n'en euſſe quitté ma part pour un Empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foy
Je ne l'oſe aſſurer; mais je tiendrois un Roy
Bien malheureux, s'il n'oſoit rire.
C'eſt le plaiſir des Dieux. Jupiter rit auſſi,
Bien qu'Homere en ſes Vers luy donne un noir ſouci,
Ce Poëte aſſure en ſon Hiſtoire,
Qu'un ris ineſtinguible en l'Olympe éclata,
Petit ny grand n'y réſiſta,
Quand Vulcain clopinant luy vint donner à boire.
Que le peuple Immortel fut aſſez grave ou non,
J'ay changé mon ſujet avec juſte raiſon;
Car puiſqu'il s'agit de Morale,
Que nous euſt du Chaſſeur l'aventure fatale
Enſeigné de nouveau? L'on a vû de tout temps
Plus de ſots Fauconniers, que de Rois indulgens.



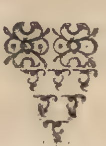
FABLE XIII.

Le Renard, les Mousches, & le Hérisson.

AUx traces de son sans, un vieux hoste des bois,
Renard fin, subtil, & matois,
Blessé par des Chasseurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce Parasite aislé
Que nous avons Mousche appellé.
Il accusoit les Dieux, & trouvoit fort étrange
Que le sort à tel poinct le voulust affliger,
Et le fist aux Mousches manger.
Quoy, se jetter sur moy, sur moy le plus habile
De tous les Hostes des Forests!
Depuis quand les Renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queuë; est-ce un poids inutile?
Va, le Ciel te confonde, animal importun;
Que ne vis-tu sur le commun?
Un Hérisson du voisinage,
Dans mes Vers nouveau personnage,

Voulut

Voulut le délivrer de l'importunité
Du Peuple plein d'avidité
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre, amy, ne le fais pas:
Laiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſaouls; une troupe nouvelle
Viendroit fondre ſur moy, plus aſpre & plus cruelle.
Nous ne trouvons que trop de mangeurs icy bas:
Ceux-cy ſont Courtiſans: ceux-là ſont Magiſtrats.
Ariſtote appliquoit cet Apologue aux Hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur tout au pays où nous ſommes.
Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns.



FABLE XIV.

L'Amour, & la Folie.

Tout eſt myſtere dans l'Amour,
Ses fléches, ſon carquois, ſon flambeau, ſon enfance,
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiſer cette Science.
Je ne prétends donc point tout expliquer icy.
Mon but eſt ſeulement de dire à ma maniere
Comment l'Aveugle que voicy
(C'eſt un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere:
Quelle ſuite eut ce mal, qui peut-eſtre eſt un bien.
J'en fais Juge un Amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour joüoient un jour enſemble.
Celuy-cy n'eſtoit pas encor privé des yeux.
Une diſpute vint: l'Amour veut qu'on aſſemble
Là-deſſus le conſeil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience:

Elle luy donne un coup ſi furieux
Qu'il en perd la clarté des Cieux :
Vénus en demande vengeance.
Femme & mere il ſuffit pour juger de ſes cris.
Les Dieux en furent étourdis ;
Et Jupiter, & Néméſis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle repréſenta l'énormité du cas.
Son fils ſans un baſton ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'eſtoit pour ce crime aſſez grande,
Le dommage devoit eſtre auſſi réparé.
Quand on eut bien conſidéré
L'intéreſt du Public, celuy de la Partie,
Le réſultat enfin de la ſupreſme Cour
Fut de condamner la Folie
A ſervir de guide à l'Amour.





FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortuë, & le Rat.

A MADAME DE LA SABLIERE.

JE vous gardois un Temple dans mes Vers :
Il n'euſt fini qu'avecque l'Univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel Art qu'ont les Dieux inventé,
Et ſur le nom de la Divinité
Que dans ce Temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits ;
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS,
Non celle-là qu'à Junon à ſes gages ;
Car Junon meſme & le Maiſtre des Dieux
Serviroient l'autre, & ſeroient glorieux
Du ſeul honneur de porter ſes meſſages.
L'Apothéoſe à la voute euſt paru.

Là tout l'Olympe en pompe euſt eſté vû
Plaçant Iris ſous un dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
Toute ſa vie, agréable matiere;
Mais peu féconde en ces évenemens
Qui des Eſtats font les renverſemens.
Au fond du Temple euſt eſté ſon image,
Avec ſes traits, ſon ſoûris, ſes appas,
Son art de plaire & de n'y penſer pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ſes pieds des Mortels,
Et des Héros, des demy-Dieux encore:
Meſme des Dieux; ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ſes Autels.
J'euſſe en ſes yeux fait briller de ſon ame
Tous les tréſors, quoy qu'imparfaitement:
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ſes amis & non point autrement:
Car cet eſprit qui né du Firmament
A beauté d'homme avec graces de femme

Ne ſe peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui ſçavez tout charmer,
Qui ſçavez plaire en un degré ſupreſme ;
Vous que l'on aime à l'égal de ſoy-meſme ;
(Cecy ſoit dit ſans nul ſoupçon d'amour,
Car c'eſt un mot banni de voſtre Cour ;
Laiſſons-le donc) agréez que ma Muſe
Acheve un jour cette ébauche confuſe.
J'en ay placé l'idée & le projet
Pour plus de grace au devant d'un ſujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur ſimple récit,
Peut quelque temps amuſer voſtre eſprit.
Non que cecy ſe paſſe entre Monarques :
Ce que chez vous nous voyons eſtimer
N'eſt pas un Roy qui ne ſçait point aimer ;
C'eſt un Mortel qui ſçait mettre ſa vie
Pour ſon amy. J'en vois peu de ſi bons.
Quatre animaux vivans de compagnie
Vont aux Humains en donner des leçons.

LA Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortuë,
Vivoient enſemble unis ; douce ſocieté.
Le choix d'une demeure aux Humains inconnuë
Aſſeuroit leur félicité.
Mais quoy, l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déſerts,
Au fond des eaux, aux haut des airs,
Vous n'éviterez point ſes embuſches ſecretes.
La Gazelle s'alloit ébatre innocemment,
Quand un Chien, maudit inſtrument
Du plaiſir barbare des hommes,
Vint ſur l'herbe éventer les traces de ſes pas.
Elle fuit, & le Rat à l'heure du repas,
Dit aux amis reſtans : D'où vient que nous ne ſommes
Aujourd'huy que trois conviez ?
La Gazelle déja nous a-t-elle oubliez ?
A ces paroles la Tortuë
S'écrie, & dit : Ah, ſi j'étois

Comme un Corbeau d'aiſles pourvuë;
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Qu'elle accident tient arreſtée
Noſtre compagne au pied léger;
Car à l'égard du cœur il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire d'aîle.
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Priſe au piége & ſe tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'inſtant.
Car de luy demander quand,pourquoy, ny comment
Ce malheur eſt tombé ſur elle,
Et perdre en vains diſcours cet utile moment,
Comme euſt fait un Maiſtre d'eſcole;
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur ſon rapport les trois amis
Tiennent conſeil. Deux ſont d'avis
De ſe tranſporter ſans remiſe
Aux lieux où la Gazelle eſt priſe.

L'autre,

L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis.
Avec ſon marcher lent, quand arriveroit-elle ?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont ſecourir
Leur chere & fidelle Compagne,
Pauvre Chévrette de montagne.
La Tortue y voulut courir;
La voilà comme eux en campagne,
Maudiſſant ſes pieds courts avec juſte raiſon,
Et la néceſſité de porter ſa maiſon.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds des lacs : on peut penſer ſa joye.
Le Chaſſeur vient, & dit : Qui m'a ravy ma proye ?
Rongemaille à ces mots ſe retire en ſon trou,
Le Corbeau ſur un arbre, en un bois la Gazelle ;
Et le Chaſſeur à demy fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, & retient ſon courroux,
D'où vient, dit-il, que je m'effraye ?
Je veux qu'à mon ſoupé celle-cy me défraye,

Il la mit dans ſon ſac. Elle euſt payé pour tous,
Si le Corbeau n'en euſt averty la Chevrette.
Celle-cy quittant ſa retraite,
Contrefait la boiteuſe, & vient ſe préſenter.
L'homme de ſuivre, & de jetter
Tout ce qui luy peſoit; ſi bien que Rongemaille
Autour des nœuds du ſac tant opere & travaille,
Qu'il délivre encor l'autre ſœur,
Sur qui s'eſtoit fondé le ſoupé du Chaſſeur.

Pilpay * conte qu'ainſi la choſe s'eſt paſſée.
Pour peu que je vouluſſe invoquer Apollon,
J'en ferois pour vous plaire un ouvrage auſſi long
Que l'Iliade ou l'Odyſſée.
Rongemaille feroit le principal Heros,
Quoy-qu'à vray dire icy chacun ſoit neceſſaire.
Porte-maiſon l'Infante y tient de tels propos
Que Monſieur du Corbeau va faire

* *Auteur Arabe, qui a composé des Fables pleines de Moralitez, le meſme de la Fable* XII.

Office d'Espion, & puis de Messager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le Chasseur a donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.

****

FABLE XVI.

La Forest, & le Bucheron.

UN Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa coignée.
Cette perte ne put si-tost se réparer
Que la Forest n'en fust quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De luy laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire une autre manche,
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain,
Il laisseroit debout maint Chesne & maint Sapin

Dont chacun reſpectoit la vieilleſſe & les charmes.
L'innocente Foreſt luy fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche ſon fer.
Le miſérable ne s'en ſert
Qu'à dépouiller ſa bienfaictrice
De ſes principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens;
Son propre don fait ſon ſupplice.

Voilà le train du Monde, & de ſes Sectateurs;
On s'y ſert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je ſuis las d'en parler: mais que de doux ombrages
Soient expoſez à ces outrages,
Qui ne ſe plaindroit là-deſſus?
Helas! j'ay beau crier, & me rendre incommode,
L'ingratitude & les abus
N'en ſeront pas moins à la mode.



FABLE XVII.

Le Renard, le Loup, & le Cheval.

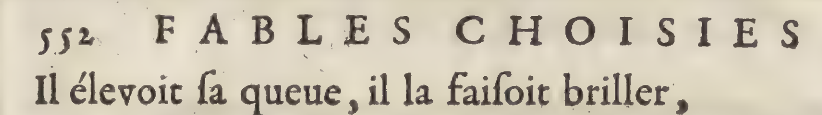
Un Renard jeune encor, quoyque des plus madrez,
Vid le prémier Cheval qu'il eust vû de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice; Accourez:
Un animal paist dans nos prez,
Beau, grand; j'en ay la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous, dit le Loup en riant?
Fais-moy son portrait, je te prie.
Si j'estois quelque Peintre, ou quelque Estudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joye
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez: que sçait-on? Peut-estre est-ce une proye
Que la Fortune nous envoye.
Ils vont; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le poinct d'enfiler la venelle.

Seigneur, dit le Renard, vos humbles ſerviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'eſtoit dépourvû de cervelle,
Leur dit : Liſez mon nom, vous le pouvez, Meſſieurs,
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma ſemelle.
Le Renard s'excuſa ſur ſon peu de ſçavoir.
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait inſtruire;
Ils ſont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros Meſſieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce diſcours flatté,
S'approcha; mais ſa vanité
Luy couſta quatre dents. Le Cheval luy deſſerre
Un coup; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en poinct, ſanglant & gaſté.
Frere, dit le Renard, ceçy nous juſtifie
Ce que m'ont dit des gens d'eſprit;
Cet animal vous a ſur la machoire écrit,
Que de tout inconnu le Sage ſe méfie.

FABLE XVIII.

Le Renard, & les Poules d'Inde.

Contre les aſſauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons ſervoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en ſentinelle,
S'écria : Quoy, ces gens ſe mocqueront de moy !
Eux ſeuls ſeront exempts de la commune loy !
Non, par tous les Dieux, non. Il accomplit ſon dire.
La Lune alors luiſant ſembloit contre le Sire
Vouloir favoriſer la Dindoniere gent.
Luy qui n'eſtoit novice au meſtier d'aſſiégeant
Eut recours à ſon ſac de ruſes ſcélérates :
Feignit vouloir gravir, ſe guinda ſur ſes pattes,
Puis contrefit le mort, puis le reſſuſcité.
Harlequin n'euſt exécuté
Tant de différents perſonnages.



Il élevoit ſa queue, il la faiſoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoy nul Dindon n'euſt oſé ſommeiller.
L'ennemy les laſſoit, en leur tenant la vue
Sur meſme objet toûjours tendue.
Les pauvres gens eſtant à la longue éblouis,
Toûjours il en tomboit quelqu'un, autant de pris;
Autant de mis à part; près de moitié ſuccombe.
Le Compagnon les porte en ſon garde-manger.
Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.



FABLE XIX.

Le Singe.

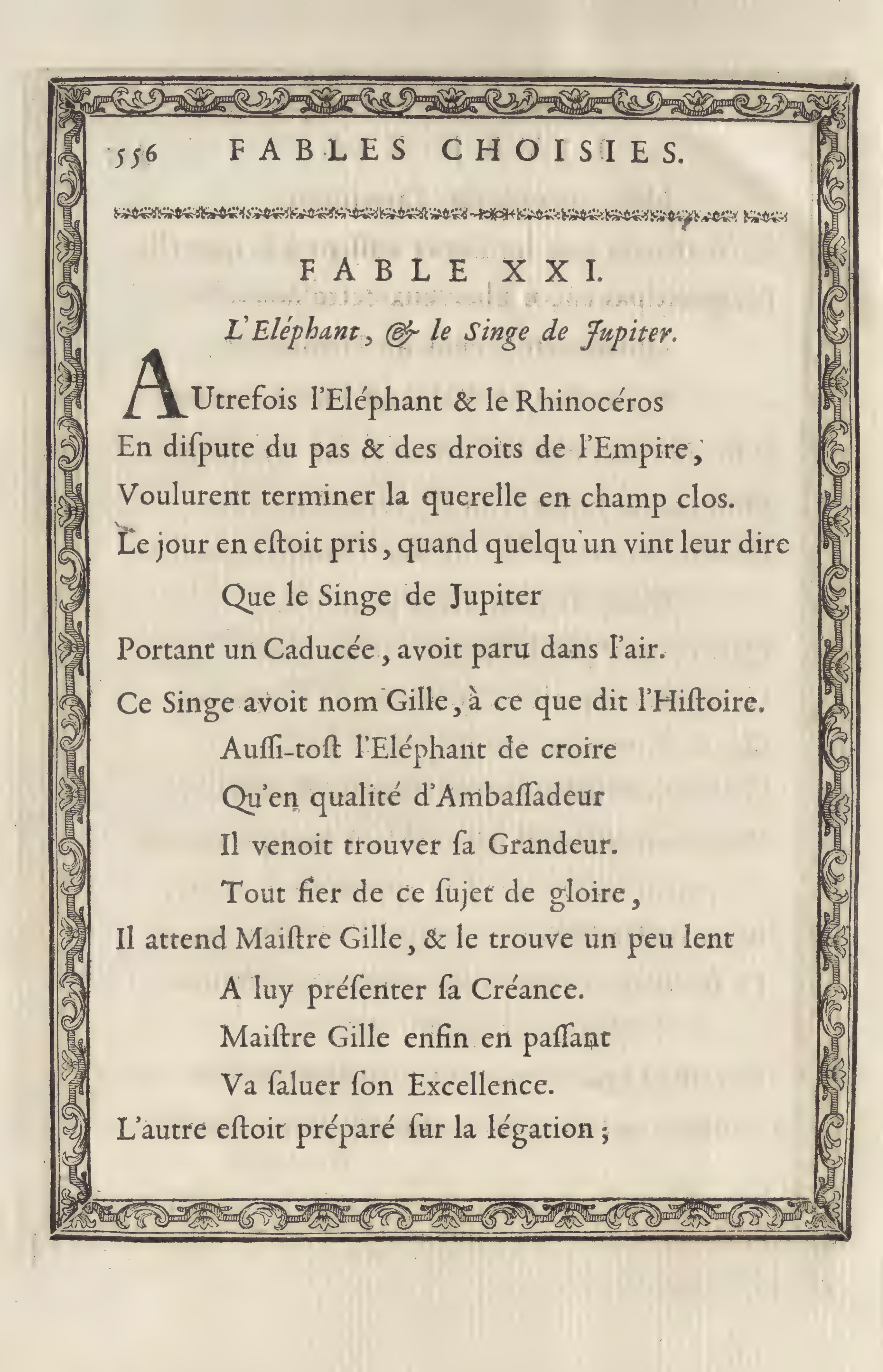
IL eſt un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme,
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre Dame
En a tant ſoupiré qu'enfin elle n'eſt plus.
Leur fils ſe plaint d'étrange ſorte;
Il éclate en cris ſuperflus:
Le pere en rit; ſa femme eſt morte.
Il a déjà d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toûjours.
Il hante la Taverne, & ſouvent il s'enyvre.
N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un Livre
La pire eſpece c'eſt l'Auteur.

FABLE XX.

Le Philosophe Scythe.

UN Philosophe austere, & né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
Un sage assez semblable au Vieillard de Virgile;
Home égalant les Rois, homme approchãt des Dieux,
Et comme ces derniers satisfait & tranquile.
Son bonheur consistoit aux beautez d'un jardin;
Le Scythe l'y trouva, qui la serpe à la main
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ostoit cecy, cela,
Corrigeant par tout la Nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors luy demanda:
Pourquoy cette ruine? Estoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitans?
Quittez-moy vostre serpe, instrument de dommage;

Laiſſez agir la faulx du temps :
Ils iront aſſez-toſt border le noir rivage.
J'oſte le ſuperflu, dit l'autre ; en l'abatant
Le reſte en profite d'autant.
Le Scythe retourné dans ſa triſte demeure,
Prend la ſerpe à ſon tour, coupe & taille à toute heure ;
Conſeille à ſes voiſins, preſcrit à ſes amis
Un univerſel abatis.
Il oſte de chez luy les branches les plus belles ;
Il tronque ſon Verger contre toute raiſon,
Sans obſerver temps ny ſaiſon,
Lunes ny vieilles ny nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiſcret Stoïcien.
Celuy-cy retranche de l'ame
Déſirs & paſſions ; le bon & le mauvais,
Juſqu'aux plus innocents ſouhaits.
Contre de telles gens, quant à moy je reclame.
Ils oſtent à nos cœurs le principal reſſort ;
Ils font ceſſer de vivre avant que l'on ſoit mort.



FABLE XXI.

L'Eléphant, & le Singe de Jupiter.

Autrefois l'Eléphant & le Rhinocéros
En diſpute du pas & des droits de l'Empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en eſtoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter
Portant un Caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Hiſtoire.
Auſſi-toſt l'Eléphant de croire
Qu'en qualité d'Ambaſſadeur
Il venoit trouver ſa Grandeur.
Tout fier de ce ſujet de gloire,
Il attend Maiſtre Gille, & le trouve un peu lent
A luy préſenter ſa Créance.
Maiſtre Gille enfin en paſſant
Va ſaluer ſon Excellence.
L'autre eſtoit préparé ſur la légation;

Mais pas un mot: l'attention
Qu'il croyoit que les Dieux euſſent à ſa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.]
Qu'importe à ceux du Firmament
Qu'on ſoit Mouſche ou bien Eléphant?
Il ſe vid donc réduit à commencer luy-meſme.
Mon couſin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un aſſez beau combat de ſon Throſne ſupreſme.
Toute ſa cour verra beau jeu.
Quel combat, dit le Singe avec un front ſévere?
L'Eléphant repartit: Quoy vous ne ſçavez pas
Que le Rinocéros me diſpute le pas?
Qu'Eléphantide a guerre avecque Rinocére?
Vous connoiſſez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vrayment je ſuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit Maiſtre Gille; on ne s'entretient guere
De ſemblables ſujets dans nos vaſtes lambris.
L'Eléphant honteux & ſurpris
Luy dit: Et parmy nous que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.

Nous avons ſoin de tout : Et quant à voſtre affaire,
On n'en dit rien encor dans le Conſeil des Dieux.
Les petits & les grands ſont égaux à leurs yeux.

FABLE XXII.

Un Fou, & un Sage.

CErtain Fou pourſuivoit à coups de pierre un Sage.
Le Sage ſe retourne, & luy dit : Mon amy,
C'eſt fort bien fait à toy ; reçois cet écu-cy :
Tu fatigues aſſez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, eſt digne de loyer.
Voy cet homme qui paſſe, il a de quoy payer :
Adreſſe-luy tes dons, ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain, noſtre Fou s'en va faire
Meſme inſulte à l'autre Bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint Eſtafier accourt : on vous happe noſtre homme,
On vous l'échine, on vous l'aſſomme.



Auprès des Rois il eſt de pareils fous.
A vos dépens ils font rire le Maiſtre.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? Vous n'eſtes pas peut-eſtre
Aſſez puiſſant. Il faut les engager
A s'adreſſer à qui peut ſe venger.

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A Madame Harvey.

LE bon cœur eſt chez vous compagnon du bon ſens,
Avec cent qualitez trop longues à déduire,
Une nobleſſe d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens.
Une humeur franche & libre, & le don d'eſtre amie
Malgré Jupiter meſme, & les temps orageux.
Tout cela méritoit un éloge pompeux;

Il en euſt eſté moins ſelon voſtre génie ;
La pompe vous déplaiſt, l'éloge vous ennuye :
J'ay donc fait celuy-cy court & ſimple. Je veux
Y coudre un mot ou deux
En faveur de voſtre Patrie :
Vous l'aimez. Les Anglois penſent profondément ;
Leur eſprit en cela ſuit leur tempéramment.
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
Ils étendent par tout l'empire des Sciences.
Je ne dis point cecy pour vous faire ma cour.
Vos gens à pénétrer l'emportent ſur les autres :
Meſme les Chiens de leur ſéjour
Ont meilleur nez que n'ont les noſtres.
Vos Renards ſont plus fins. Je m'en vais le prouver
Par un d'eux qui, pour ſe ſauver,
Mit en uſage un ſtratageſme
Non encor pratiqué, des mieux imaginez,
Le ſcélérat réduit en un péril extreſme,
Et preſque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Paſſa près d'un patibulaire,

Là

Là des animaux raviſſants,
Blaireaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus inſtruiſent les paſſants.
Leur confrere aux abois entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui preſſé des Romains,
Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et ſçait en vieux Renard s'échaper de leurs mains.
Les Clefs de meute parvenuës
A l'endroit où pour mort le traiſtre ſe pendit,
Remplirent l'air de cris: leur Maiſtre les rompit;
Bien que de leurs abois ils perçaſſent les nuës.
Il ne put ſoupçonner ce tour aſſez plaiſant.
Quelque terrier, dit-il, a ſauvé mon galand.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colomnes
Où ſont tant d'honneſtes perſonnes.
Il y viendra, le droſle: il y vint, à ſon dam,
Voilà maint baſſet clabaudant;
Voilà noſtre Renard au charnier ſe guindant,
Maiſtre pendu croyoit qu'il en iroit de meſme
Que le jour qu'il tendit de ſemblables panneaux;

Mais le pauvret ce coup y laiſſa ſes houzeaux ;
Tant il eſt vray qu'il faut changer de ſtrtrageſme.
Le Chaſſeur, pour trouver ſa propre ſeureté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé ;
Non point par peu d'eſprit : eſt-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne proviſion ?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occaſion.



Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits ſur voſtre ſujet ;
Trop long éloge eſt un projet
Peu favorable pour ma Lyre :
Peu de nos Chants, peu de nos Vers
Par un encens flateur amuſent l'Univers,
Et ſe font écouter des Nations étranges :
Voſtre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez ſeulement le don que je vous fais

Des derniers efforts de ma Muſe :
C'eſt peu de choſe ; elle eſt confuſe
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le meſme hommage puſt plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirez de l'Iſle de Cythére ?
Vous voyez par là que j'entens
Mazarin des Amours Déeſſe tutélaire.

FABLE XXIV.

La Ligue des Rats.

UNe Souris craignoit un Chat,
Qui dès long-temps la guettoit au paſſage.
Que faire en cet eſtat ? Elle prudente & ſage
Conſulte ſon voiſin. C'eſtoit un maiſtre Rat,
Dont la Rateuſe Seigneurie
S'eſtoit logée en bonne Hoſtellerie,
Et qui cent fois s'eſtoit vanté, dit-on,
De ne craindre ny Chat ny Chate,

Ny coup de dent, ny coup de pate.
Dame Souris, luy dit ce fanfaron,
Ma foy, quoyque je fasse
Seul je ne puis chasser le Chat qui vous menace:
Mais assemblons tous les Rats d'alentour,
Je luy pourray jouer d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble révérence,
Et le Rat court en diligence
A l'Office, qu'on nomme autrement la Dépense,
Où maints Rats assemblez
Faisoient aux frais de l'Hoste une entiere bombance.
Il arrive les sens troublez,
Et tous les poumons essoufflez.
Qu'avez-vous donc? luy dit un de ces Rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage
C'est qu'il faut promptement secourir la Souris,
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce Chat, le plus diable des Chats,
S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.

Chacun dit, il eſt vray. Sus, ſus courons aux armes.
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes,
N'importe, rien n'arreſte un ſi noble projet,
Chacun ſe met en équipage;
Chacun mit dans ſon ſac un morceau de fromage,
Chacun promet enfin de riſquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la feſte,
L'eſprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,
Tenoit déjà la Souris par la teſte.
Ils s'avancerent à grands pas
Pour ſecourir leur bonne amie.
Mais le Chat qui n'en démord pas,
Gronde & marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit; nos très-prudens Rats
Craignant mauvaiſe deſtinée,
Font ſans pouſſer plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans ſon trou:
Et ſi quelqu'un en ſort, gare encor le Matou.

FABLE XXV.

Le Soleil & les Grenouilles.

Imitation d'une Fable Latine.

LEs Filles du Limon tiroient du Roy des Aſtres
Aſſiſtance & protection.
Guerre ny pauvreté, ny ſemblables deſaſtres
Ne pouvoient approcher de cette Nation,
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon Empire.
Les Reines des Eſtangs, Grenouilles veux-je dire
(Car que couſte-t-il d'appeller
Les choſes par noms honorables?)
Contre leur Bienfaicteurs oſerent cabaler,
Et devinrent inſupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubly des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bien-toſt crier cette troupe importune,
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on euſt crû leur murmure
Elles auroient par leurs cris

Soulevé grands & petits,
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout consumer;
Il falloit promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussi-tost qu'il faisoit un pas
Ambassades croassantes
Alloient dans tous les Estats.
A les ouir, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les intérests
De quatre méchans Marais.
Cette plainte téméraire
Dure toûjours, & pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant.
Car si le Soleil se pique,
Il le leur fera sentir.
La République Aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

FABLE XXVI.

L'Hyménée & l'Amour.

A LEURS ALTESSES SERENISSIMES

MADEMOISELLE

DE BOURBON,

ET MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY.

HYmenée & l'Amour vont conclure un Traité,
Qui les doit rendre amis pendant plusieurs années,
BOURBON, jeune Divinité,
CONTY, jeune Heros, joignent leur destinées.
CONDE' l'avoit, dit-on, en mourant souhaité;
Ce Guerrier qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,

Contemple

Contemple avec plaisir la voute Ethérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
Que LOUIS aux Condez ne peut rien refuser.
Hymenée est vestu de ses plus beaux atours.
Tout rit autour de luy, tout éclate de joye.
Il descend de l'Olympe environné d'Amours,
Dont CONTY doit estre la proye.
Vénus à BOURBON les envoye,
Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris nostre Monde,
De voir un peuple si brillant.
Le Chœur des Muses se prépare,
On attend de leurs Nourrissons
Ce qu'un talent exquis & rare
Fait estimer dans nos Chansons,
Apollon y joindra ses sons,
Luy-mesme il apporte sa Lyre,
Déjà l'Amante de Zéphire,
Et la Déesse du matin,

Des dons que le Printemps étale
Commencent à parer la sale
Où se doit faire le festin.
O vous, pour qui les Dieux ont des soins si pressants
BOURBON aux charmes tout-puissants
Ainsi qu'à l'ame toute belle,
CONTY, par qui sont effacez
Les Héros des siécles passez,
Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous possedez tous deux ce qui plaist plus d'un jour,
Les Graces & l'Esprit; seuls soustiens de l'amour.
Dans la carriere aux Epoux assignée;
Prince, & Princesse, on trouve deux chemins
L'un de tiédeur, comme chez les Humains;
La passion à l'autre fut donnée.
N'en sortez point, c'est un estat bien doux,
Mais peu durable en nostre ame inquiéte.
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite,
L'Amant alors se comporte en Epoux.
Ne sçauroit-on établir le contraire,

Et renverſer cette maudite Loy ?
Prince, & Princeſſe, entreprenez l'affaire,
Nul n'oſera prendre exemple ſur moy.
De ce conſeil faites expérience,
Soyez Amants fidéles & conſtants.
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne ſoyez Epoux qu'à ſoixante ans.
Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
Elle a pour voſtre Hymen dreſſé cet horoſcope.
Pratiquer tous les agréments
Qui des Epoux font des Amants,
Employer ſa grace ordinaire,
C'eſt ce que CONTY ſçaura faire.
Rendre CONTY le plus heureux
Qui ſoit dans l'Empire amoureux,
Trouver cent moyens de luy plaire,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire.
Apollon m'apprit l'autre jour,
Qu'il naiſtroit d'eux un jeune Amour,
Plus beau que l'enfant de Cithere,

En un mot ſemblable à ſon pere,
Former cet enfant ſur les traits
Des modéles les plus parfaits,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'eſt à quoy BOURBON n'entend rien.

FABLE XXVII.

Le Juge Arbitre, l'Hoſpitalier, & le Solitaire.

TRois Saints également jaloux de leur ſalut,
Portez d'un meſme eſprit, tendoient à meſme but,
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverſes.
Tous chemins vont à Rome: ainſi nos concurrents
Crurent pouvoir choiſir des ſentiers différents.
L'un touché des ſoucis, des longueurs, des traverſes,
Qu'en appanage on voit aux procès attachez,
S'offrit de les juger ſans récompenſe aucune,
Peu ſoigneux d'établir icy-bas ſa fortune.

Depuis qu'il eſt des Loix, l'Homme pour ſes péchez
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié ! les trois quarts, & bien ſouvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & déteſtable envie.
Le ſecond de nos Saints choiſit les Hoſpitaux.
Je le loue ; & le ſoin de ſoulager les maux
Eſt une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors eſtant tels que les noſtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hoſpitalier ;
Chagrins, impatients, & ſe plaignant ſans ceſſe :
Il a pour tels & tels un ſoin particulier ;
Ce ſont ſes amis : il nous laiſſe.
Ces plaintes n'eſtoient rien au prix de l'embarras
Où ſe trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'eſtoit content ; la Sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur :

Il court aux Hoſpitaux, va voir leur Directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligez, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au ſilence des bois.
Là ſous d'aſpres rochers, près d'une ſource pure,
Lieu reſpecté des vents, ignoré du Soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, luy demandent conſeil.
Il faut, dit leur amy, le prendre de ſoy-meſme.
Qui mieux que vous ſçait vos beſoins?
Apprendre à ſe connoiſtre eſt le prémier des ſoins
Qu'impoſe à tous Mortels la Majeſté ſupreſme.
Vous eſtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extreſme.
Troublez l'eau, vous y voyez-vous?
Agitez celle-cy. Comment nous verrions-nous?
La vaſe eſt un épais nuage
Qu'aux effets du criſtal nous venons d'oppoſer.
Mes Freres, dit le Saint, laiſſez-la repoſer,

Vous verrez alors voſtre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au déſert.
Ainſi parla le Solitaire.
Il fut crû, l'on ſuivit ce conſeil ſalutaire.
Ce n'eſt pas qu'un employ ne doive eſtre ſouffert.
Puiſqu'on plaide & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces ſecours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas ;
Les honneurs & le gain, tout me le perſuade.
Cependant on s'oublie en ces communs beſoins.
O vous, dont le Public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, Princes & Miniſtres,
Vous, que doivent troubler mille accidents ſiniſtres,
Que le malheur abbat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez perſonne.
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
Quelque flateur vous interrompt.
Cette leçon ſera la fin de ces Ouvrages ;

Puisse-t-elle estre utile aux siécles à venir!
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages;
Par où sçaurois-je mieux finir?

FIN.





